

L'ALSACE ET L'ALEMANIE

ORIGINE ET PLACE DE LA TRADITION GERMANIQUE
DANS LA CIVILISATION ALSACIENNE

(Études de Géographie historique)

PAR

J. M. TOURNEUR-AUMONT

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1919

L'ALSACE

ET L'ALEMANIE

ORIGINE ET PLACE DE LA TRADITION GERMANIQUE
DANS LA CIVILISATION ALSACIENNE

(Études de Géographie historique)

PAR

J. M. TOURNEUR-AUMONT

ANCIEN ÉLÈVE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
ET DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1919

A LA MÉMOIRE

DE

JOHN HENRY WRIGHT

PROFESSOR OF GREEK

DEAN OF THE GRADUATE SCHOOL OF ARTS AND SCIENCES

(A L'UNIVERSITÉ HARVARD)

TABLE

INTRODUCTION

	Pages
§ 1. — L'Alsace et sa part de tradition germanique.	1
§ 2. — Explication convenue : une colonisation alamane au <i>ve</i> siècle .	8
§ 3. — Géographie historique rhénane	19
§ 4. — Les moyens d'étude et la manière	37

CHAPITRE I

L'Alemanie et le peuplement de la rive gauche du Rhin.

(III^e-V^e SIÈCLES)

§ 5. — Zones colonisables	69
§ 6. — Leur occupation avant les troubles alamans.	77
§ 7. — Passages et établissements de Barbares. La fortification locale et le régionalisme.	88

CHAPITRE II

Franconie et Alemanie. — Le duché franc d'Alsace.

(VI^e-IX^e SIÈCLES)

§ 8. — Les Alamans et les Francs dans les régions rhénanes	112
§ 9. — Les noms de lieux en <i>heim</i> et le Rhin franc.	122
§ 10. — La Franconie et le duché d'Alsace	140
§ 11. — Le nom d'Alsace.	162

CHAPITRE III

Les duchés unis de Souabe et d'Alsace.

(X^e-XIII^e SIÈCLES)

§ 12. — La Souabe ducale et l'Alsace	173
§ 13. — Le Rhin chrétien et la Souabe.	184
§ 14. — L'Alsace et l'Empire	193

CONCLUSION

§ 15. — L'Alsace et le germanisme	202
INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES ET DES SOURCES HISTORIQUES.	215
TABLE ANALYTIQUE	221

INTRODUCTION

§ 1. — L'ALSACE ET SA PART DE TRADITION GERMANIQUE

Le droit et la tradition locale.

La part de tradition germanique dans la civilisation alsacienne. — Noms de lieux et de personnes. Le dialecte alsacien. Compréhension du germanisme.

Son origine et sa place.

Le droit et la tradition locale. — Il n'y a pas, en droit, de question plus claire que la question d'Alsace ⁽¹⁾. En proclamant à Bordeaux, le 16 février et le 1^{er} mars 1871, à Berlin, le 18 février 1874, leur attachement à la France, les représentants de l'Alsace ont tranché la question de droit avec une logique décisive ⁽²⁾, du moins pour qui accorde à la volonté commune sa part dans le gouvernement, et à la personne humaine quelque considération ⁽³⁾.

Mais cette clarté, cette logique ne se sont pas imposées à tous. La civilisation de l'Alsace est riche ; sa tradition régionale, diverse. Elles offrent des appuis ou des prétextes à des politiques contraires. Les partisans du droit historique ont invoqué, contre le droit moderne, des legs du passé conservés dans le genre de vie de l'Alsace contemporaine. Car pour les partisans du droit historique, « la nationalité est une fatalité pesante. Elle dépend de la forme des crânes. Elle se fonde sur l'instinctif et l'involontaire » ⁽⁴⁾.

(1) E. LAVISSE, *La Question d'Alsace dans une âme d'Alsacien*, Paris, 1889 ; *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe*, Paris, 1890.

(2) H. WELSCHINGER, *La Protestation de l'Alsace*, Nancy et Paris, 1914 ; R. REUSS, *Chiffons de papier qui n'ont pas été déchirés*, préface de P. DESCHANEL, Paris, 1915.

(3) E. BAIE, *Le Droit des nationalités*, Paris, 1915 (Consultations de A. AULARD, E. BOUTROUX, CARTON DE WIART, E. LEHR, L. LUZZATTI, LYON-CAEN, R. VESNITCH, E. WETTERLÉ.....) ; CHRISTIAN PFISTER, *L'Alsace et la France*, Annales d'Alsace-publiées par l'UNION AMICALE D'ALSACE-LORRAINE, Nancy et Paris, 1917.

(4) J. TOURNEUR-AUMONT, *Autour de Pontarlier (Doubs, Jura, Franche-Comté)*, Pontarlier, 1917, p. 84.

Aussi ont-ils été invités à étudier les origines des traditions locales, tenues pour des sources d'arguments politiques ⁽¹⁾.

Les partisans du droit moderne, quelque inférieure et dégradante qu'ils jugent la formule de gouvernement des nations proposée par les fatalistes, ont le devoir d'étudier, eux aussi, ces origines et ces traditions, de faire face à leurs adversaires sur tous les champs de bataille. Et ils ont des raisons de n'y craindre aucun corps à corps. Aucun esprit calme n'osera mettre en balance d'obscurs épisodes historiques, des rapports de voisinage géographique, avec les votes courageux de 1871 et 1874, avec les centaines de milliers d'options, d'engagements militaires et de martyres qui ont suivi ⁽²⁾.

Mais l'étude des traditions locales a pour les modernes un autre attrait, plus désintéressé. Le droit constate, affirme le lien national, plutôt qu'il ne l'explique et l'entretient. C'est la tradition locale qui le perpétue et lui donne la forme vivante d'un sentiment public ⁽³⁾. L'attachement volontaire d'une région à une nation n'est pas uniquement un contrat. Il est une association sympathique. Cet attachement explique pourquoi la liberté d'option et de naturalisation n'est pas, comme elle pourrait le devenir en droit, une cause d'émiettement anarchique, mais peut consolider l'unité nationale. Il exprime un plaisir pris à la vie commune, dont une formule de droit ne suffit pas à rendre compte, dont l'origine et la valeur doivent être cherchées dans la tradition locale.

La tradition locale d'Alsace est attirante encore peut-être par les décevantes contradictions qu'elle paraît enfermer et qui sont une marque de vitalité assimilatrice intense. L'Alsace, française par le vote et la conduite, est germanique par quelques caractères tenaces de sa tradition. La question de droit réglée, des problèmes demeurent donc, intéressants pour tous, rationalistes modernes ou traditionalistes. Qu'est-ce que ce germanisme alsacien qui s'est accommodé si complé-

(1) H. VON SYBEL, *Deutschlands Rechte auf Elsass und Lothringen*, Berlin, 1871; O. LORENZ und W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871; FUSTEL DE COURLANGES, *L'Alsace est-elle allemande ou française?* Paris, 1870 (Questions historiques).

(2) TREITSCHKE disait à G. MONOD : « Tout cela est de la farce », parlant de l'argumentation nationaliste allemande, *Dies alles ist Schwindel*, G. MONOD, *Allemands et Français*, cité par J. et F. RÉGAMEY, *L'Alsace au lendemain de la conquête*, Paris, 1911, p. 21. — « Nous ne versons pas notre sang pour l'Alsace-Lorraine », disait Bismarck; cp. la lettre de Guillaume I^{er}, *Revue historique*, avril 1918, p. III; et un jugement de Th. Mommsen, A. GUILLAND, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1899, p. 120. — Cp. A. FRIBOURG, *Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine, d'après les débats des conseils de guerre allemands*, Paris, 1916 (Compte rendu par C. PRISTER, *Revue historique*, 1917, t. 124) et les chroniques de la *Revue historique* sur l'Allemagne et l'Alsace.

(3) M. BARRÈS, *Sur la Conscience alsacienne*, *Revue alsacienne illustrée*, Strasbourg, 1904, p. 41; P. BOURGET, *La Tradition et l'Alsace-Lorraine*, *L'Alsacien-Lorrain* de Paris, 25 juin 1911; J. TOURNEUR-AUMONT, *L'Intérêt de l'enseignement de l'Histoire*, conférence au grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres de Nancy, *Bulletin de Maxéville* n° 19, Nancy (Imprimeries Réunies), 1912, p. 20.

tement de la participation à la vie française, tout en gardant obstinément sa marque ?

La part de tradition germanique dans la civilisation alsacienne. — Dans une région située comme l'Alsace à la rencontre de grandes voies historiques, les influences de provenances diverses se fondent à l'ordinaire et la discrimination en est difficile (1). C'est une tentation pour chaque nation participante de reconnaître en tout sa présence ou de la voir prépondérante. L'Allemagne s'est souvent complu, avant et après 1870, à ne voir que du germanique dans la « Marche de l'Ouest » (2). Mais la France n'a jamais méconnu dans la civilisation alsacienne une part de tradition germanique, originale et respectable (3). La sympathie et l'intérêt politique n'y ont généralement pas fait perdre le goût de la mesure et de la nuance.

Il ne faut attribuer au germanisme en Alsace rien de trop. L'opinion n'est nulle part unanime à reconnaître, comme des signes d'apparement germanique, la forme des maisons rustiques d'Alsace (4), ni la manière d'y célébrer les fêtes populaires, ni l'art de faire honneur aux ressources d'un riche terroir, art à la fois très alsacien et commun à tous les « beaux jardins » de France, ni l'application tenace et patiente des paysans, ni tant d'autres observations de caractère et de tours de pensée. L'attachement profond au sol, qui est une habitude plus française qu'allemande (5), la liaison géographique avec l'Europe Centrale, à laquelle la France entière est associée par un large tronc continental, les rapports prolongés créés par le voisinage, le commerce, les occasions historiques suffisent entièrement à rendre compte d'un genre de vie localisé (6).

Trois traits seulement de la civilisation alsacienne sont clairement germaniques.

NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES. — La plupart des noms de lieux et de personnes sont de forme allemande.

On n'en peut aisément rien conclure. On ne peut fonder sur ce fait

(1) Voir, dans *L'Alsace et la Lorraine, par les Alsaciens et les Lorrains*, Toulouse, 1917, G. DIEHL, *L'Art en Alsace-Lorraine*, p. 296.

(2) O. LORENZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871 ; O. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*, Strasbourg, 1908.

(3) R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 358.

(4) A. BIRLINGER, *Rechtsrheinisches Alamannien, Grenzen, Sprache, Eigenart*, Stuttgart, 1890, *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde*, t. IV, p. 386 ; C. THIS, *Die deutsch-französische Sprachgrenze im Elsass*, Strasbourg, 1888, *Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen*, Heft 5 ; J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1912.

(5) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 386.

(6) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Les Genres de vie en géographie humaine*, Annales de géographie, 1911.

ni une ethnographie ni une histoire. En rassemblant les noms propres de radical allemand conservés dans les documents des abbayes de Wissembourg et de Murbach, on est conduit à des observations grammaticales (1), mais on n'obtient aucun renseignement d'ensemble sur les origines et le caractère d'une nationalité (2).

Mais le fait demeure, témoin que, en un temps passé, les registres de cadastre et de baptême ont fixé en langue germanique la plupart des noms de lieux et de personnes dans la haute plaine rhénane.

Cet enregistrement officiel ancien, cette fixation lointaine, qui sont devenus ensuite, parfois jusqu'aux jours présents, causes de malentendus (3), provoquent la recherche.

LE DIALECTE ALSACIEN. — Le dialecte alsacien est germanique par la plus grande partie de sa phonétique et de son vocabulaire.

Certes il est surtout une création populaire locale. Il est une expression personnelle de l'esprit alsacien, et très distincte de l'allemand officiel. Son emploi est quelquefois, pour les uns, une source de comique, pour les autres une cause d'aigreur.

En outre, l'expansion et le façonnement local des dialectes sont des faits considérés au temps présent comme ordinairement peu riches en informations sur l'ethnographie. Le dialecte alsacien renseigne d'autant moins sur les origines alsaciennes qu'au temps de son apparition parmi les dialectes allemands, le germanique occidental évoluait vite (4). Il se brisait, se regroupait, se restreignait, s'étendait avec une rapidité ordinaire aux langues sans fixation littéraire (5).

Mais la fidélité de l'Alsace à un dialecte du germanique occidental est un fait marquant dans sa civilisation. Et c'est une question curieuse, dans la géographie historique des langues, sinon des populations, des pays rhénans, que celle de savoir comment la haute plaine rhénane a reçu et modelé ce dialecte.

COMPRÉHENSION DU GERMANISME. — L'Alsace connaît mieux l'Allemagne que ne fait ordinairement la France. Elle n'a point partagé les mouvements successifs d'engouement (6) et de répulsion (7) saisissables

(1) A. SOGIN, *Die althochdeutsche Sprache im Elsass vor Otfried von Weissenburg*, Strassburger Studien, t. II, 1883, p. 274.

(2) C. PFISTER, *La Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine. Considérations historiques*, Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1890, p. 32-33.

(3) *L'Alsacien-Lorrain de Paris*, 16 septembre et 4 novembre 1917; J. VENDRYÈS, *Sur la difficulté de l'étymologie des noms propres*, Mélanges de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1910.

(4) A. MEILLET, *Caractères généraux des langues germaniques*, Paris, 1917, p. 21-23.

(5) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895; F. PIQUET, *Précis de phonétique historique de l'allemand*, Paris, 1907.

(6) FUSTEL DE COULANGES, *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne*, Questions historiques, Paris, 1893 (A propos de *l'Histoire d'Allemagne* de J. ZELLER).

(7) E. STÖBER, *Alsa*, Strasbourg, 1817.

dans l'histoire de l'opinion française à l'égard de l'Allemagne. La philosophie allemande ne lui a jamais paru obscure; ni la politique et la science allemandes, redoutables. Elle les comprend mieux. Un témoignage de cette compréhension est probant entre tous; il est plusieurs fois arrivé à l'Alsace, par exemple au ^{xiii}^e siècle, de trouver elle-même les expressions de sentiment poétique et les formules de pensée de l'Allemagne et de les imposer à l'Allemagne (1).

L'Alsace ne participait pas, même alors, sans réserve à la culture allemande. Il y a souvent dans sa participation une attitude supérieure, le besoin et le pouvoir de perfectionner l'Allemagne. Ce sont des thèmes surtout français que l'Alsace au ^{xiii}^e siècle offre en modèles à l'Allemagne, comme autrefois elle nourrissait des légions romaines pour l'ordonner, et formait des missionnaires pour la convertir. Ayant à souffrir plus que d'autres régions des formes arriérées du droit public et du genre de vie où s'attardait l'Allemagne, l'Alsace a le plus travaillé à les amender. Terre libre dans l'ancien Empire germanique ou captive dans le nouveau, l'Alsace, dans une apparente association morale avec l'Allemagne, la dominait, luttait pour l'améliorer.

Mais de cette place particulière faite, en Alsace, à la préoccupation des affaires d'Allemagne est résulté un faux air de compromission, ou une attitude acquise. Entrée dans l'ancien royaume de France, l'Alsace gardait encore au ^{xviii}^e siècle son commerce principal avec l'Empire (2). Elle se tenait, aux confins du royaume, comme *un pays d'étranger effectif*. Même au ^{xix}^e siècle, après l'ardente fusion morale des temps révolutionnaire et napoléonien, c'était une gloire, pour Strasbourg et pour l'Alsace, d'être entre deux civilisations une région de contact (3). Vue de France, l'Alsace paraissait garder dans ce rôle une partie de son être engagé de l'autre côté. Ainsi du moins se fixait dans sa manière d'être une habitude, une adhérence au germanisme, dont le degré et l'origine importent.

Son origine et sa place. — Il y a deux façons de se convaincre que le germanisme ne suffit pas à définir la civilisation alsacienne. La première consiste à suivre les auteurs qui ont décrit « l'Alsace française », « la force française en Alsace », « comment l'Alsace est devenue française », « les affinités françaises de l'Alsace avant

(1) *Alemannia, Zeitschrift für Sprache, Litteratur und Volkskunde des Elsasses und Oberrheins*, Bonn, 1873, t. I, p. vi.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*. Paris, 1917, p. 56.

(3) P. PITON, *Revue d'Alsace*, 1859, p. 512; TRAUTWEIN VON BELLE, *L. Spach, ein Vermittler zwischen deutschem und französischem Geiste* (*Magazin für die Litteratur des Auslandes*, 1880, Nr. 7); A. CHUQUET, *L'Alsace en 1814*. Paris, 1900, p. 380; FLORENT-MATTER, *L'Alsace-Lorraine de nos jours*. Paris, 1909, p. 217; J. FLACH, *Les Affinités françaises de l'Alsace avant Louis XIV*. Paris, 1915, p. 93-100.

Louis XIV » (1)... Mais on peut aussi, inversement, assister aux efforts administratifs, militaires, intellectuels de la propagande allemande en Alsace depuis 1871, à ses embarras, à ses tactiques successives, à ses efforts pour « germaniser » l'Alsace. La nouvelle université de Strasbourg fondée, comme il fut dit à l'inauguration du bâtiment principal en 1884, « pour répandre l'esprit allemand en Alsace », a reçu apparemment une tâche ingrate. Au loin, la difficulté fut niée, par K. Lamprecht. Mais elle a été reconnue et respectée par les combattants eux-mêmes (2). L'effort des Allemands pour germaniser l'Alsace a montré que si l'Alsace touche à l'Allemagne, elle n'en est pas. Juger l'Alsace allemande est hâtif ou intéressé. Le germanisme n'est pas le tout, mais une part de la civilisation alsacienne, un élément mesurable, et qu'on y mesure comme on peut (3).

Il n'y a pas toujours eu part. On connaît des siècles pendant lesquels il en fut absent. Au lieu de l'Alsace moderne partiellement germanique, il y eut une région de grande activité ancienne, gauloise et romaine. L'Alsace ancienne était surtout gauloise. La population gauloise y est demeurée « comme un substratum » (4), et l'esprit gaulois se reflète dans l'esprit alsacien à travers toute l'histoire (5). Les Triboques, mentionnés comme Germains (6), n'ont pas laissé dans la haute plaine rhénane de traces reconnaissables (7). « La Germanie, écrivait-on à Rome, est séparée de la Gaule par le Rhin », *Germania omnis a Gallis... Rheno... separatur*. Cela suffit à classer l'Alsace entière en Gaule (8). Quand des germanistes modernes cherchent à répudier le caractère gaulois de l'Alsace ancienne, ils ne s'appliquent pas à grandir aux dépens des Gaulois la part des Triboques, mais celle des Ligures (9). Le pays rhénan a vécu des siècles de vie historique brillante avant de faire accueil au germanisme, avant qu'il y eût un germanisme. Le germanisme n'est en Alsace qu'une valeur acquise,

(1) Voir les bibliographies courantes d'alsatiques dans la Revue historique, la Revue alsacienne illustrée, la Revue d'Alsace, les Annales de Géographie, les Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, etc.

(2) W. WITTICH, *Deutsche und französische Kultur in Elsass*, Revue alsacienne illustrée, 1900, traduit par A. KORN, *Le Génie national des races française et allemande en Alsace*, Paris, 1903, préface de H. LICHTENBERGER. — Cp. J. HEIMWEH, *La Question d'Alsace*, Paris, 1889.

(3) H. WITTE, *Das Deutschtum Elsass-Lothringens nach der Volkszählung von 1905*, Deutsche Erde, 1909.

(4) C. PFISTER, Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1890.

(5) J. FLACH, *L'Esprit alsacien à travers l'histoire*, La Revue, avril 1916.

(6) TACITE, *Germanie*, XXVIII.

(7) C. JULLIAN, *Ce que l'Alsace doit à la Gaule*, Cahiers alsaciens, Strasbourg, janvier 1913, p. 27-29.

(8) C. PFISTER, *L'Alsace et la Lorraine par les Alsaciens et les Lorrains*, Toulouse, 1917, p. 1.

(9) O. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*, Strassburg, 1917, p. 84-97; C. JULLIAN, Cahiers alsaciens, janvier 1913, et *Le Rhin gaulois*, Paris, 1916, p. 5-11.

ajoutée, dont les origines ne sont pas une histoire très ancienne. Dans la civilisation alsacienne saisie dans toute son évolution, le germanisme se présente comme une part circonscrite, définissable dans ses origines, limitée dans ses effets ⁽¹⁾. On cherche volontiers l'origine de l'Alsace française. Il peut paraître utile de chercher aussi l'origine de l'Alsace germanique. Et l'on doit espérer que l'étude de l'origine du germanisme en Alsace peut aider à y définir sa place.

(1) H. WITTE, *Zur Geschichte des Deutschtums im Elsass und im Vogesengebiet*, *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde*, X, n° 4, 1896; *Compte rendu, Annales de Géographie*, 15 septembre 1898, par B. AUERDACH.

§ 2. — EXPLICATION CONVENUE : UNE COLONISATION ALAMANE AU V^e SIÈCLE

Frontières historiques et territoires contestés. — La passion politique et la science.
Deux attitudes. L'alamanisme.

Les colons alamans porteurs de germanisme. — Apparente commodité. Succès au
xix^e siècle.

Doutes sur l'étendue, le caractère et les suites de cette colonisation. — L'alamanisme
et l'historiographie allemande

Frontières historiques et territoires contestés. — Les États européens sont plus ordinairement limités par des frontières historiques que par des frontières naturelles ⁽¹⁾. Il se rencontre à leurs frontières de nombreux territoires contestés. L'Alsace est le plus illustre.

Les frontières des États européens sont partout un compromis entre une géographie politique ancienne et moderne. La géographie politique moderne a des cadres presque fixes. Les nations ont acquis ou cherchent à s'imposer mutuellement la stabilité. Les limites, qui séparent leurs images terrestres, tendent à devenir des lignes rigides. Les perturbations, dont les guerres menacent ces lignes, sont causes des plus grands maux. Toutes les souffrances sont endurées pour les rétablir et les fixer à jamais. L'idéal de l'Europe moderne est, en géographie politique, de rendre les nations immuables dans des cadres définitifs.

Mais aux frontières que le consentement mutuel des États n'a pas rendues stables, s'observent encore les souvenirs de la géographie politique d'autrefois. L'Europe de l'ancien régime avait été un monde de territoires « mouvants », aux bordures enchevêtrées. On y distinguait encore une Europe de temps plus anciens disputée entre les peuples en mouvement. Dans toutes les parties de cette Europe, des aires de colonisation s'étendaient, se disputaient l'espace colonisable.

(1) L. DOMINIAN, *The frontiers of language and nationality in Europe*, Londres, 1917.

Leurs franges se recouvraient. Les frontières les moins stables des États modernes se trouvent au voisinage de zones d'anciennes rencontres coloniales. La plus célèbre est la zone marquée par le Rhin et le Danube. L'Alsace appartient à cette zone de territoires contestés d'Europe, qui va des Pays-Bas de Flandre à la Roumanie ⁽¹⁾, par le carrefour de Bâle.

LA POLITIQUE ET LA SCIENCE. DEUX ATTITUDES. — Dans la plupart des cas, la politique et la science sont invitées à prendre part à la contestation, et s'inquiètent du problème des origines. Mais l'état des sources conduit, dans l'interprétation des origines, à des attitudes contraires. Les uns, impatients des insuffisances de la connaissance, se satisfont de présomptions et prennent parti, emportés par le sentiment plus que par la conviction. La cartographie de reconnaissance, à teintes plates et à limites linéaires, se met à leur service et annexe hardiment, dans la figuration du passé, les territoires contestés ⁽²⁾. Les autres, plus curieux, plus respectueux de l'objet et des méthodes de la science, se résignent aux représentations fragmentaires provisoires, préfèrent la cartographie historique de précision, à grande échelle, où les faits certains apparaissent peu nombreux dans un vaste champ inconnu, comme de rares lumières au milieu de vastes ténèbres ⁽³⁾.

L'ALAMANISME. — Dans l'historiographie des origines du germanisme alsacien, les deux attitudes s'observent. Suivant les âges et les vicissitudes politiques, l'origine de la tradition germanique en Alsace a été ainsi attribuée tour à tour aux Triboques, aux Alamans, aux Francs. L'attribution triboque a plu de préférence à des Alsaciens autonomistes, la franque aux partisans de la France, l'alamane aux politiques allemands ⁽⁴⁾. Toutes les sciences auxiliaires, étude des noms de lieux, des noms de personnes, géographie historique des langues ont évolué semblablement, sans que les documents s'accrussent. Et cette histoire des variations inviterait au scepticisme, si l'on oubliait combien sont délicates à manier la toponomastique et la prosopographie.

Cependant, depuis deux tiers de siècle, l'opinion s'est fixée étrangement. Sous l'influence de J. Grimm, de Zeuss et des germanistes alle-

(1) EMM. DE MARTONNE, *La Roumanie*; *La Géographie*, t. XXX, 1914-15, p. 241; E. PITTARD, *La Roumanie*, Paris, 1918.

(2) Général R. VON ERCKERT, *Wanderungen und Siedelungen der germanischen Stämme in Mitteleuropa*, Berlin, 1900, Atlas. — C. PFISTER, *La Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine*, Nancy et Paris, 1890, I (Bibliographie). — Cp. dans les atlas de géographie historique de vulgarisation les cartes de l'Alemanie au ^v^e siècle, dont on ignore l'étendue exacte.

(3) Cp. sur la cartographie linguistique du Tirol, A. GRENIER, *Bologne villanovienne et étrusque*, Paris, 1912, p. 201, et carte du germanisme en Suisse occidentale, *Petermann's Mitteilungen*, juillet 1914.

(4) A. SCHRICKER, *Aelteste Grenzen und Gaue im Elsass*, *Strassburger Studien*, 1884, p. 389-390.

mands de leur école, la délibération a pris fin. Les Alamans ont été déclarés colons souverains en Alsace et importateurs d'un germanisme tout fait. Les Alsatistes de la Renaissance, ceux des grands siècles de l'érudition doutaient, s'interrogeaient, cherchaient. L'opinion du Badois Schoepflin, principal historien de l'Alsace avant le xix^e siècle ⁽¹⁾, a varié. Mais, depuis le temps de Grimm, surtout depuis 1871, la thèse alamaniste a reçu l'autorité de la chose jugée. Et il paraît aujourd'hui paradoxal, ou d'une juvénile imprudence, de la remettre en délibération.

Les colons alamans porteurs du germanisme. — APPARENTE COMMODITÉ. — L'attribution du germanisme alsacien à une colonisation alamanne au v^e siècle a été accueillie, en dehors même des cercles intéressés à la faire admettre, parce qu'elle offrait deux commodités.

Il paraît commode d'expliquer, par une colonisation ancienne, quelques importants caractères, communs à l'Alsace et à l'Allemagne du Sud-Ouest. On laisse assez volontiers de côté aujourd'hui les façons de bâtir les maisons, les goûts populaires, les coutumes, les formes des instruments rustiques, qui deviennent des faits de géographie humaine plus que d'anthropologie ⁽²⁾. La distribution des noms de lieux, surtout des noms en *heim*, en *ingen* et en *weiler* dans l'Allemagne du Sud-Ouest, atteste une colonisation ancienne, où il semble commode d'accorder une part aux Alamans. La géographie dialectale moderne fournit à beaucoup les plus claires invitations à admettre la thèse alamanne. Les parlers rattachent moins l'Alsace aux pays du Rhin moyen qu'à ceux de la Bade et de la Souabe. Le Rhin moyen, le bas Neckar et le Mein appartiennent à une zone francique ; le Rhin et le Danube supérieurs, à une zone linguistique dite alamanne. Et le nom d'alaman n'offre pas seulement une épithète, pour grouper, sous une appellation, des caractères modernes communs. Du iv^e au x^e siècle, de la dislocation des confins rhénans de l'Empire romain à la formation des duchés unis de Souabe et d'Alsace, le nom de l'Alemanie plana, sur toutes les régions du haut Rhin et du haut Danube, comme un souvenir du temps où, du carrefour de Bâle, les bandes alamanes s'amassaient et s'élançaient en tous sens. Le nom de l'Alemanie peut donc commodément s'employer pour désigner des caractères communs, rencontrés autour de ce carrefour.

Il y a d'autre part, entre les siècles où l'Alemanie eut une existence historique, un siècle presque inconnu, le v^e. Les Alamans du iii^e et du iv^e siècle, ceux du vi^e sont connus. Ils sont, il est vrai, surtout mentionnés et décrits à l'occasion de leurs désastres, infligés

(1) C. PFISTER, *J.-D. Schœpflin*, Nancy et Paris, 1887 (avec bibliographie de ses œuvres).

2) En sens contraire : BRAUNGART, *Die Südgermanen*, Heidelberg, 1914, 2 volumes.

au iv^e siècle par les Romains (en 357 et 377), au vi^e par les Francs (de 496 à 536). Mais, entre ces deux siècles, il y a une lacune que l'hypothèse de leur victoire paraît combler commodément. Certains noms de lieux changent dans cet intervalle. Argentorat devient Strasbourg (*Strateburgum*). Peu après apparaît le nom nouveau de l'Alsace, dont l'étymologie n'est pas certaine. Les noms, les écrits, les inscriptions, cessent peu à peu d'être en latin, deviennent peu à peu allemands. Tous ces faits sont jugés commodément explicables par un remplissage alaman de l'Alsace, au cours du siècle inconnu. Malgré l'obstacle du Rhin, le germanisme d'Alsace est considéré comme plus apparenté à celui de la Souabe qu'à celui du Rhin moyen et inférieur. La forêt de Haguenau est une limite dialectale plus marquée que le Rhin. Seule, a-t-il semblé, une colonisation alamane paraît rendre compte de semblables faits. L'Empire romain en décadence devenait un empire italien, ses garnisons officielles étaient rappelées en Italie. L'Alemanie, agressive et voisine, était en mouvement. L'affaiblissement romain et le mouvement alaman se posent logiquement comme des termes complémentaires. A défaut de sources, la raison pure paraît établir sans réplique cette théorie.

SUCCÈS AU XIX^e SIÈCLE. — On la voit en marche au xix^e siècle surtout après 1871. Un point seul est resté obstinément dans le doute : quel a été le sort des Gallo-Romains indigènes ? Les « germanisateurs » radicaux, si l'on peut ainsi parler, et les germanisateurs modérés de l'Alsace depuis 1871, inclinent vers des manières différentes de juger l'Alsace alamane dans le siècle inconnu, comme aussi différent leurs manières de germaniser l'Alsace contemporaine. Pour les uns, les Alamans ont exterminé entièrement les « Romains », jusqu'au delà de la crête des Vosges. Suivant les autres, les « Romains » sont restés assujettis au service du vainqueur. Mais tous se complaisant à admettre et à décrire cette œuvre alamane, voient, dans les Alamans, des « précurseurs » (1) dans la germanisation de l'Alsace, voient dans leur étude « un incontestable et profond intérêt national » (2) qui doit disposer à l'accueil bienveillant.

La thèse alamane s'est répandue comme par exécution d'une consigne (3). Les étymologies proposées pour les noms de lieux se sont pliées, comme par mot d'ordre, à l'interprétation alamane. La science des origines allemandes du Sud-Ouest a obéi. Dès 1871, s'annonçaient quelques effets de cette docilité. Il fut alors question d'unir, dans un royaume d'Alemanie, l'Alsace et tout le Sud-Ouest de l'Allemagne. La

(1) W. WIEGAND, *Die alamannenschlacht vor Strassburg*, Strasbourg 1887, p. 8 ; F. DAHN, *Die Alamannenschlacht bei Strassburg*, Braunschweig, 1880, p. 95.

(2) ... « ein unleugbar innewohnendes, nationales Interesse », A. SCHIBER, *Die fränkischen und alamannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen*, Strasbourg, 1894 p. 1 ; cp. P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est, Lorraine et Alsace*, Paris, 1917, p. 188.

(3) A. GUILLAND, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1899, p. 17.

colonisation alamane, par laquelle avait été créée en Alsace la « marche occidentale » du germanisme, fut étudiée avec une pieuse reconnaissance, enseignée avec assurance, émotion et respect. Le germanisme alsacien, considéré comme une importation alamane, fut une hypothèse perpétuée comme une doctrine, de la même façon que l'a été, par exemple, la traduction hypothétique de *Champs décumates* par *Terre de la dime* (*Zehntland*). Et, pendant longtemps, il y eut quelque risque à douter de la solidité d'une thèse aussi installée dans la Vulgate.

Doutes sur l'étendue, le caractère et les suites de cette colonisation. — La science allemande en progrès a eu le mérite de commencer à corriger elle-même l'excès de la thèse alamaniste ⁽¹⁾. Il y avait, dans cette thèse, une telle disproportion entre les faits témoignés et les affirmations propagées que la seule activité un peu désintéressée de l'esprit de recherche conduisait spontanément aux corrections.

L'ÉTENDUE. — Les noms de lieux en *weiler*, désinence venue du latin *villare*, qui étaient en 1875 pour W. Arnold une irrécusable attestation de la présence des Alamans en Alsace ⁽²⁾, ne sont plus admis par personne aujourd'hui avec ce caractère, et les plus actifs toponymistes d'aujourd'hui inclinent à y saisir une preuve décisive de la persistance locale d'une population gallo-romaine. Le nom de Strasbourg est formé, comme celui d'Augsbourg, de deux mots latins ⁽³⁾. La substitution de *Strateburgum* à *Argentorate* s'explique aisément sans qu'il soit nécessaire d'imaginer une mutation générale de la population ⁽⁴⁾. Le principal nom de lieu perdu pour la thèse alamane est celui même d'Alsace. Depuis E. HERR ⁽⁵⁾, dont des alamanistes notoires de Strasbourg ont admis les conclusions ⁽⁶⁾, l'étymologie alamane (*alis-satio*, *Fremdsitz*, « Établissement à l'étranger ») mise en circulation par Grimm et son école, n'apparaît plus que comme un jeu lexicologique.

La cartographie de vulgarisation, à petite échelle et à surfaces coloriées de teintes plates, attribuée à l'Alemanie du temps des invasions une aire uniforme. Il suffit de voir cette aire ainsi cartographiée pour s'expliquer les mots d'irruption, de submersion, d'inondation alamanes, devenus usuels dans la littérature historique. Mais cette

(1) H. WITTE, *Deutsche und Keltoromanen in Lothringen nach der Völkerwanderung*, Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, III, 15, Strasbourg, 1891, contre ARNOLD, GROEBER, DÖRING, etc.; et surtout les travaux des anthropologues.

(2) Acht alemannisch, W. ARNOLD, *Ansiedelungen und Wanderungen deutscher Stämme*, Marbourg, 1875, p. 88.

(3) C. PFISTER, *La Limite de la langue française et de la langue allemande*, Nancy et Paris, 1890 p. 27-28.

(4) C. JULLIAN, *Cahiers alsaciens*, janvier 1913, p. 23-24.

(5) *Der Name Elsass*, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, janvier 1914.

(6) Voir les feuillets de la *Strassburger Post* du 1^{er} semestre 1914.

cartographie élémentaire ne tient compte ni de la distribution des sols colonisables (1), ni des aptitudes particulières des divers groupes de colons. Les terres, comme le constatait déjà Montesquieu (2), n'attiraient et ne retenaient pas les mêmes colons. Quant aux noms qui servent à délimiter par des lignes continues, dans la cartographie de reconnaissance, l'aire de colonisations alamane, ils sont procurés par les listes de villes ruinées citées par AMMIEN MARCELLIN au IV^e siècle, et une liste de villes offerte par le COSMOGRAPHE ANONYME DE RAVENNE, au VI^e, en un temps où la géographie était réduite à des nomenclatures grossièrement compilées, sans critique ni souci de la chronologie (3). Des bandes de pillards alamans sont signalées à Troyes et à Passau. Peut-on, à l'aide de ces mentions, délimiter une aire colonisée ou même dominée ? Cette méthode, qui n'est pas appliquée aux Normands, aux Sarrasins, aux Hongrois, ne convient pas davantage aux Alamans.

Les « grandes invasions » du début du V^e siècle sont les moins connues. Des auteurs comme SAINT JÉRÔME, SALVIEN, ORIENTIUS, sont plus soucieux d'exprimer leur indignation sacrée, leur douleur chrétienne, leurs angoisses sur l'avenir du christianisme menacé par l'offensive païenne, que de renseigner sur la géographie des établissements alamans. « Toute la Gaule, s'écrie ORIENTIUS, a péri sur un même bûcher ! » Il y a quelque imprudence à construire, sur une carte, des images colorisées à délimitations impérieuses, à l'aide d'énumérations peu critiques et d'hyperboles de moralistes ; et beaucoup de témérité, à délimiter d'un trait l'étendue de la race alamane à une date précise (4).

A saisir dans son ensemble l'histoire coloniale des régions rhénanes, il paraît quelque peu immodeste de revendiquer un territoire exclusivement pour une race, ou pour un groupement particulier, surtout les terres qui, comme la haute plaine rhénane, étaient propres à attirer, garder et assimiler toutes les sortes de conquérants et de colons.

LE CARACTÈRE. — Les caractères propres de la colonisation alamane autour du carrefour de Bâle ne sont pas faciles à saisir. Tous ceux qui avaient paru s'offrir comme des guides ont successivement échappé, détruits tour à tour par le progrès de la critique allemande elle-même. Et les plus notables déceptions sont survenues en Alsace.

Les fouilles n'ont rien apporté, jusqu'à ce jour, qui pût être en toute

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Carte pour servir à l'histoire de l'occupation du sol*, Tableau de la géographie de la France, Paris, 1903 ; O. SCHLÜTER, *Deutsches Siedelungswesen*, dans le nouveau Reallexikon der germanischen Altertumskunde de J. HOOPS.

(2) *Esprit des lois*, XXX, 8.

(3) A. JACOBS, *De Gallia ab Anonymo Ravennate descripta*, Paris, 1858, § 3 ; VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Histoire de la Géographie*, Paris, 1873, p. 232.

(4) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, pour l'année 496.

confiance attribué aux Alamans plutôt qu'aux Francs, qu'aux Burgondes, qu'aux groupes germaniques de noms divers.

Attribuer aux Alamans les caractères généraux du Germain, que décrit Tacite, et les rechercher dans le genre de vie ancien et moderne des habitants de l'Alsace, est une méthode périlleuse, où le parti pris se reconnaît dès l'abord ⁽¹⁾.

« Au milieu de vastes étendues [de l'Alsace] redevenues solitaires, écrit, sur l'Alsace ancienne, un des plus éminents et respectés historiens de l'Alsace moderne ⁽²⁾, se créent des fermes isolées qui, de tout temps, furent l'habitat préféré de la race alamanique ⁽³⁾; elles s'établissent plus volontiers à l'entrée des vallons élargis, dans le voisinage des cours d'eau, ou bien encore sur les collines avancées qui dominent le peu la plaine. » Cependant César remarquait en Gaule les « fermes » isolées (*ædificia*); le géographe-historien allemand A. Meitzen y a vu un signe original de la colonisation celtique ⁽⁴⁾. Les solitudes et les « déserts », *eremi*, dont parlent Tacite, Ptolémée, les vies des saints, les documents de l'époque franque, s'offrent assez souvent d'eux-mêmes, dans les régions hercyniennes, sans qu'il soit nécessaire, logiquement, de supposer toujours, quand des solitudes sont mentionnées, des dépeuplements organisés, ni des destructions générales et peu avisées de main-d'œuvre indigène. Quant à l'emplacement des « fermes » isolées, près des points d'eau et des bonnes terres, la topographie seule l'explique si bien qu'il ne paraît pas témoigner clairement un caractère de race ⁽⁵⁾.

Toute notation de caractère moderne attribuée ensuite à une colonisation alamane est une construction conventionnelle, sinon un raisonnement en cercle. J. NADLER ⁽⁶⁾ pose initialement un portrait de l'« Alaman », tout formé avant l'évolution (I, p. 8-9), puis explique presque toute l'histoire littéraire allemande par l'opposition entre les caractères « franc » et « alaman » (I, p. 7-8). Mais dit R. MUCH ⁽⁷⁾, « le mot alaman dans son sens moderne est une conception des érudits », *gelehrten Ursprungs*.

L'observation anthropologique n'a rien donné qui dénonçât une inondation alamane en Alsace ⁽⁸⁾.

(1) O. LORENZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871, p. 4; A. HANAUER, *Marlenheim*, Rixheim, 1904, p. 48.

(2) R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 21, dont nous nous écartons ici avec un vif regret.

(3) Cp. CH. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 79, qui montre au contraire comme un effet des caractères des races, les « Romands » disséminés et les Allemands concentrés.

(4) *Siedelung und Agrarwesen*, Berlin, 1895, t. IV (atlas).

(5) J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1912.

(6) *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, 2 vol., Ratisbonne, 1912-1913.

(7) *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 109.

(8) E. BLIND, F. DOLLINGER, F. FORRER, en particulier dans la Revue alsacienne

Le travail moderne, en géographie archéologique, en toponomastique, a étendu la part à réserver aux préhistoriques, aux Ligures, aux Gaulois, à l'œuvre romaine en Germanie (1).

Dès que l'on cherche dans les mots un contenu précis, on ne découvre plus rien, dans l'histoire et la civilisation en Germanie occidentale, qui porte une marque « alamane » irréductible.

LES SUITES. — Le dialecte alsacien est classé parmi les dialectes alamans. Ceux-ci comprennent en outre la plus grande partie du Wurtemberg, de la Bade, de la Suisse. La parenté dialectale passe pour exprimer une âme commune. Il n'est pas rare d'entendre appeler alamane cette âme, comme sont appelés alamans les dialectes.

Il y a en effet une certaine ressemblance entre l'aire occupée par les dialectes alamans et le site d'établissements alamans connus, c'est-à-dire l'ensemble des lieux où sont saisissables des Suèves, Leutiens et Juthunges alamans. Les dialectes alamans occupent comme eux les parages du haut Rhin et du haut Danube.

Mais on ne voit pas ce qui peut en être conclu en toute certitude pour le peuplement d'une région particulière. Les langues s'oublient, s'apprennent, s'altèrent, se morcellent en parlers locaux, aux limites rarement linéaires, souvent rebelles à l'effort statistique et cartographique (2). La cartographie des dialectes alsaciens donne une aire particulière à chaque forme particulière des sons, des mots, des tours de langage. Les sons et les mots choisis n'ont qu'une valeur symbolique relative. Leurs limites coïncident rarement (3). C'est tenter une généralisation très hardie que de séparer, par un tracé linéaire et rigide, l'alaman du francique. Des gradations multiples s'interposent. Les limites varient suivant les mots types choisis. L'*Atlas linguistique de la France*, de A. GILLIÉRON, ne s'aventure pas même à proposer une limite assurée entre les pays de langue d'oïl et les pays de langue d'oc, insuffisamment définissables par ces mots choisis comme symboles. Dès que l'on s'attache à serrer de près les faits, la classification générale paraît une simplification, peut-être quelquefois commode, mais de convention.

Aucun rapport historique certain ne résulte d'ailleurs d'une compa-

illustrée, 1903, 1910, 1914; G. SCHWALBE, dans la collection *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1898-1901; G. HERVÉ, dans la *Revue de l'École d'anthropologie* de Paris depuis 1901.

(1) K. SCHUMACHER, *Materialien zur Besiedelungsgeschichte Deutschlands*, Mayence, 1913; voir les Rapports de la COMMISSION DE LA GERMANIE ROMAINE, à Francfort.

(2) Voir les articles de BOHNENBERGER et de K. HAAG, *Alemannia*, 1901; cp. les cartes du *Lexique alsacien* de MARTIN et LIENHARDT; R. HENRY, *La Frontière linguistique en Alsace-Lorraine* (Les Marches de l'Est, 15 octobre 1911, p. 69); P.-E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne*, Genève et Paris, 1910, p. 70, n. 6, constate qu'il n'y a aucun rapport entre la limite des langues romane et allemande en Suisse et les anciennes colonisations alamane et burgonde.

(3) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 28.

raison entre l'aire des dialectes modernes dits alamans et l'Alemanie ancienne. Le temps s'éloigne où l'on fondait l'histoire des races sur l'histoire des langues, où l'on croyait voir entre l'indo-européen et une race indo-européenne une liaison simple. L'étude de la diffusion des langues de l'Europe moderne dans les colonies, en particulier en Amérique, a achevé de briser les systèmes qui associaient trop simplement les idées de race, de langue, de religion, de nationalité. Les rapports entre la linguistique et l'ethnographie se sont compliqués. On n'oserait plus écrire comme faisait LIEBICH en 1861 (1) : « Une carte linguistique sera seule capable de faire embrasser d'un coup d'œil les différentes tribus germaniques qui s'établirent sur la rive gauche du Rhin en délimitant exactement les sous-dialectes (2). »

L'*Atlas linguistique de l'Empire allemand* a détruit en Allemagne la croyance, unanime encore au temps des fondateurs du *Manuel de la Philologie Germanique*, entre l'identité des grandes tribus germaniques anciennes et les groupes de dialectes allemands formés ultérieurement et connus d'ailleurs seulement au temps des grands « duchés nationaux » (x^e-xiii^e siècles). Il paraît de moins en moins acceptable de poser, comme naguère (3), une race toute pourvue, à son origine, de caractères spécifiques définitifs, antérieurs à l'évolution, propageant par colonisation un langage fixé et stable. Attribuer à des Alamans barbares du v^e siècle la fondation du dialecte « alaman » en Alsace, c'est contredire les faits les mieux acquis du temps présent sur les mouvements des langues et l'histoire de l'occupation du sol. Les plus lointaines origines des dialectes alsaciens et leur place parmi les dialectes alamans n'expriment aucune indication claire (4) sur les rapports ethniques et linguistiques entre l'Alsace et l'Alemanie au temps des migrations.

L'ALAMANISME ET L'HISTORIOGRAPHIE ALLEMANDE. — Dans la part excessive que l'historiographie allemande a incliné souvent à accorder aux races et aux tribus, à l'origine de l'évolution et dans la formation des civilisations régionales, on discerne les habitudes et les conditions psychologiques de cette historiographie. Celles-ci ne sont point toutes passionnées ni uniquement inspirées par l'obséquiosité et l'intérêt. L'historiographie allemande moderne a interprété les origines allemandes sous l'influence des traditions bibliques. Elle a conçu l'histoire allemande comme l'œuvre de la race allemande ; la race allemande, comme une en son principe, mais distribuée en tribus (*Stämme*), pourvues chacune d'un rôle providentiel initialement fixé (5). L'histoire de chaque tribu exprime cette prédestination supérieure.

(1) Revue d'Alsace, 1861, p. 337.

(2) Cp. VICTOR HENRY, *Un plan de dialectologie alsacienne*, Revue d'Alsace, 1904, p. 233.

(3) H. TAINÉ, *Histoire de la Littérature anglaise*, Paris, 1856, t. I.

(4) A. SOGIN, *Die althochdeutsche Sprache im Elsass vor Otfried von Weisenburg*, Strassburger Studien, I, 1883, p. 274-276.

(5) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904.

Par delà l'influence biblique se découvre encore une habitude, que la géographie intellectuelle de l'Allemagne saisit. « L'Allemagne représente surtout pour l'Allemand une idée ethnique » (1), non un sol varié et plaisant, qui enrichit, attache, suffit à diversifier les genres de vie. L'Allemand est habitué, par sa manière habituelle de concevoir l'évolution des groupes humains (2), à expliquer les différences et les ressemblances régionales par des causes ethnographiques. Mais le doute vient impérieusement parce que, en Alsace, en Alemanie, en d'autres régions, « lorsqu'on cherche à approfondir, on s'aperçoit qu'une même teinte de civilisation ou de langue couvre des éléments ethniques très différents et qui n'ont nullement, sous l'étiquette qui les dissimule, abjuré leurs différences » (3).

*
* *

Tenir le germanisme alsacien pour un apport de colons alamans du v^e siècle soulève bien des problèmes. L'explication usuelle ne paraît plus aujourd'hui à tous une nécessité logique (4). Elle offre des invraisemblances. Elle fait naître des doutes. L'importation, par des Barbarès du v^e siècle, d'un germanisme fixé ne se présente plus comme un postulat nécessaire à l'intelligibilité des origines alsaciennes, mais comme une hypothèse aventureuse à démontrer.

Le succès de ce système historique renseigne surtout, aujourd'hui, sur les conditions de l'histoire au xix^e siècle. On y confondait les langues et les genres de vie avec les races. Le mot *race* n'a pris que tard un sens anthropologique, technique et restreint, un sens zoologique (5). La géographie historique du xix^e siècle croyait assister à un simple passage de l'Alsace de la Romanie dans la Germanie, et l'expliquait en imaginant un vide romain et un remplissage alaman. Il faut rappeler ces souvenirs avec une charitable curiosité. Le v^e siècle est si ténébreux que tout principe d'interprétation, qu'on lui croit applicable, est naturellement bien reçu. Il restera commode de garder le mot *alaman* pour désigner certains caractères communs, surtout dialectaux, du germanisme sud-occi-

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 50; SANTAYANA, *Egotism in German philosophy*, traduction française, Paris, 1917, compte rendu par E. BOUTROUX, *Le Moi dans la philosophie allemande*, Journal des Débats, 20 juin 1917; CH. ANDLER, *Le Pangermanisme intellectuel*, Paris, 1917.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*, Paris, 1917, p. 201, et ch. XVIII, Du principe de groupement dans l'Europe occidentale.

(3) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 27.

(4) L. BATIFFOL, *Revue hebdomadaire*, 9 février 1918.

(5) E. PITTARD, De la Classification des races humaines, dans *Les Races belligérantes, esquisse anthropologique*, I, *Les Alliés*, Paris et Neuchâtel [1917], p. 16.

dental, mais à condition de le faire comme Victor HENRY, qui décrivait en 1900 le dialecte « alaman » de Colmar, sans oser risquer la moindre allusion aux Alamans, ni même oser une seule fois les citer ⁽¹⁾.

Il n'y a d'ailleurs aucune raison d'être, sur l'Alsace, plus alamaniste que les Allemands. La recherche des origines du germanisme alsacien demeure ouverte. Il est possible d'apercevoir quelques explications moins contestables que la colonisation du pays par des inconnus dans un siècle inconnu.

Mais l'horizon de l'histoire régionale ne suffit pas pour les saisir ⁽²⁾. Le pays alsacien s'est trouvé en bordure des mondes gaulois, romain, german. Pour estimer justement leurs rapports localisés dans la haute plaine rhénane, il faut tenir compte des ensembles, de même qu'on ne peut aisément observer les Alamans en Alsace, sans essayer de connaître l'Alemanie elle-même autant que l'Alsace ⁽³⁾.

Il reste donc à fixer deux points de méthode : dans quelle perspective y a-t-il chance que les problèmes s'éclaircissent le mieux ? dans quel esprit est-il le plus utile de les y examiner ?

(1) V. HENRY, *Le Dialecte alaman de Colmar*, Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, 1900.

(2) L. GALLOIS, compte rendu de P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*, dans *Annales de Géographie*, janvier 1918, p. 24.

(3) J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918.

§ 3. — GÉOGRAPHIE HISTORIQUE RHÉNANE

L'Alsace, l'Alemanie et le monde rhénan.

Liaisons historiques.

Alsace et Alemanie gauloises. Insinuations herminones. Persistances gauloises.

Alsace et Alemanie romaines.

Alsace et Alemanie franques.

Les duchés unis de Souabe et d'Alsace.

Liens géographiques.

Le Rhin. Rôles historiques admis. Observations précises. Réserves sur le rôle historique attribué au Rhin.

Le paysage hercynien. Climat demi-continental. Forêts d'arbres à aiguille. Étroitesse des bandes colonisables.

Genre de vie. Faiblesses politiques. L'aménagement de la nature. Aptitude au labeur pénible.

L'Alsace, l'Alemanie et le monde rhénan. — L'Alsace est nommée pour la première fois à l'occasion d'épisodes du début du vi^e siècle. On peut supposer que le pays de l'Ill, avant de recevoir ce nom, a connu quelque forme très ancienne d'unité, peut-être amphictyonique, autour du Donon et du Sainte-Odile (¹). Mais l'Alsace n'apparaît pas, comme unité politique dénommée, avant le vii^e siècle. Aux siècles antérieurs, son territoire s'inscrit dans des cités gauloises, des provinces romaines, des royaumes mérovingiens. Sa géographie historique et ses rapports avec la rive droite du Rhin ne sont donc saisissables qu'inscrits, eux aussi, dans une géographie historique et des rapports plus larges.

L'Alemanie est nommée et localisable dans des temps plus anciens. Au début du iii^e siècle, elle apparaît dans la région du Mein et de ses affluents, au delà du *Limes* romain des provinces de Haute-Germanie et de Rétie. Au cours du siècle, elle s'étendit jusqu'à la Forêt-Noire, dans la région appelée jadis une fois par TACITE, *Champs décumates*. En ce siècle et les deux suivants, des bandes innombrables partirent, du haut Rhin et du haut Danube, par les itinéraires qui, du carrefour de Bâle, conduisent vers l'Orient, l'Italie et la Gaule. Des groupes alamans furent établis comme cultivateurs

(1) C. JULIAN, *Ce que l'Alsace doit à la Gaule*, Cahiers alsaciens, janvier 1913.

et garnisaires en Italie, en Gaule, sous les noms propres de Suèves, de Lentiens, moins souvent sous le nom commun d'Alamans. Ils y devinrent de bons Romains. Mais des Barbares nouveaux affluaient en Alemanie et s'élançaient de là dans l'Empire romain, contribuant, avec plus de continuité que tous les autres, à le disloquer. La Gaule se détacha de l'Empire italien. Elle s'unit intimement, contre les Alamans obstinément barbares, aux Francs convertis à sa religion et à sa politique. La Gaule franque soumit et ordonna l'Alemanie. Les premiers Mérovingiens fondèrent un duché d'Alemanie que les premiers Carolingiens supprimèrent. Le nom d'Alemanie garda deux sens : 1^o un sens précis, synonyme de celui de Souabe, localisé comme lui; 2^o le sens vague d'une appellation planant d'indéfinissable manière sur les régions du carrefour de Bâle, extensible jusqu'à envelopper parfois toute l'« Allemagne » et la Lotharingie, rappelant les temps antérieurs, où l'Alemanie avait été comme une manière d'être du monde rhénan et danubien, comme les pays du haut Rhin et du haut Danube en état de barbarie.

Au x^e siècle, le duché de Souabe en Alemanie et le duché d'Alsace furent associés, pour trois siècles environ, dans une liaison dynastique, qui dura jusqu'à la disparition des Hohenstaufen. La Souabe et l'Alsace étaient alors des groupements politiques localisés, dénommés et connus. Mais dans tous les siècles qui avaient précédé, ni l'Alsace ni l'Alemanie n'étaient assez clairement définies pour que leurs rapports pussent se distinguer nettement, dans ceux de la Germanie occidentale et de la Gaule orientale, de la rive gauche et de la rive droite du Rhin. Dans ces siècles, ils posent des questions de géographie historique, non seulement régionale, mais rhénane et même européenne.

Liaisons historiques. — ALSACE ET ALEMANIE GAULOISES. — L'Alsace et l'Alemanie, si l'on peut, pour la commodité du langage, appliquer leurs noms aux régions du haut Rhin et du haut Danube avant qu'ils n'y fussent fixés, connurent une première liaison historique, profonde et durable, en appartenant l'une et l'autre au monde gaulois.

L'Alsace a été très gauloise. Aucune argumentation moderne favorable aux hypothèses ligures, et hostile aux souvenirs gaulois, ne saurait amoindrir la valeur probante de tous les témoignages qui attestent l'empreinte gauloise en Alsace ⁽¹⁾. Après avoir connu tour à tour des temps d'enthousiasme et de dénigrement ⁽²⁾, l'opinion devenue plus sereine s'habitue à reconnaître au celtisme sa part de grandeur passée. Quelle fut la place de la haute plaine rhénane dans le monde celtique ? Les uns réservent pour les campagnes nourricières

(1) G. PFISTER, *Les Tumuli d'Alsace et de Lorraine*, Revue alsacienne, 1886.

(2) FUSTEL DE COULANGES, *Questions historiques*, p. 3.

des pays de Chartres, de Bourges, de l'Allier, le rôle d'appui central. Les autres le recherchent plutôt à la zone de jonction des deux grands fleuves, le Rhin et le Danube, par où le monde celtique s'étendit en Occident et en Orient; et leur opinion se répand. L'Alsace aurait été ainsi, dans cette hypothèse, non seulement gauloise, mais au centre même de l'Europe celtique.

L'Alemanie, c'est-à-dire les régions du haut Danube, du haut Neckar et du lac de Constance, fut aussi gauloise; et c'est comme gauloise qu'elle fait son apparition dans l'histoire ⁽¹⁾. Les noms modernes de lieux, les noms conservés dans les nomenclatures géographiques anciennes, les enceintes, les monnaies qui rappellent les origines gauloises de l'Alemanie ont été volontiers, naguère, dénombrés et décrits ⁽²⁾. Une trentaine d'établissements celtiques ont été comptés autour du Kaiserstuhl ⁽³⁾. Dans le Wurtemberg d'aujourd'hui ont été trouvées près d'une centaine de monnaies de Gaulois indépendants, 25 volques, 42 boïennes. Les origines celtiques de la Germanie ont été étudiées avec assez de complaisance, quelquefois d'exagération, pour que la science allemande, suivant la même oscillation qu'avant elle la française, soit tombée ensuite dans une période de mauvaise humeur et de dénigrement du celtisme ⁽⁴⁾. L'Alemanie celtique entretenait des rapports avec l'Alsace gauloise, à laquelle l'unissaient la langue, le commerce guidé par les grands fleuves, peut-être la politique.

Aux ^{II}^e et ^I^e siècles avant Jésus-Christ, des Germains s'insinuerent dans le monde danubien et rhénan, à la suite des Cimbres et des Teutons d'abord, des Suèves ensuite. Troublés dans quelques parties de leurs domaines, des Helvètes, des Boïens, des Volques se déplacèrent. Les fragments de tribus germaniques établis dans les « déserts » gardèrent leurs noms propres, qui reparaissent en des documents isolés, séparés par des distances de plusieurs siècles, impressionnant témoignage de la persistance silencieuse de ces petits fragments germaniques, *Suevi Toutoni, Suevi Nicreti, Triboques*, etc., au milieu des Celtes rhénans et danubiens. Il y eut, à quelque degré, assimilation. Déjà commençait, sur le Rhin et le Danube, la longue œuvre d'éducation des Barbares au contact du monde policé. Strabon et Tacite indiquent, près du Rhin et du Danube, des groupes, dont on hésitait, de leur temps, à dire s'ils étaient Celtes ou Germains, source de confusions, que la politique moderne a quelquefois exploitée.

(1) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 41.

(2) R. GRADMANN, *Siedlungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914, bibliographie.

(3) E. FABRICIUS, *Die Besitznahme Badens durch die Römer*, Heidelberg, 1905, p. 17; H. WIRTH, *Gallische Ortsnamen im Breisgau*, dans *Alemannia*, 1911, p. 88-92.

(4) Sur l'origine gauloise de la Bavière, L. LÉVY-BRUHL, *L'Allemagne depuis Leibniz*, Paris, 1890, p. 312; R. BRAUNGART, *Die Südgermanen*, Heidelberg, 1914, es deux volumes.

On ne saurait pourtant affirmer en toute sécurité, faute d'inscriptions et d'autres sortes de documents, que les petits groupes germaniques, tels que les Triboques de la plaine alsacienne, dont l'administration romaine respectait la lenteur d'initiation à la vie civique ⁽¹⁾, perdirent leur langue, qui était une langue non écrite. La géographie historique des langues doit en tenir compte ⁽²⁾. Les Triboques, anciens associés d'Arioviste, gardaient peut-être le « suéviqne ». Peut-être y a-t-il, dans cette lointaine parenté, une petite origine de la ressemblance relative des dialectes alsacien et souabe. Mais les anciens fragments de groupes germaniques du haut Rhin et du haut Danube prenaient des marques nouvelles, qui les distinguaient des autres Germains barbares, et leur méritaient le nom commun d'Herminons. Il y a peut-être quelque péril à trop oublier ces Herminons. La note propre au germanisme sud-occidental, que l'usage déclare alamane, est herminone en son principe ⁽³⁾. Ces Herminons avaient un germanisme modeste et transigeant. Arioviste parlait gaulois ⁽⁴⁾. Lui-même portait un nom gaulois ⁽⁵⁾. Les Herminons ne s'opposaient au maintien ni aux retours du celtisme.

Lorsque les Romains furent devenus maîtres des régions rhénanes et danubiennes, ils favorisèrent, au delà, l'établissement d'émigrants gaulois. Les Italiens répugnaient à habiter eux-mêmes sous les cieux du nord, qui leur étaient durs, froids et sombres. Leur politique s'y servit des Celtes, de Gaule et de Bretagne. Ceux-ci occupèrent les *campagnes décumates* et le *limes*. Ils retournèrent ainsi dans un pays d'ancienne occupation celtique ⁽⁶⁾. Ils rétablissaient une ancienne parenté gauloise entre les deux rives du Rhin.

Les invasions germaniques n'ont pas fait totalement disparaître, sur les deux rives, cette marque gauloise. Les géographes-historiens de la Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, l'y retrouvent encore, et non pas seulement dans les noms de lieux. Des germanistes radicaux se complaisent aux idées de ruine, de refoulement, d'extermination des indigènes, rappellent volontiers la bestialité sanguinaire de leurs ancêtres, leur goût de la solitude sauvage, leur art de créer des déserts artificiels. Mais trop de témoignages et de présomptions protestent, pour qu'on ne soit pas invité à se méfier de l'exagération. Suèves, Marcomans, Naristes, Bures, Juthunges alamans passèrent. Ce sont les Boïens qui demeurèrent finalement habitants titulaires de la Bavière et de la Bohême. Et les Volques fournirent, à la Germanie

(1) A. SCHULTEN, *Die peregrinen Gaugemeinden des römischen Reiches*, Rheinisches Museum, 1895.

(2) C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912, p. 82.

(3) Les Francs peuvent être, de même, saisis comme héritiers des Istévois, C. PFISTER, Revue historique, t. CXVI, 1914, p. 185.

(4) BRAUNGART, *Die Südgermanen*, Heidelberg, 1914, t. II, p. 788.

(5) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 50.

(6) C. JULIAN, *Histoire de la Gaule*, t. IV, 1914, L'occupation de la Souabe.

herminone le nom (Welches) dont elle garda l'habitude de désigner les indigènes anciens, voisins ou serfs, toujours présents. Aucune complaisance moderne d'Allemands du Sud pour les Allemands du Nord, aucun effort contemporain de rattachement aux Germains purs de la Baltique, ne peuvent contredire ce fait : le germanisme occidental fut modifié pour toujours par le contact celtique, comme l'oriental par le contact slave.

ALSACE ET ALEMANNIE ROMAINES. — La Germanie occidentale a gardé aussi l'empreinte romaine sur les deux rives du Rhin et du Danube. Rien ne le montre mieux que les beaux travaux de la « Commission impériale allemande du *limes* romain des provinces de Haute-Germanie et de Rétie », à laquelle a succédé, en 1908, la « Commission de la Germanie romaine ».

Les Alsatistes n'ont pas, il est vrai, attendu ces Commissions, pour étudier et faire connaître l'Alsace romaine. Avant elles aussi, la Commission de topographie des Gaules, instituée par Napoléon III, continuée aujourd'hui par la Commission de géographie historique de la France au Comité des travaux historiques et scientifiques, conduisit un effort collectif d'exploration de l'Alsace romaine ⁽¹⁾. Le sol, où devait apparaître l'Alsace, n'était pas seulement une juxtaposition de portions de cités et de provinces de l'Empire romain. Le Rhin comme le Danube fut la base même de sa domination dans l'Europe du Nord. La politique, les armées, le commerce des choses et des idées, y collaborèrent à une romanisation d'une intensité exceptionnelle.

Au voisinage, les futures terres alamanes de la rive droite participèrent à ce mouvement de civilisation. La politique rhénane de Rome ne fut pas immuable. Aux temps de renoncement — sous la dynastie julio-claudienne au 1^{er} siècle, pendant les troubles du 3^e au 5^e siècle — le Rhin fut tenu pour une frontière. Aux temps de l'esprit d'entreprise, de la dynastie flavienne à celle des Sévères, le Rhin fut au contraire une base d'opérations méthodiques, ou, comme dit TACITE, (*Annales* IV, 5), « une zone d'appui de premier ordre à la fois contre la Gaule et contre la Germanie », *præcipuum robur Rhenum juxta, commune in Gallos Germanosque præsidium*. Sur les sols agricoles de la Vetteravie, du Neckar, de la lisière badoise, des champs de colonisation furent ouverts et lotis ⁽²⁾, des réseaux de routes et de colonies romaines fixés. Le Lapidarium de Stuttgart contient à peine moins de monuments romains que le Musée de Saint-Germain-en-Laye. Les Commissions de Germanie romaine de Francfort, Mayence, de Bade, de Wurtemberg révèlent une étonnante abondance de traces romaines sur la rive droite du Rhin. L'Alemannie fut presque aussi romaine que l'Alsace.

(1) INGOLD, *Topographie des Gaules au 5^e siècle*, Revue d'Alsace, 1861, p. 97.

(2) Sur les *Champs décumates*, le *limes* et la plus ancienne Alemannie, voir nos *Études de cartographie historique sur l'Alemannie*, Paris, 1918, chapitre I.

Dans les deux provinces gallo-romaines appelées Germanies, les Romains établirent ou laissèrent s'établir des Germains. Ils les accueillirent volontiers à des titres divers. Les Champs décumates d'abord, l'Alsace ensuite, se pénétrèrent peu à peu de contingents germaniques. Au voisinage du carrefour de Bâle, la barbarie s'accumula du ⁱⁱⁱ^e au ^v^e siècle et y fixa le nom d'Alemanie. En même temps la discorde intestine, les guerres de prétendants, guerres sociales, guerres religieuses, disloquaient l'Empire romain. La politique romaine devenait une politique italienne et renonçait à l'Europe du Nord. Les Alamans étendaient leur aire de pillage bien au delà du Rhin. Mais ils ne formaient pas un corps organisé, sous la conduite d'une dynastie, et n'avaient pas de politique suivie. Leurs apparitions tumultueuses dans l'histoire, du ⁱⁱⁱ^e au ^v^e siècle, laissent dans l'embarras. Leur progrès témoigne de l'affaiblissement de l'ordre public romain. Mais aucun document n'autorise à parler d'une période alamane pouvant s'inscrire entre des dates précises (1). L'Alsace et l'Alemanie furent associées dans les désordres qui accompagnaient la retraite politique italienne des régions rhénanes et danubiennes, comme elles l'avaient été dans l'effort d'organisation de l'Empire romain.

A travers les siècles de désordre, les mondes rhénan et danubien gardèrent beaucoup de leurs souvenirs romains. Toutes les grandes cités, sans exception, gardèrent des noms latins. Les lieux habités, les cultures, les arbres fruitiers, les ruines elles-mêmes, celles des villes, celles des camps, des castels et des maisons romaines à tuiles rouges, invitaient aux reprises d'activité. L'influence romaine survécut à la retraite italienne, parce qu'elle fut conservée par les indigènes, dont l'indépendance grandit la force de résistance et de perpétuation. La prépondérance croissante des provinces dans l'Empire romain aboutissait à ces indépendances régionales et locales, qui se trouvèrent les plus aptes à conserver, à travers les désordres barbares, les souvenirs romains. Grâce aux Gallo-Romains, en particulier à ceux du Rhin et du Danube, l'idéal d'ordre public et d'ordre moral conçu par Rome se transmet aux Francs et à l'Église, qui les rétablirent énergiquement.

Tout le rôle historique des régions rhénane et danubienne resta ainsi dominé, malgré les invasions, par leur place exceptionnelle dans la politique européenne de Rome. Et les Allemands distinguent encore aujourd'hui, en Allemagne, comme un ensemble marqué de traits originaux, les régions qui appartinrent jadis à la Germanie romaine.

ALSACE ET ALEMANIE FRANQUES. — Au tournant de l'an 500, les Francs, avec l'appui de la Gaule et de la base rhénane, soumièrent l'Alemanie. L'Alemanie fut réduite en duché franc. L'Alsace, partie de la Fran-

(1) E. DETROYES, *L'Alsace au ^v^e siècle était-elle alamane?* Rev. cath. d'Alsace, 1865, sept articles.

conie rhénane, distinguée comme unité politique nouvelle, fut aussi érigée en duché. Les deux duchés, bien différents par leur origine, leur degré de civilisation, connurent ensuite, à l'époque carolingienne, des rapports nouveaux et une manière d'assimilation dans la communauté franque et chrétienne.

On peut admettre, comme il est fait souvent, que ce fut Clovis lui-même qui, s'emparant de toute la base militaire rhénane, francisa l'Alsace. L'originalité politique éminente de l'Alsace apparut bientôt. Le petit pays de l'Ill devint un duché ⁽¹⁾. Surtout les rois francs y fixèrent des résidences favorites, des lieux de rencontres restées mémorables, d'importantes fondations ecclésiastiques. Les souvenirs de l'Empire romain étaient vivaces dans le monde rhénan. Ils invitèrent les Francs à reprendre l'œuvre romaine, à fonder un Empire romain franc et chrétien. Les pays du Rhin en furent le centre, *Francia media* ⁽²⁾.

Au voisinage, l'Alemanie fut saisie aussi dans ce progrès franc. Les fils et petits-fils de Clovis l'enveloppèrent, la domptèrent. Le duché d'Alemanie s'inscrivit dans le royaume des Francs. Quand, au VII^e siècle, les Mérovingiens défailirent, la frontière franque fut quelque temps reportée de l'Elbe au Rhin. L'Alemanie rebelle fut agitée de derniers sursauts de barbarie. Mais les premiers Carolingiens supprimèrent le duché, et l'Alemanie fut enserrée plus étroitement dans l'organisation franque.

L'Alsace carolingienne aussi n'était plus un duché. Une liaison historique nouvelle enveloppait au temps de Charlemagne l'Alsace et l'Alemanie franques. Le grand empereur, qui essayait d'unir le Rhin au Danube, unissait les habitants de leurs rives dans des expéditions communes contre les Saxons. L'Alsace et l'Alemanie se trouvèrent associées dans les partages de 829, de 833. L'Église ajoutait sa puissance unificatrice, un réseau de circonscriptions semblables, une hiérarchie centralisatrice. Une liaison nouvelle et durable fut créée, entre les régions rhénanes et danubiennes, par la vie commune dans le monde franc.

LES DUCHÉS UNIS DE SOUABE ET D'ALSACE. — Dans les partages de l'Empire carolingien, aux IX^e et X^e siècles, l'Alsace fit ordinairement partie de la principale des trois Francies, la Lotharingie, Francie centrale; tandis que l'Alemanie ou Souabe échut à une Francie de moindre considération, la Francie orientale ou royaume de Germanie.

Il semblait que le pays rhénan, partie de la France principale et lieu des résidences souveraines, allait continuer son rôle de direction politique.

(1) G. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Nancy et Paris, 1892.

(2) R. PARISOT, *Les Origines du royaume franc de Lorraine*, Annales de l'Est, 1903, à part, p. 4-6; G. PFISTER, *L'Alsace et la Lorraine de 511 à 843*, Annales de l'Est, 1888.

Mais la Lotharingie disparut dans un misérable émiettement et devint rapidement un enjeu entre les deux autres Francies.

De ces deux Francies, celle de l'Est, le royaume d'Allemagne, l'emporta du ^{x^e} au ^{xiii^e} siècle, en organisation et en puissance. Celle de l'Ouest, le royaume de France, s'obscurcit, s'effaça dans les querelles dynastiques et seigneuriales, dans les luttes normandes et anglaises⁽¹⁾.

Ce fut le royaume d'Allemagne qui parut continuer le mieux la tradition politique romaine et franque et qui d'abord en perpétua le signe, la dignité impériale. Le Saint-Empire s'étendit au ^{x^e} siècle en Lotharingie. Il s'établit en Lorraine; et le duché de Souabe, en Alsace.

L'union des deux duchés de Souabe et d'Alsace dura trois siècles, du milieu du ^{x^e} siècle à la fin de la dynastie impériale souabe. Il y a des preuves et des causes très explicables de la sincérité d'adhésions alsaciennes à cette union. Les premiers Capétiens et le royaume de France de leur temps gardaient pauvre même. Les ducs et empereurs allemands, au contraire, écartaient alors avec vigueur le péril hongrois. Ils paraissaient continuer l'*imperium christianum* de Charlemagne, en dehors duquel les pays rhénans ne concevaient pas d'ordre politique et moral. Le plus beau triomphe de l'Alsace fut l'avènement à l'Empire d'une dynastie souabe, issue de cette Alemanie, à la conversion, à l'organisation de laquelle elle avait tant travaillé. Les empereurs souabes établissaient en Alsace leurs résidences, qui étaient en même temps des capitales impériales. En même temps les intérêts fixaient des relations. Les Souabes appréciaient le vin et les produits de l'Alsace. Enfin la langue de la Souabe et de l'Alsace rapprochées se fixait dans des chefs-d'œuvre littéraires, par lesquels l'Alsace retrouvait idéalement la suprématie, qu'elle semblait ne plus posséder dans le gouvernement politique.

Mais les empereurs perdirent peu à peu, dans leurs luttes contre l'Eglise et contre les papes, leur prestige et leur autorité en Alsace. Dès le ^{x^e} siècle, l'évêque de Strasbourg était devenu en fait un prince indépendant. Au ^{xiii^e}, de petites villes, de petits seigneurs achevaient de s'affranchir. L'union avec le duché de Souabe se brisait. Le Saint-Empire se montrait incapable d'assurer l'ordre terrestre. L'Alsace relâchait les liens qui l'y associaient, développait ses libertés locales, s'ouvrait peu à peu, tout en gardant l'originalité acquise, à des combinaisons politiques nouvelles, dont profitera la Francie occidentale, devenue à son tour plus policée que le Saint-Empire et plus attirante.

*
* * *

(1) Ferdinand Lor, *Les Derniers Carolingiens*, Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes, 1891.

Nous avons cherché ici dans quelles liaisons historiques générales se sont inscrits, et doivent être étudiés, les rapports régionaux de l'Alsace et de l'Alemanie.

Opposées ou unies, l'Alsace et l'Alemanie apparaissent toujours en liaison au milieu des vicissitudes rhénanes et danubiennes. Ensemble elles sont saisies dans les amples évolutions historiques des grands fleuves européens. La perspective de l'histoire locale ne suffit donc pas à l'étude des origines du germanisme alsacien, ni même celle de l'histoire nationale. La France ou l'Allemagne ne saurait, sans accaparement prétentieux ou simplification passionnée, se réserver, comme un domaine national, des faits dont l'interprétation comme la raison d'être excèdent leur cadre. La géographie historique des régions du carrefour de Bâle, des mondes rhénan et danubien, est d'intérêt européen. Ces vastes ensembles de rapports historiques restent d'ailleurs associés à d'étroites localisations terrestres. Ils ne seraient pas pleinement intelligibles, si l'on ne tenait compte d'autre part de cette association avec des faits géographiques, qu'on peut maintenant analyser avec précision.

Liens géographiques. — Dans la géographie historique du haut Rhin et du haut Danube, dont les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie sont un chapitre, on peut percevoir, sans adhérer à aucun genre de fatalisme géographique ou de matérialisme historique, une connexité profonde avec trois faits géographiques.

1° LE RHIN. — *Rôles historiques admis.* — Le premier des rôles historiques du Rhin communément admis est celui de frontière. Il fut frontière, comme César, Tacite, Ammien Marcellin le disent clairement, entre la Gaule et la Germanie, puis entre l'Empire romain et les Barbares, entre l'Alsace et l'Alemanie. Le Rhin d'Alsace est particulièrement doué pour le rôle de frontière ⁽¹⁾. Comme frontière, le Rhin fut bien souvent une ligne de défenses, d'opérations militaires; son bord, chargé de garnisons de couverture; sa population riveraine, accoutumée à la guerre, familière avec ses alternatives. Le Rhin, dans le monde barbare puis franc, continua ce rôle. Les Germains prenaient volontiers les rivières pour frontières ou pour guides, et traçaient, par des incisions sur les arbres, des lignes de partage des eaux ⁽²⁾.

Au rôle de frontière, le Rhin ajouta souvent, non par hasard, celui d'assembleur des hommes ⁽³⁾. Les ressources en gibier, en poisson, en bois, en métal précieux, les abris offerts par ses îles, ont de bonne heure attiré les hommes. Les gués, les ponts, les confluent, les étapes de la navigation ont désigné des sites urbains; les routes d'art qui

(1) C. JULLIAN, *Le Rhin d'Alsace*, Revue politique et littéraire, 9 mars 1912.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904.

(3) A. HIRSH, *Histoire de la formation territoriale de l'Europe centrale*, t. 1. Paris, 1895, p. 103.

longent le fleuve, les carrefours de ces routes, ont invité aux relations lointaines, et à l'extension de la perspective sur les affaires humaines.

Le rôle politique et moral du Rhin est considéré volontiers aussi, et aussi communément. Le grand fleuve, qui porte le même nom des hautes Alpes aux Pays bas, est disposé pour unifier, ordonner, enhardir l'effort des groupements ripuaires, pour exalter comme une divinité l'imagination religieuse (1). De l'empereur Auguste à l'empereur Lothaire, son bord fut une base de commandement de l'Europe du Nord, un point d'appui pour les entreprises impériales. Les centres religieux y devinrent des métropoles, qui, du Rhin, développaient au loin, spontanément, leur zone de gouvernement et d'expansion.

Observations précises. — Cependant la critique ne se satisfait plus, à bon droit, de ces abstractions, de cette géographie historique verbeuse et pressée de conclure, faite de généralisations faciles. La géographie historique de précision exige l'observation personnelle de la contrée, l'analyse patiente des cartes à grande échelle, un examen plus technique du fleuve.

Le Rhin est un fleuve composé, c'est-à-dire formé de réseaux hydrographiques multiples accidentellement associés. Ces réseaux et les sections naturelles du cours du Rhin sont divers, et n'ont pas participé de même manière aux affaires des hommes. Le Rhin alpestre ou suisse, le Rhin néerlandais n'ont pas la même allure, le même rôle humain que le Rhin de la région hercynienne, c'est-à-dire de la haute plaine rhénane et du massif schisteux.

La physionomie antique du Rhin de la haute plaine, de Bâle à Mayence, est aisée à rétablir, puisqu'elle a été modifiée surtout par les travaux de correction du XIX^e siècle. On retrouve sans peine les anciens lacis de quatre à huit bras, de 1^m 50 de profondeur moyenne. La carte du département du Bas-Rhin de A. DAUBRÉE (Strasbourg, 1851) en fournit une image. Avec les bras du fleuve principal, on y perçoit le nombre déconcertant des affluents, venus des deux bordures montagneuses du fossé rhénan, ou des plateaux qui par delà s'adossent symétriquement.

Le fleuve et la vallée sont disposés presque du nord au sud. Ils s'agentent dans ce sens, au sud avec les voies de la Saône, du Doubs, de l'Aar et les passages alpestres ; au nord, avec la dépression hessoise. Mais la liaison méridienne est plus facilitée par la vallée que par le fleuve lui-même, qui n'est pas l'auteur de cette vallée. Ce sont les larges terrasses, disposées en bandes longitudinales, qui appellent les routes et les relations, non les parages du fleuve, encombrés, inextricables. La Moselle, la Meuse sont des voies longitudinales plus faciles à suivre que le Rhin. Une grande Belgique gallo-romaine s'est appuyée sur elles et insérée entre la Seine et le Rhin. Trèves à l'époque romaine, Metz à l'époque austrasienne commandèrent la plaine

(1) C. JULLIAN, *Le Rhin gaulois*, P. ris, 1916. p. 12

rhénane. Le nom de la Lotharingie se fixa finalement sur la rivière médiane, la Moselle, entre la Meuse et le Rhin.

Les relations que le Rhin de la haute plaine et ses affluents presque innombrables des bordures et plateaux latéraux favorisent le mieux sont dans un autre sens, d'ouest en est ou d'est en ouest. Le Rhin est, il est vrai, dans ce sens, un obstacle considérable. Le Rhin d'autrefois, divisé en bras peu profonds et peu rapides, gelait pourtant plus aisément que le Rhin artificiel d'aujourd'hui; l'été, il était plus aisément guéable ⁽¹⁾. Et, dans quelque sens qu'on se meuve dans la haute plaine rhénane, bras fluviaux et cours d'eau gênent le mouvement. Au nord et au sud des Vosges et de la Forêt-Noire, des passages faciles se correspondent. Les affluents des deux rives du Rhin y conduisent. D'autres mènent vers des cols. Au nord des Vosges et de la Forêt-Noire, l'obstacle montagneux se réduit.

À l'ouest, les ceintures orientales de la région parisienne, crêtes et bois, et les rivières concurrentes du Rhin s'opposent aux rapports en latitude. À l'est, tout les facilite : le Mein, le Neckar, le haut Rhin débouchent dans la haute plaine. Par ces trois vallées sans équivalents à l'ouest se nouent avec l'est les plus importants rapports en latitude. Toutes trois, celle du Rhin surtout, conduisent au Danube, par où la haute plaine est en rapport avec l'Europe centrale, l'Orient, l'Asie, la plus longue des masses continentales. La haute plaine est plus naturellement liée au Danube qu'au Rhône et qu'à la Seine. Les migrations des plantes et des animaux, comme celles des hommes, en portent témoignage. Le sens de ces rapports naturels est de haute conséquence humaine. La grandeur de Mayence, Strasbourg, Bâle exprime surtout des liaisons en latitude, et avec l'est.

D'autres connexités s'entrevoient encore, entre lesquelles il faut borner son choix ⁽²⁾. Dans la haute plaine rhénane, ouverte à tant de rapports, les dialectes ont été reçus et fixés sous d'autres influences que dans la péninsule armoricaine, dans les basses plaines frisonnes, dans les vallées alpestres et pyrénéennes. Ici les routes et le sens des relations ont exercé plus encore qu'ailleurs leur action usuelle dans la géographie dialectale. Mais la géographie ne suffit pas ici. Sa part consiste à offrir le secours de l'observation.

Réserves sur le rôle historique attribué au Rhin. — Aussi bien est-ce un risque perpétuel en géographie historique d'exagérer le rôle des rivières ⁽³⁾. Les cartes de reconnaissance les figurent comme des lignes, de largeur sans proportion indiquée avec la surface vraie. Le regard s'y attache comme à des faits géographiques toujours

(1) AMMIEN MARCELLIN, XVI, 11, doctus aestale jam torrida fluvium vado posse transiri.

(2) J. JASTROW et G. WINTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, Stuttgart, 1897, p. 122.

(3) Sur la géographie historique des fleuves, J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1912, p. 73.

saillants. Il y voit spontanément des frontières marquées par la nature. Si des teintes plates uniformisent les territoires et les opposent de part et d'autre du fleuve, la valeur de la rivière comme délimitation s'accroît démesurément devant l'œil. Le Rhin est certes une frontière naturelle, le plus incontestablement. Mais il ne l'est pas plus qu'aucun autre obstacle naturel. Un obstacle est une frontière ou non suivant le degré de mobilité humaine ⁽¹⁾. Une limite toute de convention est au contraire une très bonne frontière, si le consentement mutuel, qui l'admet comme telle, est sincère ⁽²⁾. Le Rhin n'a pas, dans la plaine rhénane, la figure linéaire impérieuse, qu'on lui voit sur les cartes à petite échelle. Il s'y cache sous des taillis. En Alsace, on ne le voit presque jamais. Rhinau doit peut-être son nom à une interruption fortuite des taillis, qui laisse apercevoir le fleuve ordinairement dissimulé. Nous avons rencontré de vieux Alsaciens demeurés en Alsace, qui n'avaient jamais vu le Rhin. L'art, la science et l'école ont à l'envi donné au Rhin, dans l'imagination, une majesté, qu'il n'a pas dans la haute plaine rhénane.

Il y détermine surtout une zone fluviale particulière, qui se trouve être la moins attrayante des bandes longitudinales alignées entre les deux bordures montagneuses. C'est la zone des marais, des terrasses caillouteuses, des maigres taillis, des îles inhospitalières, anciens repaires des Alamans, installés là pour guetter l'occasion de piller la rive gauche et de s'enfuir sur la rive droite. Le Rhin de la haute plaine a été répulsif encore à cause de ses divagations, des changements d'embouchure de ses grands affluents, l'Ill et le Neckar. De Bâle à Mayence, les villes ont fui ce fleuve, qui passe pour favorable à la vie urbaine.

L'intérêt historique de la haute plaine rhénane n'est pas attaché surtout au Rhin. Il vient de circonstances humaines, auxquelles le Rhin est initialement étranger. Plus importantes que le fleuve sont, dans l'histoire, les riches bandes de bonnes terres, où les champs et les vergers ont attiré et nourri une population dense à travers les siècles, inlassablement. Gaulois et Romains ont préféré la rive gauche à la rive droite, sans se guider surtout sur le sens du cours d'eau, mais à cause de la position sur la rive gauche de la bande de terre attrayante et fertile. Le Rhin de la haute plaine ne domine pas le paysage. Il n'est qu'un tard venu dans une ample plaine, dont la structure lui doit peu, et où il s'efface. Il y a ici d'autres liens géographiques à observer ⁽³⁾.

(1) J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Allemagne*, Paris, 1918, § 89, Les voies occidentales.

(2) J. TOURNEUR-AUMONT, *La Franche-Comté et la frontière franco-suisse*, Autour de Pontarlier, Pontarlier, 1917, p. 86.

(3) On parle souvent du Rhin en entendant les pays rhénans : E. BABELON, *La Grande question d'Occident, Le Rhin dans l'histoire*, Paris, 1915-1916, 2 volumes.

2° LE PAYSAGE HERCYNIE. — La géographie physique moderne a emprunté à l'ancienne le nom gallo-romain de Hercynie. En géographie historique, le mot résume quelques traits marqués dans la nature de l'Europe moyenne, de l'Ardenne à la Bohême.

Climat demi-continental. — Pour les Européens de l'ouest ou du sud, cette nature est âpre, sévère. Mais pour ceux du nord et de l'est, elle est au contraire gracieuse, aimablement attirante. Pour les premiers, le trait principal est la froidure du climat plus qu'à demi continental. Cette zone froide comprend en France tous les reliefs boisés de l'est et même du Massif Central, du Jura, des côtes de Meuse⁽¹⁾, de l'Argonne, du plateau lorrain. Jusque-là parfois s'étendent l'hiver les anneaux de hautes pressions atmosphériques, qui vont vers l'est jusqu'en Sibérie. C'est la zone des hivers neigeux⁽²⁾, des pluies d'été, des cieux souvent assombris. Toutes les puissances méditerranéennes et occidentales ont hésité à étendre leurs entreprises vers ces régions. Des vallons abrités, des piémonts fertiles, des côtes ensoleillées y insinuent pourtant fort avant la vigne, les arbres fruitiers, les plantes d'agrément. Mais cette végétation de luxe y croît sous la menace. En 1789 tout gela. Les Annales des Dominicains de Colmar contiennent souvent le témoignage d'appréhensions justifiées⁽³⁾. Lorsqu'on descend la Moselle, le Rhin, le Neckar, ou qu'on remonte le Mein, on franchit, d'étape en étape, les limites boréales des espèces végétales propres aux pays tempérés chauds.

Forêts d'arbres à aiguilles. — Une autre marque de la nature hercynienne, découverte avec effroi aux approches du Jura par les légionnaires de César, était encore quatre siècles plus tard une cause de répulsion : le perpétuel horizon des sombres forêts d'arbres à aiguilles⁽⁴⁾. La France de l'Est a, comme l'Allemagne, un tiers de son sol occupé par des forêts. Mais l'horizon forestier qu'offrent le Jura et les Vosges n'est pas le plus lugubre : à leurs pieds s'allongent des collines gracieuses, des plaines luxuriantes; et le noir des Vosges se teinte de bleu à l'ouest. L'horreur de la forêt hercynienne commence à la Forêt-Noire. Elle se prolonge au nord et à l'est dans ces reliefs qui portent tous les noms des forêts⁽⁵⁾, sous lesquelles ils s'enveloppent. Il suffit de s'aventurer, aujourd'hui encore, surtout l'hiver, dans ces sylves sinistres, de suivre à pied sous bois, dans le Taunus ou près de Lorch, les vestiges du *limes* romain, pour retrouver quelques-unes des émotions qui entretinrent tant de siècles en ces contrées, des

(1) Chiffre annuel moyen des jours de gelée à Bar-le-Duc : 100.

(2) CH. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 506, 509.

(3) CH. GRAD, *Essai sur le climat de l'Alsace*, Mulhouse, 1870, chapitre XI, p. 237-269; HERGESSELL, dans la collection *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1898-1901, t. I.

(4) *Silvam squalore tenebrarum horrendam*, AMMIEN MARCELLIN, XVII, 1.

(5) P. VIDAL DE LA BLACHE, *États et nations de l'Europe*, Paris, 1889, L'Allemagne du Sud.

Lingons aux Semnons, la religion païenne des arbres⁽¹⁾. A défaut des voyages et de l'observation du reste irremplaçable, les cartes à grande échelle qui distinguent les forêts à aiguilles font évoquer leur place obsédante dans le paysage d'aujourd'hui, et leur encombrement sauvage dans le paysage d'autrefois.

Étroitesse des bandes colonisables. — Entre la « Champagne » et la « Pologne » — deux noms synonymes, très expressifs, nés de contrastes semblables — le monde hercynien est formé de vieux reliefs rajeunis, de pénélaines, exhaussées et gauchies, entre lesquelles s'intercalent des bassins d'effondrement. Tout n'est pas hostile à l'homme en Hercynie. Dans les bassins effondrés sont demeurés de précieux remplissages. Les glaciers, les rivières, les vents ont déposé ou édifié des terrains au sol meuble. L'arbre n'a pas pu en prendre possession. Les climats de steppe les ont mis ou laissés à la disposition des mammifères. L'homme s'est efforcé d'y devenir le maître, et a réservé ces clairières aux plantes et aux animaux de son choix⁽²⁾. La plus belle de ces clairières est la haute plaine rhénane. Elle est le modèle admirable, souvent décrit, des plaines effondrées et comblées, entre des reliefs et des plateaux symétriques. Dans ces terrasses découvertes, ces vallées attrayantes, intercalées entre les reliefs hercyniens, on distingue, aux niveaux inférieurs, les prairies d'élevage; sur les terrasses, les sols agricoles; sur les pentes ensoleillées, les vignobles et vergers; sur quelques affleurements triasiques, des sols salés, centres privilégiés de l'industrie et du commerce préhistoriques. Cependant les superbes galeries de vignobles et de vergers, comme la plaine d'Alsace, la Côte d'Or et la plaine bourguignonne, sont des exceptions. Les sols favorisés sont ordinairement des vallées exiguës, d'étroits affleurements, des terrasses et des talus. Les vallées de la Moselle, du Neckar en sont les exemples les plus connus. Des vallons presque innombrables offrent à l'activité humaine de petites cachettes, où ont pu se perpétuer des plantations romaines, s'inaugurer des cultures nouvelles, comme celle de la pomme de terre, cultivée au Ban de la Roche au ^{xvii}^e siècle. Le langage populaire exprime une reconnaissance pour les bienfaits de la nature, offerts par les petites clairières hercyniennes, en les ornant de noms parfois trop élogieux. Celui de Plaine Dorée, *Goldene Aue*, que porte la triste vallée marécageuse de l'Unstrut et de la Helme, suppose l'habitude d'une maigre vie en des contrées bien désolées. La haute plaine rhénane elle-même est surtout un « paradis » merveilleux à côté de la Souabe et de l'Allemagne; le paysage hercynien est un entourage

(1) J. HOOPS, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum*, Strasbourg, 1905; V. BÉRARD, La Forêt germanique, dans *L'Éternelle Allemagne*, Paris, 1905; et les publications de l'ÉCOLE NATIONALE FORESTIÈRE DE NANCY.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, Carte pour servir à l'histoire de l'occupation du sol, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903.

bien propre à faire saillir les mérites de cet unique sillon de lumière et de fécondité.

3° GENRE DE VIE. — *Faiblesses politiques.* — « La Suisse, écrit P. Vidal de La Blache ⁽¹⁾, la Souabe, la Franconie, l'Alsace, la Lorraine sont des contrées naturellement circonscrites, plus capables de réaliser un certain degré d'autonomie régionale que de s'élever par elles-mêmes au rang de grandes puissances politiques. » Ajoutons que leur position entre les puissances européennes et les avantages particuliers de la haute plaine rhénane en ont fait le principal des champs de bataille du monde moderne, après les détroits et passages de la Méditerranée orientale. Les régions du carrefour de Bâle ont subi sans cesse les effets de révolutions qui avaient leurs centres sur la Seine, l'Elbe, le Danube, le Pô, ou même en Espagne ou en Suède, ou encore sur la Moselle et le Neckar. Les cartes politiques successives de la haute plaine rhénane, de la fin de l'époque franque au siècle présent, montrent la difficulté aux plus puissants d'y maintenir leur autorité. Il paraît certes bien au-dessus de la force politique des tribus et des bandes alamanes du temps des invasions d'avoir été, même un temps très court, maître ici — à moins qu'on ne se méfie assez de confondre les aires de pillage et celles de domination ou colonisation.

On a conclu, de ces observations de géographie politique, qu'aux Rhénans et aux Danubiens les libertés locales suffisaient ; qu'habitué aux disputes entre États, ils se dérobaient à tous également ; que la haute plaine rhénane, étroite, allongée, dépourvue de centre naturel, que les plateaux et bassins danubiens, disloqués en petits cantons naturels, ne pouvaient asseoir un empire. Pourtant l'Empire romain, l'Empire franc, l'Église catholique y ont trouvé des bases de gouvernement général. L'Alsace et les pays rhénans ont donné leur adhésion sincère au Saint-Empire, quand il parut représenter le seul principe d'ordre en Europe ; à la France, quand elle découvrit les fins et le principe d'organisation de l'État moderne. La faiblesse et l'incertitude politique de ces contrées divisées provient donc de ce que, disposées à se donner pour des raisons à la fois politiques et morales, elles n'ont pas — depuis Charlemagne — rencontré toujours en Europe un idéal commun de civilisation associé à une force politique suffisante.

L'aménagement de la nature. — Sans doute aussi la plus pressante affaire humaine dans le monde hercynien a-t-elle toujours été la lutte quotidienne, terre à terre, contre la sauvagerie de la nature ⁽²⁾. L'âpreté, qu'elle garde encore aujourd'hui, aide à interpréter les témoignages, qui sont demeurés sur ce qu'elle fut autrefois. La protection contre la neige et le froid crée des exigences, que l'observateur

(1) *Tableau de la géographie de la France*, p. 60.

(2) J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1912, p. 97 ; V. BÉRARD, *La Forêt germanique*, dans *L'Éternelle Allemagne*, Paris, 1915, ch. III, p. 51-90.

occidental soupçonne dès les Côtes de Meuse. C'est là que commence la grande industrie des appareils de chauffage, de Guise et Fumay, à Dôle; que le traîneau apparaît avec un rôle d'utilité périodique. Maxey ravitaille Domremy l'hiver par le traîneau. Plus à l'est on voit le toit grandir au-dessus de la maison. L'art de bâtir la maison de bois et le poêle dans la maison s'assouplit, et se répand jusqu'à la forêt russo-sibérienne ⁽¹⁾. En Lorraine, en Wurtemberg, en Suisse, les études et les institutions forestières sont une gloire régionale. Leurs progrès sont le terme d'efforts séculaires de défrichement, auxquels, seule, l'observation directe dans les sites de l'ancienne Hercynie permet de rendre aujourd'hui un équitable hommage.

L'histoire ancienne de ces régions est surtout une histoire coloniale. Le premier tableau doit être celui du paysage hercynien primitif, avec son mélange de bois et de marais, les pourritures accumulées, les ours et les loups pullulant aux lisières ⁽²⁾. La cartographie historique de reconnaissance, sans fond physique, celle de Spruner et Menke, H. Kiepert et A. Longnon, en omettant ce tableau, risque de laisser obscure toute l'histoire, étudiée avec tant de zèle et de bonheur depuis un demi-siècle. — La première étape fut la prise de possession des clairières aux dépens de la faune sauvage et des groupes humains concurrents. Les clairières furent les bases d'opérations contre la forêt. Les procédés s'y essayèrent. — Quand les migrations eurent pris fin, quand le christianisme eut détruit le culte des arbres et enhardi la raison humaine contre la nature, l'exaspération contre la forêt s'y entretint et des colonies d'hommes d'entreprise essaimèrent, reprenant des œuvres interrompues, fondant des établissements nouveaux. La toponymie monotone exprime un peu la monotonie de cette tâche ingrate. — Il y eut place pourtant pour l'ornement et le luxe. Les Germains ne connaissaient que le pommier. Sur les sols qui pouvaient les accueillir, les arbres fruitiers, les plantes d'agrément vinrent de l'ouest et du midi. Une opposition se développa entre les sols qui, comme ceux de la haute plaine rhénane, furent de merveilleux terrains d'assimilation des produits de luxe venus d'ailleurs et les sols qui durent rester des « landes ». Des tempéraments opposés s'y formèrent. Le paysan alsacien éprouva le mépris très français du *Schwob*, mangeur de pain noir et convoiteux du bien d'autrui ⁽³⁾. Mais les Français de l'Ouest et du Midi arrivèrent tard à distinguer, dans leurs rapports avec l'Europe Centrale, leurs affinités et leurs

(1) Voir cartes des genres de construction en Europe, Petermann's Mitteilungen, 1917.

(2) Bestiis possessa saevissimis, ursos gignit plurimos, apros innumerabiles, lupos numerum excedentes, rabie singulares. WALAFRID STRABON, *Vie de Saint Gall*, I, 10 (GOLDAST, RR. Al. SS., t. I, p. 148).

(3) J. FLACH, *L'Esprit alsacien à travers l'histoire*, La Revue, 1^{er} avril 1916, p. 36; LÉVY-BRUHL, *L'Allemagne depuis Leibniz*, Paris, 1890, p. 389, sur l'esprit souabe.

intérêts. Les Bourguignons du ^{xv}^e siècle y parvinrent avant eux. Il y eut dans les intermittences quelque peu négligentes, avec lesquelles ils revendiquèrent leurs droits et firent valoir leurs intérêts en Lotharingie, une part de mépris pour les régions froides et pénibles à défricher des ceintures boisées de la Gaule orientale. Et la France n'a discerné clairement qu'au ^{xix}^e siècle tous les effets de sa large contiguïté avec l'Europe Centrale sur son histoire et sur sa géographie.

Aptitude au labeur pénible. — A.-E. Nordenskjöld raconte combien la vue obsédante de la lisière sombre de la grande forêt russo-sibérienne déprimait, pendant le Passage du Nord-Est, ses compagnons de voyage. La forêt hercynienne est la lisière occidentale de cette immense aire de végétation arborescente, la plus vaste du monde. La forêt n'était pas, en Hercynie, un refuge exceptionnel, mais un compagnon permanent de vie, fournisseur de bois, de gibier, plein de périls, d'attraits et de ressources. Nul doute que cette cohabitation perpétuelle avec une nature sauvage n'ait eu part dans le façonnement de l'humeur, sinon dans tout le façonnement moral ⁽¹⁾. Suétone, Tacite ont peint le découragement des Méditerranéens devant cette nature. On en peut déduire, chez ceux qui s'y maintinrent, le développement de fortes qualités d'endurance. Toutes les races qui s'acclimatèrent en Hercynie reçurent une influence d'assimilation, qui dispense d'imaginer, toute formée initialement, une âme alamane ou herminone, pour s'expliquer des traits de parenté morale.

L'œuvre de conquête de la forêt hercynienne a été menée assez loin, pour que son image disparût de l'Europe Centrale, s'y fragmentât. Cette œuvre égale en ampleur les plus grandes entreprises coloniales conduites hors d'Europe. Les rudes aptitudes qui s'y formèrent s'accordent fort bien avec le besoin particulier de liesses collectives, que l'on y signale comme une marque populaire. L'âpre vie qu'on mène sur les plateaux, dans la plaine humide, dans la forêt assure une clientèle au vignoble alsacien. Dans les terres favorisées, comme l'Alsace, cette âpreté même de la nature voisine est une séduction, une cause secrète du charme par lequel le paysage d'Alsace retient si profondément ses habitants, comme elle est, en Lorraine, une cause de « gravité ». Pour le Lorrain et l'Alsacien, le domaine colonial de la France moderne s'est offert comme un champ d'application des aptitudes énergiques développées en pays hercynien ⁽²⁾. L'esprit de discipline, la foi dans l'effort humain, qui sont la récompense de siècles de labeur pénible employés à aménager le sol hercynien, sont des instruments utiles en toutes sortes de rencontres coloniales. Ces traits de ressemblance entre la France de l'Est, l'Allemagne du Sud-Ouest et la

(1) A. RAPP, *Die Ausbildung der württembergischen Eigenart*, 1913; VIDAL DE LA BLACHE, *Les Genres de vie en géographie humaine*, Annales de Géographie, 1911.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*, Paris, 1917, ch. XXIV.

Suisse, sont du reste communs avec quelques autres contrées, où une pareille rudesse a développé la vigueur humaine.

*
* *

La localisation des faits historiques, les enchaînements géographiques aident un peu à situer dans leur perspective les rapports anciens de l'Alsace et de l'Alemanie, et les font apparaître comme un point moins obscur de la géographie historique rhénane et danubienne. Certes, ces interférences ne se réduisent pas aisément en systèmes, et l'esprit géométrique ne convient pas à leur interprétation. Il va de soi qu'il s'agit moins encore de mesurer ici la part relative des diverses disciplines, ni d'établir un déterminisme, comme si les cartes à grande échelle contenaient la loi de l'évolution. Il ne s'agit non plus d'y chercher une téléologie, ni d'essayer d'« expliquer l'histoire par la géographie », ni d'y verser indiscrètement les sciences morales et politiques. Ces points de vue ne sont plus les nôtres. Ils tombent dans l'oubli.

Mais il est vrai qu'en unissant l'observation géographique la plus directe, la plus personnelle possible, à la critique des sources, quelques lumières surgissent. Le paysage est un document. Il renseigne. Il limite l'esprit de conjecture. On ne pense pas, on ne parle pas de même façon de l'histoire et de la civilisation d'une contrée, suivant qu'on l'a ou non explorée, suivant que le fond naturel sur lequel se projettent, dans l'imagination, les épisodes historiques, est une sèche et vide nomenclature, à la manière du temps de Kiepert et de Longnon, ou un riche paysage. La géographie historique situe dans le paysage, y découvre des traits qui ont appelé l'attention, des liens qui ont limité la liberté humaine. Elle n'atteint pas la vérité, mais elle s'approche un peu de la vraisemblance, en histoire coloniale ancienne. Elle apporte des observations de faits auxquels il ne suffit pas d'accorder une place dans une introduction d'usage, mais qui sont demeurés un support permanent, non un « cadre » ou un « théâtre », mais un élément actif toujours associé, qui furent jadis des conditions imposées à la puissance humaine et dont aujourd'hui l'interprétation du passé doit s'accommoder. La géographie historique rhénane et danubienne éclaire des circonstances qui dépassent en portée toutes les entreprises alamanes. Elle aide un peu à démêler ce que les Alamans pouvaient en Alsace, et ce qu'ils n'y pouvaient pas.

§ 4 — LES MOYENS D'ÉTUDE ET LA MANIÈRE

Les sources et les théories.

Impérieuse distinction des sources et des théories. — Sources latines et grecques. — Sources gallo-franques. — Sources alsaciennes et souabes. Théories alamanistes radicales et modérées. Valeur de l'alamanisme. Les données de la recherche objective : primauté intellectuelle de l'Alsace ; commerce et pillage ; le partage politique. — Sources alsaciennes et souabes en langue allemande. — Les noms de lieux. — Les ruines. — Sources et théories anthropologiques.

Querelle des anciens et des modernes.

L'ancien humanisme : la nomenclature. — La philologie romantique : langues et races. — Le nationalisme et l'histoire : romanisme et germanisme. — Histoire des institutions. — Géographie historique : le fond physique ; les mouvements coloniaux particuliers.

Les sources et les théories. — IMPÉRIEUSE DISTINCTION DES SOURCES ET DES THÉORIES. — La bibliographie des sources sur les rapports entre l'Alsace et l'Alemanie et les origines de la part germanique dans la tradition alsacienne, se trouve plus souvent assemblée dans les ouvrages sur l'Alemanie que dans ceux, en français ou en allemand, qui ont l'Alsace pour objet. Les alamanistes s'intéressent à cette question davantage ou autrement que les alsatistes. Nous demandons la permission de renvoyer aux ouvrages sur l'Alemanie, en particulier au dernier paru, qui est, provisoirement, celui que nous venons d'offrir ⁽¹⁾. Ici, nous examinerons les questions comme dans un cours public, où l'auditoire est composé à la fois de spécialistes déjà informés, et de gens du monde dont la critique d'intuition discerne, plus souvent qu'on ne le croit, le solide de l'improvisé, et fait volontiers crédit à l'informateur soucieux de mesurer pour tous le temps et l'effort.

Les sources utiles sont en petit nombre. Elles se classent et s'interprètent à l'ordinaire aisément. Mais une distinction s'impose énergi-

(1) J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris (A. Colin), 1918, trois cartes.

quement outre les sources et les théories. Les lacunes de la connaissance ont été, ici plus souvent qu'ailleurs, comblées par des hypothèses qui sont devenues des théories établies. Ces théories ont pris position dans la science, comme eussent fait des vérités démontrées. Il arrive même que des indications claires et positives des sources soient négligées ou méprisées au nom de ces théories. **ERMOLD**, clerc et poète, latiniste et germaniste de l'époque de Louis le Pieux, exilé de Saintonge en Alsace, y séjourna environ cinq ans, admira le pays, le décrit en des pages élégantes, pleines d'observations exactes sobrement notées. Il déclare, dans un passage célèbre ⁽¹⁾, la contrée colonie franque et le nom d'Alsace donné par les Francs. Mais des alamanistes du XIX^e siècle ont déclaré l'Alsace colonie alamane. Ils ont dérivé le nom d'Alsace d'une laborieuse combinaison lexicologique qui signifie « Colonie [d'Alamans] à l'étranger » (*Alis-satio, Fremdsitz, Sitz in der Fremde*). On voit ensuite cette hypothétique construction verbale reçue et propagée. Et le clerc de l'époque franque, curieux, comme beaucoup d'auteurs depuis le IV^e siècle, d'érudition toponymique, est accusé d'inexactitude et d'ignorance, frappé de mépris et d'oubli. Un auteur moderne de Breslau, rappelant le passage d'Ermold sur l'origine franque de l'Alsace, écrit : « Il ne savait pas que les Alamans avaient appelé ce pays leur établissement à l'étranger ⁽²⁾. » Une théorie qui n'est qu'un agencement imaginaire est opposée à une inattaquable attestation documentaire. La théorie s'est outrageusement substituée à la source. Un essai d'approche de la vérité sur les origines du germanisme alsacien n'est donc pas aujourd'hui sincère, s'il ne commence par une discrimination implacable des sources et des théories.

SOURCES LATINES ET GREQUES. — L'Alsace et l'Alemanie gauloises et romaines sont connues d'abord à l'occasion de rapports avec l'Empire romain et byzantin, et par des écrits latins et grecs. Ces écrits sont courts, souvent mutilés. Mais soumis, beaucoup plus que d'autres, à un examen sévère et continu, ils ont ordinairement gardé leur force de documents et n'ont point été en général, à la façon d'Ermold de Strasbourg, dédaignés ou obscurcis par la critique.

I^{er} et II^e siècles. — César, Strabon, Tacite et Ptolémée ont ainsi résisté, Ptolémée malgré sa toponymie illisible, Tacite malgré sa manière prétentieuse d'écrire. Deux théories ont cependant rendu difficile la lecture du chapitre XXIX de la Germanie de Tacite. Les *limes* des provinces de Haute-Germanie et de Rétie est le plus souvent chez les modernes traduit, sans souci de l'anachronisme, par « frontière de l'Empire romain » et jugé comme le serait une frontière linéaire

(1) **Carmen NIGELLI** **ERMOLDI** *exulis in laudem gloriosissimi Pippini regis*, éd. E. DÜMMER, *Mon. G. hist. Poetae latini aevi carolini*, 1884, t. II, p. 79-85, v. 77-78.

(2) Er wusste nicht, dass die Alamannen dies Land ihren Sitz in der Fremde genannt hatten. **F. DAHN**, *Die Könige der Germanen*, t. IX, 1, p. 78. Cp. **J. CRAMER**, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 529.

d'Etat moderne. Le nom des Champs *Décumates*, dont le *limes* provincial était à l'origine vraisemblablement un bornage d'arpenteur, est lu comme un nom propre et la traduction hypothétique de « Pays de la Dîme », qui en est donnée, jouit d'un tel succès, que le libre effort de recherche sur le sens du mot en est presque aboli ⁽¹⁾.

Dans les écrits du ⁱⁱⁱe siècle ⁽²⁾, la géographie historique rhénane tient une plus grande place ; et comme les inscriptions, les monnaies, les monuments se raréfient alors, les écrits sont plus précieux. La critique moderne se méfie des chiffres de soixante, soixante mille proposés pour les cités et les armées vaincues. Elle s'habitue à ne plus lire « Alamans » quand le texte contient « Germains ». Le ⁱⁱⁱe siècle, temps de guerres civiles, religieuses et sociales, est de plus en plus considéré, de préférence au ^ve, comme le siècle des grandes invasions.

Le talent des auteurs du ^{iv}e siècle, l'éclat de la figure de Julien ont accru l'intérêt accordé aux victoires romaines sur les Alamans en Alsace, et aux écrits de Julien, Libanios, Ammien Marcellin, Ausone. Leurs écrits ont, avec ceux de saint Jérôme et de Sidoine Apollinaire au ^ve siècle, le plus souvent servi à construire la fragile théorie d'une période alamanne dans l'histoire alsacienne. Nous n'admettons pas cette théorie d'une période alamanne de l'histoire d'Alsace de 409 à 536. Cette théorie ne résiste pas à une lecture soit du contexte des passages cités pour l'appuyer, soit surtout des œuvres entières dont ils sont extraits. La connaissance des œuvres entières l'ébranle ou la détruit. La résignation au doute provisoire est, du moins, l'attitude que la méthode commande, dès qu'on aborde le ^ve siècle.

SOURCES GALLO-FRANQUES. — Du ^ve au ^{ix}e siècle, les Alamans sont connus seulement par les Francs, de même qu'ils ne l'étaient auparavant que par les Romains, et la connaissance souffre encore de cette obliquité, car les Alamans sont exaltés ou abaissés, suivant la passion favorable ou contraire.

Les sources mérovingiennes et carolingiennes ⁽³⁾ se classent en trois groupes, suivant la façon dont elles éclairent les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie.

1. Les *écrits historiques*, de Grégoire de Tours aux Annales carolingiennes, donnent des renseignements sur la géographie politique, le

(1) Voir cependant M. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914. — Sur le *limes* et les Champs *Décumates*, J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918, §§ 75, 76.

(2) Voir P. MASQUERAY, *Bibliographie pratique de la littérature grecque*, Paris, 1914 ; L. LAURAND, *Manuel des études grecques et latines*, en cours (Manuels de bibliographie historique A. Picard) ; ILM, art. *Alamanni* dans la *Real-Encyclopädie* de PAULY et WISSOWA.

(3) Voir les répertoires de A. MOLINIER, *Les Sources de l'histoire de France*, Paris depuis 1901, et de A. MEISTER, *Grundriss der Geschichtswissenschaft*, Leipzig depuis 1908.

territoire et plus particulièrement les rapports entre les Francs et les Alamans, les duchés d'Alsace et d'Alemanie, leur place dans le partage et la législation. Plusieurs mots d'apparence technique, utiles ici, *pagus, marca*, etc., ont été l'objet d'enquêtes ⁽¹⁾. Le mot de ce genre le plus nécessaire à examiner aujourd'hui serait *desertum* (*vasta eremus*). Toute la théorie de la colonisation franque dépend du sens qui lui est donné : solitude naturelle ou isolement volontaire ⁽²⁾.

2. Les Francs sont inconnus comme tribu germanique. Ils ne sont connus que comme associés des Gallo-Romains. L'œuvre franque est gallo-franque. On peut donc au préalable déclarer vaine une théorie qui, ouvertement ou non, néglige cette perspective. La recherche alsacienne et alamanie tire quelque profit de *tous les écrivains des Gaules et de la France*. Chacun de ces écrivains apporte son point de vue, de Bordeaux, Lyon, Marseille, Avenches et Lausanne, Reims, Vienne, Tours.

3. La vue la plus directe est offerte par les *vies de saints*, par les itinéraires des missionnaires qui partirent du Rhin pour s'attaquer à la barbarie souabe : Fridolin, Columban, Trudbert, Fintanus, Pirmin, Gallus, Othmar. L'Alemanie, en Francie orientale, devint une colonie chrétienne de la Francie centrale, dont l'Alsace faisait partie.

SOURCES ALSACIENNES ET SOUABES. — Les sources de provenance alsacienne et souabe, du ix^e au xiii^e siècle, promettent le plus d'informations directes. Bien que les invasions, des hongroises du x^e siècle aux prussiennes du xix^e ⁽³⁾, les aient en Alsace raréfiées ou mutilées, bien que l'oppression politique de l'Alsace ait de nos jours empêché la libre utilisation de ce qui en reste ⁽⁴⁾, ces sources, documents d'archives et sources littéraires, en latin et en allemand, peuvent encore tenir leurs promesses. Le fait que malgré les incendies et les pillages de l'Alsace les sources alsaciennes soient encore plus nombreuses que les souabes, les latines beaucoup plus nombreuses que les allemandes, contient dès le principe une indication sur les rapports anciens de l'Alsace et de la Souabe, une comparaison de leur activité intellectuelle.

Cette comparaison n'a pas encore été abordée dans son ensemble, sinon peut-être en France dans les études de géographie intellectuelle de l'Allemagne de Ch. ANDLER, et en Allemagne dans la géographie littéraire de J. NADLER, sinon, encore, à l'occasion des recherches sur des filiations de manuscrits, sur la généalogie d'annales monastiques,

(1) A. JACOBS, *Géographie de Grégoire de Tours*, Paris, 1858 ; A. SCHRICKER, *Älteste Grenzen und Gauen im Elsass*, Strassburger Studien, t. II, 1884, p. 305-401.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904.

(3) E. VON BORNIES, *Die Zerstörung der Strassburger Bibliothek im Jahre 1870*, Jahrb. f. Geschichte, Sprache u. Litteratur Elsass-Lothringens, t. XVI, Strasbourg, 1900, p. 305-344 (Bibliographie).

(4) C. PFISTER, *Les Manuscrits allemands de la Bibliothèque Nationale relatifs à l'histoire d'Alsace*, Revue d'Alsace, 1889, p. 15-16.

sur la liste des biens fonciers des nombreuses maisons seigneuriales possessionnées sur les deux rives du Rhin.

Mais les théories d'ensemble ne manquent pas, et les enquêtes les plus brèves n'apportent pas le moins de conclusions impérieuses, ou d'obscurcissements intéressés. Il y a eu, depuis 1870, beaucoup d'alamanistes passionnés. On doit distinguer le plus clairement possible les théories alamanistes et les sources sur l'Alsace et l'Alemanie.

Théories alamanistes. — Il y a, parmi ces théories alamanistes, des affirmations radicales ou des insinuations adroitement modérées, de même qu'il y a eu, parmi les germanisateurs de l'Alsace, des véhéments et des diplomates.

Radicaux et modérés admettent et supposent admis par tous que l'Alsace est une ancienne colonie alamane, dont le nom même signifie Colonie (*Fremdsitz*). Toute activité alsacienne serait *coloniale*, et toute son inspiration alamane. Des catalogues de sources placent donc l'Alsace au rang d'appendice de la Souabe ⁽¹⁾, de même que les écrits de vulgarisation, généraux (F. DAHN) ou spéciaux (J. GRAMER), rangent l'Alsace dans le domaine colonial alaman. Des enquêteurs, d'ailleurs en désaccord ⁽²⁾, recherchent, dans les Annales de Haute et de Basse-Alsace, des reflets souabes. Ils enlèvent à l'Alsace. Ils attribuent à la Souabe. Le plus ardent plaidoyer sur l'origine alamane de la littérature alsacienne est un article publié dans un recueil où ce qui l'entoure suffit à en suggérer la réfutation, *La vie intellectuelle de l'Alsace à l'époque carolingienne* (Revue alsacienne illustrée, tome III, 1901), par HERMANN BLOCH ⁽³⁾. « Depuis son entrée dans l'histoire, le développement de l'Alsace porte les marques propres à un pays de bordure », « sa culture n'est pas un produit du sol (*bodenwüchsig*) ». « L'originalité alsacienne ne se découvre pour la première fois que chez les mystiques du xiv^e siècle (p. 161) », « ses deux centres principaux de culture, Strasbourg et Murbach, sont dans la dépendance de l'alemanique Reichenau (p. 162; cp. 170) ». Les fondations alsaciennes ne sont pas alsaciennes, mais irlandaises. L'Alsace n'a rien en propre, ni manuscrits, ni arts, ni savants, ni œuvres, ni poètes (p. 177). Les deux fondateurs de son activité intellectuelle, Heddo et Pirmin, sont des Alamans de Reichenau. Ils créent « une confraternité alsacienne-alamane sous la présidence de Reichenau (p. 178, 179) ». L'Église d'Alsace est « un membre de l'Église de Francie orientale (p. 180) ».

(1) W. WATTENBACH et E. DÜMLER, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, t. I, Berlin, 1904, p. 285-287; cp. au contraire, JANSEN et L. SCHMITZ-KALLENBERG, dans le *Grundriss* d'A. MEISTER, t. I, p. 523-524.

(2) AL. SCHULTE, *Die Elsässische Annalistik in Staufischer Zeit*, Mitteilungen der Gesellschaft für österreichische Geschichtsforschung, t. V, 1884; t. VII, 1886; cp. *Revue d'Alsace*, 1914.

(3) *Geistesleben im Elsass zur Karolingerzeit*, p. 161-192; I, Politische und wirtschaftliche Vorbedingungen, p. 163; II, Die Karolingische Renaissance, p. 171; III, Strassburg und Murbach, p. 177.

« La question demeure si l'Alsace était disposée ou apte à recevoir une culture supérieure (p. 181). » Elle ne connaissait que le matérialisme. « Elle n'avait été pour les Romains qu'un glacis militaire », « elle était, comme la Germanie de la rive droite du Rhin, une terre neuve, que la civilisation carolingienne avait à mettre en culture pour la première fois », « la culture est venue de Fulda, Reichenau et Saint-Gall (p. 282) », de même qu'une partie de la bibliothèque de Murbach (1). L'Alsace du passé est florissante ou décadente suivant que ses liens moraux avec la Souabe s'affermissent ou se relâchent.

L'alamanisme modéré n'écrit pas d'articles de ce genre imprudent, moins propres à persuader qu'à aigrier les uns et divertir les autres. Il part du même principe que le radical (2), mais agit par enveloppement. La Souabe et l'Alsace sont présentées ensemble comme dans une association toute naturelle et constante, quelque genre de sources qu'on examine, sources du droit (J. Cramer), de l'histoire et de la littérature (Goldast). Il est présenté un « groupe souabe » d'Annales, auquel appartiennent comme naturellement les Annales alsaciennes. Il y a de même des cycles souabes d'œuvres littéraires, dans lesquels est inscrite, sans démonstration, la littérature alsacienne (3). Le mot « alemanique » s'est prêté à l'établissement de cette habitude. Il a deux sens, l'un restreint, où il s'applique exactement à la Souabe, l'autre vague, où il est applicable à toute portion, au choix, du monde germanique, jusqu'à l'« Allemagne » entière. L'Alsace s'y inclut comme une partie d'un tout. Les Annales de l'abbaye de Murbach ont été publiées sous le nom d'*Annales Alamannici*. « Nous les appelons ainsi, dit l'éditeur (4), parce qu'elles sont dues aux trois monastères alamans de Murbach, Reichenau et Saint-Gall. » Il y a, de même, un *Chronicon breve Alamannicum*, ainsi dénommé simplement parce que le manuscrit provient de Saint-Gall (5). Si l'on pose d'abord l'Alsace comme alamanne, il n'y a presque rien d'alaman que l'on doive ensuite se priver de lui appliquer, surtout dans les siècles mal connus et parmi les œuvres anonymes. On peut de cette façon étendre sur son territoire la *Loi des Alamans*, découvrir dans toute production alsacienne autant d'alamanisme qu'on veut (6), déclarer Sélestat « la petite

(1) Déjà étudiée auparavant par MATTER, Revue d'Alsace, 1855.

(2) Voir HERMANN BLOCH, *Die geschichtliche Einheit des Elsasses*, Protokolle der Generalversammlung des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine, 1899 ; O. LORENZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871.

(3) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, Ratisbonne, 2 vol., 1912-1913, discerne (t. I, p. 63) la première note originale d'Alsace dans l'œuvre de HENRI LE GLICHESAERE, l'animalier.

(4) Mon. Germ. hist. SS., t. I, p. 20.

(5) Mon. Germ. hist. SS., t. XIII.

(6) C. BAUMKER, *Der Anteil des Elsass an den geistigen Bewegungen des Mittelalters*, Allgemeines Literaturblatt, 30 juin 1914.

ville alamanique » (1), attribuer à l'esprit alaman les mérites des créations alsaciennes (2). Un simple usage de convention, l'emploi du mot « alemanique », conduit ainsi à un jugement, insinué des propositions théoriques, répand une habitude historiographique entièrement téméraire, et ordinairement suspecte.

Valeur de l'alamanisme. — Malgré leurs outrances, les théories alamanistes ont eu le mérite de forcer à tenir compte de données des sources naguère négligées. Ce sont surtout des données de géographie historique. Le rôle du Rhin comme frontière a été exagéré au point que les liaisons naturelles et historiques entre la Souabe et l'Alsace ont été méconnues. Pourtant, comme l'affirme Hermann Bloch, avec l'autorité de textes nombreux, c'est la Forêt-Noire qui séparait le plus efficacement de la Souabe l'Alsace et la plaine rhénane (p. 168). A l'est de la Forêt-Noire, le Neckar, comme la Moselle à l'ouest des Vosges, désigna un itinéraire entre la Germanie et l'Italie, fréquenté dès l'époque franque, et marqué, comme tout itinéraire de l'Europe du Nord à la Méditerranée, par l'éveil de centres d'activité, aux étapes et aux carrefours, surtout autour du lac de Constance. Les rois de la Francie orientale, depuis Louis le Germanique, leurs femmes, d'autres princes, des princesses de Souabe, comme la duchesse Hedwige, ont utilement, à leur manière, encouragé les bonnes lettres et les beaux-arts. L'auteur du *Jardin des délices*, l'abbesse alsacienne de Sainte-Odile, HERRADE DE LANSBERG, fut disciple de RELINDE DE SOUABE (3). Du ix^e au xiii^e siècle, de WALAFRID STRABON aux ministériaux des Staufen, un courant continu d'immigrations importa de la Souabe aux pays rhénans des clercs pleins de bonnes dispositions, quelquefois de talent, qui contribuèrent au renom et à l'activité civilisatrice des centres rhénans.

Mais il ne faut rien de trop. Il faut surtout, si l'on n'a d'autre objet que l'information scientifique, dissiper la confusion. « Le mot alemanique dans son emploi moderne est un terme de convention entre érudits (4). » On ne doit être dupe d'aucune acception conventionnelle de ce mot, soit qu'il désigne étroitement la Souabe, soit qu'il plane vaguement autour du carefour de Bâle. Les écrits du ix^e au xiii^e siècle distinguent toujours, en les citant, l'Alsace de l'Alemanie et placent ordinairement l'Alsace d'abord. On a plus de chance d'approcher de la vérité en respectant leurs distinctions qu'en leur substituant une artificieuse jonction. Les alamanistes modernes rangent l'Alsace dans le

(1) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, t. I, 1912, p. 288.

(2) J. NADLER, *loc. cit.*, t. I, l. II, ch. II, § 4. Der alamannische Roman.

(3) A. BOSSERT, *Une figure alsacienne*, HERRADE DE LANSBERG, abbess de Sainte-Odile, *Revue politique et littéraire*, 9 mars 1918.

(4) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 109.

domaine colonial alaman. Mais il arrive qu'ils décrivent ⁽¹⁾ une Alsace où l'on ne voit rien qui soit spécifiquement alaman, une Alsace qu'on pourrait, sans modifier aucun des termes de leur description, ranger dans un autre monde.

En Souabe, rien n'est clair, si l'on ne distingue de même la région bodamique, autour du lac de Constance, de la Souabe propre, celle du haut Neckar, des affluents du Mein et du haut Danube. La région bodamique, couverte de monastères, de résidences, de centres politiques et religieux, est une région rhénane plus proprement que souabe. Constance et les monastères du voisinage, Reichenau, Saint-Gall, forment un faisceau avec Bâle, Strasbourg, Spire et les autres capitales rhénanes, entourées aussi d'une escorte d'abbayes riches et laborieuses. Entre elles, les échanges de personnel, d'idées, de livres, étaient incessants. Et chacune de ces capitales rhénanes gouvernait, de part et d'autre du Rhin, une zone sauvage ou arriérée, où s'aventuraient des apôtres, où se recrutaient des moines. Les sources, d'Alsace et du pays bodamique, annalistiques ou autres, sont étroitement mêlées, *non comme alamanes, mais comme ecclésiastiques*, et guidées par des inspirations communes venues d'Italie, de France et de Bretagne. Reichenau et Saint-Gall échangent des hommes et des livres avec Strasbourg et Murbach. Mais Waldo, abbé de Saint-Gall, envoie à l'école de Tours la mission Widilcoz pour étudier et rapporter des livres. Tatto de Reichenau se rend à Aniane « pour y étudier la nouvelle réforme monastique de 816 et l'introduire en Allemagne ⁽²⁾ ». Au pays bodamique, en Alsace, on écrit non en « alaman », mais, comme à Tours, en latin. Walafrid Strabon ne tait point son origine souabe, mais il n'en tire point gloire; il efface de sa vie de Saint-Othmar des noms alamans qu'il juge barbares; ses sympathies et son respect vont au roi de France plus qu'au roi de Germanie; plutôt que de la Souabe, son talent est la gloire de ses maîtres des écoles latines rhénanes, et son nom, comme son talent, rappelle l'origine composite de l'Alemanie, le mélange du germanique et du gallo-romain qui s'y produisit, les survivances celtiques et romaines qui n'ont jamais cessé d'y être observables.

Il peut paraître de bonne guerre de prendre l'offensive, de renverser les rôles historiques, d'offrir à la faveur d'abus du langage une Souabe cultivée et une Alsace barbare. Mais d'elles-mêmes les données de la recherche objective tendent constamment à rétablir une vue différente. Elles montrent le courant de civilisation agissant en sens contraire. Les sources sont ici d'impitoyables destructrices des théories passionnées.

(1) Comme J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, livre VII, Die neualamannischen Gaue des Elsass.

(2) NEUGART, *Codex diplomaticus*, t. I (1791), p. 108; voir A. DOPSCH, *Die Wirtschafts-entwicklung der Karolingerzeit*, Weimar, 1912-1913, t. I, p. 82; WATTENBACH et DÜMMLER, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. I, p. 285-287.

Les données de la recherche objective. — Les fréquenter invite d'abord à une modestie prudente ; car, après une grande peine prise à extraire de petits fragments utiles, on n'y découvre, sur les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie, que des vues partielles. Les auteurs n'écrivent pas pour nous renseigner sur ce point, et ne s'en préoccupent guère. Ils ont à l'ordinaire une perspective plus vaste, ou plus étroite. Les Annalistes alsaciens et du lac de Constance, de l'époque franque ou du Saint-Empire, s'intéressent d'abord à l'universel, à l'Eglise, à l'Empire, aux royaumes. Les autres sources, officielles ou privées, confinent leur intérêt à des domaines, ecclésiastiques, seigneuriaux, urbains ⁽¹⁾. Il convient donc de consulter toute la littérature alsacienne ⁽²⁾ et souabe ⁽³⁾. Il ne suffit pas de mettre en fiches, suivant la tradition des érudits français et la pratique des humanistes de tous les temps ⁽⁴⁾, les extraits sur l'Alsace et l'Alemanie, à l'aide des *Indices* des historiens des Gaules, des *Monumenta Germaniæ*, des recueils de documents d'archives d'évêchés, d'abbayes, de villes, de principautés. Faute d'une exploration aussi complète que possible, on courrait le risque d'être intimidé devant la grande Alemanie des alamanistes radicaux modernes, ou de substituer négligemment devant son regard, au texte des chroniques, cette petite Alsace hypothétique, colorisée de teintes plates et enserrée dans des limites linéaires, qu'en 1884 a imaginée A. Schricker ⁽⁵⁾. Tant de sources sont perdues, fragmentaires ou mal accessibles, qu'il n'y a pas à craindre d'ôter à l'intuition son rôle.

Les écrits alsaciens et souabes procurent, suivant leur genre, quelques données précises, sur les rapports intellectuels, commerciaux, politiques de la Souabe et de l'Alsace.

1. *Primauté intellectuelle de l'Alsace.* — Il n'y a pas de raison décisive de réserver pour la Souabe toute la production du pays bodamique, Constance, Reichenau et Saint-Gall ⁽⁶⁾. Il y a de bonnes raisons de la ranger dans celle des pays rhénans, à laquelle la rattachent son inspiration et son caractère. Il reste ainsi peu d'œuvres

(1) Sur le rapetissement de l'horizon historiographique, des empereurs francs aux empereurs saxons, voir L. JANSEN et SCHMITZ-KALLENBERG, *Historiographie und Quellen der deutschen Geschichte*, dans le *Grundriss* de A. MEISTER, t. I, p. 479.

(2) R. REUSS, *De scriptoribus rerum alsaticarum historicis inde a primordiis ad sæculi XVIII exitum*, Strasbourg, 1897, 1-28 ; SCHMIDT, *Histoire littéraire de l'Alsace*, 1879, t. I.

(3) Voir les bibliographies de W. VON HEYD, MONE, STÄLIN, indiquées dans DAHLMANN WAITZ, *Quellen und Bearbeitungen*, éd. HERRE, 1912.

(4) « Qu'on est convenu d'appeler allemands, afin d'avoir un prétexte pour les repousser », E. RENAN, *Mélanges d'histoire et de voyages*, p. v.

(5) Strassburger Studien, t. II, quatre cartes en couleurs. Celle de l'Alsace est entièrement hypothétique.

(6) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, t. I, 1912, p. 107, 113, distingue la Souabe du lac de Constance.

au compte de la Souabe, franque ou ducale ⁽¹⁾, et l'on n'y voit point, en dehors de la cour vagabonde des Staufens, de centre de fécondité.

Cependant on a peine à énumérer déjà tous les centres actifs de l'Alsace, de l'abbaye de Wissembourg à celle de Murbach. Les vies de saints, les œuvres d'édification religieuse, en langue sacrée ou profane, les collections de livres, les répertoires historiques, les documents administratifs, s'y trouvent en abondance. Et la critique présente enrichit encore par des restitutions le trésor d'œuvres anciennes de l'Alsace ⁽²⁾.

Outre la quantité, l'Alsace a pour elle l'avance. La duchesse Hedwige de Souabe entreprend, au x^e siècle, en Souabe, une œuvre de protection religieuse et littéraire, que les ducs Etichonides avaient réalisée dès le vii^e en Alsace. Les Vosges et la plaine s'étaient couvertes alors de « quatre-vingt-dix couvents ». Mais la Forêt-Noire ne se peupla de monastères qu'au temps de la réforme ecclésiastique du xi^e siècle. L'histoire et la bibliographie ecclésiastiques montrent longtemps, à côté de l'Alsace chrétienne et productrice, une Souabe obstinée dans le paganisme et la barbarie.

On voit donc sans surprise l'Alsace fournir, de l'époque franque aux humanistes de la Renaissance, des catéchistes et des précepteurs à cette Germanie. Car c'est une marque de l'Alsace de s'inquiéter de ce voisinage barbare, ou bien c'est pour elle, toute idée de finalisme mystique mise de côté, comme une vocation naturelle et historique, d'en souffrir et de faire effort pour l'amender. Les missionnaires du vi^e siècle venaient quelquefois d'Irlande, mais ils prenaient leur base en pays rhénan, comme Pirmin repoussé par le duc d'Alemanie, et comme les armées du roi franc. On suit, du *Christ d'OFFRID*, à la *chronique de CLOSENER*, à la *Germanie de WIMPHELING*, cette attitude de l'Alsace qui parfois — avec un MANEGOLD DE LAUTENBACH ⁽³⁾ s'exagère farouchement. L'Alsace de l'époque franque et du Saint-Empire continue ainsi l'ancien rôle civilisateur des Celtes en Germanie, que les germanistes les moins transigeants d'aujourd'hui se résignent à reconnaître ⁽⁴⁾. Et Strasbourg devint, dit l'un d'eux, « la capitale du monde alemanique » ⁽⁵⁾.

2. *Commerce et pillage*. — Sur les rapports économiques anciens de l'Alsace et de la Souabe, il n'y a pas de conflits de théories parce

(1) Voir les cartes de J. NADLER, *loc. cit.*

(2) La carte dite de Peutinger, attribuée à Kastorius par K. MILLER de Stuttgart, est plus vraisemblablement une œuvre colmarienne. C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912.

(3) PAULUS, *Mangold de Lautenbach*, Revue cath. d'Alsace, 1886, p. 209; J. A. ENDRES, *Manegold von Lautenbach*, Histor.-pol. Blätter für das katholische Deutschland, t. CXXXVII, 1900.

(4) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 42.

(5) J. NADLER, *loc. cit.* II, 305, Die Hauptstadt des alamannischen Reiches.

que les sources sont rares, et les positions de problèmes peu douteuses.

La Souabe, à l'exception du pays bodamique, et malgré la persistance, çà et là, de traditions gallo-romaines, continua très longtemps à faire figure de pauvre. Les progrès économiques de la Souabe alamane ne sont attestés que par la lente apparition de noms de lieux nouveaux, la fondation des monastères de la Forêt-Noire au ^x^e siècle, la tardive naissance du régime urbain (1). La Souabe s'attardait dans les formes les plus arriérées de l'économie rurale, et nourrissait difficilement ce peuple de *nobiles Alamanniæ*, que les Annales de tout rang montrent, du ^{ix}^e au ^{xiii}^e siècle, irrassasiablement avides des fruits d'ailleurs.

L'Alsace au contraire offrait, même aussitôt après les années de pillage, le spectacle accoutumé de toutes ses richesses en céréales, vins, poissons, bêtes d'élevage, produits maraîchers, bois et gibier. ERMOLD, Aquitain habitué à l'opulence naturelle, et exilé disposé aux plaintes, en marque au ^{ix}^e siècle, dans un beau poème tout réaliste, son admiration et son bonheur (2). Ce poème procure, comme il n'est pas rare, une image de la géographie économique de l'Alsace plus riche que telle sèche *Descriptio Alsatiæ* tenue pour géographique. Les sources, formulaires, registres de comptabilité ecclésiastique, les mieux tenus et conservés, livres de traditions, pouillés, fragments de cadastre, permettent d'inscrire pour le temps carolingien, dans le cadre territorial de l'Alsace d'aujourd'hui, 468 noms de lieux habités (3). Des sources en meilleur état en feraient connaître un plus grand nombre.

L'Alsace continuait d'être une terre d'exubérance. La surproduction y développait le commerce d'exportation. Le commerce d'exportation par le Rhin est le plus souvent cité. Il atteignait la Frise, la Basse-Allemagne. Un autre, moins connu, s'était amorcé avec la Souabe par des voies romaines du haut Rhin et de la Forêt-Noire (4). Des forains et des colporteurs s'en étaient emparés. La Souabe était parmi les voisins de l'Alsace, le plus besoigneux.

Mais il était aussi le moins capable de comprendre les avantages

(1) R. GRADMANN, *Siedelungsgeographie des Königreiches Württemberg*. Stuttgart, 1914, bibliographie; A. DOPSCH, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit*, t. II, Weimar, 1913, p. 193; R. KÖTZSCHKE, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte*, dans le *Grundriss* d'A. MEISTER, II, 1, 1908, Introduction, § 3, p. 11-20.

(2) Édition E. DÜMLER, *Mon. Germ. hist. Poetæ latini ævi carolini*, t. II, 1884, p. 79-85; sur la valeur des témoignages économiques d'ERMOLD, A. DOPSCH, *loc. cit.*, t. I, p. 83, n. 2.

(3) VON JAN, *Das Elsass zur Karolingerzeit*, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, VII, 1892, carte et catalogue; C. PFISTER, préface de CH. SCHMIDT, *Les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au Moyen Age*, Nancy et Paris, 1897.

(4) P. GAFFAREL, *De Franciæ commercio, regnantibus Carolinis*, Paris, 1869, 3^e partie.

d'une pratique commerciale ordonnée. Les relations étaient alors difficiles. Les rois eux-mêmes devaient se transporter sans cesse d'un domaine à l'autre, pour recueillir et consommer. Les relations économiques entre la Souabe et l'Alsace prenaient très souvent la forme d'un brigandage. Il faut, pour en juger, lire les Annales, y compter, en relevant simplement aux *Indices* les passages où se rencontre le mot *Alamannia*, les années de pillage de l'Alsace par les *nobiles Alamanniæ*. Ce mode de rapports a rappelé jusqu'aux temps modernes le genre bien connu des relations entre les nomades barbares et les sédentaires civilisés. Sauf aux temps de paix des empereurs Carolingiens et Staufén, le pillage par les Souabes fut un des modes d'utilisation des ressources de l'Alsace. Depuis la séparation définitive des Francies Carolingiennes, les Germains n'avaient plus, comme terres de pillage ou d'exploitation coloniale, la Gaule, l'Aquitaine. Ils se tournaient d'autant plus âprement vers les pays rhénans et l'Italie, mal défendus.

Il n'y avait qu'un moyen de remplacer la ruée sauvage : le partage de la plaine rhénane entre les princes du royaume de Germanie. En 870, Louis le Germanique s'était fait attribuer, « à cause du vin », Spire et Worms. Il n'y eut pas de prince germanique qui ne voulût être « possessionné » semblablement sur le Rhin, ni de seigneur souabe qui ne voulût avoir sa vigne à lui en Alsace.

3. *Le partage politique.* — Des théories, qu'il n'y a pas lieu de rappeler ici, ont expliqué autrement le goût des habitants des plateaux et massifs hercyniens d'alentour pour cette campagne rhénane. Les Annales, les chroniques ecclésiastiques, seigneuriales, urbaines font assister à une perpétuelle dispute de l'Alsace. Elles montrent, à travers les traités de partage et les guerres, les voisins et rivaux allongeant vers elle des tentacules avides, en accordant leurs appétits, de même que la carte politique d'aujourd'hui les surprend, attablés côte à côte, autour du lac de Constance, autour de la Vetteravie. Suivant une théorie, Louis le Germanique aurait surtout voulu en 870 — comme en 1870 on le feindra — réunir l'Alsace à la Francie orientale pour rendre à la vie commune des frères alamans séparés ⁽¹⁾. Mais nous n'avons pas trouvé de traces dans les sources de ce sentiment de fraternité. On y voit les résidences royales, ducales, princières de tout rang foisonner en Alsace, à chaque étape qui marque, des Mérovingiens aux Staufén, les progrès de l'indépendance seigneuriale ; on y assiste à des levées de troupes ; on y suit des itinéraires. Jamais l'Alsace n'y apparaît comme « alamane » ou « souabe ». Elle est toujours distinguée clairement de l'Alemanie et de la Souabe. C'est un usage moderne, répandu dans la seule historiographie allemande, de classer l'Alsace parmi les « gaue » alamans. Mais on cherche en

(1) A. MEISTER, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, Leipzig, 1907 (Grundriss, II, 3), p. 68.

vain un document qui justifie ce classement. L'on peut enlever l'Alsace de cet agencement sans que rien souffre. Rien ne prouve que le droit coutumier alaman, le *Phaat*, ni que la *Loi des Alamans* se soient étendus à l'Alsace. Avant la fondation du duché mérovingien d'Alsace, aucun témoignage ne permet d'affirmer en toute sécurité une solidarité politique précise entre l'Alsace et l'Alemanie; et, depuis cette fondation, la distinction ne cesse plus. Lorsqu'au ^{xiii}^e siècle la *Descriptio Alsatiæ* anonyme place l'Alsace en « Alemanie » elle donne à ce mot son sens d' « Allemagne », de Teutonie ⁽¹⁾. La lisière badoise aussi se distingue clairement de bonne heure de l'Alemanie. Les plus anciens livres de traditions et chartes énumèrent : l'Alsace, l'Ortenavie, la Brisigavie, l'Alemanie.

Les sources locales, malgré l'exiguïté ordinaire de leur perspective, ne laissent pas d'être utiles à la connaissance des rapports de l'Alsace et de la Souabe. Leur sécheresse de forme cache parfois, en Alsace, des malignités ⁽²⁾. Il y a bien de l'audace à prétendre, à l'aide d'allusions ou de réticences, dans les Annales de Marbach et de Strasbourg, déterminer des attributions et des filiations ⁽³⁾. Bien peu de conclusions d'ensemble sont autorisées. C'est un esprit original d'indépendance qu'on devine le mieux. Ce n'est sans doute pas par un simple effet de la concurrence entre des voisins multiples et rapaces, qu'aucune unité politique ne s'est jamais pu constituer fortement en Alsace. Évêques et abbés, citoyens de Strasbourg et de la Décapole, paysans groupés en colonges, n'éprouvaient point de respect pour les concurrents forains qui se battaient autour de leurs richesses. Ils gardaient, au spectacle de cette bataille, le sens de leurs propres intérêts et des différences qui les séparaient des Souabes.

La seule idée politique, qui s'affirme d'une manière incontestable dans les documents alsaciens et souabes, est l'« idée impériale ». Les empereurs Staufén, ducs de Souabe et d'Alsace, furent les grands bénéficiaires de la popularité de l'idée impériale en Alsace et en Souabe. « Les Alamans, dit J. NADLER, en étaient enivrés (*berauscht*). » Mais l'histoire de l'idée impériale en Alsace et en Souabe est bien différente. L'idée impériale en Souabe est tard venue; elle y a été importée, comme en Saxe, par des expéditions franques et des

(1) Hæc est terra Alsatie Alamanie, Mon. Germ. hist., SS. xvii, p. 238; cp. p. 238 239, la *Descriptio Theutonie*.

(2) J. FLACH, *L'Esprit alsacien à travers l'histoire*, La Revue, avril 1916, p. 43.

(3) Depuis que A. SCHULTE s'en est occupé (*Die elsässische Annalitik in Stau-fischer Zeit*, Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, 1884 et 1886), de vives polémiques se sont élevées, qui duraient encore en 1914, accompagnées de véhémences qui rappelaient celles des érudits de la Renaissance. Le protestant SCHÖEPFLIN et le catholique GRANDIDIER y ont été accusés de falsifications. Car on y a vu figurer comme des arguments le fait d'être catholique, protestant ou israélite, comme aussi celui d'être ou de n'être pas né en Alsace, Voir *E grower Elsässer*, Revue d'Alsace, 1905, p. 659-660.

missions rhénanes. En Alsace, elle est un vieil héritage romain et chrétien, dont ont bénéficié, avant les Staufén, les Carolingiens et les Ottons, après eux, les Habsbourg. La façon dont y furent maltraités, par un MANEGOLD DE LAUTENBACH, les empereurs incapables ou ennemis de l'Église, montre que l'idée impériale en Alsace n'était pas entretenue par l'ivresse mais par le calcul. Quand l'Alsace eut découvert, dans l'État français, de meilleurs principes d'ordre public et de justice terrestre que dans le Saint-Empire, le rôle de l'« idée impériale » y prit fin, tandis que la Souabe, moins difficile, continua de s'en contenter. On ne voit pas que les Alamans aient eu la moindre part dans ces évolutions divergentes. Et l'on voit sans peine sous quelle influence, non de recherche scientifique, mais de politique toute contemporaine, ils s'y trouvent mêlés.

SOURCES ALSACIENNES ET SOUABES EN LANGUE ALLEMANDE. — On voudrait pouvoir préciser, à l'aide des sources en langue vulgaire, l'histoire des rapports entre l'Alsace et la Souabe. Il semble qu'aucun genre de source n'exprime de façon plus démonstrative des rapports plus profonds. Mais un terme de comparaison fait défaut. Il n'y a, jusqu'au ^{xii}^e siècle, de littérature allemande que dans les pays rhénans. Dans la Souabe propre, dont il y a lieu d'excepter le haut Rhin, la littérature en langue populaire ne commence qu'avec les domestiques (ministériiaux) des Staufén. C'est dans les pays rhénans qu'après les encouragements carolingiens apparaissent les premiers documents en vieux haut allemand. Malgré des pillages et des ruées barbares innombrables, de l'antiquité à l'ère la plus moderne, c'est l'Alsace, comme le reste du pays rhénan, qui a gardé le plus de richesses documentaires. C'est à Wissembourg, dans le diocèse de Spire, que sont composés ou traduits, dès le ^{ix}^e siècle, pour l'édification des peuples de langue francique, le premier catéchisme, les premières prières, surtout la Bible d'OTFRID. Ce sera de même surtout à Strasbourg et au voisinage que seront rédigées, par CLOSENER et KÖNIGSHOVEN, les premières histoires universelles en langue barbare. La littérature allemande d'Alsace et de Souabe apporte, comme la littérature latine des mêmes pays, des témoignages sur la primauté intellectuelle de l'Alsace et des pays rhénans à côté de la Germanie attardée (1). L'Alsace des prédicateurs mystiques, des humanistes, des géographes de la Renaissance, continua glorieusement cette attitude antique.

Mais la langue est elle-même une œuvre. La langue d'Alsace est aujourd'hui parente de celle de la Bade, de la Souabe et de la Suisse. La question des origines de cette parenté demeure, avec celle de la présence en Alsace d'un parler germanique populaire. Ici les théories se retrouvent aux prises : 1^o suivant les alamanistes et le mot d'ordre de la propagande allemande, le parler a été importé tout fait par les Alamans du ^v^e siècle, Germains purs, et s'est conservé immuable-

(1) WIPO; (WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, II, 4, p. 11, n 4).

ment; 2° les radicaux adverses ont beau jeu. Ces exagérations ne sont de mise que si l'on consent à négliger toute la géographie historique des langues et l'histoire même de la langue allemande et de ses dialectes (1). E. DETROYES en 1865, L. BATIFFOL en 1918, ont rappelé que les Alsaciens ont pu ou dû accueillir l'allemand comme langue commune, de même que les Gaulois avaient accueilli le latin, sans que cette acquisition suppose un changement dans la population; 3° il y a, entre ces adversaires extrêmes, des enquêteurs avisés qui se représentent moins simplement l'origine du dialecte alsacien, et tiennent compte de plus de faits. On a remarqué que le mot *theotisca lingua* (thiudisk), employé dans les textes latins ou allemands, ne désigne pas la langue allemande mais, par opposition au latin, « la langue vulgaire », laquelle fut, dans les pays mosellans et rhénans, longtemps mêlée de souvenirs divers. « L'alsacien, dit J. FLACH (2), est un mélange de celtique, de latin vulgaire et de langue germanique, fondu avec le parler des envahisseurs alemans et francs. » Parmi les sources directes fournies par l'Alsace et la Souabe, les plus anciennes sources linguistiques méritent donc une attention particulière.

LES NOMS DE LIEUX. — Il est aisé de dresser des tables de comparaison pour les noms de lieux alsaciens et souabes. Outre les *indices* des répertoires généraux français, allemands et suisses, l'enquêteur dispose de très bons répertoires régionaux. C'est l'Alsacien STOFFEL, auteur du Dictionnaire topographique du Haut-Rhin, qui a le premier recueilli les lieuxdits et montré leur valeur documentaire. La géographie coloniale connaît autour du carrefour de Bâle un haut degré de perfectionnement (3).

Plusieurs noms de même forme sont communs aux deux rives du Rhin, et même aux versants de la Forêt-Noire et à ceux des Vosges. Il y a un Marbache en Lorraine, un Marbach près de Colmar, un autre sur le plateau souabe. On ignore leur date relative de fondation et tout de leurs rapports, en dehors de leur parenté de forme et de sens (abreuvoir des chevaux). Il y a de même La Voûte-sur-Rhône, La Voûte-sur-Loire, La Voûte-sur-Allier, qui sont trois « tournants de route ». Ces noms de même provenance se sont fixés dans les mêmes formes. Peut-on conclure davantage? C'est imprudent.

(1) Sur la valeur et l'origine des classifications dialectales, voir H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 32, 41, Bibliographie.

(2) La Revue, 15 avril 1916, p. 37.

(3) Répertoires de toponymie : pour la Souabe, R. GRADMANN, *Siedelungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914 (bibliographie); pour l'Alsace, *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1901, t. III (bibliographie). — Histoire de la toponomastique : O. WEISE, *Die Deutsche Ortsnamenforschung im letzten Jahrzehnt*, Germanisch-romanische Monatsschrift, septembre 1910; R. KLEINPAUL, *Die Ortsnamen im Deutschen*, Leipzig, 1912; O. SCHLÜTER, *Deutsches Siedelungswesen*, Strasbourg, 1912. — Cp. la collection des dictionnaires topographiques publiée par le COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES au ministère de l'Instruction publique.

Quelques doublets ont défié la curiosité. Il y a un Staufen en Souabe, un autre en Alsace ⁽¹⁾. Mais celui d'Alsace signifie « Stéphanie », et celui de Souabe a une autre origine ⁽²⁾. Il y a de la fantaisie et du hasard dans la conservation des formes ⁽³⁾. Les noms de lieux se présentent comme un amas chaotique, où il ne paraît pas d'abord raisonnable de chercher des comparaisons profitables.

Cependant on discerne, dans les noms de lieux de l'Alsace et de la Souabe, deux termes comparables, qui appellent l'attention de manières différentes mais utiles, les radicaux et les désinences.

Quand les radicaux sont des noms de personnes, de propriétaires fonciers à l'ordinaire, on est conduit à chercher dans ces noms des marques de nationalité. Mais l'onomastique, guidée par cette préoccupation, a causé tant de déceptions que la mode de ce genre de recherche disparaît. Une seule classification de radicaux observés dans la toponymie alsacienne et souabe garde une précieuse solidité. Les catalogues de noms de lieux mettent à part les noms celtiques, en nombre saisissant ici et là ⁽⁴⁾; les noms latins, beaucoup plus nombreux des deux côtés qu'on ne l'attendrait; les noms de forme germanique, en nombre prépondérant après l'époque carolingienne. On distingue encore des noms comparables d'origine ecclésiastique, militaire, économique.

Les théories les plus intéressantes sont nées d'interprétations des désinences communes à l'Alsace et à la Souabe, en particulier des noms en *weiler*, en *ingen* et en *heim*, et c'est leur interprétation qui peut le mieux encore récompenser l'effort.

Sur les noms en *weiler*, l'accord se fait, après des revirements qui le laissaient mal prévoir. W. ARNOLD tenait les noms en *weiler* pour purement alamans. H. WITTE a achevé de détruire cette théorie, dont le souvenir demeure comme un conseil de prudence, et a solidement établi que les noms en *weiler* (en latin *villare*), demeurés dans la toponymie moderne, attestaient au contraire dans les régions rhénanes une survivance gallo-romaine ⁽⁵⁾.

Ce sont les noms en *ingen* qui ont ensuite passé pour alamans purs, jusqu'au jour où il fut démontré que le suffixe, étant commun à tous les groupements germaniques, ne pouvait être au préalable réservé pour une tribu, surtout aussi peu homogène que les Alamans. Ce

(1) H. DANZAS, *Les Châteaux de Saint-Hippolyte, L'Estuphin et le Haut-Kœnigsbourg*, Revue d'Alsace, 1901. — Il y a aussi un Staufen en Bade.

(2) R. KLEINPAUL, *loc. cit.*, p. 62.

(3) Des deux Dagobertshausen de Hesse, l'un est pour Dagebold, l'autre pour Dagebrecht. W. ARNOLD, *Wanderungen und Ansiedelungen*, p. 29-33.

(4) H. WIRTH, *Gallische Ortsnamen im Breisgau*, dans Alemannia, 1911, conteste l'origine censée almane des noms en *ingen*.

(5) H. WITTE, *Deutsche und Keltoromanen in Lothringen*, Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, III, 15, Strasbourg, 1891.

suffixe *ing* se retrouve en celtique ⁽¹⁾. La théorie alamaniste des noms en *ingen* a embarrassé les alamanistes eux-mêmes, car dans l'Alsace prétendue alamane les noms en *ingen* sont presque absents. Les noms en *heim*, qu'Arnold tenait pour francs, s'y trouvent au contraire en abondance. Deux théories ont donc été imaginées par les Alamanistes pour essayer d'expliquer que des noms alamans peuvent être en *ingen*, en Souabe, et en *heim* en Alsace ⁽²⁾. Suivant la première, les noms en *ingen*, ordinairement patronymiques, rappelleraient le temps ancien de la colonisation par familles patriarcales (*Sippschaften*); les noms en *heim*, sans valeur patronymique, le temps récent de la colonisation par associations d'hommes libres (*Markgenossenschaften*). La distinction est peu valable pour l'Alsace, dont la colonisation est censée, pour les Alamanistes, remonter aux IV^e et V^e siècles. Suivant une autre théorie, les noms en *heim* seraient francs, mais les Mérovingiens auraient laissé subsister la population alamane. Les noms seraient francs, la population serait alamane.

Cette dernière théorie implique justement qu'il n'y a pas de rapport précis et certain entre un nom de lieu et la population qu'il recouvre. En fait, des noms multiples, d'origines diverses, sont demeurés longtemps en concurrence pour désigner les mêmes lieux. Des rivières, des sites habités ont porté longtemps parallèlement, en Alsace, deux ou plusieurs noms, l'un, ancien et indigène, gallo-latin, l'autre germanique. Pour situer exactement une terre, les documents d'archives et les sources littéraires citent, pour un même lieu, ces noms divers et nous les font ainsi connaître. Il est facile de s'expliquer cette persistance de noms multiples, attachés à un même domaine, par la continuité d'occupation des sites colonisables ⁽³⁾. Beaucoup de villages à noms germaniques sont d'anciens domaines, gaulois et romains, qui ont reçu des noms nouveaux. Le principal problème est donc celui de savoir quand et comment les formes germaniques l'ont emporté, surtout en Alsace, sur les formes concurrentes, de manière à donner à la toponymie une apparence d'uniformité germanique.

Les noms en *heim*, en particulier, forment dans la haute plaine rhénane, de Bâle à Mayence, une bande remarquablement régulière, dont l'explication reste à chercher. Nous croyons pouvoir en proposer une.

Encore conviendra-t-il de garder beaucoup de réserve. La toponomastique ne se suffit pas à elle-même ⁽⁴⁾. Une nomenclature est une

(1) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 49.

(2) K. WELLER, *Die Besiedlung des Alamannenlandes*, Stuttgart, 1898.

(3) K. SCHUMACHER, *Kontinuität*, dans *Materialien zur Besiedelungsgeschichte Deutschlands*, Mayence, 1913, p. 200; R. GRADMANN, *Das Gesetz der Kontinuität, Siedlungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914, p. 78; A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines*, Paris, 1906, p. 188.

(4) H. WITTE, *Ortsnamenforschung und Wirtschaftsgeschichte*, *Deutsche Geschichtsblätter*, 1902.

acquisition sèche et pauvre, si l'on ne considère les objets mêmes auxquels les noms s'appliquent. La toponymie alsacienne et souabe prend plus de sens, étend sa valeur, si l'on étudie avec elle les restes monumentaux et humains.

LES RUINES. — Voici un cas évident de théorie substituée à une source. L'Alsace, terre d'invasions, mais aussi terre de richesse active et de perpétuelle reconstruction, est couverte de ruines de tout âge. L'usage s'est établi d'attribuer à des invasions alamanes les ruines des monuments gallo-romains. La réputation alamane de cruauté bestiale, d'aveugle esprit de massacre et de destruction, est trop solidement justifiée pour qu'il s'agisse jamais d'écarter au préalable, devant une ruine, l'idée de leur passage. Des alamanistes radicaux modernes ont évoqué apparemment sans déplaisir cette sauvage férocité, où des prédicateurs chrétiens voyaient un fléau divin, et où ils croient apercevoir un signe de fraîcheur juvénile. Ils imaginent et décrivent sans amertume un déblaiement total de l'Alsace romaine, une totale prise de possession alamane. Les esprits sont ainsi disposés à voir devant toute ruine de villa, de monument public, devant toute découverte de trésor monétaire, tout reste de fortification, un témoignage de terreur gallo-romaine et du triomphe alaman. Les enceintes des promontoires vosgiens, semblables à beaucoup d'autres de France et d'Europe Centrale, sont tenus ici pour des lieux de refuge des populations gallo-romaines de la plaine contre les incursions alamanes. Une observation d'Ammien Marcellin sur la haine des Alamans contre les villes est érigée en apophthegme (1).

Cependant c'est exagérément simplifier que de réserver aux « Romains » du ^{me} au ^{ve} siècle tout l'esprit d'ordre, aux Alamans tout l'esprit de désordre. Ces trois siècles connurent d'atroces et continues guerres civiles, sociales et religieuses, aussi funestes aux monuments que les guerres extérieures. Le fait que la plus récente monnaie trouvée à Argentorat date de Constantin II (327-340) (2) ne prouve aucunement que la ville ait disparu alors; des monnaies plus récentes d'habitants d'Argentorat peuvent se trouver enfouies ailleurs. Le système des alamanistes a eu l'effet heureux de corriger les exagérations de romanistes, aux regards desquels les institutions et les monuments antiques semblaient garder une continuité à peine troublée. Mais il n'est pas nécessaire, ici, de substituer un système à un autre, ni une théorie aux sources.

L'habitude nouvelle d'examiner chaque ruine se répand heureusement. « Il ne faudrait pas croire, dit A. COVILLE (3), que partout où il y

(1) XVI, 2, 12, ipsa oppida, ut circumdata retiis busta declinant; J. GRAMER, *Geschichte der Alemannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 277-278.

(2) E. VON BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, p. 19.

(3) A. COVILLE, *Grocus, roi des Alamans*, Clermont-Ferrand, 1910, p. 25; cp. *Revue des études anciennes*, 1910, p. 298, sur le Trésor de Villars près Tournus, caché à cause d'une insurrection de Bagaudes.

a une cachette, il y a eu également passage de Barbares. » Des curiales cachaient leurs trésors pour échapper au fisc ou aux Bagaudes. Contre les monuments des cultes païens, les Barbares s'acharnaient moins que les chrétiens. Ce sont des légionnaires romains qui ont détruit et pillé Metz, Lyon, Autun. D'autres ruines sont attribuées nommément à des « païens », *destructa a paganis* ⁽¹⁾. Le mot équivoque de *busta* est aussi appliqué aux villes par Salvien, dans une déclamation contre la dépravation du siècle. Le problème des enceintes ne se pose pas au Sainte-Odile d'une manière exceptionnelle ; il se rattache à un ensemble ⁽²⁾. Les ruines d'Argentorat elles-mêmes ne sont plus tenues pour l'œuvre indubitable des Alamans. Au Mithræum de Kœnigshoven, R. FORRER oublie même les Alamans et se réserve ⁽³⁾.

On doit se féliciter de cette prudence en progrès, de cette méfiance croissante partout. On ne peut dire ce qui l'emporte, à travers les vicissitudes alsaciennes, la fureur des pillards étrangers ou le zèle des habitants à reconstruire. Les stations préhistoriques et gallo-romaines se comptent, dans la haute plaine rhénane, par milliers ; et chaque cahier de la *Revue d'Alsace* et de la *Revue alsacienne illustrée* apporte de nouvelles mentions de découvertes ⁽⁴⁾. L'observation, devenue plus précise, la méthode, plus exigeante, ne se satisfont plus d'attributions hâtives. Une nouvelle ère d'analyse a commencé. On trouve, à Haréville, un cimetière de la période barbare où les morts ont dormi sans armes à leur côté ⁽⁵⁾. On ne se risquerait point aujourd'hui, à moins d'être évidemment un partisan, à déclarer dans une formule générale que tout l'ensemble des monuments d'une région rhénane porte la marque exclusive du passage ou de l'établissement d'une peuplade particulière.

SOURCES ET THÉORIES ANTHROPOLOGIQUES. — Il y a un genre de documents qui a eu assez de puissance démonstrative pour éliminer spontanément les excès de la doctrine. L'observation des habitants d'aujourd'hui, les recherches sur ceux d'autrefois ont décidément restitué à l'ancienne Alsace la complication de son image ethnographique.

Vers le milieu du XIX^e siècle, s'était répandu un portrait de convention du « Germain pur », grand, blond, aux yeux bleus, au crâne allongé ⁽⁶⁾. Pour être déclaré Germain, il était nécessaire et suffisant

(1) A. DOPSCH, *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit*, Weimar, 1912, t. I, p. 98.

(2) J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, Paris, 1914, t. II, 3, p. 995 ; P. RAYMOND, *Étude sur les enceintes*, *Revue préhistorique*, 1910.

(3) « Un des plus grands et des plus beaux qu'on ait trouvé au nord des Alpes », G. GLÖTZ, *Revue historique*, t. CXXII, 1916, p. 230-231 (bibliographie).

(4) Cp. *Das Reichsland*, Strasbourg, t. III, 1901.

(5) Compte rendu des séances de l'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, mars 1918.

(6) E. PITTARD, *Les Races belligérantes*, I. *Les Alliés*, Neuchâtel, 1917, p. 38 ; R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 24.

de porter ces signes physiques, que les sources attribuent pourtant aussi aux Celtes et à d'autres⁽¹⁾.

Il parut intéressant de mesurer, chez les Alsaciens d'aujourd'hui, le degré de ressemblance avec ce portrait. Cette anthropologie d'observation, conduite avec une attention anxieuse dans les casernes et les écoles, a donné les résultats les plus décevants pour l'alamanisme⁽²⁾. Les Alsaciens d'aujourd'hui sont, comme les Français, comme la plupart des Européens, un mélange anthropologique. La haute plaine rhénane a une vie historique si agitée que la nouvelle ne pouvait surprendre. Des crises historiques y ont altéré plusieurs fois la population qui passait d'environ 300.000 au moment de l'entrée dans l'État français⁽³⁾, à 624.400 habitants en 1784 et à 1.119.255 en 1866. Le Germain de convention, qu'on cherchait, se découvre, en France, dans certains cantons de l'ouest, en groupes plus nettement visibles qu'en Alsace même⁽⁴⁾. La Bade, la Souabe, l'Allemagne du Sud, la Suisse ont apporté à l'alamanisme autant de déceptions que l'Alsace.

L'examen des ossements humains a confirmé ces résultats⁽⁵⁾. Les enquêtes qu'ont publiées les revues anthropologiques d'Alsace concordent avec l'anthropologie d'observation. L'opinion s'habitue à réduire à sa mesure le rôle des races dans les dissolutions des empires. Les auteurs de troubles et de partages politiques étaient conduits moins par des sentiments nationaux et des instincts de fraternité ethnique que par des appétits.

L'anthropologie réduit elle-même, pour rendre sa méthode plus fine et plus féconde, le rôle de la race dans le passé humain⁽⁶⁾.

« La communauté de race, dit J. FLACH (*L'Esprit alsacien*, p. 36), n'est qu'une communauté d'instincts primaires et sauvages que la conscience nationale adapte et discipline, de même que la conscience personnelle subjugué et coordonne les passions de l'individu⁽⁷⁾. »

Querelle des anciens et des modernes. — La bibliographie des œuvres, depuis le début de la Renaissance jusqu'au temps présent, où sont considérés les rapports de l'Alsace et de l'Europe centrale,

(1) G. DE MORTILLET, *Formation de la nation française*, Paris, 1897, p. 114-118.

(2) Voir l'histoire de cette enquête par G. SCHWABE, dans *Das Reichsland*, Strasbourg, 1898-1901, t. I.

(3) VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*, Paris, 1917, p. 12.

(4) R. COLLIGNON, *Anthropologie du Calvados*, Caen, 1894.

(5) E. BLIND, *Histoire anthropologique de l'Alsace*, Revue alsacienne illustrée, 1903; cp. *Ibid.* F. DOLLINGER, *A quelle race appartiennent les Alsaciens*.

(6) E. PITTARD, *loc. cit.*, et J. DENIKER, cité par lui.

(7) J. BRUNHES, *Races et nations*, Le Correspondant, 10 septembre 1914; compte rendu par P. VIDAL DE LA BLACHE, séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, mars 1918, p. 330-332.

l'origine et la portée du germanisme alsacien est immense, et l'exposé descriptif qui pourrait en être offert deviendrait aisément énorme.

Les œuvres se rattachent d'ailleurs aux jeux d'interprétation qui se sont succédé depuis quatre siècles. La curiosité désintéressée, la passion et le calcul n'ont, en aucune région, poussé davantage à la recherche et à la polémique. L'histoire de ces jeux fait ainsi assister à une suite de querelles d'anciens et de modernes.

L'explorer brièvement n'est pas sans utilité. Sauf en archéologie et en épigraphie, le nombre des documents s'est plutôt amoindri qu'accru. Un tableau des variations de l'historiographie doit aider à découvrir comment peut s'enrichir une étude, qu'il y a plus de chances de faire progresser par un perfectionnement des méthodes que par un simple retour aux sources.

L'ANCIEN HUMANISME : LA NOMENCLATURE. — Les œuvres des anciens humanistes, du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle, se lisent avec délices à cause de la féconde spontanéité de pensée et de forme, avec laquelle ils abordaient et défrichaient le monde passé. La guerre, qui s'engagea à Strasbourg au début du ^{xvi}^e siècle, entre Wimpheling et Murner, au sujet du rattachement de l'Alsace à la Gaule ou à la Germanie, a été, pour cette raison, volontiers décrite ⁽¹⁾. Beatus de Rhinau, au ^{xvi}^e siècle, Obrecht, au ^{xvii}^e, ont les premiers pensé aux Alamans dans la recherche des origines de la tradition germanique en Alsace ⁽²⁾.

La principale préoccupation scientifique des chercheurs de cette période héroïque était d'ailleurs de découvrir des textes utiles, et d'en indexer les noms. Dans leur laborieux effort de première identification, ils ont désigné presque toutes les difficultés, entrevu et proposé la plupart des genres de solutions. L'extension que peut prendre à l'ouest sur une carte la zone de pillage ou d'établissements des Alamans, dépend toujours de la façon dont on traduit dans la cosmographie anonyme de Ravenne le mot *Nantes*, qui signifie au choix Nannois en Lorraine, Nancy ou Nantua. Dans l'Alsace illustrée, J. D. SCHÖEFLIN distribue les textes en trois groupes : l'Alsace gauloise, l'Alsace romaine, l'Alsace franque. Sa distribution demeure la plus raisonnable, tant qu'on n'en découvrira pas de nouveaux qui justifient l'intercalation d'une Alsace alamane. Sur la bataille de Tolbiac, les dissertations du ^{xix}^e siècle n'ont presque rien ajouté à ce qu'on en disait déjà au ^{xvii}^e siècle ⁽³⁾.

(1) L. GALLOIS, *Les Géographes allemands de la Renaissance*, Paris, 1890, ch. XI.

(2) D'où leur considération auprès de A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue in Elsass*, Ein Beitrag zur Urgeschichte des Landes, Strassburger Studien (Zeitschrift für Geschichte, Sprache und Litteratur des Elsasses) hrsg. von E. MARTIN und W. WIEGAND, t. II, Strasbourg, 1884, p. 386-392.

(3) A. RUPPERSBERG, *Bonner Jahrbücher* 1897 (bibliographie).

Mais ces premiers pionniers étaient accaparés par l'œuvre d'édification des grands répertoires de noms et de faits, qui manquaient à la science de leur temps. Ils amoncelaient de secs catalogues. L'esprit public d'alors n'aidait pas l'imagination à retrouver le sens de l'évolution vivante. Pour décrire la Germanie, ils associaient César, Tacite et Ammien Marcellin. « C'est, dit Sybel, comme si l'on décrivait l'Empire allemand d'aujourd'hui d'après les sources du temps des Hohenstaufen ». VALOIS et CLUVIER n'ont ainsi donné dans leurs géographies historiques de la Gaule et de la Germanie que des images de convention, comme font encore les cartographes-historiens qui représentent, par exemple, à l'aide de semblables mélanges de données historiques, une Alsace et une Souabe théoriques, une Alsace et une Souabe hors du temps et hors du mouvement ⁽¹⁾. La révolution romantique a heureusement retrouvé, dans l'amoncellement des tables de noms et des explications verbales, où périssait « l'humanisme », le mouvement de l'humanité.

LA PHILOGIE ROMANTIQUE : LANGUES ET RACES. — La seconde moitié du XVIII^e siècle et la première du XIX^e mirent leur honneur à essayer de décrire et de parfaire « les mœurs et l'esprit des nations ». L'instinct populaire fut admiré comme créateur de toutes les grandes œuvres de l'art et de la littérature. Les peuples, surtout les plus sauvages, tout frais « sortis des mains de l'auteur des choses », furent volontiers étudiés. Le goût public s'engoua, en France et en Angleterre d'abord, en Allemagne ensuite, des œuvres barbares des ancêtres. Et, après les Celtes et les Bretons, les Germains furent à la mode. La langue allemande et ses dialectes tirèrent grand bénéfice de cet engouement. L'histoire de la langue allemande et les autres écrits de JACOB GRIMM ⁽²⁾ obtinrent un grand succès, parce qu'ils exprimaient bien les sentiments du temps. Des curieux et des auteurs régionaux entreprirent, pour les dialectes, la même œuvre et le même effort de résurrection. Les Alamans furent aussi retrouvés et chargés des mérites attribués alors aux sauvages en général et aux ancêtres barbares de l'Allemagne du Sud particulièrement. De charmants poètes idylliques du carrefour bâlois, un HEBEL ⁽³⁾, un STÖBER ⁽⁴⁾, s'imaginèrent chanter en « alaman », comme d'autres avaient chanté en gaélique et en norois. Ce fut vers ce temps (1814) que l'Alsace fut pour la première fois revendiquée au nom de l'alamanisme, d'un alamanisme naïf chez les uns, politique chez les autres, en même temps que le Rhin l'était lui-même comme « fleuve allemand, non frontière allemande ».

Une erreur aujourd'hui clairement reconnue, mais qui pèse encore

(1) Carte n° 35, de K. SPRUNER et Th. MENKE.

(2) J. GRIMM, *L'Origine du langage*, traduction française, préface de E. RENAN, Paris, 1859.

(3) HEBEL, *Alamannische Gedichte*, Karlsruhe, 1806.

(4) STÖBER, *Alsa*, Strasbourg depuis 1817.

souvent sur le jugement, viciait le principe même de la philologie romantique : la confusion de la langue et de la race. « La langue, écrit encore ARNOLD en 1874 (*Wanderungen und Siedelungen*, p. 1), est aussi ancienne que le peuple lui-même » (1). L'on imaginait, avec une langue indo-européenne, un peuple indo-européen ; avec l'ancien germanique commun, un ancien peuple germanique ; avec chaque dialecte allemand, un groupement barbare correspondant. Cependant il y avait, non seulement dans les divers continents, mais en Europe même, de nombreux peuples qui avaient changé de langue au cours des temps historiques (2). Déjà l'on eût pu découvrir que « la race est un fait zoologique ; la langue, un fait social » (E. PITTARD).

Il n'y a pas de documents allemands antérieurs au ix^e siècle. Toute attribution littéraire aux Alamans des siècles antérieurs est une supposition. Les Alamans eux-mêmes sont un groupement mal connu.

Mais les erreurs nées de la confusion de la langue et de la race s'implantaient. La Suisse s'en est délivrée (3). Elles ne sont plus dans l'historiographie française qu'un mauvais souvenir (4), alors que l'Allemagne en est encore aujourd'hui opprimée.

L'exaltation romantique apportait donc, dans l'étude des rapports de l'Alsace et de l'Alemanie, à la fois un bienfait excitant et des points de vue regrettables. La « guerre des érudits », qui allait être à propos de l'Alsace plus véhémente que partout ailleurs, en est sortie.

LE NATIONALISME ET L'HISTOIRE : ROMANISME ET GERMANISME. — Dans le dernier tiers du xix^e siècle, la plupart des œuvres en langue allemande sur l'Alsace et l'Alemanie ont rabaisé leur portée et leur valeur par des préoccupations que la passion ou l'opinion imposaient à leurs auteurs. Il n'y a pas de genre d'outrances que les historiens passionnés de ces temps n'aient commis (5). Déjà Montesquieu en lutte non pour le germanisme, mais contre le romanisme excessif de l'abbé du Bos, avait changé de ton, et l'auteur de l'*Essai sur le goût* avait tourné en pamphlets quelques chapitres de l'*Esprit des lois*. Les discussions engagées

(1) Die Sprache ist so alt wie das Volk selbst. Cp. E. RENAN : « Dans les langues, la perfection est à l'origine » (*Mélanges d'histoire et de voyages*, p. 204).

(2) Voir la carte de E. CHAIX, *Carte des parties de l'Europe qui ont changé de langue, au cours des temps historiques*, dans E. PITTARD, *Les races belligérantes*, I, Neuchâtel, 1917, p. 17.

(3) P. E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse mérovingienne*, Genève et Paris, 1910.

(4) G. MONOD, *Du Rôle des races et des nationalités dans la dissolution de l'Empire carolingien*, Annuaire de l'École des Hautes Études, 1896.

(5) FUSTEL DE COULANGES, *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans* (Questions historiques) ; LANGLOIS et SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, 1896, Appendice sur l'enseignement de l'histoire en Allemagne ; P. GUILLAND, *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, Paris, 1899 ; Ch.-V. LANGLOIS, *Manuel de bibliographie historique*, Paris, 1905 ; LANGLOIS, SEIGNOBOS, GALLOUÉDEC et TOURNEUR, *L'Enseignement de l'histoire*, Publications du Musée Pédagogique, Paris, 1907.

autour des Gallo-Romains et des Alamans en Alsace atteignirent ordinairement la véhémence. On ne se demandait plus au sujet d'une œuvre : quel est son contenu ? mais l'auteur est-il germaniste ou romaniste ? Le catholicisme passa pour romaniste, le protestantisme pour germaniste. Les romanistes allemands devinrent embarrassés. Les meilleurs auteurs continuèrent à lire, mais n'osèrent plus citer la bibliographie française ⁽¹⁾. Jugeant autrui d'après eux-mêmes, ils tinrent pour suspecte au préalable toute opinion étrangère sur leurs sujets ⁽²⁾. Ils osèrent de moins en moins étudier ce qui n'était pas allemand ⁽³⁾. L'étranger ne fut plus intéressant que par comparaison. H. Witte témoigna du courage en démontrant que les noms de lieux en *weiler*, d'Alsace et d'ailleurs, attestaient une survivance gallo-romaine ; et E. Herr, en retrouvant, aux dépens des jeux lexicologiques des alamanistes, l'étymologie gallo-romaine du nom de l'Alsace, pays de l'ill (* Alisac). Tandis que les chercheurs français, généreusement soucieux d'humanisme, élargissaient leur bibliographie, continuaient d'accueillir avec honneur, d'où qu'ils vinssent, tous les résultats heureux de recherches sincères, d'autres s'enfermaient. Un germanisme officiel et rigidement discipliné, constituait sur l'Alsace et l'Alemanie un corps de doctrines arrêtées. Entre l'Alsace gallo-romaine et l'Alsace franque, fut insérée d'office une période alamanne (409-536), tout imaginaire, puisqu'il n'y a pas sur elle un seul document. Les Alamans du v^e siècle reçurent leur consigne. Les habiles surent en jouer. Les Alsatisés désintéressés recoururent à un genre d'opposition dont le despotisme ne soupçonna pas l'ironie. Le gouvernement prussien de l'Alsace-Lorraine fit régner officiellement la doctrine alamaniste ⁽⁴⁾.

Ces déchaînements n'ont pas été uniquement malfaisants. La masse des œuvres offertes n'a pas laissé de contenir une part d'utile. Le romanisme, à la suite de l'abbé du Bos ⁽⁵⁾, aurait pu risquer de tomber lui-même dans l'excès, si le goût classique qu'il présume n'avait invité spontanément au sentiment de la mesure. L'habitude de ne s'occuper des « Barbares » de l'Europe ancienne qu'à l'occasion des « grandes invasions » fait oublier souvent leur présence et leur rôle à l'arrière-plan de toute l'étendue de l'histoire méditerranéenne. Les empires,

(1) R. GRADMANN, *Siedelungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914 (Bibliographie).

(2) K. WELLER sur FUSTEL DE COULANGES et DENMAN ROSS, dans *Die Besiedlung des Alamannenlandes*, Stuttgart, 1898, p. 41 n. 2, 36 n. 3.

(3) R. KLEINPAUL intitule son traité général de toponomastique : *Die Ortsnamen im Deutschen*.

(4) ALBERT DUMONT, *L'Administration et la Propagande prussiennes en Alsace*, Paris, 1871, p. 81 ; V. H. FRIEDEL, *La question d'Alsace-Lorraine*, P. 1917.

(5) A. LOMBARD, *L'Abbé du Bos et l'origine de l'école romaniste*, Revue d'histoire littéraire de la France, 10 décembre 1909 ; *L'Abbé du Bos, un instituteur de la pensée moderne*, Paris, 1913.

perse, macédonien, romain, se fondèrent en partie sur la crainte, constante chez les Méditerranéens, des périls de l'Hyperborée. Ce fut une marque géographique permanente de l'Europe que de posséder, du Danube à la Baltique, ces terres de marais et de forêts sombres, dont s'élevèrent par accès, comme par l'effet d'un mal chronique, des menaces barbares. Le rôle des Alamans, postés aux flancs de l'Empire romain, n'a pas été moindre que celui des Normands dans l'Empire carolingien et est beaucoup plus oublié. Les incursions alamanes ont contribué à disloquer l'Empire romain, à en détacher la Gaule, à l'unir aux Francs, convertis contre eux au catholicisme. Les alamanistes ont donc aidé à restituer l'image complète de l'Europe, avec ses tares géographiques, telle que la réalité l'impose et que l'histoire l'a connue.

Mais, dans la querelle des germanistes et des romanistes, les méfaits l'emportent. Ils doivent être signalés.

La querelle n'a pas fait avancer, autant qu'on l'eût pu l'attendre du xix^e siècle, l'interprétation des sources, les recherches sur les noms de lieux. Elle a trop souvent apporté plus de troubles que d'enrichissements dans la connaissance des rapports de l'Alsace et de l'Alemanie. La « question des Triboques » n'en a reçu aucune lumière ⁽¹⁾. Celle du peuplement des Vosges par les Alsaciens et les Lorrains demeure à l'étude. Cartographier soigneusement comme fait A. Schricker, en lignes pleines et en couleurs plates, une petite Alsace ancienne, étroitement bornée, n'est pas démontrer que cette Alsace exiguë ait jamais existé. Pour les uns, le nom du duc Étichon d'Alsace dérive d'Atticus et est latin ; pour les autres il dérive de Hatto et est Chatte ou Hessois. Car la toponymie et l'onomastique d'Alsace et de Souabe sont devenues des champs de bataille. Wirtemberg est apparenté à Verdun, Virton, etc., mais peut être aussi germanique ; Colmar, mentionné au ix^e siècle dans la forme Columbarium, et apparenté à Coulmiers, Coulmiers, Colombey, peut être formé d'un radical et d'un suffixe germaniques. L'Ill est un radical fréquent parmi les noms de rivières, de la Bretagne à la Bavière, mais ressemble au radical allemand dont vient *eilen* (se hâter). Strasbourg est formé de deux mots qui sont notoirement latins, mais qui, déformés suivant les règles de la mutation consonnantique allemande, peuvent être tenus pour germaniques. Les exemples s'offrent en nombre.

Un compromis qui fut de mode parut apporter une manière de paix, mais fut en réalité un second méfait dans la querelle entre le romanisme et le germanisme. On connaît la fragilité des barrières chronologiques de convention. L'histoire forme un tout, comme la géographie. Elle peut se scinder en époques, comme la géographie en régions, d'une manière infiniment variée, comme sont infiniment variés les points de vue d'où l'on saisit l'ensemble historique. En passant de

(1) C. JULLIAN, *Cahiers alsaciens*, janvier 1913, p. 27.

l'antiquité au Moyen Age, des degrés nombreux s'offrent au choix ⁽¹⁾. L'usage fit office de conciliateur. L'an 395 fut admis comme cloison étanche. Il fut convenu à l'amiable que le domaine du romanisme s'arrêta ici, et que celui du germanisme y commençait, qu'il y avait à franchir 395, dans un sens ou dans l'autre, empiètement discourtois. La convention pouvait être d'autant mieux agréée des deux partis que la date de 395 paraissait surtout justifiée par le partage accompli alors entre l'Empire romain de Rome et l'Empire romain de Byzance, non par un événement d'Occident, enjeu possible de nouveaux conflits. La date était bien choisie. Pour l'Alsace, le résultat de cette convention fut qu'elle *parut romaine avant, germanique après cette date limite*. Car les invasions d'avant la date furent moins considérées que celles d'après. Et l'on tint pour « grandes invasions » celle du début du v^e siècle, fort mal connues, mais bien placées après la barrière chronologique, non celles du iii^e siècle, mieux connues et de plus grande conséquence, mais placées dans le domaine du romanisme ⁽²⁾. Les droits du romanisme devaient être soutenus jusqu'à la fin du iv^e siècle.

Ce fut cependant le germanisme qui gagna le plus au partage. Il s'y présente en égal. C'est au milieu du xix^e siècle que remonte l'habitude de parler des mondes germanique et romain comme de deux termes égaux ⁽³⁾. L'habitude est si bien établie aujourd'hui dans l'historiographie que ses origines récentes sont oubliées. Avant les victoires prussiennes et allemandes et les polémiques romanistes et germanistes du xix^e siècle, il n'eût paru raisonnable à personne d'admettre comme des termes comparables, au point de vue de l'histoire, de la géographie et de la civilisation, le monde romain et roman, et les Germains. La puissance romaine et les groupes germaniques furent conçus peu à peu comme le seraient deux États modernes séparés par une frontière linéaire. Au déclin de l'un fut censé correspondre le progrès de l'autre. C'était fausser à la fois la perspective de l'Empire romain, celle des groupements barbares, celle de la géographie politique ancienne et moderne de l'Europe. Le « germanisme » n'a jamais connu, au milieu des divers mondes barbares, l'unité et la prépondérance. Le « germanisme » est, comme groupe humain unifié et dirigeant, une conception politique, récente et insidieuse ⁽⁴⁾. L'apparement des groupes et des langues germaniques n'était pas conscient chez les « Germains », mais seulement perçu par les voisins. En

(1) R. CAGNAT et V. CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, t. I, Paris, 1917, p. 5 (sur l'an 476); A. BOUCHÉ-LECLERCQ, compte rendu de O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, Revue historique, t. LX, 1896, p. 414-422. — Cp. l'historiographie américaine sur ces questions et son point de vue.

(2) V. A. COVILLE, *Crocus, roi des Alamans*, Clermont-Ferrand, 1910, p. 34; P. E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse mérovingienne*, Genève, 1910, p. 29-30.

(3) Avec RANKE, GUIZOT. Cp. les titres des œuvres de F. DAHN et de A. MEITZEN.

(4) C. PFISTER, Compte rendu de VAN DE VORST, Revue historique, mars-avril 1918.

regard de cette portion de monde barbare qu'était la Germanie, l'Empire romain représentait la civilisation antique unifiée. Simplifier la géographie politique de l'Europe en la distribuant entre deux mondes, parler de ces deux mondes comme de termes équivalents, c'est oublier étrangement la complication de l'Europe, de ses peuples et de leur histoire. C'est, volontairement ou non, rendre hommage au germanisme, accroître sa part et son rôle.

La querelle du romanisme et du germanisme et ses effets ont été nuisibles particulièrement à la compréhension des rapports de l'Alsace et de l'Alemanie. Ils ont conduit à les concevoir comme le sont depuis 1870 les rapports de la France et de l'Allemagne en Alsace. Les romanistes allemands ont été les plus embarrassés par cette invasion des intérêts présents dans les recherches sur le passé, surtout sur la date à considérer comme marquant la fin de la domination romaine ⁽¹⁾. La géographie historique des *Champs décumates*, du *limes*, des pays rhénans s'accommode moins que toute autre de l'état d'esprit créé par la querelle. Elle requiert, outre le sang-froid, l'objectivité ordinaire qui est « l'état de sainteté du savant » ⁽²⁾, une neutralité particulière devant les querelles qui rapetissent. Le xx^e siècle n'a plus partagé toutes les passions du xix^e siècle. L'Allemagne même, avant la guerre de 1914, peut-être plus assurée de sa conquête, parfois semblait avec un air bonasse, admettre un alamanisme moins rogue.

Romanistes et germanistes en querelle paraissent bien attardés ⁽³⁾.

HISTOIRE DES INSTITUTIONS. — Les œuvres en langues diverses sur l'histoire de la civilisation en France, en Allemagne et en Suisse, ont un point de vue plus haut, d'où elles traitent, avec une sérénité plus propice à la découverte, des rapports de l'Alsace et de l'Europe centrale. Elles ne se claquemurent pas si simplement entre les dates limites de convention. L'histoire de la civilisation fait appel à tous les genres de sources et de disciplines, et, dans une matière obscure, aucun n'est à omettre. L'histoire religieuse, artistique, économique est riche en enseignements. Le plus précieux consiste à retrouver, parmi les causes de rapports et causes de ressemblances entre régions, le rapport humain, le rapport logique de ressemblance générale entre les hommes qui suffit, tout seul, à expliquer des coïncidences. On voit, dans l'art décoratif, le style géométrique naître en des lieux éloignés sans qu'il soit nécessaire de parler de communications et d'influences. L'application de l'arithmétique décimale au classement des groupes de garnisons et de colons en *dizenies* (*Zehntschaften*), *centenies* (*Hundert-schaften*), *millenies* (*Tausendschaften*), est de même un fait si naturel,

(1) FABRICIUS, de Fribourg-en-Bade, propose 260; WIEGAND, de Strasbourg, 451. Voir les publications de la COMMISSION DE LA GERMANIE ROMAINE de Francfort, héritière de la COMMISSION DU *limes*.

(2) I. ROUGE, *Les Études germaniques en France pendant la guerre*, Paris, 1916.

(3) Voir le point de vue américain sur ces questions, J. TOURNEUR-AUMONT, *Bulletin de Maxéville*, n° 19, 1912.

si généralement humain, qu'il n'est pas nécessaire pour s'expliquer sa présence, où qu'on le trouve, d'évoquer soit une influence romaine ⁽¹⁾, soit une influence alamane ⁽²⁾.

Sans le concours du droit et de la sociologie, les sources ne sont pas intelligibles. Les « historiens des institutions » (*Verfassungsgeschichte*) sont les plus indispensables. On voudrait connaître dans quels rapports, de parallélisme ou d'interférence, la condition des personnes et des terres a évolué en Alsace et en Alemanie. On voudrait, pour cet objet, que la lumière fût faite autour de quelques mots dont l'interprétation est décisive.

Gau, pris naguère dans un sens technique rigoureux, qui servait à édifier des théories ⁽³⁾, n'est plus tenu que pour un nom commun, pour un terme géographique courant, sans signification administrative précise ⁽⁴⁾.

D'autres termes ont obtenu ou mériteraient d'obtenir une semblable considération, parmi ceux qui désignent les terres royales ⁽⁵⁾, coloniales ⁽⁶⁾, les modes d'occupation et d'exploitation du sol ⁽⁷⁾. La plupart des institutions politiques, judiciaires, militaires de l'ancienne Alemanie, antérieures au duché franc d'Alemanie (vers 536) sont inconnues. On a fondé, par exemple, sur la formule *unum spirantibus animis*, la croyance en l'unité politique ancienne de l'Alemanie. Or, on ne voit d'unité alamane temporaire qu'en deux circonstances, au temps de Chnodomar, le vaincu de Julien, et du roi anonyme vaincu par Clovis.

Aussi bien l'attention s'est-elle un peu détournée des systèmes généraux, abstraitement conçus et appliqués par déduction. Aux théories générales, on incline à préférer les faits localisés. Il ne nous importe plus autant qu'autrefois de rechercher, bien inutilement, si l'origine d'une institution alsacienne du Moyen Age est gallo-romaine ou germanique, et l'on ne tient plus les institutions du Moyen Age pour romaines ou germaniques, mais pour médiévales, et intéressantes en elles-mêmes. Plus on étudie les institutions d'Alsace, plus elles paraissent alsaciennes. Ce point de vue, qui est le plus moderne, est sans doute le plus séduisant. Il ne conduit pas à négliger la dogmatique

(1) K. RÜBEL, *Die Franken, ihr Eroberungs- und Siedlungssystem im Deutschen Volkslande*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 499.

(2) K. WELLER, *Die Besiedelung des Alamannenlandes*, Stuttgart, 1898.

(3) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899.

(4) S. RIETSCHEL, dans le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* de J. HOOPS; P. WINOGRADOFF, dans *The Cambridge medieval history*, t. II, ch. 20, p. 639.

(5) Sur *cunigessundra*, K. RÜBEL, *loc. cit.*, p. 429.

(6) Sur *desertum, saltus*, P. E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse mérovin-gienne*, Genève, 1910, p. 373, n. 6.

(7) Sur l'*Allmende*, et sa corrélation avec la zone de l'ancienne Alemanie, voir au mot, le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*.

juridique ou sociologique, mais à saisir volontiers les faits humains dans un autre plan que celui de la logique, dans celui qu'offre la nature elle-même.

Les progrès et la faveur de la géographie historique régionale sont dans le mouvement même du goût présent, qui porte au respect des valeurs régionales. Les juristes cartographes F. THUDICHUM et J. CRAMER ont été des précurseurs. Ils ont contribué à faire admettre que l'étude des rapports historiques régionaux était d'abord une géographie historique régionale.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE. — La connaissance des migrations et avènements historiques de peuples qui ont marqué la principale distinction entre la géographie politique ancienne et moderne de l'Europe a fait un progrès décisif par l'application des méthodes de la géographie humaine ⁽¹⁾.

La géographie humaine — l'« anthropogéographie » de F. RATZEL — décrit, entre autres tâches, comment et à quel degré le paysage conditionne la colonisation. Elle éclaire le choix des sites colonisables, suivant les préférences propres des groupements humains, leur aménagement, les changements historiques dans la distribution et les formes d'activité de l'homme, c'est-à-dire les relations, les limites, toute l'histoire coloniale, *tout ce qui est localisable dans les sources historiques* ⁽²⁾. Saisir dans cette perspective les invasions du début de l'ère de l'Europe moderne est une idée qui a séduit aussitôt les géographes humanistes ⁽³⁾. Il n'est pas étonnant que les premiers se soient achoppés à de graves obstacles, soient tombés dans l'exagération ⁽⁴⁾. Ce n'est que vers le tournant du dernier siècle que les efforts et les œuvres ont commencé à se multiplier et à guider ⁽⁵⁾. Les règles sont aujourd'hui précisées et familières, et de grandes entreprises, comme le *Reallexikon* de J. HOOPS, montrent déjà de façon nouvelle l'histoire du germanisme en Europe centrale, dont les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie sont un épisode.

(1) Moins en France qu'en Allemagne, par l'effet de simples contingences d'organisation universitaire; v. FERDINAND LOT, *Diplômes d'études et dissertations inaugurales*, Paris, 1910, p. 30, n. 2.

(2) J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1911; *La Géographie de l'histoire*, Rev. de Géographie. t. VIII, 1914-1915.

(3) F. RATZEL, *Ueber geographische Bedingungen und ethnographische Folgen der Völkerwanderungen*, Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1880; F. RATZEL, *Der Ursprung und das Wandern der Völker geographisch betrachtet*, Berichte über die Verhandlungen der philologisch-historischen Classe der Königl. Sächs. Ges. der Wiss. Leipzig, t. L et LII, 1898, 1900; W. PESSLER, *Ethnographie und ihre Ergebnisse, soweit sie Kartographisch abgeschlossen sind*, Deutsche Erde VIII, 1909; IX, 1910. — Avant eux, HERDER et J. GRIMM, eux-mêmes après MONTESQUIEU et RAYNAL.

(4) F. THUDICHUM, L. DRAPEYRON, A. MEITZEN et le général R. VON ERCKERT.

(5) J. BRUNHES, *La Géographie humaine*, Paris, 1912, ch. IX, X, XI; R. GRAD-MANN, *Siedlungsgeographische Methodik*, dans *Siedlungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914, p. 203-207, en particulier, n° 5.

Le succès dans la recherche n'a chance d'être atteint que si deux conditions sont satisfaites.

1° *Le fond physique*. — La première est l'évocation aussi complète que possible du paysage contemporain des événements localisés. Elle ne s'obtient pas aisément sans un séjour d'études sur le terrain même (1). Visiter l'Alsace, sa montagne et sa plaine, ne suffit pas ici. Visiter la Souabe importe autant, les champs fertiles jadis lotis et distribués par l'administration romaine, *champs décumates*, intercalés comme de menues clairières parmi les masses sombres de l'ancienne forêt hercynienne, encore prépondérantes dans le paysage. A défaut de la visite au paysage, la pratique de la cartographie de précision est indispensable. La lecture d'une seule feuille au 1/100.000° est riche en utiles suggestions (2). Il ne s'agit aucunement ici de proposer quelque forme nouvelle, plus nuancée, du matérialisme historique, de défendre aucune sorte de déterminisme, ni de faire revivre, suivant le mot de E. RENAN, « la théorie zoologique de l'histoire », mais d'associer seulement l'*observation géographique* à la *critique des sources*. Pour cet objet, la cartographie historique de précision, à grande échelle, est seule utile. Poser des noms sur un fond de carte indigent à la manière d'autrefois, celle de H. KIEPERT et A. LONGNON; étaler à son gré sur le papier, à la manière du général R. VON ERCKERT, les teintes uniformes entre des limites imperturbablement linéaires; jeter pêle-mêle entre le Mein, le Rhin et le Danube, comme SPRUNER et MENKE, des noms pris chez toutes sortes d'auteurs, — sont des jeux cartographiques élémentaires, des enregistrements trop modestes (3), sans puissance créatrice. Les faits ne s'éclairent que par leur exacte distribution, marquée en teintes graduées suivant leur intensité, en signes disséminés et lignes brisées dans le détail du paysage (4). Ainsi seulement doivent apparaître, devant l'imagination, les bras du Rhin frontière, les terres sèches et les plaines humides de sa rive gauche, les massifs et plateaux confusément répartis sur sa rive droite, les innombrables petites rivières qui descendent vers le Mein, le Neckar, le Rhin bâlois, nouant des liens naturels d'est en ouest.

La dissertation critique sans carte est moins périlleuse que l'usage de cartes imprudemment simplifiées.

(1) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 4.

(2) Nous recommandons : 591. *Gmünd*, dans le 1/100.000° publié par le Bureau statistique du royaume de Wurtemberg (feuille où se trouve Lorch, sur le plateau souabe, au point de jonction du *limes* en terre de la province romaine de Haute-Germanie et du *limes* en pierre de la province de Rétie), dont nous avons vérifié sur le terrain l'intérêt pour le géographe-historien.

(3) Comme aussi les finages (*Gemarkungen*) des fonds de carte de F. THUDICHUM, V. L. GALLOIS, *Revue historique*, 1899.

(4) Cp. R. GRADMANN, *Württemberg als Siedlungsgebiet* (*Siedlungsgeographie*, 1914, I, 1).

2° *Les mouvements coloniaux particuliers.* — Une seconde condition nécessaire pour obtenir, par la géographie historique, des approximations nouvelles de la vérité sur les invasions et la colonisation en Europe rhénane et danubienne, est d'étudier en lui-même chaque mouvement colonial.

Les alignements de barbares aux frontières de l'Empire romain ne furent que des épisodes dans une histoire de plus de dix siècles. Il est, de même, excessif de concevoir chaque groupement comme unité initiale toute formée dont l'histoire, suivant la formule de R. KÖTZSCHE, comprendrait deux temps, l'apparition dans un *pays d'origine* (Ursiedelungsgebiet), l'expansion dans un *domaine colonial* (Kolonisationsland). Il est surtout imprudent et suranné d'énumérer et de décrire, comme des termes historiques semblables, à la manière d'ARNOLD, F. DAHN, O. BREMER, L. SCHMIDT, les « tribus germaniques », Alamans, Francs, Burgondes, Lombards, etc. C'est rattacher sans contrôle suffisant, à l'ethnogénie mythologique, des groupements barbares qui eurent des *itinéraires particuliers en des temps différents*. Pour éclairer, par la géographie historique, l'histoire et le rôle de chacun dans la colonisation européenne, il importe de la saisir, sans se préoccuper d'appliquer des formules générales, à chacune des étapes localisables dans son itinéraire historique. Il importe d'y chercher son caractère, non par une transposition, en surface, de noms en colonnes dans un index ⁽¹⁾, mais par une recherche des *valeurs géographiques successives* prises par le groupement étudié à chaque étape de l'itinéraire historique. Le rôle des Alamans, en Europe centrale et en Alsace, n'est définissable que si l'on se garde de se représenter les Alamans comme un groupe inné et invariable, traversant, une fois donné, les pays et les temps, marqué de signes définitifs, importés à leur tour en Bade, en Alsace, en Suisse, comme des attributs à jamais indépendants des influences du monde extérieur.

On doit annoncer que la géographie historique moderne ne dispose pas à accroître le rôle des Alamans dans la civilisation des pays rhénans et danubiens.

Les origines d'un groupement régional apparaissent en partie comme une création de la région elle-même.

« On peut conclure, dit P. E. MARTIN (*Études critiques sur la Suisse mérovingienne*, Genève, 1910, p. 463), qu'aux origines de notre petit pays, le milieu géographique influa sur ses destinées beaucoup plus que les races qui s'y rencontraient et qui s'y mélangeaient. »

En Alsace aussi, il apparaît que la cohabitation sédentaire, la continuité de la vie régionale ont été, plus qu'une immigration méthodique supposée, des puissances ethnogéniques.

(1) Das Register nachzusehen, dit W. ARNOLD, *Wanderungen und Ansiedelungen*, p. 223.

Il y a, dans cette attitude moderne de la recherche, un appel à la collaboration de tous les anciens et de tous les modernes : humanistes, indexeurs, romantiques à la manière de J. GRIMM, romanistes et germanistes, théoriciens ou observateurs des règles sociales et des mœurs. L'objet de la géographie historique est le même que celui de toute observation et de toute critique, « reconstituer l'homme et la nature dans leur dignité ⁽¹⁾ ».

(1) H. PARIGOT, *L'abus de la critique*, Revue universitaire, 1900, t. II, p. 490.

CHAPITRE I

L'ALEMANIE ET LE PEUPLEMENT DE LA RIVE GAUCHE DU RHIN

(III^e-V^e SIÈCLES)

§ 5. — ZONES COLONISABLES

Classification.

1. Iles et halliers du Rhin.
2. La zone d'élevage : le Ried et la Hart.
3. Les terrasses agricoles.
4. Le vignoble.
5. Pâtures et forêts des hauteurs.

Classification. — Pour avoir le tableau de la géographie de l'Alsace qui doit être ici un compagnon permanent, il suffit de dresser un assemblage des feuilles de la carte de France du Service géographique de l'armée au 1/80.000^e :

38. Wissembourg.	39. Neubourg.
54. Saverne	55. Lauterbourg.
70. Lunéville.	71. Strasbourg.
85. Épinal.	86. Colmar.
100. Lure.	101. Mulhouse.
114. Montbéliard.	115. Ferrette (1).

Il sera fort utile d'y adjoindre une des cartes chorographiques de l'Allemagne du Sud-Ouest et de la Suisse (2), et de garder toujours

(1) Carte au 1/200.000^e en couleurs :

18. Metz	19. Saverne.
27. Nancy.	28. Strasbourg.
35. Vesoul.	36. Mulhouse.

Pour d'autres cartes, voir J. GEROCK, *Ueber das Kartenwesen in Elsass*,

(2) ESPÉRANDIEU, *Cartes étrangères*, Paris s. d. (H. Ch.-Lavauzelle), p. 124-127.

présentes, pour la comparaison, une carte des sols ⁽¹⁾, des cartes d'agronomie, d'hydrographie, de végétation ⁽²⁾.

L'assemblage surtout importe. Le morcellement brise la perspective et toute méditation raisonnée sur les liens géographiques et les liaisons historiques ⁽³⁾. La carte topographique moderne vaut mieux aussi, pour l'effort de reconstruction lointaine, que les anciennes cartes historiques, simples accumulations, sur un fond physique amoindri, de noms de toute provenance et de toute date. Elle vaut mieux surtout que les énumérations : 1° de montagnes, 2° de cours d'eau, etc., que l'usage invitait naguère à offrir au préalable. Le Petit Vigneron de Bartholdi, les Pèlerins au Sainte-Odile de Brion, quelque panorama populaire venu de Strasbourg et de Bâle, donneraient plus justement l'évocation vivante des paysages alsaciens nécessaire ici.

Toute l'histoire coloniale de l'Alsace se fonde sur la distinction de bandes longitudinales, disposées d'est en ouest, entre les marais du Rhin et les chaumes des Vosges. La diversité d'aspect et d'aptitude de ces bandes, leur inégale attraction sont, en Alsace, des causes souvent reconnues ⁽⁴⁾ de richesse et de charme. L'instinct populaire les fixe en deux mots souvent associés : la montagne et la plaine. L'observation les retrouve dans les contrastes de la vie végétale ⁽⁵⁾ et de la vie humaine, sur le marché de Kaysersberg ⁽⁶⁾, dans les noms de personnes ⁽⁷⁾, dans la forme et le rythme du langage, où de faibles distances suffisent à créer des oppositions ⁽⁸⁾.

La délimitation de l'Alsace du nord au sud n'est pas facile ⁽⁹⁾. Cette difficulté a assuré, ici comme en beaucoup d'autres lieux, le

(1) OBERRHEINISCHER GEOLOGISCHER VEREIN, *Tektonische Karte Südwestdeutschlands*, Gotha, 1898 (I Strasbourg, II Stuttgart, III Metz, IV Francfort) ; et ses devancières, comme la *Carte géologique du Bas-Rhin* d'A. DAUBRÉE ; voir *Das Reichsland*, Strasbourg, t. I, 1898.

(2) *International catalogue of scientific literature*, J. Geography, 10 vol.

(3) ARDOUIN-DUMAZET, *Voyage en France, Haute-Alsace, Basse-Alsace*, 2 vol., Paris et Nancy, 1907 ; A. DE POUVOURVILLE, *Jusqu'au Rhin*. 32 cartes, Paris et Nancy, 1916.

(4) CH. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 506 ; ARDOUIN-DUMAZET, *Basse-Alsace*, loc. cit., p. 331 ; R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 3 ; Cp. les travaux de la 19^e session des Géographes allemands, à Strasbourg, Pentecôte 1914 (Compte rendu dans les *Petermann's Mitteilungen*, juillet 1914).

(5) Des vues d'ensemble aux nuances de détail, de KIRCHLEGER, de SCHIMPER, à J. JOACHIM, *Contribution à la flore mycologique du Territoire de Belfort*, Paris, 1914 (Voir *Revue d'Alsace*, juillet 1914, p. 371-374).

(6) C. PFISTER, *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1890, p. 12.

(7) Weidmann, Hartmann, Ackermann, Rebmann, Weldmann, etc. ; E. VON BORRIE, *Ueber die alten Strassburger Familiennamen*, *Jahrbuch für Sprache, Geschichte u. Litteratur* E.-L. S. xv, 1899, p. 185-204 ; H. MENGES, *Die Rufacher Vornamen*, *Jahrbuch*, t. XI et XIII, 1895-1896.

(8) VICTOR HENRY, *Le Dialecte alaman de Colmar*, Paris, 1900, p. 104.

(9) R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 218.

succès des noms vagues de Nord et de Midi (Nordgau, Sundgau). Du cours du Rhin à la crête des Vosges, la distinction des bandes colonisables ne s'offre pas elle-même partout avec la même précision impérieuse. Les besoins et les mouvements de l'homme ne se laissent pas, du reste, « enfermer dans des cadres fixes » (1). La diversité des produits des bandes alsaciennes a provoqué l'échange, l'union, comme entre des termes qui s'appellent, se complètent les uns les autres : pays d'élevage, campagnes agricoles, vergers et vignobles, pays du bois.

La distribution n'en demeure pas moins claire. A travers toute la géographie historique d'Alsace, elle se présente comme une marque permanente, comme un fond naturel, sur lequel les scènes de l'histoire se succèdent et se modifient. On suit de même, à travers l'histoire de cités grecques, les influences mêlées de la paralie, de la pédiée, de la diacrie. La première réflexion et la croyance populaire inclinent à attribuer uniformément aux différences d'origine les différences dans le genre de vie. Les vigoureux paysans du Kochersberg sont pour elles des « Triboques », comme les charbonniers du Gresson sont des « Suédois ». Elles expriment ainsi, en la simplifiant, cette loi des genres de vie en géographie humaine, qui, à travers les âges, appelle, dans des paysages divers, la diversité du peuplement et de la fortune.

Iles et halliers du Rhin. — La correction du Rhin n'a pas encore fait disparaître, dans la haute plaine, la zone de taillis marécageux d'une à deux lieues de large, où ses eaux vagabondaient autrefois. Les feuilles de Strasbourg (n. 71) et de Saverne (n. 54) montrent le Rhin corrigé traversant ici, longeant ailleurs, comme un fleuve étranger, cette zone inhospitalière; on devine sans peine comment naguère les côtes se dissimulaient, ainsi qu'une côte à palétuviers.

Cette zone de fourrés fangeux, d'accès et de passage difficiles, est une limite naturelle de l'Alsace (2), parce qu'elle lui est comme extérieure. L'Alsace propre a développé en dehors, au loin, ses voies et sa ligne de villes.

Certains avantages ont pourtant, de bonne heure, attiré et fixé des hommes dans les îles et fourrasses rhénanes : la protection des îles et des péninsules, les refuges dans cette sorte de jungle, les ressources de la pêche, la faune indigène et de passage, les paillettes d'or dans les graviers.

Mais ce sont des causes générales, des besoins surtout militaires et

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *De la relativité des divisions régionales*, Athéna III, 1911.

(2) C. JULLIAN, *Le Rhin d'Alsace*, Revue politique et littéraire, 9 mars 1912

politiques, qui ont développé des points de groupement humains aux abords de la zone répulsive, sur les terrasses de cailloutis les moins instables, les hautes rives, *altæ ripæ*. Strasbourg, où confluent plusieurs bandes colonisables, appartient d'abord à la zone fluviale, prend place comme une parente favorisée, entre Brisac et Lauterbourg. Les bateliers et les pêcheurs ont, dans son histoire, un rôle soutenu, parfois décisif (1). Mais, comme il arrive souvent, ce sont les relations lointaines, les besoins de commandement général qui ont grandi Strasbourg, la capitale régionale, aux limites de la région, dans la moins attractive des bandes alsaciennes.

La zone d'élevage : le Ried et la Hart. — La carte d'A. DAUBRÉE distingue en vert pâle, à l'ouest du Rhin, une plaine de terrains de transports, alpestres, jurassiens et vosgiens, qui s'étend jusqu'aux terrasses agricoles. Une nappe d'eaux souterraines (2) coule dans le même sens que l'Ill et le Rhin, avoisine la surface, alimente des dérivations naturelles. Cette « Mésopotamie » (3) appelle les comparaisons parce qu'elle appartient à un genre classé. Les meilleures évoquent les pays bas de l'Europe du Nord. Les terres les plus aisément inondables forment des prairies humides propres à l'élevage. La zone du Ried rappelle celle des *polders* et des *marschen*. Les cultures maraîchères, le chanvre, le tabac, le houblon, ont pu y prospérer. Les terre-pleins de graviers, que le jeu des courants diluviaux a exhaussés, sont une *geest*, où l'homme peut asseoir plus solidement ses routes. Les parties les plus ingrates, de la Hart à la forêt de Haguenau, sont demeurées couvertes de bois. Ce nom expressif de Haguenau (Hagen, aue) résume les deux traits du marais alsacien.

L'Alsace de la lande humide a son attrait. HENNER, qui s'y trouvait chez lui, en a fixé les couleurs. Mais la production en est demeurée, à tout prendre, médiocre, bien que la prairie mouillée s'étende, par les vallées, au milieu même des terrasses agricoles (4). Ce sont de maigres récoltes qu'on y voit charroyer dans des voitures d'osier. De l'Ochsenfeld aux bas-fonds de Marlenheim et de Brumath, c'est l'élevage qui procure les plus sûres ressources. De l'époque romaine au xix^e siècle, la cavalerie alsacienne (5) doit à la zone naturelle de l'élevage son renom.

La zone de l'élevage est aussi une zone de commandement et de

(1) R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 228; A. BENOIT, *Pétition des pêcheurs de Strasbourg* au ministre de Villele, poissons de l'Ill et du Rhin. *Revue d'Alsace*, 1886, p. 256-264.

(2) *Das Reichsland*, t. I, 1898; et la 19^e session du Congrès des Géographes allemands, à Strasbourg, 1914.

(3) ARDOUIN-DUMAZET, *Basse-Alsace*, Paris et Nancy, 1907, ch. II.

(4) L'usage d'aller en échasses s'est étendu jusqu'à Hochfelden.

(5) A. CHUQUET, *L'Alsace en 1814*, Paris, 1900, p. 9.

stratégie. Les routes impériales, anciennes et modernes, les canaux, les levées de terre, une base géodésique à Ensisheim, s'y développent rectilignes. Les fossés naturels sont nombreux, du célèbre « Landgraben » mentionné pour la première fois au ^{xiv}^e siècle (1), aux « lignes » de la Lauter. Sur les terre-pleins de cailloutis rhénans, les fortins, castels, résidences, se sont succédé, détruits par l'invasion ennemie ou par l'inondation (2), toujours faciles à rebâtir. De Bâle à Strasbourg par la Hart et le Ried, la « route payenne », la route moderne, le canal, le chemin de fer, s'accompagnent, parallèles, évoquant toutes sortes de rapides chevauchées historiques, celles de la poste romaine, celles des mobilisations modernes.

Les terrasses agricoles. — Entre l'Ill et les collines sous-vosgiennes, l'Alsace est une Campanie. Les terrains de loess forment une frange irrégulièrement dessinée, coupée par des vallées et par des apports vosgiens, amincie au sud, largement déployée au nord dans le Kochersberg, riche partout. Toutes les céréales d'Europe y croissent en abondance par une culture aisée. Mais on n'a point devant soi un paysage de steppe. La zone des prairies humides de l'est y pénètre ; les arbres fruitiers de l'ouest s'y répandent. Les villages qui, du haut des promontoires vosgiens, s'y dénombrent par centaines depuis le temps gaulois, cachent, sous des arbres fruitiers, leurs maisons de pisé et de poutrelles.

Ce sol, depuis la préhistoire (3), nourrit une population dense et active. On y voit sans cesse — jusqu'en 1871 — l'immigration l'emporter. C'est un centre de ravitaillement, d'équipement, d'exportation.

Le régime de la petite propriété y est ancien. L'esprit alsacien s'y est profondément marqué d'une note d'indépendance personnelle. Ce régime et cet esprit ont formé ici une Alsace résistante et souple, qui reparait avec une constance frappante, depuis vingt siècles, après toutes les crises de passages barbares et de pillages. On ne trouve qu'en France des images de vie rustique semblablement persistantes à travers les mouvements de l'histoire.

Le vignoble. — Pays du Rhin, pays du vin ; *Rheinland*, *Weinland*. La formule ne s'applique pas à l'Alsace. La Côte d'or d'Alsace est aussi étrangère au Rhin que celle de Bourgogne à la Saône. Au pied des Vosges sont distribués des coteaux de même sol et de même âge que ceux de Bourgogne, et orientés, comme eux, vers

(1) Ce nom se rencontre encore entre Hœrdt et Killstett.

(2) En juillet 1480, on allait en bateau de Roufach à Brisac ; voir la *Strassburger Post* du 9 mars 1914.

(3) F. DOLLINGER, *A quelle race appartiennent les Alsaciens*, *Revue alsacienne* illustrée, 1903.

le sud-est. La vigne y croît jusqu'à 200 mètres au-dessus de la plaine. D'autres arbres fruitiers, venus comme elle très anciennement des pays méditerranéens, s'y pressent aussi. Les coteaux de l'Alsace jurassienne, vers l'Ill supérieur, sont un verger. DELILLE, chez lui dans ces « Jardins », y a écrit les *Géorgiques* de l'Alsace. Le cerisier, le prunier, l'amandier, couvrent les pentes, longent les routes, de Mulhouse à Rosheim. La vigne règne, depuis une fort lointaine antiquité, au milieu de cette zone horticole. Elle envahit même les terrasses agricoles. Mais même les crus illustres du vignoble alsacien, tant de fois décrits, restent attachés aux flancs des collines, que fuit la grêle, et où le soleil, disait S. MÜNSTER, cuit les vins.

Cette arboriculture est « un luxe de civilisation avancée » (1), qui ne se perpétue que par la transmission traditionnelle de principes délicats, de sentiments pieux envers la terre et la fécondité végétale. La viticulture est exigeante. Elle impose et crée un attachement continu, qui en Alsace se mêle parfois d'appréhensions. La classe d'horticulteurs et de vigneron, que la Côte d'or alsacienne entretient, est une des plus vieilles aristocraties de l'Europe. Elle vit dans des maisons de pierre, groupées en petites villes, à la fois jalouses de leurs libertés et promptes à se fédérer, comme des cités grecques, fières de leurs richesses en biens de ce monde, portées au mépris du Schwob triste et mendiant, accueillantes pour tout ce qui orne et adoucit la vie sociale. On prend aujourd'hui la « ligne des vignerons », pour faire une visite d'usage aux sites de la plus riche Alsace.

Les zones d'agriculture et d'élevage ont été des terres de colonisation; l'Alsace horticole a été plutôt, pour l'étranger, un objet de dispute ou de partage comme une terre d'exploitation. Les burgs dominateurs qui, sur les avant-monts vosgiens, la surplombent, rappellent les disputes et les accords seigneuriaux dont elle fut l'enjeu (2). Et, du XIII^e au XX^e siècle, on perçoit à Sélestat, Colmar, Mulhouse, une perpétuelle riposte indigène, accompagnée de joviale diplomatie. L'Alsace du vignoble est celle des villes libres, que la violence ne réduit pas, qu'on ne peut conquérir et gouverner que par la communauté sympathique des idées.

Pâtures et forêts des Vosges. — L'assemblage des vingt feuilles au 1/50.000^e de la *Carte des Vosges*, éditée par le Comité central du CLUB VOSGIEN, montre d'abord combien il serait peu juste de parler de « deux côtés » des Vosges. Les Vosges ne sont pas une ligne limite. Elles sont une région naturelle. L'amoncellement de sombres croupes étagées, qu'elles offrent au crayon du voyageur, est

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 18.

(2) G. PFISTER, *Le comté de Horbourg et la seigneurie de Riquewihr*, Revue d'Alsace, 1888.

lui-même une simplification, un effet de perspective. Les vieux plissements hercyniens, dont on reconnaît de haut les grandes vagues parallèles aux Ballons, au Honeck, au Bressoir, au Climont, au Donon, ont été, à tous les âges qui ont suivi, brisés en compartiments, affouillés, remodelés. Une vieille couverture de grès rouge, en lambeaux, des creusements et comblements glaciaires, le travail des eaux et de la végétation ont multiplié les détails inattendus, les retraites insoupçonnables, les solitudes mal abordables, les « bouts du monde ».

Les Vosges ne sont point disposées pour un rôle général, bien que leur nom se soit jadis étendu de Langres au massif schisteux, bien qu'elles appartiennent à la fois au monde proprement hercynien et aux ceintures du bassin parisien. Les Vosges sont une diacrie particulière, comme le Jura et l'Ardenne. On ne s'accorde pas sur l'âge ou l'importance de leurs premiers peuplements; mais on s'accorde à reconnaître leur aptitude au rôle d'abri. Du Val des Charbonniers au pays de Dabo, s'observe, à tous les âges, une vie cantonale, où se conservent, à l'état fragmentaire, des dialectes (glossonèses), des cultes, des coutumes, des groupes particuliers de noms de lieux et de personnes. L'eau et le bois abondent partout. Le gibier vosgien est célèbre de l'époque romaine et franque jusqu'à l'ère de destruction du ^{xix}^e siècle ⁽¹⁾. Les lacs des hautes vallées sont poissonneux. Les sommets découverts offrent l'été des pâtures, à des hauteurs plus accessibles que celles des Alpes. Quand ce siècle a commencé la pénétration définitive des Vosges et que, entre l'Alsace et la Lorraine françaises, les Vosges ont été entourées par les grandes voies de communication, les eaux, le sol, le sous-sol furent plus exploités. Mais les Vosges n'ont pas perdu leur rôle de protection régionale. Elles ont abrité encore, depuis 1870, des populations et des industries réfugiées.

La montagne, d'*G'birg*, n'est pas, en Alsace, une ressource d'occasion. Sans cesse voisine à l'horizon, elle est une compagne de la vie pour tous les habitants, du vignoble, des terrasses agricoles, de la plaine d'élevage. Les affluents de l'Ill et du Rhin traversent ces zones, conduisant aux Vosges, s'y ramifiant. Il y a une topologie, une logique des sites. Comme les enceintes païennes, comme les sanctuaires et les châteaux des promontoires, les Vosges commandent la plaine et la protègent. Mais le genre de commandement diffère de celui des routes et passages des bords du Rhin. Il ne seconde pas les dominations étrangères. Les Vosges sont une force indigène, comme l'Ardenne en Wallonie, comme le Jura en pays romand, les Alpes en pays romanche, la Transylvanie roumaine. L'Alsace ne trouve pas seulement, dans les Vosges, du ballon d'Alsace au Donon, des refuges, des centres amphictyoniques et politiques, que les légendes ont embellis. Une force agressive s'y entretient. Les Vosges favorisent le

(1) L'ours est encore mentionné au ^{xviii}^e siècle, Revue alsacienne illustrée, 1902, p. 25.

retour dans la plaine. Il y a entre la montagne et la plaine une intimité. Le Rhin n'y participe pas. La plaine est plus vosgienne que rhénane.

*
* *

Ces dispositions du sol, que l'observation découvre, préexistent à l'histoire et la dépassent, éclairent l'avenir comme le passé, s'imposent au commentaire des sources et y ajoutent, aident à comprendre les genres d'activité et les rôles très différents des Gaulois, des Romains et des Souabes en Alsace, leur inégale adhérence au sol, leurs influences, distinctes et inégales, dans la civilisation alsacienne.

§ 6. — LEUR OCCUPATION AVANT LES TROUBLES ALAMANS

Densité du peuplement ancien. Les Gaulois. — Abondance des monuments. Diversité d'origine. L'Alsace gauloise.

L'occupation romaine. — Nouveaux habitants peu nombreux. Aménagements romains.

Les Gallo-Romains. — Relations nouvelles. Accroissement de la densité et de l'attachement au sol.

Densité du peuplement ancien. Les Gaulois. — **ABONDANCE DE MONUMENTS.** — L'Alsace et son pourtour sont une des terres d'Europe les plus riches en témoignages sur la plus ancienne histoire de l'occupation humaine. Ils abondent dans tous les genres pour presque toutes les périodes de cette histoire coloniale, et il n'y a pas de canton alsacien qui n'en possède : monuments en pierre, en terre, enceintes, tombes, armes, parures. Les bandes colonisables juxtaposées offraient des ressources, précieuses, comme le sel ⁽¹⁾, ou communes, et si diverses que déjà les néolithiques s'y trouvaient comme invités aux passages à la vie agricole en même temps qu'ils y rencontraient des occasions de développements nouveaux ⁽²⁾.

Les études de préhistoire et d'histoire primitive ont trouvé en Alsace, comme dans les régions voisines du carrefour de Bâle, un domaine. Des répertoires connus ⁽³⁾ et de belles collections des plus anciens monuments ⁽⁴⁾ montrent d'abord l'abondance. C'est cette abondance qu'il convient de retenir ici, si remarquable dans une contrée qui a été, bien avant notre ère, un enjeu entre les peuples, âprement disputé, cruellement traité. On peut se procurer cette im-

(1) M. BESNIER, *Sal*, article du Dictionnaire des Antiquités.

(2) Revue des études anciennes, 1910 : *Le Pain et les Néolithiques*.

(3) De BLEICHER et FAUDEL, de WINKLER, surtout de R. FORRER.

(4) A Strasbourg, Haguenau, Colmar, Mulhouse, Saverne.

pression d'étonnement devant l'abondance des témoignages sur les plus anciennes stations humaines, en lisant quelque répertoire régional, comme le *Dictionnaire topographique* du Bureau statistique de Strasbourg (1).

Et pourtant il n'y a pas de répertoire bien fait qui ne laisse penser que des découvertes utiles restent encore possibles, en grand nombre. Il y a encore nombre de tumuli à fouiller (2), de mardelles à signaler (3), de stations à cartographier (4), de restes « païens » à explorer. Il y a, en Alsace et alentour, des « champs d'idoles », des « chemins des Sarrasins » plus que partout ailleurs au nord du 45°. Chaque année, avant la guerre de 1914, mettait au jour quelque nouveau cimetière ou trésor ancien. On n'aborde pas sans une manière de respect ému les œuvres et les entreprises d'une SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES D'ALSACE. Les hommes de science les plus diligents ne parvenaient pas à saisir cet ensemble. Ils doivent surtout tenir compte des efforts des sociétés savantes et des hommes d'études régionaux nulle part plus pieusement attentifs. Les bandes agricoles alsaciennes ont été anciennement peuplées par des populations dont on peut ainsi affirmer un caractère, la densité, caractère permanent à travers l'histoire, comme celui des « pays bien faits (5) ».

Diversité d'origine. — Avant le milieu du XIX^e siècle, on se représentait très simplement l'histoire coloniale antérieure à l'occupation romaine. Tous les monuments étaient attribués aux Gaulois. Et les plus versés dans la critique des sources, comme Schœpflin, ne connaissaient à l'origine que les « temps celtiques ». C'est l'anthropologie (6) et la toponomastique (7) françaises, qui ont ajouté et précisé. Elles ont montré avec éclat que le nom de Gaule a caché, en Alsace comme ailleurs en France, une ethnographie compliquée.

Deux groupements étendus, les Ibères du sud-ouest, les Ligures du sud-est, ont pris part, de façon active, à la formation du peuplement et de la toponymie des Gaules. Cette participation a été rencontrée ou affirmée très loin, le long du Rhin et du Danube. Le rôle attribué aux Gaulois, ancêtres des Français, en France et en Alsace, en a paru amoindri. La joie de la découverte a conduit des chercheurs heureux

(1) *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1901, t. III, 2 volumes.

(2) C. PFISTER, *Les Tumuli d'Alsace et de Lorraine*, Revue alsacienne, 1886.

(3) A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines dans la cité des Médiomatriques*, Paris, 1906.

(4) G. MEHLIS, *Archäologische Karte der Pfalz und der Nachbargebiete*, dans les Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande, publiées par l'HISTORISCHER VEREIN DER PFALZ, Leipzig, t. VIII, 1885.

(5) C. JULLIAN, *Cahiers alsaciens*, janvier 1913.

(6) Avec BROCA et TOPINARD.

(7) Avec D'ARBOIS DE JUBAINVILLE et DOTTIN.

à l'exagération ou au radicalisme. Il est arrivé à des hommes de science français de supposer « la France plus germanique que gauloise » (1). Leurs affirmations ont rencontré chez les Alamanistes un succès comparable à celui des théories prêtées à Gobineau (2). Aujourd'hui, les hommes de sens rassis se concertent en tous lieux pour chercher les limites en deçà desquelles s'arrête la vraisemblance.

Il n'est pas sûr que les Vosges portent un nom « basque », non plus que Wassy et le Bassigny (3). Quant aux noms ligures, ils peuvent être en grand nombre considérés aussi comme celtiques (4), d'autant mieux que le ligure et le celtique sont l'un et l'autre mal connus.

Le mouvement des esprits porte aujourd'hui à restreindre, dans l'ethnogénie française et alsacienne, la place attribuée hâtivement aux Ibères et aux Ligures, à faire plus grande celle des « préhistoriques innommés ».

L'Alsace gauloise. — Il se trouve que le rôle des Gaulois, qui a résisté le mieux à la critique, n'aura finalement rien perdu à être remis en question (5). La Gaule est mieux distinguée du celtisme. C'est surtout le celtisme qui demeure ignoré, son origine, ethnique et régionale, son histoire coloniale. Les Gaulois sont les Celtes des régions centrales de la France moderne, bassin parisien et Massif Central (6), unis aux peuples des autres régions, dans une association politique et morale qui annonce celle de l'Île-de-France avec la France. « Les Gaulois, écrit P. Vidal de La Blache (7), marquant leur importance prépondérante et leur suprématie sur leurs devanciers, rapprochèrent ce qui était épars et discontinu. Ils furent les artisans du travail qui a préparé ce qui est le fruit rare d'une civilisation en pleine maturité, une nation. »

La Gaule, ainsi distinguée du celtisme, ainsi rapprochée de la France — comme la géographie historique n'a jamais cessé d'inviter à le faire — n'est pas une unité anthropologique, mais un ensemble où les participants ne se distinguent pas sans effort. Pendant le millénaire d'avant l'ère chrétienne, la Gaule s'unifia par une assimilation de Celtes et de préhistoriques divers. Ibères et Ligures devinrent Gaulois, comme plus tard Auvergnats et Saintongeais devinrent Français. Il n'est donc pas facile de discerner, dans la toponymie gauloise et als-

(1) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les Celtes*, Paris, 1904, p. XI; cp. FUSTEL DE COULANGES, *Questions historiques*, p. 3.

(2) A. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsdasser*, Strasbourg, 1907.

(3) Voir GEROCK, *Revue des études anciennes*, 1910.

(4) C. OBERREINER, compte rendu de G. SCHWAEDELÉ, *Vorgermanische Fluss- und Bachnamen in Elsass*, dans la *Revue d'Alsace*, 1914.

(5) Voir J. BRUNHES, *Le Correspondant*, 10 septembre 1914; P. VIDAL DE LA BLACHE, *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, mars 1918.

(6) C. JULLIAN, *La Gaule avant l'arrivée des Romains*, *Revue universitaire*, 1905, t. II, p. 218, 313, 396.

(7) *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales*, mars 1918.

cienne, le celtique du ligure. Et il demeure légitime de parler, comme au temps de Schœpflin, de période gauloise de l'histoire alsacienne, d'attribuer à « la Gaule », fait de géographie historique, les monuments d'Alsace antérieurs à l'occupation romaine.

Les sources et les monuments si nombreux de l'Alsace gauloise prennent, dans cette perspective, donnée par la géographie historique plus que par l'anthropologie, leur signification. Les sources grecques et latines désignent unanimement les Gaulois, nomment leurs « cités ». Les noms de lieux, les trouvailles, les monuments, témoignent de l'intensité du peuplement le long du Rhin gaulois. Les monuments que l'attention, populaire et savante, a le mieux retenus sont précisément ceux qui, ici, importent le plus. Ce sont les enceintes des avant-monts vosgiens qui dominent le vignoble et les terrasses agricoles. Les enceintes « païennes » d'Alsace ne se distinguent point des autres enceintes gauloises. Leur nombre seul, leur alignement au-dessus de la plaine et leurs dimensions sont remarquables. Dans les parties moyenne et septentrionale de la haute plaine rhénane, leur nombre et leur taille diminuent ⁽¹⁾. Le plus connu est le « Mur païen » du Sainte-Odile ⁽²⁾, qui se présente parmi les autres ⁽³⁾ comme un chef-lieu. L'attribution aux Gaulois n'est plus guère contestée ⁽⁴⁾. Le rôle seul de ces monuments demeure obscur. Qu'ils aient pu, au cours des siècles, servir d'abri provisoire, comme ont fait ailleurs, dans les villes mêmes, d'autres monuments d'un rang bien supérieur, c'est admissible. Un mur, comme une route, comme toute construction peut, au cours des temps, se prêter à des rôles successifs très divers ⁽⁵⁾. Mais il est invraisemblable, comme le montre O. SCHÖNEMANN, que les oppida gaulois des Vosges aient été construits comme refuges, surtout suivant la croyance répandue, contre les Alamans. Les interprétations diverses qui ont été offertes pour expliquer leur rôle se concilient assez bien, surtout en les appliquant au Sainte-Odile. Ces vastes enceintes étaient des capitales, locales ou centrales, choisies, comme l'ont été à l'ordinaire les acroïles, les capitoles, dans des sites de commandement. Les enceintes vosgiennes évoquent, comme celles de France et d'Europe centrale, toutes les occasions de se rassembler qu'avaient les Gaulois, militaires, politiques, religieuses ou autres. On voit ainsi ailleurs le roi Luern convoquer le peuple à un grand banquet dans une enceinte.

(1) Forschweiler, Dürkheim, Heidelberg.

(2) C. FEISTER, *Les Monuments de Sainte-Odile*, Annales de l'Est, et *Duché mérovingien d'Alsace*, Paris et Nancy, 1892.

(3) Galz, Firtischberg, Frankenburg, Wüstenberg, Landsberg, Kienberg, Heidenkopf, Purpurkopf, Girsbaden, etc., voir la *Carte archéologique d'Alsace* de WINKLER, 1887.

(4) J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, t. II, 2, 1913, ch. VI.

(5) Sur les rôles du limes en terre de Haute-Germanie et du limes en pierre de Rétie, voir J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918, ch. I.

Il y avait une liaison étroite entre les Vosges et les terrasses agricoles. Le nombre et les dimensions des enceintes attestent combien la population était dense. Il y a, dans le nom ou le site de presque tous les villages modernes de la bande agricole d'entre Ill et Vosges, quelque souvenir gaulois. Presque toute recherche en fait découvrir quelque nouveau. On a affirmé que les lieux de groupement gaulois étaient plus nombreux, encore que moins peuplés, que les villages d'aujourd'hui, et cette affirmation est accueillie sans surprise (1). Une route indigène sous-vosgienne, la principale des routes primitives de la haute plaine rhénane, unissait les montagnes et les terrasses, les vallées des affluents de l'Ill et les lieux de groupement. Les Gaulois connaissaient le régime urbain, avaient développé des industries, une civilisation originale. Entre la protection du marais rhénan et celle, plus constamment efficace, de la forêt vosgienne, dans la « meilleure terre de Gaule » selon César, elle s'implanta profondément, comme civilisation indigène définitive, celle qui choisit pour les siècles à venir, les sites et les sols.

L'occupation romaine. — NOUVEAUX HABITANTS PEU NOMBREUX. — Les façons dont l'occupation romaine intéresse l'histoire coloniale de l'Alsace et de l'Alemanie et le peuplement de la rive gauche du Rhin, sont, depuis la Renaissance, l'objet d'enquêtes. Notre siècle doit à ce grand effort quelques conclusions utiles, qui sont tenues pour acquises.

Il est d'abord établi que de l'entrée de la Gaule dans l'Empire romain ne résulte pas une intense colonisation italienne de la Gaule. La Gaule accueillit la langue et les institutions de Rome sans que sa population changeât. Les pays rhénans, qui servaient de base à la politique romaine en Gaule et en Germanie, furent les plus romanisés de l'Europe du Nord. Les gouverneurs, chefs militaires, et leur cortège, les légions et les fournisseurs y amenèrent plus d'Italiens qu'ailleurs. Mais les Italiens ne cachaient pas leur mépris, leur horreur des pays dont le ciel leur paraissait sombre et froid. Ils n'y venaient que par obligation. Ils ne s'y fixaient pas. Les Flaviens, qui étaient Helvètes, furent les seuls empereurs qui s'intéressèrent personnellement, profondément aux pays rhénans et danubiens.

Dans ces pays, la politique italienne se servait des indigènes, surtout des Gaulois. L'Empire romain appelait les concours. Il ne connaissait d'autres limites que celles de l'*imperium* des gouverneurs provinciaux. Des hommes de toute origine y prenaient part au gouvernement et aux affaires. Ils s'établirent où leur intérêt les retint. Près des relais et stations, des camps, des résidences officielles, le long de la voie romaine rhénane, se fixèrent des fournisseurs, des vétérans dotés et fonction-

(1) E. FABRICIUS, *Die Besitznahme Badens durch die Römer*, Heidelberg, 1905, p. 17 (sur les trente établissements celtiques du Kaiserstuhl).

naires en retraite (*beneficiarii*), des taverniers, des marchands d'esclaves.

Depuis que les Germains, habitants des basses plaines marécageuses du nord, anciens sujets des Gaulois, s'étaient révoltés contre leurs dominateurs, au temps des Cimbres et Teutons et des Suèves d'Arioviste, ils avaient pénétré dans les clairières hercyniennes. Ils avaient été attirés par la terre et le ciel des pays de l'ouest et du sud. Le gouvernement romain ne réduisit pas la Germanie. Il s'essaya, par efforts saccadés, à l'organiser en l'opposant à la Gaule. Des enclaves germaniques, restes de Teutons et de Suèves ⁽¹⁾, furent laissées sur la rive gauche du Rhin, terre de peuplement et d'assimilation. D'autres Barbares y furent établis de cette manière, « pour monter la garde, non pour être gardés », *ut arcerent, non ut custodirentur*. Tibère fixa ainsi comme colons officiels 40.000 Barbares ⁽²⁾. Les employeurs de la rive gauche du Rhin ont toujours trouvé de la main-d'œuvre, pour tous les genres d'entreprises, des Alpes suisses aux côtes frisonnes. Le roi de France entretenait, outre ses régiments suisses, vingt-cinq régiments d'« Allemands de France ».

La géographie humaine ne se trouvait pas profondément modifiée par la création politique, en Gaule belgique, de ces Germanies cisrhénanes, par l'intercalation de ces *pagi* barbares, « rapidement celtisés et romanisés » ⁽³⁾. Bien que les groupes barbares gardassent peut-être leur patois traditionnel, qui ne s'écrivait pas, et peut-être des restes de leurs habitudes amphictyoniques, de leur venue ne résultait qu'un nom officiel nouveau dans l'Annuaire administratif.

Les instruments préférés de la politique romaine étaient d'ailleurs les Gaulois, plus aptes à la comprendre, plus adroits à y collaborer. Au tournant du 1^{er} et du 2^e siècle de notre ère, un mouvement spontané de colonisation gauloise reflua par le haut Danube et le haut Rhin ⁽⁴⁾, vers les pays hercyniens du Mein et du Neckar, où les Suèves avaient détruit ou secoué la domination celtique. Les gouverneurs romains des provinces voisines de Haute-Germanie et de Rétie intervinrent au profit de ces serveurs gaulois des intérêts romains. Suivant l'usage romain ⁽⁵⁾, ils délimitèrent et lotirent officiellement le domaine de la colonisation d'outre-Rhin (champs *decumates*, c'est-à-dire lotissements publics, *agri decumati*). Ils y envoyèrent des procurateurs impériaux et des corps de garde. Le rôle romain de

(1) Les Triboques « enclave suève », C. PFISTER, Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1890, p. 23; cp. p. 17.

(2) SUÉTONE, Tibère, 9 : quadraginta millia dediticiorum trajecit in Galliam, iuxtaque ripam Rheni sedibus adsignatis collocavit.

(3) Rasch keltisirt und romanisirt, R. MUCH, Deutsche Stammeskunde, Leipzig, 1905, p. 109.

(4) TAGITE, Germanie, 29.

(5) C. THULIN, Corpus agrimensorum romanorum, I, I, opuscula agrimensorum veterum, Leipzig, 1913, figure 130 a.

l'Alsace, en particulier de la base militaire d'Argentorat, s'accrut ainsi.

Dans tous ces faits d'histoire coloniale des pays rhénans, on ne voit le principe de nouveautés ethnographiques profondes. Petits groupes germaniques distribués et encadrés sur la rive gauloise, colons gaulois apportant sur la rive germanique leur esprit d'entreprise discipliné par Rome, étaient surtout des forces romanisées, c'est-à-dire associées à l'œuvre romaine dans l'Europe du Nord.

Cette œuvre se préoccupait de peuplement, mais était avant tout un essai d'aménagement d'ensemble du paysage hercynien, à l'aide des points d'appui rhénans et danubiens.

Aménagements romains. — Les modes d'occupation romaine ne changèrent pas la population provinciale, mais furent de nature à influencer grandement sur le peuplement ultérieur.

1. Le premier fut la *statistique* et le *cadastre*. L'administration romaine usa de ces procédés avec une science technique dont on suit le progrès et la hardiesse envahissante d'Agrippa à Hadrien et au temps de Lactance. Les gouverneurs disposaient d'escouades de géomètres, dont les parties rectilignes du *limes* de la province de Haute-Germanie (1) et les autres bornages de même genre, découverts dans les bonnes terres décumates du haut Neckar, rappellent l'activité. La *décimation* était réservée aux bonnes terres; la *scamnation*, qui était un lotissement plus sommaire, qui s'accommodait d'approximations et d'irrégularités, suffisait ailleurs en Hercynie. Dans les pays rhénans, la décimation convenait. Des traces en ont été retrouvées, en Vetteravie (bas Mein), en Bade, comme en Afrique et en Italie (2). Le Rhin était une délimitation naturelle dont César avait apprécié l'opportunité (3). Des romanistes ont été tentés de retrouver, dans les chemins soigneusement alignés et orientés le long de la voie romaine, souvent rectiligne, de Bâle à Strasbourg, des traces de décimation romaine. Les alamanistes radicaux d'autrefois (4) repoussaient avec indignation l'idée de ces survivances. Les germanistes d'aujourd'hui en reconnaissent plus volontiers les traces et les effets en Germanie

(1) L'une d'elles a 80 kilomètres; voir R. GRADMANN, *Petermann's Mitteilungen*, 1899, carte.

(2) R. CAGNAT et V. CHAPOT, *Manuel d'archéologie romaine*, t. I, Paris, 1917, p. 58, n° 2; J. TOUTAIN, *Le Cadastre romain d'Afrique*, mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XII, 1908; ajouter, pour l'Italie, les travaux de LOMBARDINI.

(3) C. JULLIAN, *Vercingétorix*, Paris, 1908, p. 73. « Avant d'écrire ses commentaires, comme avant de commencer ses campagnes, il traça les limites géographiques qu'il assignait à la Gaule, et il n'est pas bien sûr qu'il n'ait pas été lui-même l'inventeur heureux de ces limites. Si le Rhin, depuis tant de siècles, passe pour être la fin de la Gaule, n'est-ce pas surtout parce que César a dit qu'il l'était et a voulu qu'il le fût? Et ayant ainsi dessiné ce pays, depuis les monts du sud jusqu'au grand fleuve, il a arrêté qu'il serait son empire. Mais, s'il le savait, il ne le disait pas. »

(4) A. SCHRICKER, *Strassburger Studien*, t. II, 1884, p. 319, et au début, à propos du Landgraben.

romaine (1). Bien des sites et plans de villages à noms allemands ont succédé à des installations romaines, aussi bien qu'à des groupements celtiques (2). Les souvenirs cadastraux de l'administration romaine surprennent moins qu'ailleurs dans la haute plaine rhénane, où le travail de castramétation se poursuit cinq siècles, de César à Stilicon.

2. Les travaux publics, entrepris par les gouverneurs des provinces romaines où se développeront l'Alsace et l'Alemanie, ont été particulièrement nombreux dans ces pays d'intense romanisation. Ils ont été très étudiés, depuis l'impulsion du COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES et de la COMMISSION DE TOPOGRAPHIE DES GAULES, au Ministère de l'Instruction publique.

Ils se distribuaient, au voisinage du principal d'entre eux, les voies romaines, créées et entretenues par l'État et les municipalités. Le tableau du réseau des voies romaines d'Alsace, que les sources et la recherche permettent de construire aujourd'hui, est près de la perfection (3).

Une distinction y importe qui eut une grande influence sur les mouvements des Barbares. Au pied des Vosges, zone du peuplement indigène, ne passaient que des voies d'intérêt local, voies de jonction et d'exploitation, développement de pistes et voies antérieures. La principale voie romaine longeait le Rhin, sur les terrasses caillouteuses, entre l'Ill et le Rhin, dans la zone d'élevage, où les services de relais et de véhiculation postale trouvaient le plus de commodités. Le Rhin lui-même portait une flotte. Son cours et les embouchures des affluents furent en partie corrigés. Le long de la grande voie ripuaire se multipliaient les camps, les castels, les stations, les baraquements forains (*canabæ*), les maisons ou palais des fonctionnaires romains. La *Notitia* de l'an 400 a gardé leur silhouette. Leurs toits rouges, que rappellent des noms de lieux, ont affirmé avec éclat l'autorité romaine et excité la fureur barbare. A la principale station, Argentorat, confluaient la voie des Trois Tavernes (Saverne), qui venait de la Gaule parisienne et Belgique, franchissait le Rhin et conduisait au Danube.

Les travaux publics romains eurent, sur la vie et l'histoire coloniale des pays rhénans, une action silencieuse, mais bien plus profonde que les épisodes bruyants des guerres civiles, sociales, religieuses et barbares, auxquelles le principal, la voie romaine, imposa même une direction et survécut.

(1) Voir les publications du MUSÉE CENTRAL DE LA GERMANIE ROMAINE à Mayence, et de la COMMISSION DE LA GERMANIE ROMAINE à Francfort; sur les terres restant en *allmend*, au delà d'un *limes*, voir K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 494.

(2) O. SCHLÜTER, *Deutsches Siedelungswesen*, Strasbourg, 1912.

(3) En dernier lieu, C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912; M. BERNIER et V. CHAPOT, article *Via*, Dictionnaire des antiquités.

3. Aux travaux publics s'ajoutaient des entreprises privées, d'intérêt particulier ou général : habitations d'un luxe croissant jusqu'au III^e siècle ⁽¹⁾, monuments civils et religieux, tombeaux, thermes, comme ceux de Niederbronn, retrouvés en 1593 ⁽²⁾.

Dans ces entreprises, locales, distinctes de celles de l'État romain où se reconnaissent des formules et une main-d'œuvre cosmopolites, se marque le résultat principal de l'occupation romaine en haute plaine rhénane, aussi important qu'un peuplement nouveau : l'éducation spontanée des indigènes.

Les Gallo-Romains. — RELATIONS NOUVELLES. — Les Gaulois apportaient les meilleures dispositions à recueillir des fruits au voisinage romain. César les montre s'empressant aux nouvelles le long des routes. On imagine sans invraisemblance la curiosité conduisant les Gaulois des pentes et terrasses sous-vosgiennes vers cette grande route impériale, qui longeait le Rhin. Il y passait un convoi ininterrompu de personnes et de choses instructives : fonctionnaires civils et militaires, de toute origine et condition, colporteurs syriens, *numeri* d'auxiliaires germains dressés à la romaine, troupeaux d'esclaves pour le marché de Rome, chaînes de prisonniers barbares. L'énumération se déploierait aisément. Le seul passage du gouverneur, entouré de comtes et d'assesseurs, suivi de secrétaires, d'interprètes, de hérauts, de licteurs et appariteurs, d'esclaves, de train des équipages, était un enseignement vivant. Celui d'une légion en bon ordre, avec ses enseignes, sa hiérarchie, son train de combat, apportait une invitation, un appel. Celui de corps de prêtres des divers cultes du panthéon de Rome, un trouble intellectuel, qui ouvrait l'imagination aux vues générales sur la divinité et sur l'humanité.

Aussi bien l'ascendant romain ne s'exerçait pas librement, il s'imposait. Des obligations, qui allaient croissant au point de devenir, au IV^e siècle, intolérables, mettaient les Gaulois de la province en rapport avec le fisc, avec le juge, aux stations de la voie romaine. Les prestations, les corvées, les redevances et fournitures exigeaient qu'on apprît la langue commune, le latin, qu'on fit personnellement connaissance avec des représentants, de tous degrés et genres, de la loi romaine.

Mais l'intérêt y suffisait. La Gaule de l'Ill et des terrasses agricoles était, pour les passagers et habitants de la voie romaine, une zone de ressources. Des rapports commerciaux s'établirent spontanément, entre ces mondes de producteurs et de consommateurs juxtaposés. A côté du camp militaire romain d'Argentorat, un quartier gallo-romain se développa, à l'ouest, près de la voie romaine, comme à Mayence, comme à l'ordinaire en tout site urbain où les échanges rapprochent indigènes et étrangers.

(1) A. GRENIER et G. LAFAYE, art. *Villa*, Dictionnaire des antiquités, 1917.

(2) C. MEHLIS, *Aus Niederbronn's alten Zeiten*, Strasbourg, 1901, ch. II.

Accroissement de la densité et de l'attachement au sol. — Car le commerce fit autant que la paix romaine prospérer la Gaule rhénane. Dans la zone horticole, la culture des fruits méditerranéens fit croître une population de Gaulois vignerons⁽¹⁾. Le cycle nouveau de faits géographiques, ouvert par l'occupation romaine, fut profitable au peuplement indigène⁽²⁾. L'entretien des légions, les nombreuses allocations officielles fournies en nature, sollicitaient l'activité locale⁽³⁾. Comme en Limagne, en Séquanais, les Gaulois romanisés descendirent des oppida des hauteurs et multiplièrent dans les plaines agricoles. La paix assurée, la mise en valeur nouvelle du sol favorisèrent, comme plus tard au ^{xviii}^e siècle, quand la justice du roi de France succéda au trouble du Saint-Empire allemand, toutes les vertus de fécondité. Les auteurs, tentés d'ordinaire par des épisodes historiques plus bruyants, ne parlent que furtivement de ce progrès indigène⁽⁴⁾, dont les inscriptions, les restes de monuments et les noms de lieux en *weiler* (*villare*) laissent deviner l'ampleur.

Le gouvernement romain des meilleurs siècles, justement confiant dans la force attirante, que la civilisation latine exerçait en Gaule, traitait avec libéralisme les traditions indigènes de religion, de langue, et avec considération les usages gaulois. Des empereurs portaient des surnoms empruntés au costume gaulois⁽⁵⁾. La légion, la hiérarchie civile, toutes les sources de l'honneur et du bien-être, étaient ouvertes. Ce ne fut pas seulement « la loi anthropogéographique de la continuité d'occupation » des bonnes terres⁽⁶⁾ qui accrût l'attachement gaulois au sol gallo-romain, ce fut la croyance, célébrée en Gaule avec le plus de ferveur, que l'entrée dans l'Empire romain avait marqué le terme heureux de l'évolution terrestre. Il ne suffit pas de parler de la persistance de l'*influence latine* dans les régions rhénanes. Il faut évoquer les *porteurs de cette influence*, leur attachement au pays amélioré par elle, les Gaulois devenus Gallo-Romains, qui surent garder vivants, à travers toutes les sortes de crises sociales non seulement les noms des rivières, des collines, la distribution des exploitations rurales en villages (*weiler*), mais l'art de restaurer l'ordre dans les lieux troublés par des passages et des établissements barbares. Créer l'attachement gallo-romain aux terres rhénanes fut

(1) Sur le groupe des fruits « celtiques » de l'Alsace, Ch. GÉRARD, *L'ancienne Alsace à table*, Colmar, 1862, p. 211, ch. VIII; J. HOOPS, *Waldbäume und Kulturpflanzen*, Strasbourg, 1905, ch. XIII.

(2) C. JULIAN, *Histoire de la Gaule*, t. IV, Paris, 1914.

(3) Cp. dans l'Alsace de l'ancien régime français, les effets du roulage, P. VIDAL DE LA BLACHE, *La France de l'Est*, Paris, 1917, p. 47-58.

(4) AMMIEN MARCELLIN, XXX, 3, Basileam, quam appellant accolae Robur; voir ZOSIME, I, 30, *Les Populations celtiques de la région rhénane*!

(5) Voir D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les Celtes*, Paris, 1904, 8^e leçon.

(6) Das Gesetz kontinuierlicher Siedlung, FABRICIUS, *Die Besitznahme Badens*, Heidelberg, 1905, p. 6.

peut-être la principale œuvre coloniale romaine en Europe du Nord. La participation à la vie romaine développa, chez les Gaulois du Rhin, une « fermeté » adroite, *firmitas* ⁽¹⁾, une sociabilité avertie, un attachement souple. Les Gaulois de la principale zone de commandement romain dans l'Europe du Nord étaient, entre tous, les plus habitués et les plus aptes à comprendre et à traiter les Barbares, aux temps où l'anarchie vint à faciliter également aux uns le désordre, aux autres la résistance.

(1) ISIDORE DE SÉVILLE, *De proprietatibus gentium*, ed. Th. MOMMSEN, Mon. Germ. hist. Auct. antiq. XI, p. 389-390.

§ 7. — PASSAGES ET ÉTABLISSEMENTS DE BARBARES LA FORTIFICATION LOCALE ET LE RÉGIONALISME

Les invasions, faits d'histoire coloniale.

Passages.

Établissements. — Mentions d'établissements alamans : en Alsace, sur la rive gauche du Rhin, en Gaule orientale. La nomenclature du Cosmographe anonyme de Ravenne, source principale. Les Alamans dans les zones d'élevage.

La fortification locale. — Fortification officielle. Fortification privée. Son efficacité.

Régionalisme. — Régionalisme officiel. Régionalisme de fait. Toparchies. Le régionalisme et les changements dans la langue et la civilisation.

Les invasions, faits d'histoire coloniale. — Entre l'Alsace gallo-romaine et l'Alsace du Saint-Empire, au parler germanique, le contraste est grand. Le passage de l'une à l'autre n'est pas clairement saisissable dans les sources, du ^v^e au ^x^e siècle. Il n'a paru, à l'ordinaire, aux chercheurs du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècle, explicable que par un bouleversement ethnographique en deux temps : une retraite latine, un remplissage germanique. La question fut donc alors de savoir à quels envahisseurs germaniques attribuer le germanisme alsacien. On distingue trois périodes dans cette recherche.

Dans une première période, de BEATUS DE RHINAU, au ^{xvi}^e siècle, à SCHŒPFLIN, au ^{xviii}^e, aucun choix ne prévalut.

Des *Alamannicæ antiquitates*, de 1723, à l'*Alsatia illustrata*, Schœpflin inclina de plus en plus, sans avoir trouvé de preuves nouvelles, et pour des raisons qui ont fait soupçonner sa bonne foi ⁽¹⁾, à choisir les Alamans, dont le souvenir plaisait à ses protecteurs de Bade.

Le renom de Schœpflin suffit à assurer la théorie alamaniste, si bien que la réfutation par E. DETROYES, en 1865, est demeurée presque oubliée. Les Alamanistes de la troisième période, depuis 1871 ⁽²⁾, n'ont offert aucun texte, aucune sollicitation de texte, que

(1) E. DETROYES, *L'Alsace au ^v^e siècle était-elle almanne ?* Revue cath. d'Alsace, 1865, p. 489, p. 536, n. 5 ; Cp. C. PFISTER, *J. D. Schœpflin*, Nancy et Paris, 1887, p. 108 (à propos de l'*Historia Zaringobadensis*).

(2) O. LORENTZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871 (1^{re} édition).

n'eût déjà proposée Schœpflin. Ils ont seulement parlé plus fort et enseigné avec une discipline plus efficace. Une « période alamane » comprenant le ^v^e siècle (409-536) s'est ainsi glissée et « fixée » ⁽¹⁾ dans l'historiographie contemporaine de l'Alsace. Elle est devenue bientôt, pour les panégyristes du germanisme en Alsace, la principale.

En reprenant, l'esprit libre, les auteurs latins et grecs du ⁱⁱⁱ^e au ^{vi}^e siècle, on découvre quel anachronisme il y aurait risque de commettre en se figurant avec simplicité l'Empire romain et les groupements barbares comme des termes comparables, les « Romains » et les « Germains » comme des races distinctes et ennemies. On y voit la tradition romaine, puis chrétienne, qui essaie d'envelopper l'humanité dans un même ordre terrestre ; des hommes de moins en moins adroits à la représenter ; l'unité politique alterner avec le régionalisme, et des essais de compromis entre l'Empire unitaire et la souveraineté locale.

Les invasions du ⁱⁱⁱ^e au ^v^e siècle, c'est-à-dire les faits d'histoire coloniale, s'y mêlent et obscurcissent. Une formule géométrique, un système de principes ne conviennent pas ici. Quand un empereur, Caracalla ou Constance, traite avec les Alamans, il y a péril à décider si c'est par faiblesse, par charité, par tactique, par impuissance ou par générosité. Tous ces genres se rencontrent chez le même politique. Probus, le plus vigoureux vainqueur, parle avec le plus de complaisance de désarmement et de pacifisme. Julien agit, par humanisme, comme Gratien, par christianisme. Il n'est pas aisé de dégager ici et suivre une histoire coloniale.

Il convient donc surtout d'isoler, pour les grouper en classes particulières : 1^o tous les témoignages sur les passages et sur les établissements barbares ; 2^o sur les genres d'accueil rencontrés auprès des anciens habitants et les rapports entretenus avec eux.

Passages. — La première distinction qui importe est celle des passages et des établissements ; des deux séries d'épisodes, les passages sont les plus bruyants et les moins utiles.

ⁱⁱⁱ^e siècle. — Les invasions du ⁱⁱⁱ^e siècle ont été les grandes invasions ⁽²⁾. Jamais les guerres religieuses, civiles et sociales, n'ont procuré aux Barbares autant de complicité dans l'Empire, qui jamais n'offrit moins de préparation intérieure pour les repousser ou les absorber.

Beaucoup de bandes traversèrent vraisemblablement l'Alsace en suivant les voies romaines par Saverne et le carrefour de Bâle. Les

(1) Die Feststellung der alemannischen Periode, dans A. SCHRICKER, *Strassburger Studien*, II, Strasbourg, 1884, p. 388-390.

(2) Sur leur confusion avec celles du ^v^e siècle, voir A. COVILLE, *Crocus, roi des Alamans*, Mélanges littéraires publiés par la Faculté des Lettres, Clermont-Ferrand, 1910, p. 34.

passages attestés sont cependant en très petit nombre ⁽¹⁾. Ceux que réprimèrent Caracalla, Alexandre Sévère, Maximin, n'avaient peut-être pas intéressé l'Alsace ni ceux du temps de Claude et d'Aurélien. Les trombes du temps de Gallien, de Probus, de Carus et de ses fils, de Maximien Hercule et Constance Chlore l'atteignirent, mais on ne sait à quel degré. On n'attribue plus aujourd'hui indistinctement à des passages de Barbares toutes les ruines et tous les dépôts monétaires ⁽²⁾. Les chrétiens haïssaient plus que les Barbares les sanctuaires païens ⁽³⁾. Les paysans haïssaient, autant qu'eux, les villes, qui perdirent alors leurs noms et prirent des noms ruraux, ceux des *pagi*. Cependant il est vraisemblable que l'Alsace eut une part des ruines que les Germains apportaient « en Gaule », en général ⁽⁴⁾.

L'Empire résista par des improvisations. Les empereurs gaulois de Mayence contribuèrent à conserver, contre les Alamans, l'Alsace gallo-romaine.

iv^e siècle. — La tétrarchie impériale et le christianisme fondèrent, au iv^e siècle, un ordre nouveau, respectueux des progrès régionaux. Le iv^e siècle reconnut, à la Gaule, un César ; aux Alamans, une « terre génitale ». Au iii^e siècle, il est question des Alamans ; au iv^e, de l'Alemanie.

Cette politique de fixation et de régionalisme officiel diminua la série des passages barbares. Mais, quand elle chancela, la série recommença. L'Alsace fut traversée par des bandes alamanes au temps des guerres entre les successeurs de Constantin. Une bande lenticienne se glissant entre Julien et Bainobaud atteignit Lyon ⁽⁵⁾. La bande que Jovin détruisit à Scarpone, en 366, avait traversé le Rhin gelé, sans doute de Pforzheim à Saverne. D'autres bandes forcèrent le passage de Bâle, au temps de Valentinien, de Gratien, qui en détruisit une grande à Argentaria ⁽⁶⁾.

v^e siècle. — La défaillance définitive du pouvoir central de l'Empire fut la marque du v^e siècle. Mais la résistance aux bandes de passage, organisée par les pouvoirs locaux, ne fut pas moins énergique, et les rapports entre les groupements barbares que ces pouvoirs surent organiser moins efficaces contre elles.

Parmi les bandes de 406 qui, parties du Rhin, atteignirent l'Espagne et l'Afrique, les Alamans ne sont pas cités. Mais les Suèves, qui s'y

(1) Toute la bibliographie des sources littéraires est décrite par J. D. SCHÆFFLIN, *Alamannicæ antiquitates*, Strasbourg, 1723, caput II.

(2) A propos du trésor de Tayac, voir A. BLANCHAT contre R. FORRER, *Revue des Études anciennes*, 1910. Cp. A. COVILLE, *loc. cit.*, p. 25.

(3) Abbé BOUCHEY, *Recherches historiques sur Mandeure*, Besançon, 1862, t. II, p. 897.

(4) *Germanorum vastationibus Gallia diripiebatur*, LAMPRIDE Al.-Sév. 59.

(5) Ou Yverdon, voir SCHÆFFLIN, *Alamannicæ antiquitates*, Str., 1723, p. 40, n. b.

(6) Non Horbourg, mais Arzenheim, voir C. PFISTER, *Revue d'Alsace*, 1912.

joignirent et gagnèrent l'Espagne, étaient vraisemblablement des Alamans.

Attila entraîna des Alamans qui, avant et après le désastre des Champs Catalauniques, à l'aller et au retour, passèrent vraisemblablement par le carrefour de Bâle ⁽¹⁾.

Les bandes alamanes, que l'empereur Avitus, au dire de Sidoine Apollinaire, repoussa du Rhin en quelques semaines, touchèrent vraisemblablement l'Alsace.

Celles que le duc alaman Gibuld entraîna jusqu'à Troyes firent la dernière incursion alamane mentionnée, à moins qu'on ne considère les expéditions de pillage des Souabes des temps ultérieurs comme la suite de la série des passages alamanes.

Établissements. — Toutes ces mentions de bandes alamanes, que l'on voit passer, taillées en pièces ici, ailleurs réussissant à ramener des captifs et du butin, n'intéressent pas profondément l'histoire coloniale de l'Alsace. Des bandes ont pu laisser des colons au passage. On ne peut fonder sur leur mention une théorie ethnogénique de l'Alsace, surtout radicale et exclusive. Seules les mentions précises d'établissements alamanes en Alsace peuvent avoir une signification. En les dénombrant, on distingue trois genres, d'utilité inégale, et que l'on peut ranger d'après leur degré de précision géographique.

I. MENTION D'ÉTABLISSEMENT ALAMAN EN ALSACE. — Il n'y a dans les sources qu'une mention explicite d'établissement alaman en Alsace.

Quand Constance se trouva seul empereur, il ne nomma point de César en Gaule. Un César s'y leva. Le duc alaman Chnodomar franchit le Rhin, battit le César Magnence et son frère Décence. L'empereur Constance accorda aux Alamans une bande de terre gallo-romaine, large de 8 milles, le long du Rhin ⁽²⁾. Des Alamans agriculteurs s'établirent plus loin, sur les terrasses entre Saverne et Strasbourg (AMMIEN MARCELLIN, XVI, 11). Le Rhin servit de base à des incursions alamanes plus audacieuses, dans la Gaule parisienne, celles qu'un nouveau César Julien, reconnu à la fois par Constance et par la Gaule, vint réprimer.

Julien restaura Saverne. Il organisa des corvées de moissonneurs militaires (*stationes agrariæ*) pour enlever aux Alamans leurs récoltes. Puis, par sa victoire d'Argentorat, il anéantit l'armée de Chnodomar et les colonies d'Alamans autorisées par Constance.

Ainsi l'unique mention explicite d'une colonisation alamane en Alsace se termine par un désastre et un anéantissement, qui ne laissent pas de place au doute.

Mais Ammien Marcellin ajoute que les convoitises alamanes persis-

(1) E. DETROYES, Revue catholique d'Alsace, 1865, p. 399.

(2) V. WIEGAND, Beiträge zur Landes- und Volkskunde Elsass-Lothringens, I, 3. 1887, p. 12 (bibliographie).

taient. Et cette remarque suffit à justifier l'intérêt accordé à des mentions, moins précises, d'établissements alamans sur la rive gauche du Rhin et en Gaule.

2. MENTIONS D'ÉTABLISSEMENTS ALAMANS SUR LA RIVE GAUCHE DU RHIN.

— César avait admis des colons suèves sur la rive gauche du Rhin. Tibère y avait fixé 40.000 déditices. Constance y avait appelé des Alamans; Valentinien, des Burgondes; Julien y admit des Francs. La couverture rhénane, que le gouvernement romain, pendant cinq siècles, entretint, comprit toujours, quelle que fût l'organisation militaire, de forts contingents de recrues et auxiliaires barbares, parmi lesquels, en particulier au temps de Probus et de Julien, figurèrent des Alamans.

Mais il n'est pas possible d'y déterminer la part alamane et rien ne contraint à admettre que les Alamans aient jamais pu librement accroître cette part, aux dépens soit des Gallo-Romains, soit d'autres contingents germaniques.

On ne voit des Alamans, établis ainsi « sur la rive romaine du Rhin », qu'après le passage des Huns. Le fait est connu par Sidoine Apollinaire. Mais pour l'interpréter, il ne suffit pas de lire les seuls vers (poème IV, 369) que citent Schœpflin et ses disciples outranciers, où Sidoine montre les Alamans « citoyens ou vainqueurs, buvant l'eau du Rhin sur les deux rives (1) ». Il faut lire l'œuvre entière de Sidoine, ses poèmes et ses lettres. On y voit à la fois la grande étendue d'informations du poète dans la géographie coloniale de son temps, et la pauvreté de son invention verbale. Les mots *trux*, *ferox*, qu'il applique aux Alamans, sont, dans la langue de Sidoine, des adjectifs ternes, répétés avec obsession et appliqués à de nombreux barbares. Ils ne sont pas particuliers aux Alamans. Les portraits célèbres des Francs et des Huns (poèmes VII, v. 237-252, et XXII, v. 239) ont un autre relief. On voit, d'ailleurs, Sidoine tenir toujours le Rhin pour fleuve gaulois et limite de la Gaule (poème VII, v. 208). S'il montre les usurpations alamanes à l'avènement d'Avitus, c'est à cause de leur caractère exceptionnel et scandaleux, c'est pour glorifier la répression et la victoire de l'Empereur, c'est-à-dire la délivrance de la rive gallo-romaine : Alamans, Francs, Saxons, Chattes, ont été vaincus en quelques semaines (poème IV, v. 389-392).

Legas, qui veniam poscant, Alamanne, furoris.

Les louanges hyperboliques dont Sidoine, comme tant d'autres en tous siècles, orne ses dédicaces et ses récits, ne diminuent pas, chez Sidoine comme chez les autres, la valeur d'affirmations précises. L'alamanisme ne résiste pas à une lecture des œuvres entières.

(1) Cp. Detonsus Vachalim bibat Sicamber, poème IX, 31.

Dans l'œuvre de Sidoine, les Alamans paraissent toujours, d'ailleurs, comme dans celle d'Ammien, tournés, par convoitise, vers des terres et des cieux plus cléments que les clairières hercyniennes.

Aussi est-il légitime de tenir compte des textes qui mentionnent la présence stable d'Alamans « en Gaule », c'est-à-dire — dans une mesure aussi difficile à trouver que lorsqu'il s'agit de « la rive romaine du Rhin » — en Alsace.

3. MENTIONS D'ÉTABLISSEMENTS ALAMANS EN GAULE. — On pourrait, de quelques-unes de ces mentions, tirer des conclusions forcenées. « Les Gaules, écrit VOPISCUS, sont devenues une possession germanique », *a. Germanis possessæ* (Vita Probi, 12) ⁽¹⁾. « Les Alamans, dit OROSE (VII, 21), se promènent à travers les Gaules », *Alamanni Gallias pervagantes*.

Des conclusions semblables ont été tirées de la lettre de SAINT JÉRÔME à Agérouchias sur la monogamie, où le pieux solitaire de Bethléem annonce, en appendice, l'invasion des Gaules jusqu'aux Pyrénées (en 406) par les païens Vandales, Alains, Suèves, etc. et s'interroge, plein d'anxiété, sur l'avenir du christianisme en Occident. C'est sur ce seul texte que se sont édifiées la théorie des « grandes invasions » en Gaule au début du v^e siècle, et la thèse alamaniste de Schœpflin ⁽²⁾ et de ses successeurs radicaux.

A l'origine de ces thèses, il y a une confusion entre la zone de pillage et celle de colonisation. Il n'y a pas plus de raison d'attribuer à la « domination » alamanne les terres où la présence d'Alamans est citée, qu'il n'est fait pour les Huns, Saxons, Normands, Hongrois, Sarrasins. Par leur facilité de déplacement et l'étendue de leur zone de pillage, les demi-nomades créent une impression d'ubiquité.

Les alamanistes modérés laissent prévaloir la distinction entre la zone de domination (Reich) et celle de l'occupation coloniale (Stamm) ⁽³⁾, et attirent l'attention sur d'autres sources.

Le droit d'appeler à son service des auxiliaires, colons, gendarmes barbares, cessa au III^e siècle d'être un privilège du pouvoir central de l'Empire romain. Les municipes reçurent ce droit et les grands propriétaires le prirent. Ils préféraient les gardes étrangers, censés plus dociles, plus fidèles, plus redoutables aux Bagaudes et aux agents impériaux. Les grands, aux IV^e et V^e siècles, avaient un château fort, des immunités, une politique personnelle, intérieure et extérieure. Leur droit de recrutement ne connut plus de bornes. C'est à cet usage, d'origine officielle, d'« hospitaliser » des miliciens, municipaux ou privés, que l'on attribue de nos jours le nom des bourgades

(1) Voir la carte I d'A. SCHIBER, *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen*, Strasbourg, 1894.

(2) Voir la dissertation critique d'E. DESTROYES. Rev. cath. d'Alsace, 1865.

(3) H. WITTE, *Zur Geschichte des Deutschtums im Elsass*, Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde, X, 4, 1897, p. 315.

où s'est conservé le nom de Taifales, de Marcomans, d'Alamans ⁽¹⁾. Les noms de ce genre sont fréquents en Rétie, où une colonisation officielle intense appela beaucoup de Suèves et Lentiens alamans ⁽²⁾. Ils sont fort rares et d'origine diverse en Alsace ⁽³⁾. Parmi les auxiliaires d'origine variée, que les Gallo-Romains d'Alsace avaient à leur portée, et que le commerce des esclaves les avait habitués à juger, on est porté à admettre qu'il y eut des Alamans. Les « royaumes alamans » se trouvaient échelonnés aux degrés divers entre la sauvagerie et la vie policée. Ceux qui étaient voisins du Rhin, les Mattiaques, les Brisigaves, étaient romanisés. Ils cultivaient. Ils construisaient. Les garnisaires alamans en Gaule devinrent de bons Gaulois ⁽⁴⁾. Mais un flux barbare apportait derrière eux de nouveaux Alamans, dont l'anarchie des Gaules au v^e siècle, comme l'anarchie de l'Empire au m^e siècle, favorisait l'audace.

Le Cosmographe anonyme de Ravenne. — La principale source dont s'est inspirée et autorisée la cartographie historique pour colorier d'une teinte plate une « Grande Alemanie », étendue fort avant en Gaule orientale, à l'ouest des Vosges et du Jura, est une énumération de cités attribuées aux Alamans, *Alamannorum patria*, par le COSMOGRAPHE ANONYME DE RAVENNE. Parmi ces cités se trouvent des noms alsaciens connus : Argentorat, Brisac, Saverne ; d'autres noms connus sont situés plus avant en Gaule : Besançon, Langres. D'autres enfin ne sont pas identifiés, et poussent bien plus loin encore la tache coloriée alamane sur la carte de Gaule, comme Nantes (Nançois [Meuse] ou Nantua [Monts Jura]).

Plusieurs circonstances précisent le sens et la portée du précieux passage du Ravennate anonyme.

L'œuvre du RAVENNATE est une de celles qui permettent de mesurer le déclin de la géographie depuis Strabon et Ptolémée. Dès le iv^e siècle, la géographie s'était réduite à de sèches notices, listes de provinces, nomenclature de villes, dont la valeur dépendait de celle des cadastres, annuaires officiels, cartes routières qui servaient de sources. La décadence du pouvoir central frappa beaucoup la géographie — comme l'historiographie — fondée sur l'activité administrative. Les catalogues de noms géographiques dressés, après la ruine de l'Empire d'Occident, dans le monde mouvant qui suivit, ne pouvaient plus être que des assemblages fragiles. Ils sont impropres à fonder une cartographie solide. La liste du Ravennate s'offre avec une raideur qui n'est pas un signe de vie et de vérité ⁽⁵⁾. L'usage de

(1) G. BLOCH, *La Gaule romaine*, Paris, 1900, p. 297, Le service militaire et le nouveau système défensif.

(2) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 207.

(3) J. CRAMER, *loc. cit.*, liste des noms de lieux en Schwab et en Lenz.

(4) ZOSIME, II, 54.

(5) V. A. JACOBS, *De Gallia, ab Anonymo Ravennate descripta, disseruit. tabulamque addidit, ad doctoratum in Facultate Litterarum Parisiensi promovendus*,

confondre dans des listes, sur des cartes, des données de tout âge, provenance et valeur, que l'on voit naître alors, s'est implanté si profondément dans la cartographie qu'il n'a pas encore disparu. Il y a autant de manque de critique à cartographier aujourd'hui, qu'autrefois à admettre dans une liste, des noms dont l'origine et la durée ne sont pas indiquées. Avant d'admettre Besançon et même Argenterat dans la patrie des Alamans, quelques questions préalables seraient de mise. La « patrie des Alamans », suivant l'expression du Ravennate, leur « terre génitale », suivant celle d'Ammien Marcellin, est à l'est de la Forêt-Noire, qui en fut la limite occidentale, *Westergau*. C'est là que l'Alemanie se confina quand à son pourtour surgirent, dès le temps mérovingien, des duchés et évêchés aptes à la réduire et à la définir. L'Alemanie regagna alors sa base, la Souabe, et il apparut que les régions du carrefour de Bâle auxquelles ce nom s'était appliqué et sur lesquelles il persiste à planer vaguement, n'avaient été que partiellement atteintes par les mouvements alamans.

Les mentions d'établissements alamans en Gaule ont justifié des enquêtes, sur les traces possibles de leur présence ancienne, menées sur les habitants modernes des lieux cités, sur les noms de lieux et de personnes, sur les tombes anciennes. Toutes ces enquêtes, en particulier en Alsace, ont abouti au dilemme : ou les Alamans n'étaient pas des Germains, ou ils ne prévalurent pas sur la population indigène. Les théories d'autrefois sur les « vainqueurs » et les « vaincus » se sont mal accommodées des découvertes faites. On voit ces hommes censés en lutte reposer côte à côte dans les tombes ⁽¹⁾. Les noms en *heim* et en *ingen*, appartenant au germanique, peuvent être indifféremment attribués, au point de vue de la linguistique, à tous les groupements, et l'ont été en effet, par PERRECIOT, W. ARNOLD, PERNOR. Mais les noms en *weiler*, *villiers*, sont gallo-romains, comme l'a démontré H. WITTE, et témoignent de la persistance au pied des Vosges, dans le vignoble et sur les terrasses agricoles, d'une population gallo-romaine, dont les Alamans n'avaient ni le pouvoir ni le goût de modifier la distribution et le genre de vie. La colonisation germanique en Europe centrale fut une longue histoire. Un siècle ne suffisait pas à en franchir les étapes, à passer de la vie errante (*lose Siedelung*) à l'exploitation méthodique (*Ausbau*) ⁽²⁾. Si des Germains alamans se fixèrent en Alsace et dans les cités qu'énumère le Ravennate, ils durent rechercher le genre de terres que réclamait leur genre de vie, et que

Parisiis, 1858, I, Codices, editiones, opuscula ; II, Cosmographiæ de Gallia caput, nomenclumque geographicorum, qui in eo citantur, interpretatio ; III, Qui fuerint, aut cujus ætatis, auctores quorum auxilio usus est Anonymus in Gallia describenda ; IV, Tabula geographica. Voir surtout le chapitre III.

(1) Comme R. FORRER les a rencontrés, en 1901, à Stützheim.

(2) R. KÖTZSCHKE, *Quellen und Begriffe der historischen Geographie*, p. 246 ; Cp. J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 36-44, Ansiedlung.

leur indiquaient les « lois de la nature des choses », dont parle en cette occasion Montesquieu (*Esprit des Loïs*, xxx, 8, 9).

Les Alamans et la zone d'élevage. — Plusieurs auteurs contemporains des établissements alamans font connaître avec précision les préférences coloniales et le genre de vie particulier des Germains alamans. Les Alamans s'écartaient des villes comme de « cimetières grillagés » (1). Quand ils s'établissaient dans une « cité » au sens politique ancien du mot, ils n'occupaient que ses « territoires », *territoria earum habitare* (2). Ces caractères ne s'appliquent pas aux Alamans civilisés par la fréquentation des Gallo-Romains rhénans, mais aux Germains nouveaux d'Alemanie, vivant surtout d'élevage et de chasse, dans le demi-nomadisme décrit par Tacite. Ceux-ci n'ignoraient ni l'agriculture, ni la propriété foncière, ni certaines industries agricoles (3). Mais ils recherchaient surtout, comme les pasteurs des autres continents, sans cesse des pâturages nouveaux. Ils aimaient surtout la « lande ». Ils rêvaient, comme terre promise, la pâture, qui prend avec eux dans l'histoire et la littérature une place nouvelle. Ils aimaient à se distribuer dans les prairies humides qui longent les rivières,

Al over de groene Heiden,
Al over de Heiden.

Un régime nouveau s'introduisit avec ces habitudes d'éleveurs, pour qui la richesse transmissible est surtout le troupeau (vieh, fief). La cavalerie, le droit de fodrum, la deprædatio, l'hippophagie, la réglementation des droits sur les marches, celles des formes d'occupation des vastes communaux (*almend*) autour des cités et amphictyonies hercyniennes deviennent, dans l'histoire économique, des chapitres importants. Un germaniste célèbre de Strasbourg, J. SCHILTER, constatant la prédilection des Alamans pour les zones d'élevage indivises, qui s'opposaient, en Hercynie plus qu'ailleurs, aux terres appropriées et cadastrées, dérivait le nom même des Alamans de leur habituelle localisation dans l'*almend* des cités.

On peut suivre, de siècle en siècle, la réputation de bons éleveurs acquise par les Germains alamans. Probus, leur vainqueur, se félicitait, devant le Sénat romain, des améliorations dans l'élevage que sa

(1) AMMIEN MARCELLIN, XVI, 2, 12; J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 277, bibliographie des commentaires de ces passages : ipsa oppida ut circumdata retiis busta declinant. Ajoutons que les villes gallo-romaines étaient en effet entourées d'une ceinture de tombeaux et de cimetières surtout au voisinage des voies d'accès.

(2) AMMIEN MARCELLIN, *loc. cit.* : Barbaros civitates possidentes territoria earum habitare, nam ipsa oppida ut circumdata retiis busta declinant. Voir tout le passage.

(3) J. Hoors, *Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum*, Strasbourg, 1905, 2^e partie, ch. XII.

victoire promettait ⁽¹⁾. Théodoric conseillait aux habitants du Norique d'acheter du bétail aux Alamans ⁽²⁾.

Il y avait dans la diversité des sols alsaciens une zone d'élevage attrayante pour les Alamans. C'est la bande de prairies, Ried, Auen, allongée entre le marais rhénan et les terrains agricoles. Là passait la principale voie romaine, bordée de relais, de maisons rouges, de stations-magasins à piller. Sans doute, mobile et avide, l'homme ne se laisse pas aisément enfermer dans des cadres naturels ⁽³⁾. Mais l'histoire coloniale ne se résume pas simplement dans « une lutte entre l'esprit de conquête et l'esprit de travail ⁽⁴⁾ ». L'esprit de conquête conquiert ce qu'il peut. La croyance vague, répandue encore aujourd'hui en Alsace ⁽⁵⁾, à une germanisation plus intense dans la plaine basse qu'au voisinage de la montagne, repose sur une vérité. Les Germains, enclins à l'ivrognerie, ont respecté, outre les trois *zabern* (tavernes) du nord de l'Alsace, Saverne, Bergzabern, Rheinzabern, la zone horticole et les vigneron, la zone des terrasses où se sont fixés les noms en *weiler*. Les zones colonisables de l'Alsace disposaient à une vie voisine et pacifique les éleveurs dans la plaine, les cultivateurs des terrasses sous-vosgiennes. Il se peut que les invasions générales « dans les Gaules », dont parlent les auteurs, aient laissé au voisinage du Rhin, des dépôts de « fange et de limon » ⁽⁶⁾. Mais on n'est pas ainsi autorisé à conclure à une mutation ethnographique totale de la haute plaine rhénane. La géographie des langues n'est pas une simple dépendance de l'histoire coloniale. Les essaims alamans ne paraissent jamais assez forts pour accaparer, unifier et dénommer la haute plaine rhénane.

Et en même temps que les rares indices sur les passages et établissements de ces étrangers, il faut mettre en balance les témoignages sur les moyens de résistance assimilatrice et sur l'attitude des Gallo-Romains indigènes.

La fortification locale. — Fortification officielle. — L'attention, dans la géographie historique militaire de la Gaule rhénane, est à l'ordinaire retenue par les ouvrages qu'y entretint le gouvernement de Rome.

César et Auguste avaient découvert l'aptitude du pays rhénan au rôle de base du commandant italien en Europe du nord et commencé son organisation militaire et navale, Les Flaviens, d'origine helvète,

(1) *Arantur gallicana rura barbaris bobus; pascuntur, ad nostram alimoniam, gentium pecora diversarum; equinum pecus nostro jam fecundatur equitatu, VOPISCUS, Vita Probi, 15.*

(2) *Alamannorum boves, qui videntur pretiosiores propter corporis granditatem, CASSIODORE, Variar., III, 50.*

(3) FRAAS distingue cinq sols et cinq groupes de populations dans le Wurtemberg; Cp. VIDAL DE LA BLACHE, *De la Relativité des divisions régionales*, Athena, 1911.

(4) FUSTEL DE COULANGES, *Questions historiques*, p. 473.

(5) Ch. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 528.

(6) C. PFISTER, *Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1890, p. 29.

et les Antonins s'attachèrent à parfaire ce rôle. Ils créèrent au point faible, à la jonction du haut Rhin et du haut Danube, un réseau de routes, de terres coloniales soigneusement délimitées, loties, administrées par des procurateurs impériaux, qui formèrent au-devant de la barbarie alamane, un « coin d'Empire » en Hercynie. Les légions, installées à demeure le long du Rhin, y bâtirent à la romaine, y multiplièrent les travaux utiles.

Du III^e au V^e siècle, la puissance du gouvernement romain, de plus en plus italien, fléchit. L'organisation militaire changea, devint régionale et locale. Mais tant que le pouvoir central eut une politique étendue, il garda le Rhin comme principale base militaire en Europe du Nord. Les installations rhénanes ne souffrirent pas du régionalisme militaire. Elles s'en trouvèrent renforcées. Car elles attiraient, plus que toutes autres, les coups barbares, et la politique romaine ne connut pas de meilleur calcul que de faire rebâtir, au temps de Julien, de Valentinien, Gratien, Constantin III, les castels rhénans par les Barbares mêmes qui s'y étaient attaqués.

L'*Annuaire impérial*, conservé fortuitement pour l'an 400 ⁽¹⁾, contient une lacune dans la liste des points d'appui rhénans du gouvernement romain, au sud de Seltz. On en a conclu au renoncement romain à cette date. On y a vu même une reconnaissance officielle de la prise de possession alamane de l'Alsace ⁽²⁾. C'est attribuer à la *Notitia* — comme il est fait pour la liste de Ravennate — une valeur chronologique qu'aucun annuaire ne possède en soi. La fortification rhénane n'a jamais cessé d'être l'objet d'études d'ensemble et de remaniements tant qu'un pouvoir central a tenu sur le Rhin ⁽³⁾. Constantin III, après la « grande invasion de 406 ⁽⁴⁾, Avitus, après celle des Huns (451), y reprirent l'œuvre de Julien, Valentinien et Gratien, demandèrent aux Francs « ripuaires », aux Burgondes — qui ne sont peut-être que « les hommes des burgi », comme le croyait Orose — de continuer, au V^e siècle, l'œuvre que César confiait aux Ubiens, et Tibère aux Germains déditices. Tant que le gouvernement romain conserva la préoccupation de l'ordre général et une politique de pouvoir central, il s'attacha à retisser la couverture rhénane, voyant justement dans la question d'Alsace, naguère dans celle des terres coloniales décumates, une question dont dépendaient le salut de l'Italie et celui de l'Empire.

C'est donc avec raison que la fortification officielle rhénane est tenue pour l'expression la plus significative des efforts du gouverne-

(1) Ou 450, selon E. DETROYES, *Rev. cath. d'Alsace*, 1865.

(2) A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass*, Strassburger Studien, t. II, 1884, p. 387.

(3) Voir *Revue d'Alsace*, 1914, les forteresses rhénanes.

(4) ZOSIME VI, 3; SOZOMÈNE, IX, 14. — Sur la fortification officielle en ordre dispersé : R. CAGNAT, *L'Armée romaine d'Afrique*, Paris, 1913, p. 356, 409, 680; J. CARCOPINO, *Les « Castella » de la plaine de Sétif*, *Revue africaine*, 1918, n. 294.

ment italien en Europe du Nord, de son esprit d'entreprise ou de ses renoncements.

Fortification privée. — Mais, à saisir dans son ensemble la géographie militaire, générale et régionale, il n'est pas douteux que, à partir du III^e siècle surtout, *le sort de l'Europe du Nord ne dépendit plus uniquement des garnisons officielles entretenues par le gouvernement italien le long du Rhin.* Il y a, en particulier, une part d'exagération dans les conséquences attribuées, par supposition, à l'appel des garnisons rhénanes par Stilicon menacé en Italie. Cet appel des forces officielles rhénanes, au secours des Italiens, est tenu pour la cause principale des incursions vandale, alaine et suève, que SAINT JÉRÔME mentionne, dans sa lettre sur le mariage unique, pour une date ultérieure. Les assertions de CLAUDIEN, sur la sécurité rhénane de son temps, passent ainsi pour risiblement emphatiques. La population de la haute plaine rhénane est représentée, sans l'appui d'aucun document, à jamais expulsée de la plaine, massacrée, fuyant éperdue dans des enceintes vite prises, et dans les forêts vosgiennes où elle disparaît. Il est même contesté que de misérables restes en aient survécu dans les hautes Vosges ; et les cantons de langue romane des hautes vallées vosgiennes sont aujourd'hui supposées peuplées, exclusivement, par une immigration lorraine. Les Alamans, qui épiaient à la lisière badoise, inondent alors la plaine rhénane devenue un désert « sans maître » (1).

Ces concessions faites, par l'usage d'aujourd'hui, à un alamanisme radical qu'aucune documentation ne soutient (2), paraissent une complaisance.

Les garnisons rhénanes officielles furent cependant souvent utilisées et rappelées au cours de l'histoire militaire romaine, sans que la logique imposât des suites immenses dans la politique et l'ethnographie. Ces garnisons se révoltaient souvent, faisaient ou tuaient des empereurs. Le pouvoir central surtout avait à en souffrir.

Depuis le III^e siècle, le pouvoir central reconnaissait, d'ailleurs, et favorisait, surtout sans doute dans les régions qui étaient comme les rhénanes les plus exposées aux troubles, d'autres moyens de salut que des garnisons indociles et désordonnées. Depuis le III^e siècle, *la fortification municipale et seigneuriale* se répandait rapidement. Elle devenait peu à peu la plus appréciée.

1. La fortification des villes de tout rang, menacées par le plus grand nombre d'ennemis, intérieurs et extérieurs, progressa d'abord. Les municipes n'eurent qu'à développer leurs institutions de police et de sûreté (3), pour trouver des cadres de miliciens et des principes

(1) Politisch herrenlos und privatrechtlich, dit W. ARNOLD, *Wanderungen und Siedelungen*, p. 101.

(2) V. E. DETROYES, *Rev. cath. d'Alsace*, 1865.

(3) R. CAGNAT, *De municipalibus et provincialibus militiis in imperio romano*, Paris, 1880, p. 82, n. 2 ; R. CAGNAT, art. *Vigiliæ*, *Dictionnaire des Antiquités*, 1917.

d'organisation militaire. Elles armèrent à leur service, comme l'Empire, des gendarmeries barbares. Elles les fixèrent dans leurs communaux. Les noms de quelques-uns sont demeurés dans la toponymie, en particulier les noms de miliciens alamans ainsi recrutés et soudoyés. Quand la Rome d'Aurélien s'entourait d'un mur, les bourgades et villes rhénanes n'étaient sans doute pas les dernières à prendre les mêmes précautions. La fortification urbaine a d'antiques traditions au pays de la Décapole. Pour les « castels de César », *Keskastel*, les matériaux abondaient, la pierre dans le vignoble, le cailloutis alpestre et vosgien dans la plaine. Et les empereurs du IV^e siècle propagèrent dans le pays rhénan l'art de bâtir. Tant que se maintinrent, dans quelque forme, l'organisation provinciale et les institutions urbaines, plus souples, plus vivaces que le pouvoir central d'un grand Empire, les milices provinciales et municipales eurent leur rôle, moins brillant ⁽¹⁾, mais qu'on peut présumer, à cause de la persistance dans la toponymie, plus efficace que celui des vaniteuses garnisons des castels impériaux ⁽²⁾.

2. Parmi les droits que prenaient les grands propriétaires fonciers, sénateurs établis ou curiales réfugiés dans leurs domaines ruraux, celui de s'armer fut un des plus vite estimés. Ils s'armaient pour la chasse aux fauves, pratiquée en grand dans les Vosges, et pour la défense. La villa fut bâtie pour imposer moins par le luxe que par la force. Elle fit des emprunts aux camps et aux castels. Et il n'y a pas lieu d'être surpris de ne plus guère rencontrer, après le III^e siècle, de luxueuses villas urbaines en Gaule orientale sur le modèle de celles des temps pacifiques ⁽³⁾. A lire la description de la villa saintongeaise d'Ausone ⁽⁴⁾, de celle de Sidoine Apollinaire ⁽⁵⁾, on se demande quelles précautions défensives pouvaient s'ajouter en Gaule belge et rhénane. La marque architecturale de la villa fortifiée est la présence d'une tour. La tour, *πύργος*, *burgus*, donne son nom à la villa. Dans ces *burgi*, les puissants s'accompagnent de gardes privés ⁽⁶⁾, en proportion de leur richesse et de leur influence dans le pays. Les grands, ainsi logés et entourés, avaient apparemment quelques moyens de faire tête aux pillards, aux agents du fisc romain tentés d'outrepasser leurs droits, ou aux bandes barbares.

Il y eut un effet, peut-être inattendu, de la fortification locale, officielle et privée. Avant son développement, les vétérans, retraités en

(1) *Sentiendum esse, non videndum, cum auxiliaribus barbaris Romanus juvatur, Vita Probi*, 14.

(2) V. Th. MOMMSEN, *Gesammelte Schriften*, VI, Berlin, 1910 : I, *Die Gardetruppen*; II, *Die germanischen Leibwächter*; VII, *Die römischen Provinzialmilizen*; XII, *Dux*.

(3) A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines*, Paris, 1906.

(4) G. POISSON, *La Villa saintongeaise d'Ausone*, Bulletin de la Société de géographie de Rochefort, 1909.

(5) *Poème XIX*, *Burgus Pontii Leontii* (235 vers), voir v. 117-125, 128.

(6) Th. MOMMSEN, loc. cit., *buccellarii*.

grand nombre dans les pays rhénans, avaient presque seuls des armes et l'art d'en faire usage. La fortification locale et seigneuriale imposa la *diffusion du droit de s'armer et de la pratique des armes*. La profession militaire ne parut pas redevenir en honneur auprès de l'opinion romaine, puisque les empereurs qui acquièrent, comme Probus, le plus de gloire à la guerre, étaient les plus pacifistes dans leurs discours. Mais le peu d'honneur accordé à la profession militaire n'implique pas l'absence d'esprit militaire, comme en ont témoigné de nos jours, et en d'autres temps, les nations sans armée permanente qui ont fait surgir des forces armées. On peut continuer à imaginer les Gallo-Romains de la Gaule belgique et germanique surpris — quelque étrange que fût en ces lieux une telle surprise — par les assauts de Barbares ou de partisans, fuyant dans les forêts, dans des abris préparés ou improvisés, usant de toutes sortes de remparts anciens ou nouveaux, des temps celtiques et romains ⁽¹⁾, de même que Nîmes, Arles, Rome usaient de leurs amphithéâtres comme de forteresses. Mais il est exagéré certainement de ne présumer que cette attitude. Les Vosges commandent la plaine, invitent à concerter des retours offensifs. L'efficacité des maisons fortes préparées dans la plaine et des refuges temporaires dans les retraites vosgiennes dépendait du courage, de l'opiniâtreté et de la force d'attachement au sol, chez les indigènes gaulois et romains.

Efficacité. — Il y a un tableau historique de convention, qu'aucune source ne légitime, et dont le succès a été pourtant incroyable. C'est celui qui montre, sans aucun appui documentaire (sinon des chiffres de prisonniers de guerre), les Gallo-Romains d'Alsace, après ceux des Champs décumates, extirpés ou exterminés, l'aristocratie anéantie, la plèbe chassée ou asservie ; les Alamans vainqueurs prenant la place des restes indigènes en décadence, distribués en colonies organisées, apportant des forces jeunes auxquelles est réservé l'avenir, inaugurant une ère nouvelle.

L'admettre, c'est méconnaître en même temps ce qu'on sait et de l'Alemanie et de la Gaule orientale.

1. *Les Alamans et l'Alemanie ne sont pas bien connus.* — Les Alamans n'ont pas été décrits pour eux-mêmes, dans des portraits classiques, comme le furent les Francs, les Huns. Il n'y a pas même, dans la littérature ancienne, de traits vivement saisis, qui éclairent leur figure, comme le sont celles des Burgondes, celles des Goths. Les Alamans sont peints par les épithètes les plus ternes, les plus banalement attribuées à la plupart des Barbares, *trux*, *ferox*. Leur origine n'est pas connaissable. Le mot alaman se présente comme un attribut des Suèves, des Lentiens, des Bucinobantes, des Juthonges, d'autres encore. CLUVIER, SCHŒFFLIN ont cru que les Alamans étaient surtout

(1) C. PEISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*, Nancy et Paris, 1892, p. 191, 264.

des Celtes (1). A l'est du *limes* provincial de Haute-Germanie, où ils apparaissent pour la première fois, puis dans les Champs décumates où ils se fixèrent, enfin autour du carrefour de Bâle, surtout en Rétie seconde, où ils eurent des établissements, des noms, des souvenirs, des types physiques gaulois et romains ont survécu. On ne peut se représenter les Alamans d'une manière vivante qu'à condition de les confondre avec les Souabes, ce qui est exagéré (2). Les invasions, les partages de terres étaient plutôt guidés « par des appétits que par des haines de races » (3). Quand un massacre méthodique survient, il est rapporté comme un événement à noter (4). Les massacres, comme les destructions méthodiques, supposent un pouvoir central constitué, bien outillé, obéi et continu. Et même dans le cas de la meilleure réalisation de ces conditions, « il n'est pas facile de réduire totalement à l'état de ruines même un petit canton » (5). Même à un tel pouvoir, il n'est pas facile d'explorer toutes les cachettes : trois ans après une occupation administrative et militaire sévère, les Allemands de la guerre de 1914 découvraient « beaucoup de soldats français cachés en Belgique depuis la retraite » (6). On voit à deux reprises, aux IV^e et V^e siècles, les Alamans unis pour le pillage sous un duc ou roi unique, et d'ailleurs vaincus en ces deux circonstances, dans la première par Julien, dans la seconde par Clovis. Les Alamans savaient former et emmener des convois de captifs, laisser en vie des serfs. Ils admettaient que la servitude fût, pour des vaincus, un moyen de salut. « Grâce, crient-ils à Clovis, pour ce qui reste de notre peuple, désormais nous sommes à toi » (GRÉGOIRE DE TOURS II, 30), *jam tui sumus*. Le nomade barbare s'avise aisément que son intérêt l'invite à exploiter plutôt qu'à tuer le sédentaire. Les Alamans aimaient le vin. Les trois Saverne de la plaine rhénane ont dû aider à sauver les indigènes du vignoble et de la zone des noms en *weiler*, en même temps que les nécessités de leur vie d'éleveurs attiraient les Alamans en une zone colonisable différente, dans la plaine rhénane.

2. *Quant aux Gallo-Romains de la Gaule belgique et rhénane, ils se distinguaient en Gaule par une énergie qu'aucun témoignage ne montre défailante.* — Ils le devaient d'abord à des avantages de position. Ils résidaient aux confins hercyniens, en pays âpre. Les Vosges,

(1) SCHÖPFELIN, *Alamannicae antiquitates*, Strasbourg, 1723, p. 11 : *Gallicae tamen praesertim originis fuerunt Alemanni*; et CLUVIER, *Germania antiqua*, III, 4.

(2) F. L. BAUMANN, *Schwaben und Alamannen*, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 1876.

(3) G. PFISTER, dans BAYET, PFISTER et KLEINCLAUSZ, *Histoire de France de E. LAVISSE*, 1903, t. II, 1, p. 165.

(4) Par exemple celui des Romains de Cambrai par les Francs.

(5) Es ist nicht leicht, einen ganzen Ort in Gebröckel zu zerlegen. *Berliner Tageblatt*, 27 mai 1917, à propos des destructions systématiques, dans la Somme, par les armées allemandes au printemps 1917.

(6) Communiqué Havas, 10 avril 1917.

où on les a supposés, sans raison qui s'appuie sur des sources ⁽¹⁾, réfugiés pour échapper aux Alamans, sont un lieu de cure, où la force humaine se retrempe, où des évacués gardent l'esprit de retour vers les plaines qu'ils reconnaissent au-dessous d'eux. Les Gallo-Romains d'Alsace cultivaient un pays qu'il n'est pas au pouvoir d'un prince barbare de rendre « chauve ». Les dévastations se succèdent comme par un rythme historique dans l'Alsace voisine des Souabes ⁽²⁾. Les sources du Moyen Age la feraient croire bien des fois anéantie, comme la Gaule du III^e au V^e siècle, si la nature n'y entretenait une fécondité plus forte que la barbarie. « Son sol, dit R. REUSS, était si riche et ses populations si laborieuses qu'un travail assidu de quelques années suffisait à l'ordinaire à réparer les ravages d'une guerre ⁽³⁾. » La terre d'Alsace retenait ses habitants malgré les périls sans cesse prochains, de même que des flancs de volcans, des îles secouées par les tremblements de terre, des deltas inondables sont parmi les cantons les plus peuplés du globe. La pierre, le gravier, le bois s'offraient aux habitants, accoutumés au voisinage barbare, experts à bâtir et rebâtir.

Étendre sans réserve aux Gallo-Romains les accusations de mollesse, d'impuissance morale, les vitupérations de SALLIEN, les épigrammes d'AUSONE les plaintes de PAULIN DE NOLE serait imprudent; encore plus, d'appliquer aux Gaulois ce que les auteurs disent, en pensant aux Italiens, des « Romains » ⁽⁴⁾. AMMIEN MARCELLIN, qui connaissait aussi bien qu'on pouvait de son temps les Italiens, les Gaulois, les Germains, et ne les confondait pas, a peint la « magnanimité gauloise » de son temps, *magnanimitas gallica* [XIX, 6], et opposé à l'indolence italienne la valeur militaire des Gaulois, le courage égal de toutes les classes d'hommes mobilisables, leur endurcissement, leur vigueur physique ⁽⁵⁾. On voit sans surprise la constance, *firmitas*, choisie comme qualité distinctive des Gaulois dans

(1) Voir l'argumentation, favorable à notre thèse, de C. FEISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*, Nancy et Paris, 1892, p. 245.

(2) Mon. Germ. historica, SS. XVII, p. 167 : Facta est maxima werra... propter quam tota Alsatia per quatuor continuos annos vastata est (1196); p. 161 : totam alsatiam devastavit (1162); p. 168 : Dux Suevie... cum maximam ubique et praecipue in Alsatia werram invenisset; p. 169 : Phylippus... omne frumentum in masse pessumdedit, Mollesheim expugnando cremavit, totam inferiorem Alsatiam incendio et rapina vastavit; p. 296 : in Alsatia pugna magna, etc...; p. 307 : Adolphus rex... cum multis baronibus totam Alsatiam circa et circa destruendo; etc.

(3) *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 152. — Uno die, dit CÉSAR (VII, 15), amplius viginti urbes Biturigum incenduntur; mais le Berri restait gaulois et fertile.

(4) E. von BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, p. 18 : die kriegsunbewohnten Bewohner, les habitants [du pays rhéan] non habitués à la guerre.

(5) XV, 12 : ad militandum omnis aetas aptissima, et pari pectoris robore senex ad procinctum ducitur et adultus, gelu duratis artibus et labore assiduo, multa contemturnus et formidanda, nec eorum aliquando quisquam. ut in Italia, munus Martium pertimescens, pollicem sibi praecidit.

une galerie de portraits nationaux au v^e siècle, laissée par ISIDORE DE SÉVILLE. On voit, à travers tous les siècles, dans la haute plaine rhénane, des forces territoriales disponibles au premier appel. *La Gaule belgique et rhénane a été comme une réserve militaire, qu'on ne voit en aucun temps s'épuiser.* Dans la deuxième moitié du xix^e siècle, le mépris pour les gardes nationales, les armées territoriales, les milices locales, se répandit et, en partie sous l'influence allemande, l'estime publique ne s'attacha qu'aux corps et garnisons entretenus en permanence par l'État. La guerre de 1914 a aidé à restituer aux *facultés militaires de l'esprit public* leur importance. Il y a plus à conclure des renseignements d'Ammien Marcellin sur l'âme guerrière des Gaulois que de la mention du rappel des garnisons impériales par Stilicon. AMMIEN a peint encore la valeur guerrière disciplinée par Rome en montrant, en face des Alamans, les Gallo-Romains de l'armée de Julien, César des Gaules (XVI, 12), « les uns, féroces et turbulents; les autres calmes et attentifs; ceux-ci, confiants dans leur force morale; ceux-là, dans la hauteur de leurs corps » (1). On suit, à travers tous les âges, jusqu'aux jours présents, la vigueur de cette population laborieuse, qu'on ne voit ni rechercher ni redouter la guerre. Il suffit peut-être pour interpréter justement les vers de CLAUDIEN sur le respect que le Rhin dégarne par Stilicon inspire aux Barbares, d'évoquer les Rhénans avec le Rhin.

Les Gaulois rhénans, habitués au commerce barbare, possédaient d'autres avantages encore que celui de ne s'en point effrayer. Ils savaient, par diplomatie, s'imposer aux Barbares même vainqueurs. Les nombreuses survivances gallo-romaines toujours visibles dans l'Alsace, franque puis souabe, l'attestent. On suit, dans beaucoup de noms de lieux, des appellations doubles, qui se perpétuent conjointement, l'une gallo-romaine, l'autre francique (2). Les alamanistes modérés admettent la survivance prolongée d'îlots de population gallo-romaine (3) et sa prépondérance permanente dans la zone du vignoble et des noms en *weiler*. Ils admettent que le dialecte alsacien a gardé des celtismes et des latinismes (4). Les Gallo-Romains d'Alsace imposaient aux Barbares ces noms et ces mots, et le nom même d'Alsace, qui est gallo-romain (5). Apparemment, *ils ne comptaient point sur Rome, sur Milan, sur Ravenne, sur Arles, mais d'abord sur eux-*

(1) Illi, feri et turbidi; hi, quieti et cauti; animis isti fidentes, grandissimis illi corporibus freti.

(2) H. WITTE, Doppelbenennungen, p. 36-56 des Beiträge zur Landes- u. Völkerkunde von Elsass-Lothringen, III, 15, 1891.

(3) H. WITTE, Forschungen zur deutschen Landes- u. Volkskunde, X, 4, 1897, p. 339-340.

(4) A. SOGIN, Die althochdeutsche Sprache im Elsass vor Otfried von Weissenburg, Strassburger Studien, I, 1883, p. 217; cp. R. MUCH, Keltische Einschlüsse, Zweisprachigkeit, dans Deutsche Stammeskunde, Leipzig, 1905, p. 60.

(5) E. HERR, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, janvier 1914.

mêmes, dans leurs rapports avec les Alamans. Les résistances régionales, en Alsace et ailleurs le long du Rhin et du Danube, prennent plus de signification et s'éclairent davantage, si l'on tient compte d'une condition favorable à l'esprit d'entreprise et à l'efficacité de la fortification locale, le progrès du régionalisme.

Régionalisme. — RÉGIONALISME OFFICIEL. — Même aux grands siècles, la pratique administrative romaine n'était pas rigide, ni emprisonnée dans une attitude uniforme. Les circonscriptions, et les modes d'action de l'autorité centrale, furent, en Gaule, ajustées, remaniées avec une souplesse particulièrement attentive. L'Empire romain se maintenait dans l'Europe du Nord, non seulement grâce à l'adhésion sincère des Gaulois, mais encore par l'équilibre adroit, que le gouvernement central savait entretenir, grâce à l'expérience administrative et à l'esprit de finesse et d'observation dont étaient douées l'aristocratie et la bourgeoisie italiennes. L'Empire romain ne tenait pas debout de lui-même, par le seul effet de la tradition. La puissance effective de l'autorité centrale et le sort de l'Empire dépendaient de la perpétuation des aptitudes administratives romaines. Le déclin commença au temps des empereurs africains et syriens. La ruine de Lyon, sous Septime Sévère, remit en question l'agencement administratif gaulois, dont dépendait la sécurité de l'autorité romaine en Europe occidentale. Un empereur syrien, Caracalla, dilapida d'un coup (213), comme pour faire accepter par des complices plus nombreux une dynastie syrienne, le droit de cité que les Italiens avaient accordé avec mesure, comme une récompense à mériter. Cette égalité nouvelle entre les provinces et l'Italie fut le point de départ de mouvements régionalistes aux ⁱⁱⁱ^e, ^{iv}^e, ^v^e siècles, en même temps que celui des incursions alamanes (213).

Au ⁱⁱⁱ^e siècle, les troubles et les grandes invasions exigèrent la recherche officielle d'un ordre nouveau et en imposèrent le principe, le régionalisme, qui fut introduit dans les institutions militaires d'abord, administratives ensuite. Les empereurs gaulois, ni les trente empereurs, ne projetaient pas de disloquer l'Empire. Le dernier d'entre eux s'entendit avec Aurélien pour « restituer les Gaules ». Mais il ne dépendait pas d'eux que la cité et la province retrouvassent leurs rapports anciens et leur ordre intérieur. Dans la cité, le chef-lieu ne fut plus obéi par le *pagus*. Il perdit presque partout officiellement son nom, pendant que le *pagus* lui imposait le sien ; et les chefs-lieux devenaient des villes désormais plus soucieuses de leur autonomie que du gouvernement des *pagani* d'alentour. Le morcellement des provinces commence. Leur distribution en préfectures, diocèses, vicariats ne peut avoir de fixité. Les fonctionnaires, recrutés désormais dans l'aristocratie locale, commencent à voir dans leur fonction une propriété. Pour se représenter les circonscriptions de l'Empire, il faut dresser et consulter des listes, tenues au courant. L'Alsace romaine

n'est plus définissable, dès le ⁱⁱⁱ^e siècle, par l'énumération des portions de cités et de provinces, dont le duché d'Alsace se formera. Elle est autre chose qu'une juxtaposition de fragments de la Séquanais, de la Germanie première, de la Belgique première. Les *Argentoratenses* y vont former une cité particulière.

Au ^{iv}^e siècle, la constitution de l'Empire fut un essai officiel de compromis entre l'autorité centrale et le besoin régional. Mais entre les deux termes de ce compromis, c'est le second qu'on voit l'emporter de crise en crise. Les institutions se modifient incessamment dans le même sens, sollicitées par le progrès régional : l'administration, l'armée. La région la plus exigeante est la Gaule parisienne et belge. On ne peut la laisser sans un César à elle. Elle en crée. Dès qu'elle manque de chef particulier, *sine rectore vacuas Gallias*, le Gouvernement romain s'alarme. La Gaule avait peut-être déjà ses conseils. Les circonstances de l'élévation de Julien à Paris éclairent les progrès de cet esprit d'autonomie ⁽¹⁾. Avec les soldats, une assemblée gauloise et la curie parisienne purent intervenir. Le pouvoir central demandait aux cités, aux provinces, aux corporations, de faire connaître leurs vœux, *desideria provinciarum, desideria civitatis, desideria corporis alicujus*.

Le vœu de la Gaule élisant Julien est surtout de délivrer l'Alsace du péril alaman. Et les doléances s'accroissent, que le texte officiel enregistre (Code théodosien I, 1, vii), contre les agents du pouvoir, administrateurs, magistrats, financiers, *rapaces officialium manus, venale iudicis velum, infame licitationibus secretarium*. Il perd les collaborateurs qu'il cherche dans l'aristocratie locale : les curiales deviennent, à son service, tous des « tyrans ». A la fin du ^{iv}^e siècle, l'unité de l'Empire devient tout idéale. Du partage de la dignité impériale par Dioclétien, à celui de l'Empire par Théodose se mesure le progrès du régionalisme au ^{iv}^e siècle.

Pendant les trois premiers quarts du ^v^e, l'Empire romain d'Occident se maintient encore, et soutient son attitude, même sur le Rhin, après les incursions des Vandales en 406, et des Huns en 451. L'empereur Honorius, en 418, prescrit de réunir à Arles l'Assemblée des Gaules. Il essaie d'attribuer à cette ville le rôle où Lyon et Trèves ont échoué, où Rome elle-même échoue depuis un siècle. Car le gouvernement romain devient peu à peu tout italien. Pour protéger l'Italie, il abandonne la Gaule aux fédérés francs, burgondes, goths. Après 476 et l'abdication finale de Rome, subsista, en Gaule parisienne, la plus étrange forme de régionalisme officiel que l'Empire ait connue : le « royaume » d'Ægédius et de Syagrius. Le fait que ce royaume ait

(1) LUC DE VOS, *Le Mode d'élection de Julien à la dignité d'empereur*, Revue des études anciennes, 1910, p. 47-66 : I, Le décret des soldats ; II, Décret des provinciaux ; III, Le décret de la Curie parisienne. — M. BESNIER, au LXXV^e congrès archéologique, Caen, 1908, sur l'inscription de Vieux (C. I. L., XIII, 3163).

existé et duré, démontre — comme, auparavant, la mobilisation générale des forces de la Gaule au temps d'Aetius — que *la Gaule romaine est habituée à vivre et agir indépendante* et prête pour des agencements nouveaux, fondés sur les besoins régionaux plus que sur l'obéissance à Rome.

RÉGIONALISME DE FAIT. — Les Rhénans avaient été mieux placés que tous les autres Gallo-Romains pour suivre ce progrès, sinon pour y participer. Le premier mouvement régionaliste était apparu chez eux au 1^{er} siècle, au temps de la révolte des légions rhénanes. Dans ces pays de forte discipline romaine, dont les intérêts et la gloire dépendaient de l'unité et du salut de l'Empire, l'esprit d'autonomie pourtant n'eut aucune chance de succès tant que Rome sut gouverner. Mais lorsqu'au 3^e siècle, *les empereurs africains et syriens eurent détruit le savant équilibre de l'Empire* et que les traditions du gouvernement romain commencèrent à se perdre, *les Rhénans furent les premiers* à comprendre la gravité des risques et à chercher des remèdes. Les empereurs gaulois furent tous des empereurs rhénans. Mayence fut leur capitale.

Les villes des grandes routes rhénanes devaient leur naissance, leur prospérité à l'unité de l'Empire romain. Quand cette unité fut brisée, elles gardèrent un rôle de *métropoles régionales*. Argentorat figura dans ce rôle après Trèves et Mayence. On voit, après les crises du 1^{er} siècle, les villes gauloises devenues, au 4^e, des centres politiques et intellectuels, d'autant plus influentes qu'elles s'imposent par la loi non écrite, par les mœurs. Elles votent ou refusent des couronnes aux empereurs. Les succès de conférencier y conduisent à l'Empire. *L'Historiographie y prend son point de vue*. Les incursions barbares les visent comme les capitales du luxe. La gravité des incursions se mesure au nombre de villes atteintes. Les empereurs y prennent leurs points d'appui militaires et recherchent leur approbation, qu'elles savent mesurer. Mais le progrès même du régionalisme les atteint. Argentorat, qui vivait des relations rhénanes, succombe quand cessent ces relations, quand le fleuve et les routes voisines ne sont plus accessibles au grand commerce. Les Alamans et les autres Barbares auxquels l'usage attribue les ruines d'Argentorat eussent eu moins d'action, si les rapports généraux sur lesquels cette ville fondait sa fortune avaient pu durer.

Les plus favorisées perpétuèrent leur nom et une partie de leur rôle grâce aux évêques. Ce fut le déclin de l'autorité centrale qui assura le succès de ce pouvoir régional nouveau, d'abord persécuté au nom de la loi romaine, puis au-dessus de cette loi. Le *régionalisme ecclésiastique* profita du régionalisme officiel, dont il garda les cadres et les formes hiérarchiques. Mais il y ajouta. Il disposait les âmes à un ordre nouveau, étranger à celui de l'Empire, dont un Orose acceptait la chute pourvu que l'ordre ecclésiastique demeurât. L'ordre que l'Église créait, accueillait tous les hommes dans les cadres régionaux anciens

qu'elle reprenait, ou dans les nouveaux qu'elle fondait. L'Église consolida les cadres anciens et apportait une force neuve aux cadres nouveaux. L'œuvre était longue, encore inachevée à l'époque carolingienne. La façon dont le régionalisme ecclésiastique atteignit l'Alsace au déclin de l'Empire, est obscure. On ne peut, de la présence ou de l'absence d'un nom d'évêque, à une assemblée conclure en toute sécurité sur l'existence d'un évêché, sur les limites d'une province ⁽¹⁾. Immense était la puissance des évêques représentants de l'opinion locale, et, par leurs relations, créateurs d'une opinion générale. Ils décidèrent finalement, et dans un court délai, la ruine ou le succès des Barbares établis dans les Gaules. *L'intimité gallo-franque et l'écroulement de l'Alemanie sont leur œuvre*. Mais dans leurs circonscriptions mêmes, ils ne sont pas les seuls maîtres. Des forces locales leur échappent et parfois leur imposent.

Les grands dans leurs domaines ont plus atteint que les évêques le degré extrême du régionalisme étranger à la loi. Et ce sont les lois mêmes qui renouvellent en vain la contrainte et la menace, qui montrent l'étendue de l'indépendance seigneuriale. Avec le droit de fortification et de défense, les grands propriétaires ont acquis ou pris dès le iv^e siècle, développé au v^e, les droits du percepteur, du juge, de l'administrateur. Dès Auguste, le régime cadastral les favorisait ⁽²⁾. Le régime domanial romain ⁽³⁾ facilitait l'usurpation progressive des droits de souveraineté. Les désordres barbares, adroitement utilisés, tournaient facilement au profit de l'indépendance du grand propriétaire, au profit de tout homme d'entreprise dédaigneux de la loi. — Le v^e siècle, où l'ordre romain tombait, où l'ordre ecclésiastique lentement naissait, fut par excellence, entre le iv^e siècle de l'empire chrétien et le vi^e siècle du royaume franc, celui de l'indépendance impunie des grands propriétaires fonciers contre les villes, des villes contre l'autorité romaine, des *pagani* contre les villes, des païens ou hétérodoxes contre l'Église. *Le v^e siècle fut celui du régionalisme de fait*, succédant au compromis officiel tenté par l'Empire, de Dioclétien à Théodose, ou bien, suivant l'expression de Schœpflin, celui des toparchies.

TOPARCHIES. — LE RÉGIONALISME ET LES CHANGEMENTS DANS LA CIVILISATION. — La géographie de la Gaule au vi^e siècle peut délimiter avec quelque approximation un royaume franc, sinon une Alemanie. Mais pour le v^e, il est téméraire d'offrir une proposition, quel qu'en soit le sens, surtout sur l'emplacement de l'Alsace. *Notre imagination est habituée à une cartographie politique rigide de l'Europe, où des*

(1) Cp. dans le même sens, à propos du siège et du diocèse de Metz, C. PFISTER, *L'Archevêque de Metz Drogon*, Mélanges Fabre, p. 1902, p. 128.

(2) A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines*, Paris, 1906, p. 47.

(3) R. KÖTZSCHKE, dans A. MEISTER, *Grundriss der Geschichtswissenschaft*, II, 1, *Deutsche Wirtschaftsgeschichte bis zum 17. Jahrhundert*, Leipzig, 1908, p. 45.

pouvoirs constitués avec fixité sont enfermés entre des lignes frontières. Elle éprouve son plus grand embarras devant un empire en dissolution entouré d'un monde barbare. Devant les changements de religion, d'ère chronologique, de langage, d'agencements sociaux et politiques, qui accompagnent de telles vicissitudes, elle ne se résigne pas à se figurer la complication mouvante de la vie, la confusion de groupes qui se dissolvent et se recomposent. Aujourd'hui comme au temps d'OBRECHT et au temps de SCHÖEFLIN, toute la question paraît de savoir de quel groupe à quel autre le « pouvoir » s'est transmis, et si les Francs en Alsace ont reçu le pouvoir des « Romains » ou des Alamans.

La question paraît résolue et les changements de civilisation raisonnablement expliqués, si l'on enchâsse une « période alamane » entre l'époque romaine et l'époque franque; car il ne faut pas de « lacune », suivant l'expression de SCHÖEFLIN, de l'une à l'autre ⁽¹⁾. Mais dans notre perspective présente, une telle supposition, au lieu de résoudre, complique, par une hypothèse inutile, la question des changements de langue et de civilisation, attribuée, à l'action supposée d'un groupement d'origine et de civilisation mal connus, des faits que suffit à expliquer le régionalisme anarchique du ^v^e siècle. *Il n'y a pas un changement dont l'explication postule une colonisation alamane et dont le régionalisme anarchique du ^v^e siècle ne suffise à éclairer l'origine.*

Le changement de langue n'implique aucunement une substitution de populations. Il a consisté en une évolution qui se fit peu à peu aux dépens du latin, au profit de la langue qu'au ^{ix}^e siècle on appellera « francique » ou bien « populaire » (theotisca). La disparition progressive du latin s'explique par le déclin de l'influence romaine, comme son arrivée par le progrès des relations romaines. La langue latine disparut, comme l'usage de compter les années de la fondation de Rome, de l'avènement des empereurs, comme disparut l'usage d'adorer la ville de Rome. Sa disparition ne suppose pas l'anéantissement de la population qui s'en servait ni la ruine absolue de ses lieux habités. *Le silence de l'historiographie* s'explique de même. Entre l'histoire d'Auguste et l'histoire des rois francs, se place un temps de silence qui s'explique, comme les autres temps de silence qui s'étendent de la chute d'un empire à la fondation d'un autre ⁽²⁾, par les habitudes centralistes de l'historiographie et sa gêne devant le régionalisme. Lentement se substituent des habitudes nouvelles, le calendrier chrétien, le culte de saints locaux, la prépondérance de la langue francique. Le temps du régionalisme est celui des enclaves linguistiques.

(1) Sur cette « lacune », voir E. DETROYES, *Revue catholique d'Alsace*, 1865. L'auteur conduit une vive polémique contre Schœpflin et détruit les propositions de Schœpflin plus qu'il ne les remplace.

(2) JANSSEN et SCHMITZ-KALLENBERG, dans le *Grundriss* d'A. MEISTER. p. 439, 472.

tiques⁽²⁾, des influences locales sur le langage^(?), de la diversité croissante dans les noms de lieux et de personnes, de la dispute du sol entre les religions et toutes les sortes de forces idéales qui unissent les hommes.

Dans l'*histoire des intérêts et des relations*, on trouve des effets semblables du régionalisme. Avec les rapports anciens qui disparaissent, tombent les villes qui leur devaient l'activité. Les *stations des voies rhénanes* perdent, avec l'unité romaine, leur source de vie. De nouveaux rapports ne sont pas encore nés. Le commerce disparaît. La vie s'isole dans le domaine rural. Les villes et, plus fréquemment, les hameaux (villare, *weiler*) recueillent l'activité dispersée. Les populations gallo-romaines trouvent, à ce régime, de nouvelles raisons d'apprécier l'heureuse fragmentation des terrasses agricoles et des côtes d'Alsace, frangées au pied de la forteresse vosgienne. Les hypothèses offertes sur la colonisation alamane par dizénies, centénies, millénies, sont donc ici inutiles. Le sol retient les indigènes le long du Rhin, plus encore que le long du Danube, d'où *Odoacre*, plus cruel que tous les envahisseurs danubiens, est *obligé d'essayer de les évacuer par une loi spéciale*. L'examen de la carte de précision, dont la vue est ici un accompagnement obligatoirement continu, renseigne plus que les théories coloniales. La géographie historique du v^e siècle suffit, par la marque du régionalisme qu'elle porte, à expliquer le déclin des centres rhénans, constaté en ce temps, et la persistance des villages à noms gallo-romains dans le Piémont alsacien.

La *géographie politique rhénane au v^e siècle* laisse saisir, comme la géographie religieuse et économique, quelques conséquences de la polyarchie officielle du iv^e. Les débats du vi^e siècle feront assister à l'écroulement de tous les « royaumes » barbares en désaccord avec les Gallo-Romains, et au brusque progrès, à leurs dépens, de celui qui seul adoptera les idéaux gallo-romains. Au v^e siècle, il n'y a pas de groupement barbare connu dont on ne puisse légitimement supposer la présence dans la partie alsacienne de la haute plaine. Les Alamans sont saisissables dans les communaux (territoires) de quelques cités. Les Francs et les Burgondes sont au contraire mentionnés près du Rhin, *partem Rheno propinquantem*. C'est un essai inutile que de chercher pour le v^e siècle, leur emplacement. La haute plaine n'est ni alamane, ni franque, ni burgonde. Elle est, comme la Gaule entière, *une confusion* mouvante de *toparchies*. L'autorité centrale romaine y fait sentir si vivement ses derniers soubresauts que les alamanistes n'ont pu s'accorder sur la date de sa chute définitive. Il n'y a pas d'accord possible.

Le régionalisme dissout silencieusement l'autorité romaine sans

(1) H. WITTE, *Deutsche und Keltoromanen*, Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen, III, 15, 1891, p. 15.

(2) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, Paris, 1906, t. I, p. 135; Victor HENRY, *Le Dialecte alaman de Colmar*, Paris, 1900, p. 104.

détruire l'idéal romain de l'ordre public. La force d'organisation générale cesse peu à peu de venir de Rome et des chefs-lieux que Rome essaie de se substituer, Milan, Trèves, Vienne, Ravenne, Arles. Aucune autre ne surgit encore d'ailleurs. Les Gaules répudient l'impuissance égoïste et cruelle des empereurs italiens⁽¹⁾. Elles s'ouvrent à une combinaison nouvelle que la fin du siècle décidera, mais que le cours du siècle (406-496) laisse indécise.

« La plupart des peuples de la Gaule, écrit Zosime ⁽²⁾, se détachèrent de l'autorité romaine. Ils cherchaient à se suffire à eux-mêmes, combattaient pour leurs intérêts, luttèrent contre les Barbares et renvoyaient les fonctionnaires romains, pour se gouverner à leur convenance. »

On peut présumer que les pays rhénans souhaitaient davantage. Aucun pays de Gaule ne pouvait appeler plus ardemment la fin du désordre, ni mieux accueillir, aux dépens de l'Alemanie, le progrès de la Gaule franque.

(1) Lieu et date de l'assassinat d'Aétius, vainqueur des Huns : Ravenne. 454.

(2) Traduction A. BAYET.

CHAPITRE II

FRANCONIE ET ALEMANIE — LE DUCHÉ FRANC D'ALSACE

(VI^e-IX^e SIÈCLES)

§ 8. — LES ALAMANS ET LES FRANCS DANS LES RÉGIONS RHÉNANES

Tolbiac. Le régime franc de la basse à la haute plaine rhénane.

Tolbiac ou Strasbourg?

De Tolbiac à Strasbourg.

Les Francs, la Gaule et le Rhin.

L'entente gallo-franque et le Rhin.

La Gaule franque et la réduction de l'Alemanie entière.

Le Rhin franc.

La Seine et le Rhin mérovingiens.

L'Austrasie et le Rhin.

Le Rhin carolingien.

Tolbiac. Le régime franc de la basse à la haute plaine rhénane. — **TOLBIAC OU STRASBOURG ?** — Les progrès des Francs en Alemanie furent marqués par une suite de catastrophes alamanes, de la première victoire de Clovis (496) à la réduction totale de l'Alemanie en duché franc par son petit-fils Théodebert (536).

On voudrait savoir comment ces événements ont touché la haute plaine rhénane, et à quel degré l'Alsace, proche de l'Alemanie, s'y est trouvée intéressée.

Mais GRÉGOIRE DE TOURS, par qui on les connaît, les décrit rapidement, plus soucieux d'édification que de géographie historique. Il n'indique pas même le lieu de la grande victoire de Clovis sur le roi des Alamans (II, 30) et de sa conversion au catholicisme, de même qu'il n'indique pas le lieu de la victoire antérieure sur Syagrius, le roi des Romains. C'est le récit d'un épisode survenu à Soissons, et décrit ensuite, qui a invité à placer à Soissons le lieu de la bataille contre Syagrius. Ce fut de même un épisode rappelé à l'occasion de la

bataille de Vouillé, qui a conduit, en 1529, PAUL-ÉMILE à supposer que la rencontre de Clovis et des Alamans se produisit à Tolbiac, aujourd'hui Zülrich, à neuf lieues de Cologne. Grégoire informe (II, 27) que Sigebert de Cologne, roi des Francs ripuaires, blessé à Tolbiac dans la bataille contre les Alamans, ne pouvait plus conduire l'armée ni combattre lui-même, et avait dû envoyer sous la conduite de son fils Clodéric, le contingent ripuaire contre les Wisigoths. Il ne s'ensuit pas de toute nécessité que Clovis participât à cette bataille de Tolbiac, et que la grande victoire où il écrasa les Alamans fût la même que celle où le père de Clodéric fut blessé.

Cette incertitude sur l'emplacement de la victoire de Clovis, souvent signalée aux ^{xvii}^e, ^{xviii}^e, ^{xix}^e siècles, a provoqué la recherche, et, faute de moyens d'obtenir une précision qui agréât à tous, une suite d'hypothèses. Beaucoup ont cru devoir chercher l'emplacement dans la haute plaine rhénane ou à son voisinage. Toul a été proposé par SYBEL, par LONGNON; Tholey, par C. MEHLIS; Mayence, par D. MÜLLER. Des conflits se sont engagés sur cette question ⁽¹⁾. L'emplacement qui a été le plus volontiers considéré est l'Alsace, et particulièrement les environs de Strasbourg. Le bollandiste HENSCHEN, qui a le premier proposé Strasbourg, s'est appuyé sur un passage d'une ancienne *Vie de saint Waast* (Acta sanctorum, 1^{er} févr.), qui montre Clovis après sa victoire revenant en Gaule par Toul, donc vraisemblablement par la route de Strasbourg et Saverne. Le ^{xix}^e siècle a étendu le succès de cette hypothèse. SCHUBERT place la grande bataille de Clovis contre les Alamans entre Worms et Strasbourg; F. VOGEL, dans le haut Rhin; G. MONOD, « en Alsace ou en Bade ». Il est logique de situer en Alsace un champ de bataille de plus entre la France et l'Allemagne, à Strasbourg, qui avait été si souvent, depuis le temps du César Julien jusqu'à celui de Turenne et de Henschen, témoin de rencontres franco-allemandes.

Mais quel que fût le succès d'une hypothèse particulière, l'incertitude demeurait, la recherche restait ouverte. RANKE, LAMPRECHT, DAHN, se refusèrent à admettre aucune proposition. ARNOLD, BORNHAK, les alamanistes MERKEL et E. VON BORRIES ⁽²⁾ restèrent fidèles à la vieille théorie de PAUL-ÉMILE sur Tolbiac. A l'occasion du centenaire de la bataille (1896), A. RUPPERSBERG en recommença l'étude ⁽³⁾. Il conclut, après une utile argumentation, à laquelle on peut, du reste, ajouter, contre Strasbourg, pour Tolbiac.

La dialectique et l'exégèse ne suffisent peut-être pas à éclairer les passages de Grégoire de Tours. La Francie de Clovis et l'Alemanie étaient séparées par les forêts Bacenis et Charbonnière, par les côtes boisées du bassin parisien oriental, des Vosges à la Marne. La seule

(1) B. KRUSCH contre F. VOGEL, Neues Archiv, XII, 1887, p. 301.

(2) E. VON BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, p. 21.

(3) Bonner Jahrbücher, 101, 1897 (Bibliographie).

liaison géographique entre l'une et l'autre était le Rhin. Pour avoir chance de s'approcher de la vérité, il faut s'efforcer d'évoquer, avec la précision possible, la Gaule, la Francie et l'Alemanie de 496.

Des controverses de l'érudition un premier progrès était résulté, qui est aujourd'hui acquis : la lutte entre les Francs et les Alamans, si brillamment engagée par Clovis, ne s'est pas conclue en une seule bataille, mais a duré une dizaine d'années au temps de Clovis (496-506) (1), a été reprise par son fils, achevée par son petit-fils (536).

Un second progrès peut être obtenu, si on ajoute à la distinction chronologique acquise, une distinction géographique. *De 496 à 536, la lutte a eu des positions géographiques successives.*

La querelle entre Tolbiac et Strasbourg se ramène donc à un problème nouveau : celui de *la première position géographique de la lutte entre Clovis et les Alamans.*

DE TOLBIAC A STRASBOURG. — L'Alemanie, née au voisinage du *limes* romain de Haute-Germanie, près du Neckar et du Mein, jetait en tous sens des bandes, en Gaule, en Italie, en Pannonie. Elle en envoyait aussi vers le Rhin inférieur. Dès le IV^e siècle, des bandes alamanes s'attaquaient à Mayence. Au V^e, elles allaient, jusqu'au delà de la forêt ardennaise, défier les Francs chez eux. La bataille de Sigebert à Tolbiac prouve l'agression alamanne.

Les Francs ripuaires furent-ils laissés seuls, devant une provocation qui atteignait toute la Francie d'alors ? Il y avait, entre les petits royaumes francs, une solidarité guerrière. Clovis fit à son parent le roi franc Chararic le reproche d'avoir un jour gardé la neutralité. A. RUPPERSBERG admet que, si l'armée ripuaire secondait Clovis à Vouillé, c'était en échange du service rendu par l'armée salienne à Tolbiac. Le passage de Grégoire de Tours sur la blessure de Sigebert implique que le roi ripuaire était obligé d'envoyer son fils, faute de pouvoir venir lui-même à Vouillé, c'est-à-dire faute de pouvoir rendre un service égal à celui que Clovis en personne lui avait rendu à Tolbiac, parce que, dans la dure bataille de Tolbiac, « les Francs fléchissant », Sigebert avait été blessé. Clovis n'en fut pas satisfait. Il persista à se croire des droits. En ourdissant plus tard un complot pour remplacer Sigebert impotent, il prit une manière de revanche, acheva de recouvrer la dette créée par sa participation personnelle à la bataille de Tolbiac. Et, devant le péril alaman, il substituait alors à l'alliance temporaire de 496 son pouvoir personnel unique.

Tolbiac ne couvre pas, contre l'Alemanie, Cologne seule, mais toutes les terres de la Francie primitive, les saliennes et les ripuaires. Le bourg de Tolbiac, situé à la jonction des voies romaines de Reims à Cologne et de Trèves à Cologne, est un lieu de jonction d'alliés. En 612, une autre rencontre eut lieu à Tolbiac. Les voies romaines guidaient encore les armées et influaient sur la politique. La politique,

(1) C. PFISTER, *Le Baptême de Clovis*, Revue hebdomadaire, 21 oct. 1916, p. 285.

gauloise et franque; ne pivotait pas au ^v^e siècle autour de Paris. Les impulsions venaient de Soissons, capitale du roi des Romains Syagrius; de Reims, chef-lieu d'un pouvoir ecclésiastique qui comprenait les évêchés de Soissons, de Senlis, Amiens, Arras, Tournai. Waast était évêque d'Arras; Clovis, roi de Tournai. Tous les personnages qui figurent dans les quinze premières années d'histoire franco-alamane appartiennent à ces confins gallo-belges. La perspective de Clovis s'était formée là. Son ambition s'était longtemps contentée de cet horizon. C'est là que les Alamans avaient apporté leur provocation. La géographie historique des premiers temps de Clovis donne donc, aux vieilles traditions sur la bataille de Tolbiac, une vraisemblance.

Après la victoire venait la poursuite. La poursuite entraînait le vainqueur très loin du champ de bataille. Elle entraîna Clovis, après Dijon (500), jusqu'à Avignon; après Vouillé en Poitou (507), jusqu'à Angoulême et Bordeaux. La direction des fuyards alamans est marquée, de Tolbiac à la Rétie, par le Rhin, le Mein et le Neckar. Les Francs connaissaient cette route istaévonne, où la *Carte de Peutinger* situe la *Francia* primitive. Une ville, Francfort, y garde le souvenir des passages francs.

L'historiographie allemande contemporaine s'est préoccupée de la limite atteinte par la poursuite de Clovis. Les alamanistes ont tenu à faire échapper l'Alsace et à la garder alamane. Une carte avec limite linéaire des races alamane et franque, *Stammesgrenze*, a été dressée d'après l'état actuel des dialectes de la haute plaine et offerte comme définitivement valable dès l'année 496 (*). Mais il n'y a pas d'indications sur les dialectes germaniques rhénans avant le ^{ix}^e siècle, et l'on hésitera à admettre que la bataille de Tolbiac ait fixé pour toujours la géographie linguistique et l'histoire coloniale du carrefour de Bâle.

On ignore jusqu'où, après Tolbiac, s'étendit la poursuite des Francs, et d'où Clovis revenait en passant par Toul, avec Waast d'Arras. Cet itinéraire de retour présume bien un aller par la haute plaine rhénane. Tout attirait Clovis, vainqueur et converti, vers cette riche plaine : l'appel gallo-romain contre les Barbares, le besoin de cette base magnifiquement pour les luttes ultérieures. Car l'Alemanie ne fut pas détruite à Tolbiac. Il fallut à Clovis, pour la réduire dans ses « repaires de roseaux », *ulvis*, une série de batailles, trois au moins, selon SCHUBERT, et « en dix ans de luttes ». La fuite des Alamans en Rétie, au temps de Clovis, prouve que l'Alsace fut délivrée dès Clovis de la menace alamane, qu'elle fut, dit C. PFISTER, « franque dès Clovis (2) ».

Mais ce fut une extension bien nouvelle de l'horizon premier de Clovis.

(1) J. GRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, carte.

(2) C. PFISTER, *L'Alsace et la Lorraine de 511 à 843*, Annales de l'Est, 1888.

En attaquant l'Alemanie par la haute plaine rhénane, Clovis vainqueur entrait, avec un éclat qui porta aussitôt ombrage à Théodoric, roi des Goths et de l'Italie, dans la politique générale de l'Europe. La victoire franque, en atteignant l'Alsace, touchait les Goths, les Burgondes, l'Italie, l'empereur de Constantinople, la Gaule entière.

Devant ces problèmes militaires et diplomatiques si étendus, que Clovis ne put résoudre en une bataille, la Gaule et l'Église apportaient à Clovis, et à ses fils, des directions et des ressources nouvelles, qui transformèrent *la poursuite de la basse à la haute plaine rhénane* en une guerre de quarante ans (496-536) et en une victoire de portée générale.

Les Francs, la Gaule et le Rhin. — L'ENTENTE GALLO-FRANQUE ET LE RHIN. — La place du haut Rhin dans ces événements ne reçoit qu'une lumière oblique, et n'est connaissable que par raisonnement, parce que les auteurs dont proviennent les informations prennent leur point de vue à Tours, à Lyon, à Ravenne. Mais la conduite des Francs en Gaule les montre « guidés par une idée : ils ont voulu, dit C. PFISTER, atteindre les limites que César assignait à la Gaule » ⁽¹⁾, en particulier le Rhin. Cette idée politique fut imposée aux Francs par les Gallo-Romains. Sa réalisation, le Rhin devenu dès Clovis une base franque, la réduction de l'Alemanie entière, qui s'ensuivit, exprimèrent, plus clairement que toute autre entreprise franque, la profondeur de l'entente gallo-franque développée après la première victoire de Clovis sur les Alamans.

L'histoire entière de la Gaule et de la France n'est pas gouvernée par les questions rhénanes. Quand Clovis subit, après celle de Reims, l'influence de Tours, il dirigea ses coups contre les Goths ariens d'Aquitaine. Mais le principal péril commun pour les Gaules de ce temps venait des carrefours rhénans. Les Goths d'Aquitaine étaient les seuls Barbares qui n'en fussent pas venus. La principale préoccupation commune aux Gallo-Romains, ou le besoin urgent des Gaules, était de rétablir l'ordre rhénan, de pacifier et convertir la Germanie, et d'abord l'Alemanie, qui menaçait à leur jonction la Gaule parisienne et la Gaule méridionale. La première victoire de Clovis et sa conversion à la religion des Gallo-Romains lui gagnèrent donc, après la province rémoise, toutes les Gaules. Des appels à l'unisson lui vinrent de toutes parts. Les accords de Clovis avec les évêques, représentants et guides souverains de l'opinion, marquent ce progrès, du baptême de Clovis à la croisade tourangelles contre les Goths, au synode de trente-deux évêques francophiles à Orléans.

Les dispositions qu'apportaient les Francs s'entrevoient. Attribuer leur valeur guerrière aux renforts incessants de la Germanie, comme

(1) Histoire de France d'E. LAVISSER, II, 1, Paris, 1903, p. 130-131.

il est encore répété ⁽¹⁾, est exprimer une simple et vague supposition, et confondre les Francs avec les Alamans. Les plus modernes historiens spéciaux des Francs, même en Prusse ⁽²⁾, l'expliquent autrement, la cherchent dans leur long séjour en Gaule belgique, l'expliquent par la discipline romaine, sincèrement admirée et adoptée. L'exemple de cruelle discipline militaire qu'est l'historiette du vase de Soissons, ne se retrouve ni chez les Alamans ni chez d'autres. Cependant les Alamans de la fin du ^v^e siècle avaient plus de gloire guerrière que les Francs. Les Alamans n'étaient pas, comme les Huns, les Vandales, des tourbillons passagers. Postés dans les clairières hercyniennes, près du carrefour de Bâle, ils avaient le plus contribué pendant trois siècles à disloquer l'Empire romain, et bravé le plus d'empereurs. Leurs forces, rajeunies par des apports, ne s'épuisaient pas. On voyait encore un duc alaman, Gibuld, entraîner des bandes pillardes de la Champagne à la Pannonie. Les Francs étaient, en comparaison, un modeste groupement abrité par eux. Cependant déjà, comme auxiliaires de Rome, des chefs francs avaient battu des bandes alamanes. La plus naturelle ambition militaire de Clovis coïncidait avec le besoin des Gaules.

L'écrasement de l'Alemanie et le rétablissement de l'ordre rhénan furent une œuvre gallo-franque, gauloise autant que franque. La Gaule, habituée aux garnisaires barbares, pouvait choisir entre eux. C'est au chef franc qu'elle offrit sa richesse et sa collaboration. « Le pays romain, dit G. MONOD, put l'accepter comme chef fédéré et lui fournir d'utiles contingents militaires », ceux qu'Aétius avait mobilisés contre Attila. En même temps, la Gaule romaine inspirait aux Francs dociles, avec sa religion, des idées politiques. La Gaule s'écartait de Rome, se rapprochait des Francs ; les Francs s'unissaient à la Gaule, dans une pensée commune : retrouver un ordre public, garder les Gaules, réduire l'Alemanie.

LA GAULE FRANQUE ET LA RÉDUCTION DE L'ALEMANIE ENTIÈRE. — La Gaule franque accomplit en moins d'un demi-siècle cette œuvre que Rome, intéressée aux divisions de l'Europe du Nord, n'avait pu ni voulu achever en six siècles.

La deuxième victoire de Clovis sur les Alamans, en 506, abattit l'Alemanie entière. Rien n'indique que Clovis ait dû s'arrêter, reconnaître une « limite de race », dans cette entreprise pressante. La limite actuelle des sous-dialectes franciques et souabes, aux environs de la forêt de Haguenau, n'a rien de commun avec cette histoire d'autrefois. L'alamanisme moderne a vainement cherché dans les sources quelque présomption qui lui permit de protéger, contre Clovis, l'alamanisme

(1) JANSEN et SCHMITZ-KALLENBERG, dans le Grundriss d'A. MEISTER, p. 466. Voir contre cette vieille théorie C. PFISTER, *L'Alsace de 511 à 843*, Annales de l'Est, 1888.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, 4^e partie, p. 461-510.

supposé de l'Alsace du v^e siècle. « L'Alsace fut franque dès Clovis. » Les sources principales, la *lettre du roi Théodoric à Clovis* et le *panégyrique d'Ennodius*, ôtent le doute. L'Alemanie perdit son duc commun, fut écrasée dans sa « généralité », ne trouva de refuge que dans la Rétie seconde, possession du royaume goth et italien de Théodoric. Seul l'établissement de l'autorité franque sur tout le Rhin, de Cologne à la Rétie, expliquait, avec la gloire de Clovis, le dépit mal contenu qu'exprime la lettre de Théodoric. Théodoric écrit à Clovis comme à un petit parent brusquement parvenu, qui n'a point franchi assez d'étapes sociales pour savoir choisir un citharède. Théodoric redoutait pour l'Italie, comme autrefois Tacite, l'union de la Gaule et de la Germanie, que les Francs, maîtres du Rhin, devaient un jour fonder.

Clovis laissa Théodoric établir en Rétie seconde, comme colons et garnisaires, les Alamans vaincus. Ce fut son fils Thierry, son petit-fils Théodebert, qui achevèrent en 536 de cerner et réduire l'Alemanie et d'affranchir du protectorat italo-gothique la politique franque. L'occupation du Rhin avait continué d'étendre cette politique. Le roi franc s'entendait heureusement avec Byzance contre les successeurs de Théodoric. Le petit-fils de Clovis pénétra les repaires alamans à l'est de la Forêt-Noire et, comme par une réplique vengeresse à la lettre menaçante de Théodoric à Clovis, tourna contre les Goths d'Italie la fureur guerrière des derniers ducs nationaux d'Alemanie.

En même temps, la Francie rhénane commençait à devenir la plus active. Le pays rhénan attirait, enhardissait les chefs francs. Il devenait de siècle en siècle la Francie centrale, *Francia media*, orientant d'une façon nouvelle les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie.

Le Rhin franc. — LA SEINE ET LE RHIN MÉROVINGIENS. — Le progrès du pays rhénan dans le monde franc ne fut pas continu, mais l'effet d'oscillations que découvre la géographie historique de la Gaule franque.

Ce fut la Gaule parisienne qui attira d'abord les Francs, de même qu'elle fixa leur nom avec le plus d'attachement. Clovis choisit Paris et Orléans, entre Reims et Tours, pour régner dans les Gaules. Paris resta indivis entre ses fils. Les monastères de l'Ile-de-France ont plus de place que tous les autres dans l'histoire mérovingienne.

Paris convenait le mieux pour jouir de la Gaule, mais le Rhin sollicitait davantage l'esprit d'entreprise. L'Alemanie une fois vaincue, de nouveaux efforts y étaient réclamés, pour vaincre toute l'Allemagne. Les rois francs qui s'occupèrent le plus de l'œuvre gallo-franque, et ceux qui rétablirent l'unité franque du temps de Clovis, eurent deux groupes de résidences favorites, l'un en Gaule parisienne, l'autre en Gaule rhénane, surtout en Gaule alsacienne. L'évêché de Strasbourg, les plus anciens monastères alsaciens durent beaucoup au voisinage de résidences mérovingiennes, de villas de Clotaire II et de

Dagobert ⁽¹⁾. Une surprenante rivalité d'influence naquit. Les grands d'Austrasie reprochent à Dagobert ses séjours sur la Seine. Déjà dans ce temps l'influence rhénane retrouve la prépondérance. Le tout-puissant archichapelain de France, aux derniers temps mérovingiens, l'Alsacien Fulrad ⁽²⁾, réservait au val de Liepvre ses fondations, sa faveur. Dans la Gaule rhénane, à Selz plusieurs fois, se tenaient les entrevues de conciliation, les « jours amiables » entre les rois francs ennemis. Là se retrouvaient les points de vue généraux, la notion des obligations étendues, que la vie dispersée dans les autres provinces gauloises obscurcissait.

L'AUSTRASIE ET LE RHIN. — Le nom d'Austrasie suppose un point de vue parisien et un point d'appui rhénan. Au temps de Guizot, où rien en histoire ne paraissait encore explicable sans recours à l'idée de races, la prépondérance croissante de l'Austrasie en Gaule mérovingienne était attribuée au « germanisme » qu'on lui prêtait ⁽³⁾, et qu'on supposait moins défraîchi, mieux entretenu par les réserves de vie de la Germanie voisine. Il suffisait de s'en tenir aux données des sources pour que tombassent simplement toutes ces suppositions. Les sources montrent seulement, dès le temps de Thierry, fils de Clovis, la Gaule rhénane moins tranquille que les autres Gaules. Il y fallait, dès 515, combattre les Normands. Thierry avait pour vassaux les Alamans, battus, mais incomplètement soumis. La capitale austrasienne fut reportée, par Sigebert, de Reims à Metz. Metz reprit, près du Rhin franc, le rôle de Trèves près du Rhin romain. Le haut Rhin surveillait l'Alemanie; le bas Rhin, la Saxe. Il n'y avait pas de place ici pour un Chilpéric de Neustrie, ou pour des rois fainéants. L'Austrasie voulait du sérieux dans le souverain. Un siècle après Clovis, elle devenait le principal territoire franc, si Francie, comme l'admettait G. MONOD ⁽⁴⁾, veut dire, dans GRÉGOIRE DE TOURS, Austrasie.

Les grands d'Austrasie devinrent, au VII^e siècle, indépendants, puis maîtres dans l'État franc. Mais, plus occupés de leurs toparchies que de l'intérêt général de la Gaule franque, ils ne surent pas établir l'ordre. Un Sigebert, roi d'Austrasie, ennemi de Chilpéric, appelait lui-même des Germains au pillage de la Gaule (573-575). En 643, l'Alemanie se révoltait, comme la Thuringe, et n'était pas soumise. Le Rhin devenait une frontière franque. Les Rhénans, qui s'étaient, les premiers, détachés des Mérovingiens épuisés, assurèrent au VIII^e siècle, les progrès d'une famille austrasienne, grandie aux bords de la Meuse, de la Moselle et du Rhin. Ce fut l'Alsacien Fulrad qui

(1) HANAUER, *Marlenheim*, Rixheim, 1904; J.-H. ALBERS, *König Dagobert in Geschichte, Legende und Sage besonders des Elsasses* (Voir Compte rendu, Revue historique, t. XXX, p. 135).

(2) M. DUBRUEL, *Fulrad*, Revue d'Alsace, 1901 (ch. I, les sources et les livres).

(3) C. PFISTER, *L'Alsace de 511 à 843*, Annales de l'Est, 1888, p. 73-75.

(4) Cours à l'École des Hautes Études, 28 octobre 1903.

négocia, avec les grands d'Austrasie et l'Église, la déchéance mérovingienne et l'avènement carolingien ⁽¹⁾. Avec les Carolingiens, les capitales franques se fixèrent près du Rhin. Le Rhin carolingien devint le centre de la Francie, non comme plus « germanique » qu'une autre région, mais parce que, suivant une loi de géographie historique, « là où l'antagonisme crée l'effort se fixe la puissance ⁽²⁾ ».

LE RHIN CAROLINGIEN. — Les Carolingiens n'étaient ni des Germains ni des Gaulois, mais des Belges ⁽³⁾. Ils gardèrent une prédilection pour leur pays bas-mosan. Charlemagne finit par fixer entre la basse Meuse et le bas Rhin sa résidence définitive.

Mais ce fut tout le pays rhénan, de la basse à la haute plaine rhénane, qui devint de leur temps la base du royaume franc et la Francie centrale. Ce furent presque toujours les Rhénans qui fournirent et entretenirent les armées qui combattirent en Germanie. C'était autour de Mayence, de Worms, que les rendez-vous de mai étaient pris et les ponts préparés sur le Rhin, que les rois vaincus venaient rendre hommage, que d'opulentes villas étaient choisies pour résidences palatines. Des monastères privilégiés y rédigeaient des *Annales royales*. Les rois francs y projetaient des entreprises économiques étendues, comme de relier par le Rhin navigable Strasbourg à la mer, et par un canal le Rhin au Danube. Ils s'y élevaient à des vues de politique européenne. Ils se préparaient, sur ces routes impériales romaines, d'où l'Europe du Nord avait été gouvernée, à une restauration chrétienne de l'Empire romain.

On connaît, par des sources précieuses, la place brillante occupée, dans la Francie rhénane, par l'Alsace, « terre coloniale franque » selon ERMOLD, sa richesse, son commerce, son bonheur, son influence alentour. Charlemagne avait pour ami l'abbé Fulrad. Il fit un séjour à Sélestat. ALCUIN tenait en grand honneur les moines de Murbach et leur écrivait pour leur exprimer ses sentiments de vénération. Quand Louis le Pieux chercha pour Charles, son jeune fils préféré, une part de l'Empire franc déjà partagé entre les trois aînés, il la choisit dans la haute plaine rhénane. Il lui donna l'Alsace, avec des annexes en Alemanie, en Rétie, en Bourgogne.

C'était le commencement de la dislocation de l'Empire franc. L'Alsace, qui en souffrait, redevint une terre de rapprochement entre les Francs rivaux. Il ne dépendit point d'elle que l'unité franque fût sauvée. Il se trouva que l'empereur Louis, ses fils et le Pape, venus à Roufach en conciliation, se séparèrent, au « Champ du mensonge », plus désunis. Straabourg sut gagner tour à tour Lothaire, puis ses

(1) M. DUBRUEL, *Fulrad*, Revue d'Alsace, 1901, ch. II, paragraphe 3.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 60.

(3) C. JULLIAN, préface de A. HEUMANN, *Le Mouvement littéraire belge d'expression française*, Paris, 1913, p. 35.

frères conjurés contre lui. Une seule autre terre, la Mosellane voisine, fut choisie autant que l'Alsace pour les conférences de paix et de fraternité. Au partage de 843, l'Alsace restait encore dans la *Francia media*, attribuée à l'empereur Lothaire. L'Alsace était jusqu'au bout terre d'empire, *Reichsland* (1), c'est-à-dire non sujette, mais capitale de l'Empire, toujours fidèlement attachée à l'*Imperium christianum* carolingien, quand déjà celui-ci ne vivait plus qu'en souvenir.

Cette participation continue et ardente de l'Alsace à la vie franque, cette part de souveraineté franque que l'Alsace posséda, agirent profondément sur sa civilisation, son économie, sa géographie intellectuelle, sa langue, ses noms de lieux et de personnes.

Le germanisme prétendu alaman de l'Alsace s'appuie surtout sur les prétentions intéressées de politiques modernes.

L'établissement prépondérant du germanisme franc est un fait attesté de géographie historique rhénane.

(1) DU PREL, *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1898-1901, t. I, p. 266.

§ 9. — LES NOMS DE LIEUX EN *heim* ET LE RHIN FRANC

Distribution ordonnée des noms en heim dans la haute plaine rhénane.

Toponymie et toponomastique.

Noms en *ingen*, en *weiler*. Noms en *heim*.

Questions et explications.

L'ordre romain et l'ordre franc.

L'ordre franc.

Survivances romaines.

Le cadastre franc et la langue francique.

Distribution ordonnée des noms en *heim* dans la haute plaine rhénane. — **TOPONYMIE ET TOPONOMASTIQUE.** — Dans la seconde moitié de l'époque franque (vii^e-ix^e siècles) apparaît une source nouvelle de géographie historique rhénane. H. L. VON JAN a relevé 488 noms de lieux d'Alsace dont la mention remonte à ce temps, et les a présentés sur un fond sommaire de carte de reconnaissance (1). Ce fond de carte sommaire est aujourd'hui, malgré ses divisions administratives de convention, la plus utile carte historique de l'Alsace franque.)

Une liste de formes toponymiques anciennes l'accompagne (p. 241-248), utile apport à la toponomastique.

Les efforts dépensés pour interpréter ces formes ont été plus grands que pour toute autre région d'Europe; et, bien que des conclusions précipitées, des théories exclusives ou intéressées, les aient souvent rendus vains, ils ne peuvent être rappelés sans admiration. On sait aujourd'hui, grâce à ces échecs, avec quelle prudence les noms doivent être prélevés dans le chaos toponymique, et doivent être tirées de leur examen les conclusions sur les races, les dates, les modes de colonisation, les langues et les nationalités anciennes. Les noms de lieux ne permettent d'affirmer, sans risque de mécomptes,

(1) *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, VII, 2, 1892, p. 193. — Cp. la carte de l'Alsace annexe de la « Souabe » (sans date) de l'atlas de SPRUNER et MENKE, n° 35.

rien de général sur aucun de ces points. La géographie historique doit user, ici, de tant de disciplines auxiliaires, institutions, histoire, linguistique comparée, que le scepticisme l'atteindrait, si les noms de lieux n'étaient une des plus riches valeurs documentaires à exploiter.

Les noms de saints, les noms qui ne se groupent pas en séries sont les moins utiles. Dans la haute plaine rhénane et alentour, trois séries ont été, depuis un demi-siècle, justement discernées comme les plus dignes d'enquête. Ce sont, par ordre d'intérêt croissant, les noms en *ingen*, en *weiler* et en *heim*.

NOMS EN INGEN. — Les noms en *ingen* abondent en Souabe ⁽¹⁾, mais manquent presque en Alsace ⁽²⁾. On est tenté d'en conclure que le nom est alaman et que les Alamans ont manqué en Alsace.

Mais la valeur de la désinence *ingen* est en question. Son sens est contesté. On admettait naguère unanimement qu'elle ajoutait une idée de propriété (*eigen*) à un nom de famille patriarcale et que le nom était né quand cette famille était devenue sédentaire. Mais il n'est pas certain que *ingen* soit apparenté à *eigen*. *Ingen* n'est peut-être qu'un locatif ⁽³⁾. Il n'est peut-être qu'un signe de pluriel ⁽⁴⁾. Il n'est pas particulier aux Alamans ; il se retrouve en Bavière en aussi grande abondance qu'en Souabe, sous la forme *ing*, qui atteste l'influence de la fixation toponymique officielle, dans un cadre politique stable. Comme la plupart des autres, il est donc « commun aux Germains », *gemein germanisch*, comme l'a démontré O. SCHLÜTER ⁽⁵⁾.

Mais il n'est pas même sûr qu'il soit germanique. Les noms en *ing* sont abondants en celtique, comme l'a rappelé R. MUCH, et ne manquent ni en ligure ni en illyrien ⁽⁶⁾. Des noms en *ingen* se trouvent qui ne sont pas unis à des patronymes allemands, mais sont des sucresseurs directs de noms de lieux gaulois du genre le plus commun, par exemple Ritzingen, venu de Ricciacum ⁽⁷⁾.

Rien ne s'en peut déduire, sur la nationalité. Des Germains ont habité des demeures gauloises ⁽⁸⁾, de même qu'autrefois il fut de mode parmi eux de porter des noms celtiques ⁽⁹⁾.

(1) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 250, et bibliographie.

(2) Haute-Alsace : Grentzingen, Hirsingen, Fellingingen, Huningue, Hindlingen, Wesserling ; Basse-Alsace : Diemeringen, Drulingen est situé sur le plateau lorrain.

(3) E. MURET, *Étude sur quelques désinences*, Romania, 1908 ; *Le Suffixe germanique ing*, Mélanges de Saussure, Paris, 1908 ; voir Th. PERRINOT, *Études de toponymie franc-comtoise*, Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1910-1912.

(4) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 287.

(5) *Deutsches Siedelungswesen*, Strasbourg, 1912.

(6) *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 44, 49.

(7) M. BESNIER, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 647 (bibliographie).

(8) Sur les noms en *ingen* dans les Champs décumates, J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 250.

(9) R. MUCH, *loc. cit.*, p. 50.

De l'abondance des noms en *ingen* en Souabe, de leur absence en Alsace, on ne peut conclure à la présence d'Alamans ici, à leur absence ailleurs, mais seulement à des histoires coloniales différentes en Souabe et en Alsace. Ces histoires coloniales différentes se sont trouvées saisies, et enregistrées avec leurs différences, au temps de la fixation toponymique officielle.

NOMS EN *WEILER*. — Les noms en *weiler* sont nombreux dans l'Alsace franque et situés presque tous dans la zone horticole et agricole sous-vosgienne. La théorie des *-weiler* alsaciens a été soumise au plus complet renversement que connaisse la toponomastique. W. ARNOLD, fondateur de la théorie, les tenait pour alamans purs ⁽¹⁾. La supposition, reconnue comme une erreur, a été rapidement éliminée. H. WITTE a démontré, après un quart de siècle d'études spéciales sur la toponymie en *weiler*, l'origine gallo-latine du mot (*villare*) et de la population qui l'a perpétué. Il y a ici, entre les noms de lieux et le site, une concordance remarquable ⁽²⁾. La théorie de H. WITTE, d'ailleurs accompagnée de concessions à l'alamanisme officiel, s'est heurtée à des critiques françaises et allemandes, mais elle s'est finalement imposée, comme la meilleure. Le *villare* est devenu nom commun, en germanique et en français ; il s'est répandu hors de la Germanie romaine. Le mot s'est déformé suivant les lieux, et, suivant la loi « centrifuge » ⁽³⁾ qui dissout les langues en dialectes, est souvent devenu *wihr* en Alsace ⁽⁴⁾. Parmi les questions demeurées ouvertes, la plus utile ici est celle de savoir *quelle influence le mot gallo-latin s'est fixé en germanique dans la toponymie*. Longtemps, comme l'attestent les pouillés et les chartes, plus nombreux ici qu'ailleurs dès l'époque franque, des noms de provenance et forme diverses ont subsisté parallèlement dans un même lieu. La question est donc de savoir *quand la forme germanique l'a emporté sur l'autre et s'est fixée*.

La série des *-weiler* se rattache, par là, à la série des *-heim*, où s'offre plus clairement une réponse.

NOMS EN *HEIM*. — Il y a aujourd'hui, en Alsace, 243 noms de lieux en *heim*. Il y en avait déjà, d'après 321 documents de l'an 695 à l'an 861, 110 mentionnés. En tenant compte des lacunes de la connaissance et des lieux disparus, on peut admettre des chiffres encore plus élevés ⁽⁵⁾.

(1) Aecht alamannische Endung, *Wanderungen und Siedelungen*, p. 88 ; cp. encore J. CRAMER, p. 292-293.

(2) B. AUERBACH, compte rendu de H. WITTE, *Annales de géographie*, 15 septembre 1898, p. 98-99. Il y a en Alsace, 171 noms en *weiler* ; en Palatinat, 82.

(3) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 162.

(4) Cp. l'officiel Hartmannsweilerkopf, le Vieil-Armand, appelé dans l'endroit Habschwirkopf.

(5) Cp. J. V. BARBIER, *Atlas de toponymie comparée de la Lorraine et de l'Alsace*, Bull. de la Soc. de Géogr. de l'Est, 1890, p. 510-517.

W. ARNOLD (*Wanderungen und Ansiedelungen*, p. 381-390) attribuait tous ces *-heim* à la race franque. Cette théorie ne s'est pas mieux défendue que la théorie sur les *-ingen* et les *-weiler* attribués aux Alamans. Le mot *heim* n'est pas francique, mais germanique commun, et apparenté à une racine indo-européenne, qui a formé, en grec et en d'autres langues, des mots signifiant « résidence fixe (1) ».

Heim toutefois a gardé en composition plus de force que la plupart des désinences toponymiques. Dans les mots en *ingen*, c'est le nom propre radical qui importe. Dans les mots en *weiler*, il importe beaucoup encore. Ici l'idée de fixation locale l'emporte sur celle de fixation familiale.

Heim contient davantage encore. Il ne désigne point une résidence quelconque. O. SCHÖNEMANN a montré (2) comment le mot contenait dans le principe une idée de commandement, et rappelé comment il fut employé dans l'ancienne langue mythologique pour désigner les résidences des dieux (Godaheimr), des géants (Jötunheimr), des elfes (Alfheimr), et la terre, séjour des hommes (Mannaheimr). Le mot garde un souvenir de ce sens noble, dans un vers d'ERMOLD, germaniste et clerc, sur Ingelheim, résidence de l'empereur Louis le Pieux, qui le persécute et qu'il flatte.

Engilin ipse pius placido nunc tramite heim.

(Dom BOUQUET, VI, p 54.)

Burgus seul dépasse *heim* dans ce sens. Encore a-t-on remarqué le groupe des cinq *-heim* royaux de Basse-Alsace (3), d'où les Mérovingiens dominèrent Strasbourg, Frankembourg, tous les bourgs francs de la zone rhénane.

Le sens de *heim* s'est donc affaibli dans les temps ultérieurs. Le nom qui exprimait le mode de résidence signifiait plus autrefois qu'aujourd'hui. Le mot français « château » s'est affaibli de même manière. Il évoquait autrefois une idée politique. Les juristes disaient : *jurisdictio castro cohæret*.

La zone des *-heim* s'étend, du nord au sud de la haute plaine rhénane, au contact des terrasses agricoles et des prairies d'élevage, le long de la voie impériale romaine de Bâle à Mayence, comme une bande de résidences supérieures au chaos toponymique qui l'entoure.

Car la zone des noms en *heim* n'est point propre à l'Alsace. Elle s'étend de Bâle à Mayence, le long de la voie romaine. La forêt de Haguenau n'y marque point de limite, ni le *Landgraben*, dont la plus ancienne mention, du reste, ne remonte qu'au xiv^e siècle. On compte,

(1) KLEINPAUL, *Die Ortsnamen im Deutschen*, Leipzig, 1912, p. 39, 41.

(2) O. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*. Strasbourg, 1907, p. 183.

(3) A. HANAUER, *Marlenheim, Rixheim*, 1904.

en Haute-Alsace, 70 noms en *heim*; en Basse-Alsace, 173; dans le Palatinat rhénan, 116. En Hesse rhénane, 18 sont cités avant le milieu du ix^e siècle. Il y a, dans cette continuité ancienne de la bande des *heim* rhénans, le souvenir d'un temps qui précéda le morcellement politique de la haute plaine. Elle est sans doute antérieure même à la séparation administrative qui distingua l'Alsace franque de la Franconie. La haute plaine rhénane a été surtout à travers les siècles objet de dispute et de partage. L'uniformité de la bande des *heim* frappe d'autant plus. On serait tenté de l'expliquer par la seule distinction de la plaine en bandes régulières. Les *-weiler*, selon O. SCHLÜTER⁽¹⁾, sont dus non à une race, mais à la topographie sous-vosgienne. Les *-heim* correspondraient à la bande du cailloutis rhénan, lieux par excellence de la fortification antique, où ce fut presque en tout temps une tradition de creuser des fossés, de bâtir des maisons fortes. Mais, parmi les lois géographiques, celle de la dispute et du partage est la plus forte dans ces bandes de terres d'invasions et de passages, terres attrayantes, impuissantes à se défendre d'elles-mêmes autrement que par le morcellement toparchique. La distribution ordonnée des *-heim* rhénans est un fait d'histoire autant que de géographie. Elle exprime l'œuvre d'un pouvoir établi en maître dans une bande colonisable choisie; un pouvoir fort, distribuant, organisant suivant un plan, un moyen de gouvernement. Il y a des sols où « chaque époque de l'histoire fait surgir de nouvelles rangées de villes⁽²⁾ ». Quand les noms et les dates sont semblables, la ressemblance n'est explicable que par une influence commune, *fixant* une mode uniforme.

Les *heim* rhénans s'insinuent à travers une toponymie hétérogène comme une force ordonnée. La cartographie saisit et éclaire cette ordonnance⁽³⁾. La question de géographie historique ici est celle de savoir sous quel pouvoir public une toponymie germanique s'est ordonnée et fixée. Les noms ne renseignent point sur la race des habitants, et, moins que d'autres, les noms en *heim* qui ne contiennent pas une indication patronymique, qui ne contiennent que la pure idée d'une installation sédentaire collective. Mais leur ordre exprime une influence générale, un régime commun, qui peut aider à trouver la race.

QUESTIONS ET EXPLICATIONS. — L'histoire offre le choix entre trois réponses.

1. Depuis SCHÖEFLIN, qui a, le premier, observé l'ordre colonial de la haute plaine rhénane, la première est écartée. Aucun des *groupes*

(1) *Deutsches Siedelungswesen*, dans le *Reallexikon* de J. Hoops, Strasbourg, 1912, § 145.

(2) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903, p. 82 (à propos de la Flandre).

(3) A. SCHIBER, *Die fränkischen und alemannischen Siedelungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen*, 1894, carte I, points rouges.

germaniques, que l'Empire romain établit ou laissa s'établir comme fédérés sur la rive gauche du Rhin, ne peut être retenu. Les plus anciens durent apprendre le latin plutôt qu'imposer le germanique. Les plus nouveaux n'eurent pas le temps de fixer une toponymie propre. Les Burgondes, établis « dans la partie de la Gaule voisine du Rhin », sont demeurés eux-mêmes écartés. Ils n'eurent ni le temps ni la puissance d'imposer, dans le monde rhénan, un ordre politique, que la toponymie pût perpétuer.

2. SCHOEFFLIN supposa donc les Alamans maîtres et colons du Rhin, de Bâle à Mayence⁽¹⁾. Il les considéra comme les auteurs vraisemblables de l'ordre toponymique rhénan.

Mais les alamanistes du XIX^e siècle n'ont pu garder cette opinion. Ils fondaient en général l'ancienne histoire coloniale rhénane sur l'état actuel des dialectes. Le francique est parlé de Mayence à Wissembourg. La colonisation franque fut admise de Mayence à Wissembourg. L'alamanisme ne put être gardé par eux qu'entre Wissembourg et Bâle.

La question de l'uniformité des noms en *heim* se posa d'une manière nouvelle. Il s'agit désormais d'expliquer comment les *-heim* rhénans pouvaient être francs au nord de Wissembourg, alamanes au sud.

Pendant, depuis W. Arnold, *heim* était tenu pour franc, *ingen* pour alaman, si bien que l'Alsace, riche en *heim*, pauvre en *ingen*, eût été moins alamanne que la Lorraine, riche en *ingen*, pauvre en *heim*.

Jamais, dans l'histoire de la toponomastique, plus d'ingéniosité ne fut dépensée que dans cette lutte pour l'alamanisme de l'Alsace. K. WELLER, de Stuttgart, trouva une solution⁽²⁾. Les *-ingen* de l'Alemanie ancienne en Wurtemberg remontaient au temps de la colonisation par familles (Sippschaften). Dans l'Alsace, nouvelle Alemanie, les Alamans immigrèrent sans garder les anciens liens familiaux, se fixèrent par groupes associés suivant d'autres liens, créés surtout par le voisinage. Les nouvelles colonies alamanes portèrent un nom du germanique commun, *heim*, où ne s'exprime plus l'ancienne solidarité familiale. K. Weller ne cita d'ailleurs aucun nom alsacien en *heim*. Une ville badoise moderne eût éclairé sa théorie, Mannheim, créée au XVII^e siècle, par une union de colons néerlandais.

La théorie fut admise. Déjà H. WITTE avait écrit sur les *-heim* alsaciens : « Ici les *-heim* ne peuvent être francs parce qu'ils sont alamanes⁽³⁾. » La théorie de K. WELLER restituait à l'Alsace, peuplée

(1) E. DETROYES, *L'Alsace au V^e siècle était-elle almanne?* Revue catholique d'Alsace, 1865.

(2) *Die Besiedlung des Alamannenlands*, p. 35-36 : Zurücktreten der Hundertschaftsmarkgenossenschaft, Verwandlung der Sippengemeinden in Dorfmarkgenossenschaft.

(3) *Forschungen zur deutschen Landes- und Volkskunde*, X, 4, 1897, p. 327.

non de familles, mais de colons en masses, un caractère plus alaman que celui de la Lorraine.

La théorie avait pour base non la seule linguistique, mais l'histoire des institutions. Le progrès de l'une et de l'autre la compromet.

Bien que la famille patriarcale soit encore rappelée dans la Loi des Alamans, au ^{viii} siècle (Tit. 87), son rôle politique ⁽¹⁾, son rôle économique et colonial ⁽²⁾ ne s'offrent pas, en effet, dans une évolution simple. Dans la nouvelle Alemanie de Suisse, qui est postérieure à celle de l'Alsace, les noms sont en *ingen*. Une colonisation autonome originale se traduit à l'ordinaire par une toponymie variée. D'autres solutions furent trouvées, qui admettaient le caractère franc des *-heim* alsaciens, tout en gardant à la population une origine alamane ⁽³⁾. Les *-heim* alsaciens furent admis comme attestant, comme les autres *-heim* rhénans, une autorité publique franque, une colonisation de grands propriétaires francs qui laissèrent leurs noms aux indigènes ⁽⁴⁾. A la période alamane de l'Alsace succéda donc une période « alamane-franque ».

Mais dès que la recherche progressa, la théorie, qu'aucun document n'autorisait, chancela, car *il n'y a pas de document qui autorise la théorie d'une colonisation alamane de l'Alsace*.

L'archéologie ne put venir au secours, car la « maison de bois alamane » n'est telle que par une supposition, insoutenable même en Souabe ⁽⁵⁾. Les constructions en bois de l'époque franque n'ont pas survécu. Le seul argument alamaniste qui demeurât, celui de la parenté des dialectes modernes de l'Alsace avec ceux des autres régions du carrefour de Bâle, ne valait point davantage. Car le nom alaman qui exprime cette parenté est un nom de convention, reconnu comme tel. Et les sources n'indiquent aucune limite à la poursuite de Clovis vainqueur des Alamans, ne réservent pour l'Alsace aucune atténuation à la catastrophe alamane. L'alamaniste A. SCHIBER se représente même ⁽⁶⁾, après Tolbiac, une substitution toponymique complète en Alemanie rhénane, après l'écrasement alaman et la victoire franque.

3. Dès que l'on croit la géographie dialectale moderne des pays rhénans explicable autrement que par l'histoire coloniale ancienne, une seule solution s'impose.

Les noms rhénans en *heim* attestent une uniformité.

(1) BETHGE et LÖWE, dans l'Histoire de l'Allemagne de GEBHARDT et HIRSCH, t. I, 1912, p. 25.

(2) GROSSE, *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft*, 1896.

(3) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 255.

(4) A. SCHIBER, *loc. cit.*, p. 17.

(5) R. GRADMANN, *Siedelungsgeographie des Königreiches Württemberg*, Stuttgart, 1914, p. 101, parle avec une réserve ironique de la maison « alamane » [sic] et regrette l'insuffisance des enquêtes.

(6) *Loc. cit.*, p. 18-20, p. 13.

Les pays rhénans n'ont connu que deux régimes uniformes, celui de Rome et celui des Francs.

Un seul, le dernier, put fixer une toponymie uniforme en langue germanique.

La distribution ordonnée des noms rhénans en *heim* atteste l'ordre franc, établi sur le Rhin après l'ordre romain, dès que « Clovis, dit R. REUSS ⁽¹⁾, se fut décidé à prendre la succession des empereurs ».

L'ordre romain et l'ordre franc. — L'ORDRE FRANC. — Le régime franc entretenait quelques habitudes de gouvernement qui n'étaient pas à la merci des transmissions et des partages dynastiques et ne trouvèrent nulle part en Europe un champ d'application plus favorable que la haute plaine rhénane.

Le roi franc était suivi de nombreux fidèles qui, offrant leurs services, attendaient une récompense. Les fidèles servaient le roi à condition, *ut nobis præsint ac prosint*, disait la formule de serment de fidélité. Le roi était « chef de guerre et nourrisseur » d'un entourage qui l'appréciait suivant son aptitude à conquérir et distribuer le butin. La truppe et l'armée des fidèles, en état de continuel renouvellement, étaient formées de « compatriotes en quête de terres » ⁽²⁾, combattants provisoires, *præliatores*, tant que le butin n'était pas distribué. La principale question de gouvernement était, pour le roi franc, le « chasement » propice de ses compagnons.

Car la seule récompense, disponible et attendue, était le don d'une terre. La richesse foncière était devenue la seule ⁽³⁾. Le fidèle espérait une récompense territoriale. La colonisation suivait la victoire comme une conséquence. Les Francs étaient établis comme propriétaires et seigneurs. Le roi franc garnissait de guerriers chasés, *milites agrarii* ⁽⁴⁾, les meilleures terres conquises ou les zones d'intérêt militaire. Le roi constituait un groupe de fidèles en un *point*, comme à Franciacum (Fronsac); ou sur une *ligne* à garnir, comme la Loire, l'Eider, l'Elbe. Quand la terre était vaste, riche, de haut intérêt politique et militaire, les propriétaires et seigneurs francs s'y accumulaient. Une « Francie » naissait là.

On ne voit pas en Europe une région mieux disposée que la haute plaine rhénane à devenir une Francie. Elle le devint en effet, dans toute son étendue, du sud au nord, l'Alsace comprise. C'est la Souabe que Clovis laissa aux Alamans, non l'Alsace.

(1) *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 21.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 500 « riesige Schaar der landheischenden Volksgenossen ». — Cp. M. DELOCHE, *La trustis*, 1873; et le Grundriss de A. MEISTER, II, 3, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, p. 18, Das Gefolgswesen.

(3) H. BRUNNER, *Die Landschenkungen der Merovinger und Agilolfinger*, S.-B. Berl. Ac. 52, 1885.

(4) K. RÜBEL, *loc. cit.*, p. 473.

On ne voit pas quel raisonnement pourrait valablement s'opposer au témoignage d'ERMOLD, qui déclare expressément l'Alsace « colonie franque ». Cette terre offrait, aux seigneurs francs, la zone d'élevage pour leurs chevaux ⁽¹⁾, la montagne boisée pour la chasse, les vignobles et les terrasses agricoles. Aucune Francie ne fut plus dense. Elle fut peuplée de colons francs dès Clovis et ses victoires sur les Alamans, peut-être auparavant. A. SCHIBER, qui admet une colonisation alamane de l'Alsace au ^v^e siècle, suppose que les Francs en expulsèrent totalement les Alamans. Mais rien ne prouve, ne présume même une colonisation alamane antérieure de l'Alsace. Le chasement des fidèles francs fut aussi simple en Alsace que dans l'ensemble de la haute plaine. La haute plaine pouvait nourrir beaucoup de leudes. En aucun point du royaume franc, une couverture de fidèles bien nourris n'était plus commode ni plus nécessaire. La haute plaine rhénane commandait les Germanies et l'Italie. Au ^{vi}^e siècle, le petit-fils de Clovis, Théodebert, offrit au petit-fils de Théodoric, Vitigès, un secours de 50.000 guerriers, sans doute chasés dans la haute plaine rhénane et disponibles. Au ^{viii}^e siècle, « les armées qui combattent en Germanie sont presque toujours prises parmi les habitants des bords du Rhin » ⁽²⁾. C'est dans la haute plaine rhénane que le roi franc, le carolingien surtout, convoque en mai ses fidèles pour l'expédition annuelle. C'est là qu'il revient à l'automne et que la plus nombreuse « chevalerie d'Empire » hiverne, séjourne, prête à se lever au signal. Quand les duchés germaniques se révoltent au ^{vii}^e siècle, la haute plaine reprend le rôle romain de frontière, et la chevalerie franque du Rhin, celui de garnison de couverture. Quand les ducs rebelles sont vaincus, c'est à Worms, à Francfort, à Ingelheim qu'ils viennent s'humilier. *La haute plaine rhénane est le lieu des capitales franques.*

Le roi franc, dotant ses fidèles, restait leur chef militaire et leur voisin. Les villas royales franques étaient nombreuses en Haute-Alsace, VON JAN les marque sur sa carte d'un signe distinctif. La terre royale comprenait les biens du fisc et la propriété privée de la dynastie. Elle demeurait étendue, au ^{ix}^e siècle encore, dans la haute plaine rhénane, dispersée en villas qui formaient chacune un « domaine royal particulier », *regnum singulare*, d'où le roi surveillait le voisinage. Le comte gérait les domaines et conduisait les guerriers. L'Eglise, qui participait amplement, en Alsace surtout, au chasement des fidèles du roi franc, aidait le roi à surveiller et gouverner. Le roi franc entretenait en outre, en des lieux fortifiés choisis, de petites troupes permanentes, *scaræ* (schaaren). Peut-être le mot *burg* fut-il réservé quelque temps, à l'origine, pour ces garnisons (Strasbourg, Frankenbourg, Lützelbourg, Dagsburg...), tandis que le mot *heim* désignait les résidences du roi et des leudes.

(1) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 503.

(2) G. PFISTER, *Histoire de France d'E. LAVISSE*, II, 1, 1903, p. 192.

L'ordre politique et social, créé par la colonisation officielle des rois francs dans la haute plaine rhénane, était stable, parce que « les dons de domaine que faisait le roi après la conquête conféraient toujours la pleine propriété » (1). Les leudes aimaient la campagne et la vie rurale. Ils s'attachaient aux terres. L'usage du *de* nobiliaire a sa plus lointaine origine dans cet attachement du leude à son domaine (Pépin de Landen, Pépin d'Héristal). On s'est intéressé beaucoup à marquer l'influence politique croissante des grands. Dès le temps de Grégoire de Tours, ils étaient les maîtres en Austrasie. Ils s'allient à un roi franc contre un autre. Au vi^e siècle, ils imposent des conditions. *On voudrait pouvoir localiser avec précision cette aristocratie franc-conienne qui reprochait à Dagobert de préférer la Seine au Rhin*, chercher de près ses rapports avec les indigènes et le sol. Tout domaine était acquis avec sa garniture immuable de cultivateurs indigènes. Le leude franc, sans haine de race, tout occupé de ses appétits, protégeait ses indigènes, les fixait dans leur *weiler*, les appelait dans son *heim*. Si des Gallo-Romains durent jamais fuir dans les Vosges, ils en purent redescendre à l'époque franque. Les noms des villages modernes de la haute plaine rhénane sont fixés par centaines dès l'époque franque (2). L'exploitation intense, compromise pendant les troubles des derniers siècles romains, recommence alors (3). Elle s'étend peu à peu des terres délimitées aux terres indivises (4). Les paysans s'attachent au sol autant que les leudes. Le mot *landwehr* remonte au ix^e siècle. *Les cadastres francs fixent dans les noms de lieux un radical d'origine indigène et un nom de leude franc*. Dans les résidences, des constructions s'élèvent. L'architecture carolingienne fut surtout rhénane. On voudrait pouvoir, dans chaque lieu en *heim*, chercher ou retrouver, comme à la vieille église d'Otmarsheim, quelque témoin franc, quelque témoignage de l'ordre rétabli par les Francs, lesquels se trouvaient là, plus évidemment que tous autres, les héritiers des entreprises romaines.

SURVIVANCES ROMAINES. — *Les indigènes gallo-romains, dont les noms celtiques, dans la haute plaine, vivaces jusqu'au x^e siècle en plus grand nombre que de nos jours, attestent la présence dans les domaines francs, étaient des descendants déjà lointains des contemporains de l'Empire. Ils étaient aussi disposés à accueillir des nouveautés franques qu'à perpétuer des traditions romaines.*

(1) C. PFISTER, Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, 1903, p. 209, p. 193, n. 1 ; STERNEGG, *Die Ausbildung der grossen Grundherrschaften in Deutschland während der Karolinger Zeit*, Leipzig, 1878 ; RACHFAHL, *Zur Geschichte des Grundeigentums*, Jahrb. für Nationalök. und Statistik, 1900.

(2) Les villages mérovingiens de l'Alsace sont presque aussi nombreux que ceux de nos jours : C. PFISTER, *L'Alsace de 511 à 843*, Annales de l'Est, 1888, p. 86.

(3) K. RÜBEL, *Die Bedeutung der fränkischen Siedelung für die Flurkartenforschung*, loc. cit., p. 443.

(4) K. RÜBEL, loc. cit., p. 494 : *Limes et Allmend*.

Les souvenirs romains s'offraient d'une autre façon, directe et concrète. Les *voies romaines* exerçaient, sur la vie franque, une influence qu'on ne peut mesurer, mais qu'on perçoit en tout, dans la diplomatie, la guerre, le commerce, l'administration de l'Eglise, l'origine des thèmes littéraires. Le long de ces voies, surtout de la grande voie impériale de la haute plaine rhénane, les siècles francs, encore proches des siècles romains, en recevaient des témoignages plus nombreux que les temps suivants. Le gouvernement romain avait déjà employé, avec continuité et particulière intensité, la colonisation militaire dans les provinces de Gaule belgique et rhénane. César, Tibère avaient établi des colons-soldats le long du Rhin. Aux ⁱⁱⁱ^e, ^{iv}^e, ^v^e siècles, les empereurs avaient usé, avec une ampleur accrue, de cette méthode, multiplié les *fundi limitanei*. On suit ici une histoire de *colonisation officielle et militaire* depuis Auguste jusqu'à Charlemagne. Le gouvernement italien disparaissant, des restes de sa solide installation étaient demeurés : le long des routes, des camps, des travaux de délimitation, des traces de technique cadastrale, des bornes milliaires, des ruines d'ouvrages d'utilité publique, des signes d'aménagement, dans toute la zone ripuaire.

Au temps de SCHÖFFLIN, on admettait volontiers une *filiation entre les institutions romaines et franques*, entre le duché d'Argenterat que mentionne la *Notitia* et le duché franc d'Alsace. Dans cette perspective, les comtes et nobles francs de la haute plaine apparaissaient comme les successeurs directs des fonctionnaires romains, les héritiers des castels que figurent les vignettes de la *Notitia* ; les noms en *heim*, de simples *transpositions, en langue francique, des noms des villas romaines*.

Emportés par la lutte contre ce romanisme excessif, la plupart des germanistes du ^{xix}^e siècle ont eux-mêmes souvent versé dans l'opposition extrême, écarté avec impatience tous les témoignages historiques sur la continuité de l'occupation du sol, de l'époque romane à l'époque franque. Dans la partie alsacienne de la haute plaine, *les Alamans ont été présentés comme des interrupteurs tout-puissants de la tradition*, par qui le passé romain fut anéanti. Ils firent le vide, puis créèrent dans le désert. Mais ces interruptions totales ne sont pas si bien connues. Les Alamans portent un nom qui a invité, du ^{iv}^e au ^{xviii}^e siècle, à douter de la pureté de leur germanisme. AMMIEN MARCELLIN en présente qui deviennent, devant nous, de bons Romains. Il montre (xvii, 2) les Alamans bâtissant tous à la façon romaine, au voisinage du pays romain, *domicilia Barbarorum cuncta ritu romano constructa*. Il y avait chez ces Barbares plus d'appétits que de haine de race. Ils partageaient le mépris, croissant au ^{iv}^e siècle chez les « Romains » eux-mêmes pour le séjour dans les villes, devenues exigües, emmurées, étouffantes. Les aménagements romains étaient très souvent fort appréciés, les voies romaines respectées et suivies, les champs gallo-romains directement utilisés, comme à

l'entour de Saverne par les Alamans avant la victoire de Julien. La COMMISSION DE LA GERMANIE ROMAINE, qui a succédé à la COMMISSION DU LIMES des provinces romaines de Haute-Germanie et de Rétie, a retrouvé ces liaisons romaines et germaniques et en a remis l'étude en usage. *L'opinion s'habitue de nouveau à voir les Germains hériter des Romains en Germanie romaine* (1). L'Église et les indigènes gallo-romains sont des intermédiaires admis. L'influence s'exerça directement par l'action immédiate des survivances romaines fixées dans le paysage. Cette action est reconnue le long du *limes* (2). Certaines formes de villages allemands dérivent du camp romain (3), aussi clairement que les cloîtres et les *curtes* (4). Quelle ne pouvait pas être l'influence d'un paysage aussi marqué d'empreintes romaines que la haute plaine rhénane ! Comme saint Boniface, les Francs y retrouvaient les chemins de Rome.

Les Francs furent des fédérés fidèles à Rome. Céder à son influence, reprendre de la tradition romaine ce qu'ils pouvaient en comprendre, sont tenus, par les historiens spéciaux des Francs, comme une marque propre. Le Prussien K. RÜBEL, le plus récent géographe-historien spécial des Francs, dérive toute leur originalité de leur adoption sincère de la discipline romaine et explique par elle leurs succès. K. RÜBEL n'a pas voulu étudier tous les groupements barbares. Il s'est attaché au seul groupement franc. Il découvre et explique d'autant mieux sans doute quelques-uns de ses traits particuliers. Suivant lui, la force franque ne provenait pas d'apports istaévons de qualité supérieure, chatte, chauque ou autre. Il ne s'en tient pas à la théorie des germanistes romantiques, qui pensent expliquer tous les grands rôles historiques par une vertu ethnique préétablie, indépendante de toute évolution dans un milieu (5). Suivant K. RÜBEL, les Francs ont reçu leurs aptitudes militaires et politiques de leur séjour en Toxandrie, dans la Gaule belge, dont les mérites militaires exceptionnels sont vantés depuis César jusqu'à Ammien Marcellin. K. RÜBEL décrit, il est vrai, la discipline militaire des Francs et l'usage qu'ils en font, en pensant à la discipline prussienne moderne, organisatrice de la Germanie. Mais l'origine romaine du système franc n'en ressort pas moins vivement (chap. IV, p. 418). *Ce fut une marque des Francs d'essayer sincèrement, comme ils purent, de gouverner l'Occident*

(1) FRANZ CRAMER, *Römisch-germanische Studien*, 1914; T. F. TOUT, *Mediaeval Townplanning*, Manchester, 1917; surtout K. SCHUMACHER, *Materialien zur Besiedelungsgeschichte Deutschlands*, Mayence, 1914, et les rapports de la COMMISSION DE LA GERMANIE ROMAINE, à Francfort.

(2) A. HAMMERAU, *Flurnamen am Limes*, Westdeutsche Zeitschrift, XV, 1896, p. 45.

(3) Le Haufendorf, voir O. SCHLÜTER, *Deutsches Siedelungswesen*, Strasbourg, 1912.

(4) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 17.

(5) Cp. les Alamans supposés agressifs à cause de l'esprit *semnon*; les Bavaïrois résistants, à cause d'une *origine marcomane* ou *juthonge*, etc.

sous l'inspiration gallo-romaine. Sur le Rhin, comme en Gaule, c'est en croyant restaurer l'ordre romain qu'ils établissaient l'ordre franc. Le Saint-Empire romain franc de Charlemagne fut au terme de ce mouvement.

On doute que les Francs, dont l'origine est mal connue, mais dont l'éducation fut belge, aient apporté, en colonisant le long du Rhin, les principes d'un art nouveau. L'attribution aux Barbares d'un système d'art original dérive — comme l'attribution de dialectes tout formés et d'institutions toutes fondées — de la théorie des germanistes romantiques à la façon de HERDER. Les recherches sur l'art barbare ont conduit à d'instructives déceptions ⁽¹⁾. On ne peut dire si les Francs, relevant les maisons fortes romaines, bâtirent, comme autrefois les Alamans de la rive droite du Rhin, *ritu romano*. Le bois qu'ils préféraient à la pierre, s'y prêtait mal.

Mais la façon dont ils construisaient leurs résidences importe moins ici que leur emplacement.

L'emplacement même renseigne. En se distribuant le long du Rhin, les Francs retrouvaient le souvenir et les traces des distributions romaines. Ils occupaient des sites de camps, villas, castels, déjà choisis, classés, dénommés, souvent encore habités et cultivés. On connaît plusieurs de ces anciens centres romains devenus francs : Kirchheim et Marlenheim ⁽²⁾, Tolbiac, Héristal où les ancêtres de Charlemagne reçurent « l'éducation romaine » ⁽³⁾. Les noms de villas mérovingiennes sont, dit C. PFISTER, « presque toujours substitués à des noms romains » ⁽⁴⁾. On s'habitue de nouveau à montrer les Francs dans les camps romains et les villas romaines ⁽⁵⁾, buvant aux tavernes, veillant dans les *burgus* des routes romaines. Ils accommodaient les ruines romaines pour des usages nouveaux, de même que l'Eglise rhénane utilisait comme reliquaires des sarcophages païens. Ils bâtissaient à leur voisinage, et s'inspiraient d'elles, de même que le poète alaman BURKHART DE HOHENFELS célébrait dans un de ses chants une tour romaine et édifiait près d'elle son château. A voir ces liaisons historiques et l'ordre franc succéder au romain, on trouve plus de vérité et moins de péril dans l'exagération de la continuité romaine et franque à la façon de SCHÖPFLIN, que dans l'exagération des ruptures à la façon des alamanistes modernes. Le long des voies rhénanes, de Cologne à Coire, toutes les villes historiques ont gardé leurs noms latins. Les franges de *weiler* au pied des monts rappellent une persistance gallo-latine. Les pays rhénans ne sont pas demeurés, du temps

(1) E. MÂLE, L'époque barbare, dans *L'art allemand et l'art français au Moyen Age*, Paris, 1917.

(2) C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912, p. 96.

(3) C. JULLIAN, préface de HEUMANN, *Le Mouvement littéraire belge d'expression française*, Paris, 1913, p. 19 et 36.

(4) C. PFISTER, Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, p. 205.

(5) KLEINPAUL, *Die Ortsnamen im Deutschen*, Leipzig, 1912, p. 27, 50.

romain au temps franc et dans les siècles suivants, les soutiens robustes des traditions romaines, impériales et chrétiennes, sans l'action directe d'agents vivants et de restes visibles qui les ont portées et transmises.

Mais la principale question demeure. Ces agents et ces restes n'ont pas perpétué l'usage courant de la langue gauloise ou romaine. Les noms anciens que les villes rappellent sont de forme germanique. Ils ont été modifiés, comme Strasbourg, venu de *Strateburgum*, sous une influence germanique. L'ancienneté des villages est acquise ⁽¹⁾. « L'invasion des Francs ne changea rien à la condition des terres » ⁽²⁾; mais les noms changèrent. Loin de marquer des colonies germaniques, les noms en *heim* rappellent le ralliement des colons gallo-romains, autour des maisons fortes romaines relevées par les Francs. Mais les noms germaniques se sont imposés. Les noms en *heim* désignent, selon Arnold ⁽³⁾, des villages à noms celtiques ou romains « germanisés » (*umgedeutscht*); mais c'est la forme germanisée qui l'a emporté. Les noms en *heim* qui, selon A. Schiber ⁽⁴⁾ remonteraient au temps qui suivit aussitôt la victoire franque de Tolbiac, se sont finalement seuls fixés. La question de la distribution ordonnée des noms en *heim* dans la haute plaine rhénane n'est pas seulement une question d'histoire coloniale, qu'explique la géographie historique romaine et franque, mais une question de toponomastique, une variation toponymique d'ensemble, qui invite à chercher sous quelle influence l'Alsace et la haute plaine rhénane sont passées du groupe toponymique romain au germanique.

LE CADASTRE FRANC ET LA LANGUE FRANCIQUE. — Le compagnonnage et les distributions de terre imposaient au gouvernement franc des méthodes d'arpentage. Elles se développèrent d'une façon originale. On y saisit sans doute, inévitablement, des influences romaines. Le mot d'ancien allemand qui signifie cens (*zias*) vient du latin (*census*) ⁽⁵⁾. La mesure des provinces romaines, le *limes* et les champs *décumates* avaient été des chefs-d'œuvre de la géométrie romaine. Les travaux d'évaluation des agents du fisc romain servaient de base aux cadastres, aux *libri censuales*, aux polyptyques officiels. Cette perfection, voisine de l'abus, dans l'art d'établir l'impôt foncier, était devenue si odieuse aux grands Gallo-Romains que ceux-ci préféraient « passer aux Barbares » plutôt que d'obéir à la tyrannie financière du gouvernement romain. Au temps de Chilpéric et de Frédégonde, brûler les registres du cens fut tenu pour un moyen d'apaiser les dieux et l'opinion.

(1) A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines*, Paris, 1906, p. 188-189.

(2) C. PFISTER, dans l'Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, p. 207.

(3) *Wanderungen und Siedelungen*, p. 385.

(4) *Die fränkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass-Lothringen*, 1894, p. 13; voir p. 28.

(5) V. PORZESINSKI, *Einleitung in die Sprachwissenschaft*, Leipzig, 1910.

L'Église, d'autre part, avait aussi à enseigner. ERMOLD la montre, au temps des réformes de Benoît d'Aniane, procédant à un grand travail de recensement et d'inventaire.

Sed tamen ecclesiæ vires pensantur et arva
Congrua, sive loca fertiliora minus.

Inventa prorsus rotulis committite cordis,
Et mihi sollicite cuncta referte, placet.

La moindre paroisse eut ses *libelli dotis*.

Mais, en matière de statistique de la richesse foncière, les Francs n'avaient qu'à développer leurs habitudes pour progresser d'eux-mêmes. Les rois francs entretenaient un personnel nombreux d'arpenteurs et de géomètres (*confinales*, *syntelitæ*) habiles à délimiter et à lotir (*ordinare*, *scarire*). Plus hardis que les Italiens, auxquels déplaisaient les cieux et les terres de l'Europe du Nord, ils cherchaient, dans les montagnes boisées, les sources, les lignes de faite et de partage des eaux. Ils marquaient à l'aide de bornes et d'incisions dans les arbres, *notae in arboribus*. Déjà les cubiculaires, trésoriers, chambriers mérovingiens savaient tenir à jour le cadastre et les rôles de l'impôt foncier ⁽¹⁾. Au près du comte, un *domesticus* tenait des « livres de raison » (*rationes*). Les grands avaient eux aussi, à l'exemple du roi franc, des registres d'exploitation pour leurs domaines. La conquête franque étendit en Allemagne les procédés de mesure et d'enregistrement. Dès Dagobert I^{er}, l'Alemanie y fut soumise ⁽²⁾.

Ce sont ces habitudes et ces procédés qui, appliqués au monde rhénan, y ont fixé, surtout aux temps carolingiens, la *toponymie en langue germanique*. Comme langue religieuse et officielle, le francique, c'est-à-dire le germanique occidental, n'était encore, au temps de Charlemagne, que l'égal du latin. Comme langue littéraire, il n'existait pas encore. Mais dans les noms de lieux il l'emportait, comme il avait déjà fait en onomastique. Il était alors devenu de bonne manière, chez les Gallo-Romains, de porter des noms germaniques. A meilleure raison encore, ces noms pouvaient-ils être attribués aux domaines des leudes. Les guerriers « chasés », les employés subalternes chargés du census (*zias*) ne connaissaient souvent sans doute que le francique. Fixer les noms de lieux et de personnes en cette langue était ce qui intéressait le plus les Francs et le moins les Romains. L'inscription cadastrale était faite depuis longtemps ⁽³⁾ sous le nom du propriétaire. Toutes les occasions d'inscrire officiellement les noms de lieux, dans les chartes, les terriers, sur les monnaies, les fixaient en

(1) P.-A.-F. THIBAUT, *L'Impôt direct et la propriété foncière dans les royaumes francs*, Nouvelle Revue historique du droit français et étranger, 1907.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 479, p. 339.

(3) *Digeste* L, titre XV, 4.

francique. La fixité dans la transcription des noms propres a été, dans l'histoire de la langue allemande ⁽¹⁾, la première cause d'unité et d'entente entre les chancelleries. Il est vraisemblable que les centaines de noms en *heim*, disposés en ordre dans la haute plaine rhénane, ne rappellent pas seulement les distributions systématiques de terres entre les compagnons de Clovis et de ses successeurs, et l'ordonnance romaine antérieure qui la guida, mais encore l'inscription simultanée des noms des résidences (*heim*) aux registres officiels qui les fixèrent ⁽²⁾.

Les *-heim* rhénans sont ainsi, en une manière qu'il est curieux de saisir, de véritables successeurs des résidences et castels énumérés et figurés, dans la *Notitia dignitatum* de l'Empire romain.

Les rôles des rois et comtes, ceux de l'Église et des grands fixaient aussi les autres noms de lieux, les noms des villas royales, des domaines des grands et des groupes indigènes. Ils n'innovaient pas dans les appellations. Ils dénommaient suivant les parlers locaux ⁽³⁾. Ils fixaient ici des patronymes germaniques avec *ingen*, ailleurs des noms de *weiler* ⁽⁴⁾ gallo-romains. Longtemps ils retenaient, faute de vouloir décider, des appellations doubles, l'une en celtique, l'autre en francique, laissant au temps la décision. Quant aux indigènes, il ne leur déplaisait pas d'apprendre des noms francs, de changer les noms des domaines, comme autrefois aux villes gallo-romaines de changer les têtes des statues dédiées aux empereurs. Ceux qui parlaient le germanique n'avaient pas à les apprendre. Les autres avaient curiosité et intérêt à apprendre le francique. Les noms, comme les langues, s'oubliaient ou s'apprennent.

La délimitation des domaines linguistiques n'est pas, à l'ordinaire, une entreprise facile. Celle qui convient le moins, presque en tout temps, est la délimitation linéaire. Admettre, dès le ^{vi}^e siècle, une délimitation linéaire du roman et du germanique dans les pays rhénans, c'est admettre l'identité préétablie des tribus et des dialectes, la fixité des dialectes à travers l'histoire coloniale, l'anéantissement des Gallo-Romains, la colonisation exclusive par des tribus germaniques pures. Toutes ces propositions sont contredites par la géographie historique des langues et du peuplement dans les pays rhénans ⁽⁵⁾. L'unité du langage est ordinairement un effet spontané de l'unité politique et religieuse; sa fixité, un fruit de la maturité littéraire. Le temps des toparchies, des passages et des dispersions bar-

(1) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 52.

(2) Cp. L. GALLOIS, *Annales de Géographie*, 15 mai 1904, p. 217, n. 3 et 4.

(3) E. HERR, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, janvier 1914, p. 21.

(4) *Villare carolingien*, A. GRENIER, *Habitations gauloises et villas latines*, Paris, 1906, p. 188.

(5) La bibliographie ancienne, dans C. PFISTER, *La Limite de la langue française et de la langue allemande*, Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1890, § 1. Cp. A. GILLIÉRON, *Atlas linguistique de la France*; et Petermann's Mitteilungen, juillet 1914.

bares, de la colonisation franque, n'était pas favorable à l'établissement d'une langue prépondérante. Du ^v^e au ^x^e siècle, les langues germanique et romane, sans fixité littéraire, en un temps d'instabilité politique, religieuse et sociale, évoluaient l'une et l'autre avec rapidité.

Les Francs n'avaient, au ^{ix}^e siècle encore, « aucun souci des races ni des langues » (1). Les parlers populaires, roman et francique, vécurent en liberté et en bons rapports, sous la primauté dédaigneuse que l'Église et les écoles carolingiennes assuraient au latin savant. Le roman, et même le latin savant, se mêlaient de francique. Le germanique occidental se mêlait de latin. Les deux parlers populaires coexistèrent, dans des proportions indescriptiblement variées suivant les lieux, jusqu'aux ^x^e et ^{xi}^e siècles, sur la rive gauche du Rhin, qu'on appelait toujours « la rive gauloise » (2). Tous deux se trouvaient sans doute également reçus et considérés en Alsace quand les frères de Lothaire la choisirent, au temps des *serments de Strasbourg*, pour y concentrer des armées qui y différaient par le langage. Il y avait place pour des combinaisons diverses, dans la haute plaine rhénane, *lieu de passages et de rencontres, plus que de prépondérance assurée*. Ce furent les siècles de prépondérance franque qui décidèrent, pour longtemps, du langage et firent que des deux parlers populaires longtemps égaux ce fut le tudesque, *theotisca lingua*, qui l'emporta.

Le succès du francique en Alsace ne fut pas obtenu par un calcul politique ni une propagande administrative. Les rois francs agréaient également les hommages offerts en langues diverses.

Hinc cui Barbaries, illinc Romania plaudit
Diversis linguis laus sonat una viro.

Mais eux-mêmes parlaient le francique (3). En Francie occidentale, le francique fut parlé à la Cour du roi jusqu'à Hugues Capet. La plupart des Gallo-Romains de marque prirent des noms de même langue, comme jadis les chefs germain prenaient des noms celtiques (4). Les Gallo-Romains devaient le service militaire dans l'armée franque. Les courtisans, leurs clients, les comtes, leurs justiciables, ne pouvaient ignorer entièrement le francique. Des classes élevées, la connaissance de la langue descendait peu à peu à tous les rangs sociaux, pendant les siècles où « l'on put dire des Francs qu'ils conduisaient l'histoire » (5). Charlemagne, plus

(1) R. PARISOT, *Les Origines du royaume franc de Lorraine*, Nancy et Paris, 1903 (Leçon d'ouverture du cours public d'histoire de l'Est de la France, extrait des *Annales de l'Est*), p. 13.

(2) K. Th. VON INAMA-STERNEGG, *Rheinisches Landleben im 9. Jahrhundert*, Westd. Zeitschrift, I, p. 290, *Gallica rura, Gallisches Land*.

(3) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, Paris, 1905, t. I, p. 57, 58.

(4) R. MUCH, *Deutsche Stammeskunde*, Leipzig, 1905, p. 50; cp. aujourd'hui les noms d'Américains, d'origines très diverses, mais uniformément anglais.

(5) C. PFISTER, dans l'Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, p. 127.

exigeant, essaya de faire du francique une langue littéraire ⁽¹⁾, peut-être une langue de cour ⁽²⁾. Il en fit une langue de prédication religieuse (*Capitulaire* de 803). L'Église l'adopta aussitôt au Concile de Tours. Ces deux hauts patronages emportèrent, au ix^e siècle, les derniers obstacles à la diffusion du francique dans la haute plaine rhénane.

Rien n'indique que dans ce temps le francique, dans lequel OTFRID écrivit si fièrement sa *Bible*, fût borné à Wissembourg. L'abbaye de Wissembourg avait un dense réseau de possessions en Basse-Alsace. Jamais aux temps modernes, la limite du francique ne fut précise ⁽³⁾. La carte — comme l'histoire — des dialectes allemands n'admet pas de limites nettes ⁽⁴⁾. Du v^e au x^e siècle, la seconde mutation consonantique, choisie par convention moderne, distingua peu à peu le haut-allemand du bas allemand. Mais rien de sûr ne distingue encore en germanique occidental, des dialectes haut allemands et bas allemands. Au x^e siècle, WIDUKIND, annaliste saxon, appelle la Haute-Allemagne *Imperium Francorum*, le domaine franc. La langue allemande évoluait vite. Le temps de Charlemagne en marqua une crise profonde ⁽⁵⁾. Mais la « loi centrifuge » de la formation des dialectes n'avait pas encore créé l'alsacien ⁽⁶⁾. Le francique rhénan fut peut-être choisi par OTFRID DE WISSEMBOURG, comme langue de cour. Il le fut aussi sans doute parce qu'il espérait, pour son plaidoyer francique, un accueil favorable dans toute l'étendue rhénane des résidences franques en *heim*. Toute la haute plaine rhénane n'était qu'une Franconie. Un seul nom désignait le parler « tudesque » (populaire), qui s'y répandait. Déjà, il est vrai, la géographie politique y avait distingué l'Alsace. ERMOLD la célébrait, au ix^e siècle, en vers souvent admirés, qui contiennent toute son histoire :

Terra antiqua, potens, Franco possessa colono.

Terre de tradition, de richesse, domaine de culture franque.

Rien n'y portait la marque d'une liaison alamane. L'Alsace n'était, à l'époque franque, qu'une Franconie particulière dans la haute plaine rhénane.

(1) EINHARD, *Vita Caroli*, édition WALAFRID STRABON, 29.

(2) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 51.

(3) H. LICHTENBERGER, *loc. cit.*, p. 32, n. 1.

(4) H. LICHTENBERGER, *loc. cit.*, p. 11 ; p. 28 ; p. 35, n. 1 ; p. 36 sur l'alaman au xiv^e siècle.

(5) Sur l'inflexion (*Umlaut*), A. SOGIN, *Die althochdeutsche Sprache im Elsass vor Otfried von Weissenburg*. Strassburger Studien, I, p. 220.

(6) L. LIEBICH, *Esquisse d'une histoire de l'idiome alsacien*, Revue d'Alsace, 1861, p. 481.

§ 10. — LA FRANCONIE ET LE DUCHÉ D'ALSACE

L'Alsace, portion ducale de la Franconie rhénane.

Le pagus Alsacinsis. — Le ducatus Alisatiæ.

Les résidences et Strasbourg.

Les résidences.

Strasbourg. 1. La fin d'Argenterat.

2. L'origine de Strateburgum.

3. La ville et l'évêque.

4. De Strateburgum à Strazburc: Strasbourg et la Souabe.

5. Strasbourg et Bâle. Strasbourg et le pays de l'Ill.

L'unité alsacienne.

Les limites de l'Alsace.

Les évêchés en Alsace.

Le duché et les comtés; Nordgau et Sundgau.

Le pays de l'Ill.

L'Alsace portion ducale de la Franconie rhénane. — Beaucoup d'obscurité disparaîtrait; et de polémiques seraient épargnées, si, au lieu de paraître longtemps perdue dans l'ensemble de la géographie historique rhénane, l'Alsace surgissait de bonne heure dans l'histoire comme unité politique dénommée.

On doit du moins chercher si les circonstances de son apparition, au ^{vii}^e siècle, ne peuvent, en aidant à la définir, éclairer ses rapports anciens.

LE PAYS ALSACIEN (*pagus alsacinsis*). — C'est comme unité non politique, mais géographique, comme pays (*pagus*), que les premières mentions présentent l'Alsace, plus d'un demi-siècle avant qu'un « duché d'Alsace » soit fondé ou connu ⁽¹⁾.

Childebert II, fils de la reine Brunehaut, était devenu par héritage roi d'Austrasie et de Bourgogne.

Brunehaut préférait à l'Austrasie, agitée par les ambitions des

(1) *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1898-1901, t. III, — au mot Elsass, bibliographie des sources et liste des formes anciennes du mot Alsace.

grands, la Bourgogne, plus docile, dont elle agréait davantage le séjour.

Quand Childeberr II mourut, à vingt-six ans (596), Brunehaut fit partager les royaumes unis entre ses deux petits-fils, Théodebert et Thierry, âgés de onze et neuf ans. Le partage se fit aux dépens de l'Austrasie, au profit de la Bourgogne. La Bourgogne, que reçut le cadet, fut accrue de quelques territoires, suivant toute vraisemblance enlevés à l'Austrasie : l'Alsace ⁽¹⁾, la Mosellane (Sainlois et Toullois), et la Champagne.

Ces *confins de l'Austrasie et de la Bourgogne* devinrent une cause de discorde, puis de guerre civile entre les petits rois, ou, plus exactement, entre les partis qui les guidaient : la reine Brunehaut en Bourgogne, les grands en Austrasie.

L'Austrasie prit l'offensive. Les grands et Théodebert reprirent au traité de Selz (610), par dol et intimidation, les territoires convoités.

La guerre suivit. Le roi de Bourgogne la conduisit *par la route de Mosellane*, de Langres à Cologne, par Toul et Tolbiac, où il fut vainqueur (612).

Des territoires disputés entre l'Austrasie et la Bourgogne, un seul se reconnaît avec certitude, l'Alsace. Les noms des trois autres : Campanensis, Tu(r)ensis, Suggentensis (Champagne, Toullois, Sainlois), sont *interprétés diversement suivant le point de vue géographique d'où les modernes observent les faits*. Lorsqu'on adopte pour point de vue celui de FRÉDÉGAIRE, chroniqueur lyonnais ou bourguignon, celui des luttes entre l'Austrasie, la Bourgogne et la Neustrie, l'interprétation la plus vraisemblable est celle qui situe entre l'Austrasie et la Bourgogne les territoires contestés. La route de Langres à Metz, par Andelot, par la Woèvre, était le lieu ordinaire des rencontres entre Austrasiens et Bourguignons. L'Austrasie avait des annexes jusqu'en Aquitaine et en Provence, Tours même en fit partie. La Champagne aussi en fit partie. Un grand d'Austrasie, Rauching, projeta, au temps de Childeberr, d'en faire sa seigneurie. L'âpreté sauvage de la lutte entre les frères et leurs partisans s'expliquerait-elle si les territoires contestés n'avaient été, comme on l'a imaginé ⁽²⁾, que de petits cantons de la Haute-Alsace?

Dès le temps où son nom apparaît, le pays d'Alsace est ainsi un objet de luttes acharnées entre deux royaumes. Il passe de l'un à l'autre en 596, repasse au premier en 610, revient au second en 612.

Ce va-et-vient entre l'Austrasie et la Bourgogne ne renseigne aucunement sur les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie. C'est avec une

(1) PS. FRÉDÉGAIRE, *Gesta regum Francorum*, Mon. Germ. hist. SS II, a. 610.

(2) A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass*, Strassburger Studien, II, 1884, carte 4 avec traces hypothétiques. Voir une réfutation nouvelle des suppositions cartographiques de A. SCHRICKER, dans E. HERR, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, janvier 1914, p. 27-29.

grande surprise qu'on lit dans l'*Atlas historique de la France* d'A. LONGNON (*Texte explicatif*, 1907, p. 43, n° 3) que l'Alsace fut « démembrée de l'Allemagne, Alamannia, en 596, pour être unie à la Bourgogne, conformément aux dernières volontés de Childeberr II ». Il n'est pas question de l'Alemanie dans l'attribution de l'Alsace à la Bourgogne. La raison pour laquelle Childeberr donne l'Alsace à Thierry, c'est que Thierry y a été élevé.

L'Alemanie resterait complètement étrangère à toute cette histoire de mouvances territoriales si une incursion alamane contre Avenches en Bourgogne transjurane ne fournissait à Thierry le prétexte de la guerre à Théodebert (1). On ne saurait en conclure que ces Alamans d'Avenches cherchent à récupérer l'Alsace. Théodebert, comme en 573-575 son grand-père Sigeberr, ne dédaignait pas, dans ses entreprises contre les autres rois francs, de faire appel au secours des Germains de toutes régions germaniques, et d'exciter leurs convoitises contre la Gaule. Vaincu à Tolbiac en 612, il se réfugie en Germanie, où Thierry le fit poursuivre et saisir.

Les autres passages d'A. LONGNON, dans le même ouvrage et dans la *Géographie historique de la Gaule au VI^e siècle*, offrent de ces événements la seule interprétation conforme à tout ce qu'on sait de l'Alemanie et de la Franconie depuis la bataille de Tolbiac. A. LONGNON n'a point, du reste, étudié l'Alemanie, laquelle est demeurée, dans toute sa cartographie historique, comme une réserve hors cadre (2).

C'est de l'Austrasie que l'Alsace, comme le reste de la haute plaine rhénane, faisait partie (3). C'est de l'Austrasie que Childeberr II, docile à l'inspiration de Brunehaut, la détacha, avec le plateau lorrain et la Champagne, pour l'attribuer à la Bourgogne (4).

Les événements du VI^e siècle ne renseignent pas sur les limites du *pagus Alsacensis* mérovingien qui demeurent inconnues (5), ni sur ses rapports avec la Germanie.

L'Alsace y apparaît comme un *pays* de la haute plaine rhénane pourvu d'une appellation originale.

Ce nom nouveau est, à lui seul, un document précieux.

Au cours du siècle, il s'appliqua d'ailleurs non seulement à une aire géographique indéfinie, mais à une unité politique.

Ducatus Alisatiæ. — Le duché mérovingien d'Alsace est moins

(1) Suivant A. LONGNON, Turensis désignerait le pays de Constance. — L'interprétation offerte par nous coïncide avec celle que propose l'Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, p. 146.

(2) J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918, Carte III.

(3) O. SCHENEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*, p. 197 ; R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, p. 22.

(4) Voir sur quoi se fonde, dans la cartographie linéaire d'A. LONGNON, la délimitation de l'Alemanie et de la Bourgogne, *Texte explicatif*, p. 47.

(5) C. PEISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Nancy et Paris, 1892, p. 8, note.

connu que la famille ducale au profit de laquelle il fut constitué (1). Des noms que portaient les ducs, comme de l'histoire de la famille ducale, des conclusions également exagérées ou imprudentes ont été tirées sur les origines et les rapports de l'Alsace. Le duc Atticus, ou, par inflexion, Etich (2), père de sainte Odile, a passé pour un Romain (3), et pour un Hessois (4). Quand SCHÖFFLIN eut démontré qu'« Etichon n'était pas duc d'Alemania » (5), mais d'Alsace seulement, les noms de ses successeurs furent seuls retenus comme alamans. « Les noms de Leuthard ou Liuthard et celui de Liutfrid, écrivait en 1878 A. LONGNON (6), appartiennent incontestablement à des personnages de race alemanique ». Et comme les noms des premiers ducs, Gondouin, Boniface, sont francs, de même que celui d'Adalric ou Etich, O. SCHÖNEMANN crut pouvoir conclure (7) que la famille ducale, d'origine franque, devint alamane par attachement à l'Alsace. Mais A. LONGNON a lui-même aidé à montrer que de bonne heure les noms de l'époque mérovingienne n'indiquent plus la nationalité. Les Gallo-Romains prenaient des noms francs par mode. Ceux de Clovis (Louis) et de Charles le Grand se répandirent rapidement et connurent un succès immense. Comme les noms de lieux, les noms de personnes, surtout ceux des fonctionnaires francs (8) de l'Alsace évoquent une liaison non alamane, mais franque.

Aussi bien l'existence même du duché franc de l'Alsace, aux approches de l'Alemanie, indique-t-elle une pensée de forte opposition militaire et politique. Tant que les rois francs purent suivre une politique, ils ne créèrent des ducs au-dessus des comtes, que pour mieux lever et conduire les hommes de guerre, ou pour organiser, dans une pensée de domination, une grande région tributaire. Ainsi furent créés le duché de Thuringe, contre le royaume slave de Samo, le duché basque, surtout les duchés du Rhin et du Mein (9). Le duché d'Alsace apparaît quand, la Thuringe et l'Alemanie révoltées, la frontière austrasienne est reportée de l'Elbe au Rhin (643).

L'indiscipline des grands d'Austrasie et les divisions des rois mérovingiens furent telles que les troubles alamans ne s'apaisèrent pas au cours du VII^e siècle. Il arriva que les Alamans trouvèrent, chez les

(1) G. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*, Nancy et Paris, 1892.

(2) H. LICHTENBERGER, dans G. PFISTER, *Le Duché*, loc. cit., p. 34, n. 7.

(3) A. DE POUVOURVILLE, *Jusqu'au Rhin*, Nancy et Paris, 1916, p. 292 ; Galliensium territorio oriundus, dit de ce duc la plus ancienne *Vita Odiliae*, publiée par G. PFISTER, *Analecta Bollandiana*, XIII, 1894, p. 9.

(4) O. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*, Strasbourg, 1907, p. 194.

(5) *Alsace illustrée*, édition RAVENEZ, t. III, p. 551.

(6) *Revue historique* 1878, à propos de Girard de Roussillon, p. 245.

(7) *Loc. cit.*, p. 194.

(8) Voir R. POUPARDIN, *Les Grandes familles comtales*, *Revue historique*, 1900.

(9) K. RÜBEL, *Die Franken*, 1904, p. 424.

grands et les rois, des complices. Ces difficultés mêmes justifiaient, dans l'usage politique du temps, l'existence de duchés rhénans. Chaque portion de la haute plaine rhénane reçut sa mission : la Franconie de Mayence à Worms contenait, par le Mein, la Thuringe et la Bavière; la Franconie d'Alsace⁽¹⁾, l'Alemanie. Le duché d'Alsace n'y suffit pas. Les derniers ducs d'Alsace du ^{viii}^e siècle, oubliés, comme les derniers Mérovingiens, de la politique gallo-franque, se perdirent comme eux, dans la guerre civile. Les premiers Carolingiens durent recommencer en Alemanie des séries d'expéditions cruelles. Ils supprimèrent les ducs, ceux d'Alsace, comme ceux d'Alemanie.

Mais le duché d'Alsace survécut aux ducs, comme si l'Alsace eût, mieux qu'eux, soutenu le rôle franconien. On ne trouve plus de ducs d'Alsace qu'à de grandes distances chronologiques, ni de dynasties ducales. Le duché demeura comme une région fixée dans une attitude politique. Et c'est avec raison que le duché mérovingien d'Alsace a été considéré comme l'origine de l'unité alsacienne. Les passages et établissements barbares n'avaient point eu la puissance de créer, dans la haute plaine rhénane, des cadres politiques stables. La colonisation franque, atteignant toute la haute plaine, y avait semé du nord au sud les résidences. Dans cette vaste Franconie, le duché d'Alsace distinguait une unité politique, qui, associée à un nom de pays, ne devait point périr.

Les résidences et Strasbourg. — LES RÉSIDENCES. MARLENHEIM. — On ne connaît pas un seul nom de lieu habité d'Alsace dont on puisse affirmer qu'il est alaman. Mais on peut cartographier par centaines les noms de lieux gallo-francs et parmi eux ceux de vingt-sept villas royales⁽²⁾.

Les villas royales franques sont distribuées dans toute la haute plaine alsacienne, dans la zone des *-heim* et dans la zone sous-vosgienne.

La villa palatine préférée était *Marlenheim* (*Marilegium*, le haras). Il faut chercher, aux points de vue ici considérés, la signification de ce site.

Les *raisons locales* du choix sont évidentes : tous les avantages particuliers aux diverses bandes alsaciennes confluent près de ce promontoire vosgien avancé dans la plaine⁽³⁾. Les prairies d'élevage de la basse Bruche s'y insinuent par Soultz⁽⁴⁾. La bande des *-willer*, aux noms expressifs, longe le vignoble du piémont vosgien, par Romanswiller, Zellwiller, etc. La giboyeuse forêt vosgienne est toute proche

(1) Ein Grenzschutz, dit E. HERR, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, 1914, p. 28.

(2) Voir la carte de VON JAN, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, 1892.

(3) Feuilles 54 Saverne et 71 (Strasbourg) de la Carte de France au 1/80.000^e.

(4) A. DAUBRÉE, *Carte géologique du Bas-Rhin*, Strasbourg, 1851.

par Westhoffen. Marlenheim est dans la zone des *-heim* qui abondent alentour. A Marlenheim étaient associés plusieurs *-heim* royaux voisins : Kirchheim, Nordheim, Odratzheim, Traenheim. Ce groupe de *-heim* palatins est resté lié longtemps après la chute de la royauté franque (1).

Des *avantages de portée générale* soutenaient, entre Metz et Strasbourg, le rôle de cette capitale austrasienne. Par la voie de Saverne, *Strata Tabernensis*, Marley tenait au reste de l'Austrasie et de la Gaule franque ; par la voie impériale rhénane, qu'elle atteignait à Strasbourg, le roi franc et ses officiers, le duc d'Alsace, les comtes, gouvernaient la haute plaine.

Les comtes, en permanence, le duc à l'occasion, avaient part à ce rôle. Les comtes avaient des devoirs d'intendants, que la richesse alsacienne alourdissait. Un *domesticus* les aidait. Les occupations de ces régisseurs se sont trouvées centralisées autour du duc quand une famille ducale fut chargée ou se chargea de la direction d'ensemble des intérêts francs en Alsace (2). Les résidences comtales de l'époque franque ne sont pas connues. Celles des époques ultérieures les feraient croire placées dès lors entre les riches terres à vin et à blé, dans le sud et dans le nord du pays de l'Ill. Le duc, comme le roi franc, habitait ses villas. Le duc d'Alsace résidait à *Königshofen*, près de Strasbourg, comme le duc d'Alemanie à Bodan près de Constance. Le duc était avant tout assembleur et conducteur de guerriers. *Königshofen*, dans la zone d'élevage, était à un point de concentration des routes impériales qui guidaient les cavaliers mobilisés.

L'Alsace se trouvait prise dans ce réseau de hiérarchie franque. Les rois d'Austrasie, les ducs francs d'Alsace, les comtes, agissaient encore sur elle par les fondations, ecclésiastiques et militaires, dont le nombre ne cessait de croître. Leurs parents, leurs favoris s'établissaient dans cette terre d'attraction. *L'Alsace, terre de capitales et de résidences franques, s'ouvrait au francique, c'est-à-dire au germanique, de même que, jadis, quand les mêmes privilèges géographiques avaient attiré, fixé chez elle des résidences romaines, elle se latinisait.* Sur cette rive gauloise du Rhin, s'imprimaient tour à tour, appelées par les mêmes sollicitations géographiques, les influences latine et franque, successivement maîtresses en Europe.

L'histoire des résidences royales et ducales se lie, du reste, étroitement à celle de Strasbourg, résidence de l'évêque, chef-lieu de l'Alsace et de ses rapports avec la rive droite du Rhin.

STRASBOURG. — Suivant le système alamaniste (3), la fin d'Argen-

(1) A. HANAUER, *Marlenheim*, Rixheim, 1904, § I, La villa royale ; § II, Stadelhof (Bibliographie).

(2) C. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Paris et Nancy, 1892, p. 10-11, p. 20.

(3) H. WITTE, *Beiträge zur Landes- und Volkskunde von Elsass-Lothringen*, III, 15, 1891, p. 77 ; E. VON BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, § 2.

torat, la naissance et le nom de Strasbourg, qui lui a succédé, sont des œuvres alamanes.

Ce système n'explique pas tous les problèmes de géographie urbaine et de toponomastique, que pose le passage d'Argentorat à Strasbourg.

Il ajoute à leur complication.

Le passage d'Argentorat à Strasbourg ne s'éclaire pas plus que celui de l'Alsace gallo-romaine à l'Alsace franque par une expulsion et un remplissage supposés.

Il s'éclaire moins par l'histoire coloniale que par la géographie historique, dont l'histoire coloniale n'est qu'une partie.

1. *La fin d'Argentorat.* — Il n'est pas douteux que les incursions alamanes n'aient contribué à la fin d'Argentorat. AMMIEN MARCELLIN montre les Alamans établis auprès de ses ruines, avant la victoire de Julien. Mais les Alamans furent vaincus; Argentorat fut relevée, comme le furent toutes les autres villes rhénanes. Les autres villes ont subsisté et portent, de Coire à Cologne, leurs noms encore latins. Or seul, dans cette série, le nom d'Argentorat s'est perdu. Les alamanistes ont donc cru devoir imaginer des retours d'Alamans acharnés contre Argentorat, y ajouter l'œuvre des Huns, genre d'envahisseurs auquel aussi l'on peut attribuer des ruines.

Mais, au cœur même de l'Alemanie, Constance a gardé son nom, un nom d'empereur romain qui fit la guerre aux Alamans. Au contraire, en Gaule, en Europe, nombre de changements de noms sont survenus, que l'on ne peut attribuer à la colonisation barbare : Anicium (Le Puy), Lutèce (Paris), Avaricum (Bourges), Augustonemetum (Clermont), Agedincum (Sens), Vesuna (Périgueux), Condate (Rennes), etc. Dans la plupart de ces cas, le changement de nom implique non un affaiblissement, mais un retour d'influence indigène. On ne peut donc expliquer la fin d'un nom, l'apparition d'un nouveau, par un système général, mais par un examen de chaque cas.

Les causes communes de faiblesse atteignaient aux III^e et IV^e siècles, toutes les villes d'Occident. Autant, ou plus, que les Alamans, les chrétiens d'Argentorat haïssaient les temples, les statues, les divinités de l'empereur Julien. Les *pagani* d'alentour haïssaient le chef-lieu, d'où le fisc romain et les curiales faisaient peser leur tyrannie. Les membres des corporations, comprimées dans des règlements étroits, s'échappaient de la vie urbaine. Les derniers habitants des villes qui durent y demeurer furent les fonctionnaires, tant qu'un pouvoir central entretint leurs fonctions.

Argentorat connut un sort pire que celui d'autres chefs-lieux de cités rhénanes. Elle perdit jusqu'à son nom, parce que les progrès du régionalisme abolirent les sources de vie de cette île rhénane. La navigation du Rhin disparut. Les relations avec la rive droite cessèrent. C'est le sort des villes de transit de connaître les vicissitudes

extrêmes. La géographie historique fait assister souvent à ces ruines de ports. Gesoriacum, Quantovic ont perdu aussi leur nom, sans même laisser assez de traces pour que leur emplacement soit sûr, et leurs ruines mêmes ont péri.

2. *L'origine de Strateburgum*. — Dans Strasbourg, il y a un mot nouveau et une ville nouvelle.

Ni l'un ni l'autre ne peuvent, sans tout obscurcir dans leurs origines, être attribués aux Alamans ennemis des villes.

La ville nouvelle, dont GRÉGOIRE DE TOURS annonce le nom (ix, 36), se développa à l'ouest de l'ancienne (1).

Elle fut le développement d'un faubourg de l'ancienne. La ville franque grandit ainsi comme beaucoup de villes issues d'anciennes villes romaines (2). Les fouilles de 1863 dans le *suburbium* d'Argentorat, au faubourg Blanc du Strasbourg d'aujourd'hui, y ont fait découvrir un temple au dieu des carrefours (3). Celles qui furent conduites à l'occasion de la construction de la nouvelle gare ont amené d'autres découvertes, en particulier la découverte du plus vieux quartier chrétien de la ville. Le réveil d'un faubourg romain, une renaissance chrétienne, telles furent les deux plus lointaines origines de la *ville terrienne de Strasbourg*, héritière de la *ville fluviale d'Argentorat* (4). Aucune de ces deux origines n'est alamane. Le « burgus de la voie romaine », qui s'y ajouta et donna son nom au site et au groupement nouveaux, n'était pas davantage alaman, mais franc.

Car l'origine du nom de Strasbourg ne serait pas éclairée mais obscurcie par l'hypothèse d'une création urbaine des Alamans ou d'une appellation alamane. Une seule des étymologies proposées pour le mot Strasbourg (5) a retenu l'attention. En vain de fervents alamanistes (6) ont-ils essayé de remettre en faveur le mot « Triboques » que des curieux de la Renaissance, comme S. BRANT, se divertirent à reprendre (7). *Strateburgum* est formé de deux mots latins connus et répandus. *Burgus*, très vieux mot gréco-latin (8), entré depuis longtemps dans la composition des noms de villes. *Strata*, mot

(1) Voir dans les Petermann's Mitteilungen, juillet 1914, la carte historique de Strasbourg offerte au Congrès des géographes allemands.

(2) A. MEISTER, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, Leipzig, 1907, p. 128-129.

(3) C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912, p. 91.

(4) R. GRADMANN, *Siedlungsgeographie*, Stuttgart, 1914, p. 160, n. 8, bibliographie de la topographie historique urbaine (Stadtplanforschung).

(5) H. WEISGERBER, *Quelques mots sur l'origine des noms de Strasbourg*, Paris, 1896.

(6) O. SCHENEMANN, *Das Elsass*, 1907, 135. Trébô est une prononciation rustique ou faubourienne, non de « Triboques », mais de Strasbourg (Strôrsborje).

(7) Argentinenses sive Tribotes.

(8) W. ARNOLD, *Wanderungen und Siedelungen*, p. 473, vieux haut allemand purg, purc; KLEINPAUL, *Die Ortsnamen*, Leipzig, 1912, p. 62, Pyrgos, Pergamon, etc.

bas latin, parut au grand jour quand « la ruine de l'Empire amena le triomphe du latin des illettrés » ⁽¹⁾ pour désigner les chaussées romaines. Rien moins que des chaussées romaines d'Alsace ne pouvait étonner des Alamans. Leurs bandes les connaissaient depuis trois siècles. Leurs colons, habitués au spectacle des travaux publics romains, bâtissaient, près du *limes* et sur la rive droite du Rhin, *ritu romano* « à la mode romaine ». Du reste, Strateburgum ne doit pas se traduire par « la ville des routes bâties », mais par « le castel de la route ». Il désigne un castel particulier d'une route déterminée. Une autre raison écarte l'hypothèse alamaniste. Si le passage d'Argentorat à Strateburgum, c'est-à-dire d'un mot gallo-romain à un mot bas latin, ne peut leur être attribué, le passage du latin Strateburgum au germanique Strasburg ne peut l'être non plus. La forme germanique Strasburg n'apparaît qu'au début du ix^e siècle (PAULIN D'AQUILLÉ et ERMOLD). Elle atteste l'achèvement de la seconde mutation consonantique (*t* devenu *s* comme dans Saverne, de Taberna), qui se produisit vers la fin du viii^e siècle ⁽²⁾, et qui distingua, alors seulement, dans le germanique occidental, le haut allemand du bas allemand. Ce n'est donc pas à des Alamans du v^e siècle que peut s'attribuer le nom germanique Strasburg, pas plus que le nom latin Strateburgum dont il provient. Strateburgum, comme les noms en *weiler* et beaucoup d'autres noms gallo-romains d'Alsace et de l'Allemagne du Sud, témoigne de la persistance d'une population indigène au parler bas latin, qui traversa silencieuse, dans l'obscurité de la vie désormais toute régionale, d'horizon borné, les siècles de troubles barbares. Elle reparut, dans la paix franque, avec un vocabulaire évolué, quelques appellations nouvelles imposées par les changements de points de vue. Les faits connus, le triomphe du parler populaire, la politique franque, expliquent mieux que des hypothèses nullement nécessaires de refoulement et de substitution ethniques, le passage d'Argentorat à Strateburgum au vi^e siècle, et de Strateburgum à Strasburg au ix^e siècle.

Mais la géographie historique exige plus que ces explications verbales, qui laissent la démonstration incomplète. On voudrait essayer de chercher quelles circonstances précises ont donné, aux mots généraux castel et route, le sens propre que l'histoire future de la ville allait vivifier comme un nom de personne morale. La « spécialisation de termes généraux ⁽³⁾ » n'est pas fortuite. C'est un fait de topographie historique qui s'explique à l'ordinaire en cherchant le point de vue d'où le caractère exprimé dans le nom de lieu nouveau a frappé l'attention. On a déjà relevé, dans la zone rhénane des

(1) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, Paris, 1905, p. 56-60 ; cp. p. 102-106 ; M. BONNET, *Le Latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 30.

(2) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 42.

(3) KLEINPAUL, *Allgemeine Begriffe spezialisiert*, dans *Die Ortsnamen*, p. 66.

noms en *heim* ou à son voisinage, des noms en *bourg* ⁽¹⁾ et proposé pour la plupart un camp romain comme origine. Cette origine est dans certains cas, comme ceux de Strasbourg, Augsbourg, Salzbουργ [Juvavum], clairement attestée. Les Francs construisaient aussi eux-mêmes des camps et des castels nouveaux ⁽²⁾. Ils entretenaient des garnisons permanentes (*scaræ*). Il n'y avait pas de meilleur poste imaginable, pour l'entretien d'une *scara*, sur la grande voie romaine qui longeait le Rhin de Bâle à Mayence, qu'un *burgus* construit à l'embranchement où la voie de Saverne la rejoignait. Si l'on cherche laquelle de ces deux voies servit, dans Strasbourg, de complément déterminatif à *bourg* ⁽³⁾, on doit écarter la voie de Saverne. Quand Strateburgum reçut son nom, il n'y avait plus ou pas encore de communications transrhénanes régulières. *Les résidences royales de Marlenheim et Kœnigshofen, d'où l'appellation nouvelle est le plus intelligible*, sont elles-mêmes situées sur cette voie de jonction. La route par excellence était la grande voie romaine, militaire et impériale, qui suivait le Rhin, le long de laquelle s'étaient égrenées les résidences franques en *heim* des guerriers à cheval, la voie que suivaient leurs armées.

C'est donc encore, suivant le mot d'ERMOLD, « le Franc qui donna ce nom » de Strasbourg, comme « il donna le nom d'Alsace ». Strasbourg fut « le *castel de la route* » par rapport aux résidences rustiques de la Cour royale : Marlenheim, Kœnigshofen. Les villas royales étaient en Alsace plus importantes qu'ailleurs ⁽⁴⁾. De Marlenheim et Kirchheim, une route d'ancienne jonction, que longeait un aqueduc, qu'ornaient des monuments romains, conduisait à la grande route de la haute plaine rhénane, vers un ancien centre militaire romain, près duquel il était le mieux indiqué de bâtir un castel, puis d'établir un duc. Des noms de lieux et une topographie comparables se rencontrent ailleurs, à Cassel près de Steenstraete, à Salzbουργ près de Juvavum, à Bâle ou Robur près d'Augst, à Boden près de Constance, à Pforzheim (résidence du passage). *Le voisinage de biens royaux a été à l'époque franque une occasion remarquable* ⁽⁵⁾ de créations toponymiques. Ces lois de toponomastique, sur l'application desquelles bien d'autres exemples pourraient être aisément décrits, éclairent, plus complètement que ne l'a pu faire l'hypothèse alamaniste, les origines de Strateburgum.

3. *La ville et l'évêque.* — Quand la puissance franque eut restauré

(1) Lauterbourg, Phalsbourg (Pfalzburg), Frankembourg.

(2) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 420 (à propos de Biberburgum).

(3) Cp. Strassfeld, que cite K. RÜBEL, *loc. cit.*, p. 423.

(4) Du PREL, dans *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, t. I, 1898, p. 266.

(5) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 9.

l'ordre dans la haute plaine rhénane et mis fin aux troubles en Germanie, Argentorat put renaître. Ce fut l'œuvre de l'évêque qui, dans la cité, choisissait comme résidence le chef-lieu. *Dans l'ancien camp romain de l'île rhénane, la cité épiscopale grandit et la cathédrale fut bâtie. L'évêque releva en même temps le nom d'Argentorat*, qui reparut dans la langue officielle, ecclésiastique et franque ⁽¹⁾.

Les rois et ducs francs d'Alsace aidèrent cette puissance à renaître et à croître, mais en gardant, tant qu'ils eurent une politique, les moyens de la dominer. Leurs résidences restèrent à distance de la ville de l'évêque, comme celles de beaucoup d'autres princes. Ils choisirent l'évêque, autant qu'ils purent, dans leur famille. L'Église d'Argentorat profita de cette association. Au temps des ducs d'Alsace, l'évêché de Strasbourg étendit son influence en Alsace aux dépens de celui de Bâle, qu'il lui arriva de s'adjoindre ⁽²⁾. Aux donations, immunités, privilèges que presque chaque roi et duc francs augmentèrent, l'évêque ajouta au VIII^e siècle la dignité et la puissance de comte. Au temps carolingien, Argentorat posséda une école épiscopale.

Mais à côté ⁽³⁾ du vieux chef-lieu de cité et du vieux nom gallo-romain perpétués par l'évêque suivant l'usage de l'Église, *subsistait le nouveau « bourg de la route terrestre »*. Ermold l'explique ⁽⁴⁾ :

Prosperitate nova Strasburg vocitata manet nunc
Quod populus constet publica strata modo.

Une prospérité nouvelle conserve ce nom de Strasbourg maintenant que la population se tient dense au bord de la grande chaussée ancienne.

Suivant une rencontre fréquente en pays rhénan, *les deux noms concurrents coexistèrent à l'époque franque* ⁽⁵⁾, sans que rien encore assurât le succès définitif du nom savant ou du nom populaire.

Il y avait pourtant, dans cette rivalité de noms, l'annonce d'une concurrence entre *deux groupes urbains, d'origine et d'avenir différents*. ERMOLD, courtisan intéressé de l'évêque, admettait déjà [IX^e siècle] dans son élégie ce nom de *Strasburc* qui, venu de *Strateburgum*, contenait une déformation populaire nouvelle ajoutée au barbarisme bas latin.

4. *De Strateburgum à Strasburc. Strasbourg et la Souabe*. — Au temps d'ERMOLD, où apparaît *Strasburc*, des changements modifiaient

(1) An 739. Acto in civitate Argentoratinse publico. Luitfrido duce (Tr. Wiz. 10, 11)

(2) C. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Nancy et Paris, 1892, p. 11-12.

(3) Cartes de topographie historique de Strasbourg, dans E. von BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, carte II; et Petermann's Mitteilungen, juillet 1914.

(4) Voir tout le poème d'ERMOLD, Mon. Germ. hist. Poetæ latini ævi carolini, t. II, p. 79-85, en particulier les vers qui précèdent ceux-ci (141-142).

(5) ERMOLD, *loc. cit.*, vers 141-144.

l'histoire interne et la géographie de la langue allemande. L'État carolingien, par le capitulaire de 803, l'Église, au concile tenu en 809 à Tours, capitale intellectuelle de l'Empire franc, reconnaissaient comme légaux, et admissibles en tous lieux, les parlers populaires, en recommandaient l'usage dans la prédication.

Ces libertés ne servaient pas seulement au francique. Elles favorisaient le progrès de toutes les formes régionales du germanique occidental. C'est au temps de Charlemagne que le *haut allemand* acheva, dans une évolution rapide, de se distinguer du *bas allemand*, par un ensemble d'altérations. Une première substitution de consonnes ou mutation consonantique (*Lautverschiebung*), avait distingué, à l'origine, le *germanique* de l'*indo-européen*; une seconde, qui s'acheva au ix^e siècle, distingua du bas allemand en Allemagne du Nord, un haut allemand dans l'Allemagne du Sud. Quant aux divisions dialectales ultérieures, *on ne sait quand elles apparurent en haut allemand* (1). L'« alaman » n'est qu'un nom de convention moderne, qui enveloppe les dialectes souabes, suisses et alsaciens, pour les distinguer, par des caractères « arbitrairement choisis » (2), du bavarois et du francique.

Une mention d'ERMOLD, jusqu'ici omise (3), sur la « langue barbare de Strasbourg », *barbara lingua sibi*, procure la plus ancienne indication sur l'origine de l'alsacien et de ses rapports avec le souabe. Quand ERMOLD loue son évêque, Bernald, de pouvoir prêcher aux Strasbourgeois *dans leur langue*, il ne peut penser au *francique commun*, que lui-même connaissait (4), auquel lui-même accordait libre accès dans ses œuvres. Il s'indigne de la grossièreté du parler strasbourgeois parce que ce parler est déjà *une altération locale du germanique occidental*. Strasbourg parle *barbara lingua sibi*, une langue vulgaire spéciale à elle. Bernald a le mérite particulier de ne pas connaître seulement le francique, mais le dialecte en progrès à Strasbourg.

ERMOLD dit plus. L'Alsace et Strasbourg lui étaient familiers. Il ajoute l'explication. Strasbourg avait une population « plus vulgaire », *gens atra nimis*, et pourtant puissante par la richesse, *divitiis pollens*, mais arriérée par la grossièreté des mœurs. *On reconnaît à ces traits une ville naissante, accrue d'une population toute moderne, moins soucieuse de perfection que de richesse, tout adonnée au commerce qui « asseoit, dit ERMOLD, sa nouvelle prospérité ».*

L'empire franc avait ressuscité le commerce rhénan. Strasbourg

(1) A. SOCIN, *Die althochdeutsche Sprache im Elsass*, Strassburger Studien, I, p. 220 (sur la date de l'inflexion [*Umlaut*]).

(2) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1895, p. 11, 28, 32, n. 1, 35, n. 1, 36, 72, 84.

(3) ERMOLD, *loc. cit.*, v. 155.

(4) E. DÜMMER, préface de l'édition d'ERMOLD, *loc. cit.*

carolingienne commerçait par le Rhin avec la Flandre, comme le rapporte ERMOLD. Les rapports avec l'Allemagne du Sud s'étendaient, depuis Charlemagne. L'Alemanie d'alors était devenue chrétienne, pacifique, docile. Charlemagne conduisait côte à côte, contre les Saxons, Rhénans et Alamans. Le commerce put, avec lui, facilement passer le Rhin, gagner même le Danube, par le Mein, le Neckar, le haut Rhin. *Strasbourg retrouva la tradition d'Argentorat*. Les voies romaines de la rive droite du Rhin s'animèrent. A l'est de la Forêt-Noire, une Souabe nouvelle, distincte de la Souabe barbare du temps de l'Alemanie, s'adonnait au travail. *Strasbourg retrouvait le rôle gaulois et romain de ville de liaison entre les deux rives du Rhin*. Par elle s'établit le principal contact souabe. « Sur ces grands fleuves, Rhône, Rhin, Danube, le dualisme urbain des deux rives est presque de rigueur (1). » Les affaires firent admettre, au « rhinbruck » de Strasbourg, dont un rôle historique nouveau s'annonçait, la fréquentation souabe. Une langue différente de celle du clerc OTFRID DE WISSEMBOURG se formait là, propagée par les bateliers, les pêcheurs, les courtiers en vin, en blé, en bois, de la rive gauche et de la rive droite. Sous leur influence, qui la faisait peuplée et prospère, *Strateburgum devenait Strasburc*, Strasbourg évinçait Argentorat, et commençait à *disputer aux résidences franques l'autorité dans le pays de l'Ill*.

5. *Strasbourg et Bâle. Strasbourg et le pays de l'Ill*. — Bâle était, au coude du haut Rhin, chef-lieu de cité et ville épiscopale. A ce grand carrefour de l'Europe moyenne, confinaient les Vosges, la Forêt-Noire et le Jura ; le Rhin, le Danube, le Doubs, l'Aar, la Saône ; la Bourgogne, dont l'évêque de Bâle dépendait, l'Alsace et la Souabe, qui s'y rencontraient.

Mais Bâle, aujourd'hui le plus petit canton suisse, n'avait pas dans sa dépendance une riche zone géographique, sinon dans la montagne jurassienne, par une petite rivière, la Birse.

Bâle oscilla longtemps entre des influences diverses. Elle passait pour bourguignonne, alsacienne ou suisse. Elle était nettement *distincte de la Souabe bien qu'elle fût accueillante, comme Strasbourg, au parler souabe*.

Elle fut de bonne heure *moins alsacienne que Strasbourg*.

Ce n'est pas vers Bâle, séparée de l'Ill par la Hart, mais vers Strasbourg que *se concentraient les rapports entre les bandes de la haute plaine rhénane établis par les rivières*. Strasbourg est ville de confluent. Le Rhin et la route impériale qui le côtoie, moins disposés pour des intérêts locaux que pour les relations lointaines, traversent des déserts de marécages et de graviers. La Zorn et la route de Saverne conduisent au principal passage vers la Gaule et l'Océan. La Bruche

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la Géographie de la France*, dans l'Histoire de France d'E. LAVISSE, t. I, 1903, p. 252.

et l'Ehn unissent à Strasbourg les centres amphictyoniques vosgiens, le Donon et le Sainte-Odile. Par l'Ill et ses affluents, le commerce strasbourgeois commençait à drainer les produits des hautes bandes vosgienne, horticole et agricole, autrefois dispersés entre les « stations » de la vie romaine. ERMOLD célèbre, dans son *Poème sur l'Alsace* ⁽¹⁾, la diversité des productions de la montagne et de la plaine, que, devant lui, sous son regard, dès le temps de Louis le Pieux, les commerçants strasbourgeois recueillaient et distribuaient.

Ce ne fut pas comme « chef-lieu de *gau* alaman » ⁽²⁾, que Strasbourg reprit, en l'étendant, le rôle d'Argentorat. Les Alamans n'apparaissent nulle part dans les sources de cette histoire. Et les « *gaue* » d'Alsace, Nordgau, Sundgau, sont cités pour la première fois, d'un à deux siècles après l'œuvre d'ERMOLD.

Strasbourg franque développait en Alsace, au temps d'ERMOLD, un réseau de relations, comme les villes rhénanes, danubiennes et rhodaniennes, en d'autres temps, construisaient dans la montagne un Lyonnais, un Vivarais, un Mâconnais.

Mais le pays de l'Ill garda son nom distinct de celui de Strasbourg. Ni l'évêque ni la ville n'eurent la puissance d'unifier l'Alsace.

L'unité alsacienne. — LIMITES DE L'ALSACE. — L'Alsace ne se définit pas par une énumération de limites.

Elle n'est point, à l'ouest, limitée par les Vosges. *Elle s'incorpore, au contraire, aux Vosges, profondément.* Les vallées des affluents de l'Ill y multiplient la pénétration alsacienne. Les Vosges se sont constamment associées à l'histoire d'Alsace non comme un monde étranger, comme une barrière, répulsive, mais comme une partie vivante. Les sanctuaires celtiques, puis chrétiens, les châteaux anciens et modernes, les pâturages et les bois, les eaux, les richesses minérales en tout temps ont attiré une population transhumante, et retenu, dans les hautes vallées, des groupes humains. Les Vosges ont été pour l'Alsace non une limite mais un soutien toujours proche, une réserve inépuisable de forces perpétuellement rajeunies, une cause de puissance et d'unité.

Le Rhin, moins accessible, moins populaire, ne formait pas une ligne-limite régulière et même visible. Le Rhin forme, à l'est de la plaine, une zone de taillis marécageux, au milieu de laquelle les limites ont erré d'un bras à l'autre. Quand les départements français

(1) Traduit en allemand par Th. REINHART, dans le *Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Literatur von Elsass-Lothringen*, II, 1886. — Une traduction française est en préparation.

(2) Cp., en sens contraire, A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass, Ein Beitrag zur Urgeschichte des Landes*, Strassburger Studien, hrsg. von E. MARTIN und W. WIEGAND, t. II, Strasbourg (Trübner), 1884, p. 305-402; et O. SCHÖNEMANN, *Das Elsass und die Elsässer*, Strasbourg (Heitz), 1907.

apportèrent l'uniformité, les communes et les paroisses des deux rives du Rhin continuèrent à chevaucher d'une rive à l'autre ⁽¹⁾. Les cartes politiques des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles associaient la Sundgovie et la Brisigavie, présentant la plaine rhénane comme un ensemble ⁽²⁾. Il y a une part incontestable de vérité dans l'affirmation allemande que *la Forêt-Noire est, plus que le Rhin, une limite naturelle à l'est de la plaine rhénane*. Evêques et princes ont étendu dans la plaine leurs possessions sur les deux rives du fleuve.

Par l'III^e supérieur et le haut Rhin, l'Alsace au sud s'unit à la Suisse jurassienne et bâloise. L'Alsace et la Suisse n'ont connu que des rapports d'amitié. Strasbourg et Zurich, Colmar et Bâle, Mulhouse et Berne ont entretenu fidèlement un régime d'entente cordiale, que l'art ⁽³⁾ a consacré.

Parmi les rivières qui, au nord de la Zorn, descendent vers le Rhin, aucune ne s'est jamais offerte comme limite septentrionale de l'Alsace sans que son choix fût contesté. La Moder, la Lauter, la Queich n'ont jamais été admises à la satisfaction de tous. Les diocèses, les relevances seigneuriales, les ligues urbaines ont eu, comme les formes dialectales, des limites particulières et enchevêtrées.

« Pour définir nos limites, dit SCHœPFLIN ⁽⁴⁾, il faut surtout avoir égard au temps dont on s'occupe. » « Le nom d'Alsace, dit R. REUSS ⁽⁵⁾, s'est appliqué à des étendues territoriales très différentes. » L'originalité alsacienne ne doit pas être cherchée dans un cadre naturel : l'Alsace ne peut être définie que par des caractères internes. Là où cesse leur influence cesse l'Alsace. L'origine de ce genre d'unité régionale semble échapper à la géographie historique. Elle semble toute morale. L'unité alsacienne a pu être attribuée, par les uns, à la persistance de « l'âme alamane pure » ⁽⁶⁾; par les autres, à celle d'un génie celtique, « individualiste et démocrate » ⁽⁷⁾. Lorsque des efforts plus précis ont été tentés pour définir l'Alsace ancienne, les plus heureux ont consisté dans des énumérations de territoires alsaciens, ecclésiastiques, princiers, municipaux. Il n'y a pas, pour l'époque franque, où le nom de l'Alsace apparaît, d'autre méthode. L'origine de l'unité alsacienne sera trouvée si l'on peut découvrir quel agencement nouveau de territoires eut la puissance de perpétuer ce nom nouveau.

(1) Ch. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, ch. XXXII.

(2) Par exemple, Sanson, *N. de Fer*, etc.

(3) Bartholdi, Th. Schuler.

(4) Ed. RAVENEZ, IV, p. 25-27.

(5) *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 2; cp. LIBLIN, *Plan d'un catalogue bibliographique d'alsatiques*, Revue d'Alsace, 1888, p. 16. — Voir A. MEISTER, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, Leipzig, 1907, p. 39-40.

(6) O. LORENZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871, I.

(7) L. BATIFFOL, *Les anciennes Républiques alsaciennes*, Paris, 1918, p. 27; cp. p. III.

LES ÉVÊCHÉS EN ALSACE. — Le christianisme et l'Église s'emparèrent si vite, si profondément de tout le pays d'Alsace qu'on peut sincèrement se demander si les troubles du III^e et du IV^e siècle, le régionalisme du V^e y interrompirent leur existence. Dans l'histoire de la propagande chrétienne, le pays d'Alsace n'apparaît que comme séminaire et refuge de missionnaires. L'union morale précoce assura la gloire de saints nombreux. L'Église fut associée à l'effort de gouvernement alsacien des ducs Étichonides. Sainte Odile, fille du duc Étichon, devint, par son œuvre et par sa légende ⁽¹⁾, une idéale patronne du pays d'Alsace. Le souvenir de sa mission est resté entouré de traits de caractère mystique, si conformes aux aspirations morales communes au pays qu'il n'a cessé d'agir sur tous, même après que la Réforme et la Révolution eurent compliqué la géographie religieuse de l'Alsace. Quand l'évêque de Strasbourg fut parent et collaborateur des ducs francs, il put tenter de grouper sous une direction épiscopale unique les deux diocèses de Strasbourg et de Bâle. L'accord des rois francs et de l'Église, la part administrative confiée aux évêques par les empereurs francs, encourageaient ces tentatives. Après leur échec, l'évêque de Strasbourg, comte, plus tard landgrave, continua, tant qu'il put l'appuyer sur la ville de Strasbourg, sa politique territoriale.

Cette politique échoua à son tour. *Les diocèses étaient fondés sur un système géographique antérieur et contraire à l'unité alsacienne* : celui de la cité gauloise et de la province gallo-romaine. L'Église consolidait ainsi les divisions anciennes de la haute plaine rhénane, et sa subordination à des métropoles lointaines, Strasbourg à Mayence, Bâle à Besançon. — Le *Landgraben*, « fossé du pays », mentionné pour la première fois au XIV^e siècle, n'est pas un souvenir de circonscriptions gallo-romaines ⁽²⁾, que marquaient seulement des bornes, ni de délimitation franque, que marquaient surtout des signes aux arbres ⁽³⁾. Les possessions et les juridictions ecclésiastiques chevauchèrent longtemps irrégulièrement avant de s'enfermer dans des cadres à limites linéaires. Il n'y avait pas d'obstacle, naturel ou factice, entre Strasbourg et Bâle. — *Les sièges épiscopaux possessionnés en Alsace restèrent toujours multiples*. Auprès de Strasbourg, sur son diocèse, Bâle, Spire, Metz eurent leur part de terres et d'influences ⁽⁴⁾. Le genre

(1) C. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*, Paris et Nancy, 1892; H. WELSCHINGER, *Sainte Odile*, Paris (Lecoffre), 1901.

(2) En sens contraire, A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass*, Strassburger Studien, II, 1884 (début).

(3) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 32. — Sur les *limes* successifs de la province romaine de Haute-Germanie, tracés d'arpentage au milieu et à l'est des Champs décumates, J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918, carte I. — Les douanes (mot arabe importé au XII^e siècle) n'étaient pas aux frontières, mais sur les routes; voir R. CAGNAT, *Portorium*, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines de D'AREMBERG, SAGLIO, POTTIER et LAFAYE.

(4) Voir VON JAN, *Das Elsass zur Karolinger Zeit*, Zeitschrift für die Geschichte des p. 29, Oberrheins, 18 197.

d'unité morale que développait le christianisme était supérieur aux divisions terrestres ; et les cadres archaïques, que l'Église conservait, contraires aux agencements nouveaux que l'histoire développait.

D'autres manières encore l'Église s'opposait aux nouveaux agencements régionaux. Fidèle au latin, de plus en plus étranger au langage populaire, elle accueillait indifférente tous les parlers locaux, le souabe comme le francique. — Les monastères, hostiles aux circonscriptions séculières, se formaient à leurs limites, dans les Vosges et les îles rhénanes, pour leur mieux échapper. Ou bien, comme l'abbaye de Wissembourg dès le VIII^e siècle, ils tissaient au-dessus d'elles, en assemblant des donations en tous lieux, un réseau indépendant. Il n'y eut pas d'« Église d'Alsace », avant le pape Léon IX (1).

Le christianisme facilita l'union morale en Alsace. Mais l'unité alsacienne ne fut pas une œuvre ecclésiastique.

LE DUCHÉ ET LES COMTÉS. NORDGAU ET SUNDGAU. — Elle fut beaucoup plus une œuvre du duché franc. Les ducs francs d'Alsace traitaient sans respect les vieilles limites romaines où s'enfermaient les diocèses. Ils ne se réclamaient pas des ducs d'Argentorat. Ils dominaient les circonscriptions comtales, qui comme celles des évêques restaient timidement respectueuses du passé gallo-romain. *Le duché d'Alsace*, « nom franc et colonie franque », suivant l'expression d'ERMOLD, était une *Franconie hardiment construite, une innovation capable de porter et d'imposer un nom nouveau de région*.

G. MONOD a précisé le rôle des nationalités dans les partages francs (2), tantôt exagéré, tantôt nié, et montré comment, *sans le chercher toujours, les princes francs aidèrent à naître des groupements nouveaux*. Les ducs Étichonides créèrent la première image politique de l'Alsace, comme les Mérovingiens celle de la France. Elle leur survécut. L'histoire du duché se distingua de celle des ducs. Le rôle des « duchés nationaux », créateurs d'unités régionales, marquant l'avènement historique de noms nouveaux, n'est pas propre à l'Allemagne. Les duchés de Normandie, Lorraine, Bourgogne, Bretagne eurent une efficacité semblable. Celui de Normandie, « formant un tout d'une série d'établissements échelonnés » (3), est un modèle de ce genre historique, auquel appartient le duché d'Alsace.

Il n'y a pas, pourtant, de coïncidence entre le pays et le duché d'Alsace. Le pays et le nom étaient *antérieurs au duché*. On ne connaît que cinq ducs qui aient gouverné sans interruption (4). Emportés surtout par leurs appétits, comme les autres grands d'Aus-

(1) A. SCHULTE, *Le Pape Léon IX et les Églises d'Alsace*, Strassburger Studien, t. II, 1884.

(2) Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, 1896.

(3) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la Géographie de la France*, Paris, 1903, p. 82.

(4) G. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Paris et Nancy, 1892.

trasie, ils n'avaient pas de politique intérieure et extérieure conduite par des intérêts alsaciens. Ils se perdirent dans les guerres entre l'Austrasie, la Bourgogne et la Neustrie. Ils cherchaient à s'étendre du côté de la moindre résistance, vers la Suisse ⁽¹⁾. Ils chassaient, exploitaient leurs biens, donnaient des terres royales à leurs favoris de l'Église et du siècle. Les ducs mérovingiens étaient des chefs de guerre dont les Carolingiens surent se passer. Ils auraient sans doute laissé peu de traces durables en géographie politique, si d'autres circonstances n'avaient contribué à assurer la durée de leurs constructions territoriales.

Mais on ne voit pas, dans l'histoire politique de la haute plaine rhénane, quelles puissances administratives ont pu travailler après le duc à fixer le duché.

Les *comtés* étaient des juridictions plus stables, mais de moindre étendue, et, dans les pays rhénans, fondés comme les diocèses sur les cités gallo-romaines. Ils adoptèrent en Alsace des résidences nouvelles, comme Ensisheim au VIII^e siècle ⁽²⁾, et diminuèrent ainsi au profit des agencements nouveaux l'influence des anciens chefs-lieux.

Au-dessous d'eux, les *centenies* ont été étudiées, autrefois, comme une institution tout alamane. Leur existence en Alsace a été prise comme une marque de l'ordre avec lequel les colons alamans se distribuèrent dans la plaine. Les centenies d'Alsace ont été ainsi, sans autre raison, dénombrées parmi celles d'Alemanie ⁽³⁾. Mais il n'y a nulle part de centenie connue qui soit antérieure à la domination franque, en Alsace, comme en Alemanie même. La centenie a été présentée d'autre part comme une institution franque, dérivée d'usages romains ⁽⁴⁾. Les recherches les plus modernes ⁽⁵⁾ ont invité à considérer les millenies, centenies, dizenies comme des institutions tout humaines; et la *décimation des terres, des hommes, des revenus, est tenue pour un mode élémentaire d'organisation commun à la plupart des groupes humains*. Les guerriers et colons francs qui se comptaient par cent en s'installant en Alsace cherchaient à faire régner un ordre qui n'eut rien d'alaman, et qui suffit, au contraire, suivant l'espoir de CLAUDIEN, à écarter du Rhin le péril de troubles alamans.

L'*ancienne théorie du gau germanique* ⁽⁶⁾ procurait autrefois des idées commodes sur l'origine de l'unité alsacienne. Le *gau* était tenu pour une division politique propre à la race germanique, invariable

(1) P.-E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse mérovingienne*, Genève et Paris, 1910, p. 431, § 5.

(2) C. OBERREINER, *Revue d'Alsace*, 1912, p. 237.

(3) A. SCHRICKER, *Strassburger Studien*, t. II; K. WELLER, *Die Besiedlung des Alamannenlandes*, Stuttgart, 1898, p. 12 : *Einheimischer Ursprung der alamannischen Hundertschaft*; J. CRAMER, *Geschichte der Alemannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899.

(4) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904.

(5) De J. HOOPS, R. MEYER, S. RIETSCHEL, F. VON SCHWERIN, G. SEELIGER.

(6) F. DAHN, *Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker*, I, 88.

dans chaque « tribu » (*Stamm*), comprenant un nombre fixe de centaines (*Handertschaften*), de familles patriarcales (*Sippschaften*), et synonyme de millenne (*Tausendschaft*). Mobile ou fixée, la tribu gardait ces cadres, qui restaient immuables. Pour se représenter la géographie historique alamane, il suffisait d'établir la carte de ses *gaue* d'après les noms rencontrés n'importe où, depuis Julien jusqu'à Charlemagne (1). Car la « continuité des *gaue* » (2) du IV^e au VIII^e siècle était un principe admis. Appliquée à l'Alsace, cette théorie simplifiait son passé. Bien que ses deux *gaue* ne soient cités que vers l'an 900, le Nordgau (ou Nortgau) en 898, le Sundgau (ou Suntgau, Soundgovie) en 903, ils gardaient une signification applicable à tous les siècles antérieurs (3). Les deux *gaue* d'Alsace rappelaient une ancienne colonisation alamane établie en bon ordre suivant la coutume et la loi. La famille et le *gau* étaient la base de l'État (4). Le Nordgau et le Sundgau étaient deux départements uniformes de la colonie alamane. La question était de retrouver leur limite. F. DAHN la plaçait à Strasbourg; A. SCHRICKER, au *Landgraben*, mentionné au XIV^e siècle, limite populaire entre la Haute et la Basse-Alsace (5).

La *théorie moderne du gau*, qu'ont répandue dans leurs œuvres et leurs articles les collaborateurs du *Reallexikon* de J. Hoops (6), a renversé le système alamaniste. *Gau* (Ge-aue), sans intérêt juridique, ni politique, ni ethnographique, ni historique, n'a que la signification géographique de *pays*. Les *gaue* portent surtout des noms de rivières (Neckargau, Nagoldgau, Sorngau...) ou des noms de points cardinaux. Le Westergau alaman est situé à l'est de la Forêt-Noire. Nordgau et Sundgau n'ont que la valeur de leurs correspondants français, le Nord et le Midi. *L'emploi du mot gau, commun aux Germains, prouve seulement l'usage de la langue allemande*. L'Allemagne du Sud fit un usage de ce vieux mot plus grand que l'Allemagne du Nord parce qu'elle devint plus tôt sédentaire. Nordgau, Sundgau n'ont pas en eux-mêmes plus de sens ethnique qu'Austrasie, Normandie, Westrich, Autriche. Ils se rencontrent en Bavière, et K. RÜBEL est fort excusable de confondre ceux de Bavière avec ceux d'Alsace (7). Il n'y a pas d'État étendu qui n'ait pu avoir un Nordgau et un Sundgau.

(1) Carte des *gaue* alamans par J. CRAMER, dans *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899.

(2) J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 68.

(3) D'où le titre de la dissertation d'A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass*, Strassburger Studien, II, 1884; cp. K. WELLER, *Die Besiedlung des Alamannenlandes*, Stuttgart, 1898, p. 7-8.

(4) DELBRÜCK, *Der urgermanische Gau und Staat*, Preussische Jahrbücher, 81, 1895.

(5) Les lignes marquées en rouge dans les cartes historiques de A. SCHRICKER sont des tracés supposés.

(6) Déjà passée dans les manuels du genre de GEBHARDT et HIRSCH, t. I, 1912 (BETHGE et LÖWE), p. 32.

(7) K. RÜBEL, *Die Franken*, Bielefeld et Leipzig, 1904, p. 79, n. 4.

Le scepticisme, que développe cette théorie nouvelle du *gau*, laisse pourtant subsister sans explication quelques marques propres à l'Alsace. Les deux *gaue* alsaciens apparaissent à la fin des temps carolingiens, lorsque partout ailleurs les autres *gaue* disparaissent ⁽¹⁾. Ils s'implantent en Alsace comme des noms propres. Aussi bien les mots géographiques « canton », « nord », etc., ont-ils pu prendre, comme le prouve la géographie politique française et suisse, des sens administratifs précis. Sundgau prit en Alsace figure de nom propre. Cet ancien nom commun finit ⁽²⁾ par désigner un canton particulier du pays d'Alsace, et le fait aujourd'hui évoquer aussitôt. Entre les deux *gaue*, un *Landgraben* sépara plus tard deux *landgraviats*. Ces noms s'éclaircissent les uns par les autres et renseignent sur l'origine de l'unité alsacienne. *Ils expriment la conscience commune de groupes ruraux*. Les cantons d'Alsace n'ont pas gardé des noms de villes ni de formes politiques. Les noms de Pays du Nord et Pays du Sud, qu'ils se sont attachés au temps de la dislocation carolingienne, désignent les parties conscientes d'un ensemble vivant. Ces noms, gardés comme des noms propres, attestent non une importation étrangère, mais un classement volontaire d'origine indigène et rustique. *L'attachement commun au sol suffisait à distinguer gens du Nord et gens du Midi*. De vagues formules géographiques ont été ici plus puissantes que les liens religieux et politiques.

Dans un pays où la vie sur un même sol suffisait à fixer de tels noms particuliers, l'observation géographique a chance plus qu'ailleurs de découvrir l'origine du nom collectif.

LE PAYS DE L'ILL. — Les chroniques et les chartes ⁽³⁾ appellent l'Alsace : *pagus*, *ducatus*, *provincia Alsacinsis* ou *Elisacensis*. Mais c'est *pagus* qui se rencontre d'abord, puis le plus souvent, et qui répond le mieux à l'idée géographique qu'on a communément du pays d'Alsace. De quelque façon qu'on se représente l'origine du pays et de l'idée, on ne peut s'interdire de remarquer cette antériorité et cette prépondérance. Le pays existait déjà quand le duché fut fondé. Le duché reçut du pays son nom. Ce n'est pas le duché qui a créé le pays, ni le nom. Le pays d'Alsace n'est pas une création d'État. L'Alsace n'est pas, dans la Franconie rhénane, une œuvre réfléchie des rois mérovingiens et des ducs d'Alsace, mais un pays, né d'un accord entre des sollicitations naturelles et des besoins humains. « Un État, dit P. Vidal de La Blache ⁽⁴⁾, n'est pas, comme un pays,

(1) J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 304.

(2) Cette histoire écarte la traduction de Suggentensis par Sundgau, proposée comme explication du passage de FRÉDÉGAIRE pour les années 596-610.)

(3) Bibliographie au mot Elsass, dans *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, 1898-1901, t. III, 1; ajouter J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 519-533, et la carte de VON JAN, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1892.

(4) *Tableau de la Géographie de la France*, dans l'Histoire de France d'E. LAVISSE, I, 1, p. 60.

l'expression naturelle et presque spontanée de rapports issus du sol ; c'est une concentration artificielle et soutenue. » Le pays a pu servir de support au duché et à toutes les combinaisons administratives ultérieures, parce qu'il les précédait et dominait. *On ne peut trouver l'origine de l'unité alsacienne en dehors des circonstances naturelles qui, à travers les vicissitudes historiques, ont soutenu l'existence du pays d'Alsace.*

La diversité des zones cultivables de l'Alsace, de leurs habitants, de leurs aptitudes, créait un besoin commun à tous, celui d'une liaison avec les autres zones.

L'Ill naît dans le Jura, se nourrit d'affluents vosgiens et d'infiltrations rhénanes, longe tour à tour le vignoble, les terrasses agricoles, la plaine d'élevage, côtoie le lacis rhénan et s'y unit. La ligne de vieux marchés locaux, qui va du carrefour d'Altkirch au port de Strasbourg, montre combien d'intérêts locaux se rencontrent au bord de cette rivière.

Pour les *relations lointaines* qu'exige le commerce d'exportation de ce riche pays, les empires étrangers, dont les terres alsaciennes ont fait partie, ont utilisé ou longé le Rhin. L'Ill assure aussi ces relations. Il naît entre la porte de Bourgogne et le carrefour de Bâle. Il se jette dans le Rhin au point où la route de Saverne croise la route impériale. Ses affluents conduisent aux passages vosgiens. Lui-même, du reste, longe la route de Bâle à Mayence et reste voisin du Rhin. Pour les relations étendues, comme entre les cantons d'Alsace, l'Ill est un agent de liaison économique.

Observer ce rôle de l'Ill en Alsace n'est assurément point faire une découverte ⁽¹⁾. Tous les noms de *pagus*, de *gaue*, de fédérations et de départements qui ont pris d'eux-mêmes des noms de rivières montrent ici d'accord l'observation populaire, l'esprit politique et la science. Mais la géographie historique doit chercher *pourquoi c'est à l'époque franque qu'est apparue la liaison du pays d'Alsace et de sa rivière*. Beaucoup de *pagus* à nom de rivière naquirent alors. Le *pagus Alisacensis* rentre dans une riche série de noms semblables de l'époque franque ⁽²⁾. Dans la haute plaine rhénane, l'Ill est le seul affluent du Rhin qui recueille aux dépens du grand fleuve les affluents descendus du rebord de montagnes et de terrasses. L'Ill fait concurrence au Rhin pendant la moitié de sa longueur dans la haute plaine, dans la moitié la plus chaude, la mieux orientée, la mieux liée aux régions voisines. Tous ces avantages *distinguaient l'Alsace dans l'ensemble de la Franconie rhénane* et la désignaient pour le privilège d'y posséder seule un duché. Mais aucune de ces raisons géographiques ne rend compte de l'origine franque de l'unité alsacienne. Les hommes passent pendant des siècles à côté d'avantages naturels sans les voir ni

(1) SCHRÖDER, *Flussnamen*, § 2, dans le Reallexikon de J. Hoops.

(2) Voir une liste, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1914, p. 26.

les capter. C'est une suite d'épisodes historiques qui expliquent comment de la Mosellane est né le duché de Haute-Lorraine, comment la centralisation naturelle du bassin de Paris, souvent découverte et appréciée, n'a servi qu'au temps de la dynastie capétienne de base à l'État français.

Deux faits de géographie historique expliquent sans doute l'apparition de l'unité et du nom de l'Alsace au ^{viii}^e siècle.

1. La *ruine du pouvoir central de Rome*, au ^v^e siècle, développa, dans les pays rhénans, comme ailleurs, un *régime toparchique* propice non seulement aux établissements barbares, mais aux agencements territoriaux nouveaux.

2. La *colonisation franque* favorisa la renaissance de l'activité indigène dans des cadres nouveaux que la royauté mérovingienne traça sans rigidité. La naissance de l'Alsace est, comme plus tard celle de la Lorraine, un *épisode austrasien*. L'unité alsacienne est une œuvre gallo-franque.

Le principal document sur cette géographie historique est d'ailleurs le nom même de l'Alsace. Il n'y a pas de théorie sur l'origine du pays et de son unité qui n'ait à tenter l'explication du nom. Les rapports de l'Alsace et de l'Alemanie ne peuvent être définitivement fixés si l'on n'examine, non seulement l'origine de l'unité alsacienne, mais celle du nom d'Alsace.

§ 11. — LE NOM D'ALSACE

La tradition : l'Alsace et l'Ill.

Débats au XIX^e siècle. Propositions d'étymologie alamane.

L'Alsace « Fremdsitz » (Alis-satio)? Critique par E. Herr, et additions.

*La théorie d'E. Herr (1914). L'Alsace pays de l'Ill (*Alisac).*

Sa valeur et sa portée.

L'Alsace gallo-romaine et franque.

La tradition. L'Alsace et l'Ill. — Avant le XIX^e siècle, le sens et la valeur historique du nom d'Alsace n'étaient pour personne, au loin ou dans le pays, une cause d'embarras. Le nom d'Alsace, en alsacien Elsass, était parfois, comme la plupart des noms géographiques, un objet de divertissements lexicologiques (*Edelsass*, beau pays, *Elendsass*, mauvais pays, etc.) qu'il est oiseux de rappeler ⁽¹⁾. Les experts et l'opinion s'accordaient jadis à dériver le nom du pays du nom de la rivière, Ill ou Alsa. On suit cet accord, de siècle en siècle, dans la *Descriptio Alsatix* des Bénédictins de Colmar ⁽²⁾, chez le géographe alsacien MATHIAS RINGMANN, dans l'*Alsace Illustrée* de SCHÖPFLIN (éd. RAVENEZ, I, p. 35), dans l'*Alsa* d'E. STOEBER. Au XIX^e siècle, l'accord cessa. Les germanistes proposèrent des avis nouveaux et, de 1871 au début de 1914, s'entendirent pour propager exclusivement l'un d'eux, très élaboré, qui satisfaisait une intention déclarée ⁽³⁾. Mais l'opinion commune ne l'adopta jamais. Elle s'en tint à la tradition, qui se continua jusqu'au temps présent, chez les Alsatistes les plus répandus ⁽⁴⁾, et dans la littérature la moins docile à l'inspiration officielle ⁽⁵⁾.

(1) Bibliographie dans F. MENTZ, *Elsass (Reichsland Elsass-Lothringen)*, t. III, p. 253; et dans le *Vogesenblatt* de la *Strassburger Post*, Beilage, 1913, nos 18 et 19.

(2) Mon. Germ. hist., SS. XVII, p. 239.

(3) Le DANIELS, que répète F. DAHN, *Die Könige der Germanen*, IX, 1, *Die Alemannen*, Breslau, 1902, p. 78, n. 2 (Alsace venant de Ill ou Ilse) est antérieur à 1871.

(4) Ch. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 150.

(5) Xavier MARMIER, *En Alsace*, Paris, 1884, p. 1; E. RECLUS, *Géographie universelle*, Europe Centrale, p. 513, n. 2; ARDOUIN-DUMAZET, *Haute-Alsace*, p. 28-29.

Quelque valeur qu'ait dû perdre la doctrine de tradition, sa fortune séculaire, son succès vivace, demeurent comme un témoignage. La tradition montre ainsi de façon expressive quelle conception les Alsaciens ont gardée, à travers les âges, sur leur pays et sur leur caractère, « œuvre du sol » (1). Elle a, du reste, le soutien de l'histoire, de la logique et de la géographie. ERMOLD, compétent et désintéressé, affirmait que le pays avait reçu son nom des Francs. Les Francs, colons de l'Alsace, peu curieux d'appellations nouvelles et rares, dénommaient suivant l'usage local et désignaient le *pagus* d'après un nom de rivière. De très petites rivières ont ainsi, dans le voisinage, donné leur nom à un pays, l'Oos (*Pagus augiensis*), l'Alle ou Allaine (*P. Elsgaugensis*), la Nied (*P. Nidonensis*), l'Ornain (*P. Odornensis*), l'Eichel (*P. Aquilensis*), etc. Il n'y a pas d'origine du nom d'Alsace plus raisonnable et plus acceptable que celle qui apparente le pays et la rivière, qui en conduisit — pour une part de rivière — et en résume l'activité.

Une seule discipline ne se contente pas de cet apparentement, la linguistique. Mais elle l'emporte. Le mot Alsace ne peut venir du mot Ill, qui est la seule forme anciennement attestée. Il ne peut même venir directement d'Alsa, vieux mot qui mérite de n'être pas oublié. La linguistique décide. Faute de la satisfaire, la tradition sur l'Alsace et l'Ill a été, au XIX^e siècle, légitimement condamnée. Et l'attention s'est justement tournée, en ce siècle, vers d'autres interprétations.

Débats au XIX^e siècle. Propositions d'étymologie alamane. — L'ALSACE « FREMDSITZ » (ALIS-SATIO). — L'obligation de répondre aux exigences de la science des mots fit dépenser une admirable ingéniosité. L'histoire en a été écrite (2). On s'explique l'habituel insuccès de cet effort par deux causes.

La *chronologie des formes* anciennes du mot ne procure pas de renseignements probants parce que le hasard a présidé, comme à l'ordinaire, à leur conservation. En négligeant la part de la fantaisie graphique personnelle, très grande même après la fixation d'une orthographe par l'imprimerie (3), on retient deux familles de formes, qui se perpétuent parallèlement et se ramènent au roman Alsace, au germanique Elsass. La chronologie ne dégage qu'une vérité : *Alisatia* est antérieur à Elsass, le roman au germanique.

Une autre cause de déception est venue de l'obstination avec

(1) J. FLACH, *L'Esprit alsacien à travers l'histoire*, La Revue, avril 1916, p. 36.

(2) E. HERR, *Die verschiedenen Erklärungsversuche, Kritik der bisherigen Ableitungsversuche (Der Name Elsass)*, p. 7-10, 16-23, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, janvier 1914.

(3) On trouve *Elysatia*, Auxois, etc., pour Alsace (SCHÖFFLIN-RAVENEZ, I, 81-84). Dans un courrier d'Alsace abondant, suivi pendant deux ans, nous avons eu l'occasion de voir, de nos jours, une variété étonnante de graphies populaires : Ellesace, Alle-sace, Ellsäcer, etc.

laquelle la première syllabe du mot Elsass a été détachée de la seconde (-sass), qui peut signifier, prise isolément, pays ou habitant. *Sass* offre un rapport séduisant avec l'idée d'établissement colonial. *La séparation du mot en deux racines* ne semble plus laisser qu'une piste à la recherche. Il ne s'agissait plus que de savoir le sens de *Ali-* ou *El-*. L'imagination a trouvé là un terrain de jeu. OBRECHT (1) crut reconnaître, dans *Ali-* (*El-*), Alaia, devenue Ehl par inflexion (*Umlaut*), qui est peut-être le Hellelum ou Helcebum, du vocabulaire géographique antique (2). J.-K. ZEUSS, A.-W. STROBEL, J. et W. GRIMM, FÖRSTEMAN, F. MENNTZ, J. SCHMIDKONTZ, bâtirent ainsi, chacun à sa manière, que l'autre critiqua.

Lorsqu'en 1870 la « guerre des érudits » (3) s'engagea, cette incertitude parut impolitique. *Le système alamaniste de l'histoire alsacienne*, qu'à Berlin, en 1871, O. LORENZ et W. SCHERER se chargèrent de formuler (4), imposa un choix. Un pays se définit souvent bien par le nom qu'il a gardé. L'explication du nom de l'Alsace est le principal problème des origines alsaciennes. Une solution alamaniste importait. La proposition choisie fut celle de germanistes romantiques, décédés, GRIMM et ZEUSS, dont le souvenir était entouré de considération. — Le mot Alsace (*Alisatia*) est antérieur à Elsass, qui en dérive par inflexion. *Il s'agissait d'expliquer Alisatia*, non Elsass. La théorie des deux racines (*ali*, *sass*) fut adoptée. Les deux racines furent jugées germaniques. Alsace reçut le sens de « Établissement à l'Étranger » (*ali-satio*, *Fremdsitz*). Toute objection linguistique était écartée. L'alamanisme était pleinement satisfait. Alsace recevait un sens propre à plaire aux patriotes. Il signifiait « Colonie alamanne », pays conquis, colonie germanique par excellence. La conquête de 1871 avait pour précédent celle des Alamans au v^e siècle. — Le mot Alsace répondait ainsi à l'histoire des tribus anciennes de la race allemande, qu'on se représentait d'une manière uniforme. Chaque tribu (*Stamm*) avait en son domaine de formation initiale (*Stammland*, *Ursiedelungsgebiet*) et sa zone d'expansion (*Kolonisationsland*). L'Alsace fut décrite comme une zone coloniale alamanne, à l'aide de faits dont aucun, du reste, n'impose cette hypothèse (5). La mention de *gaue* en Alsace aux ix^e et x^e siècles, fut présentée comme une preuve (6) d'événements du v^e. Le système alamaniste rencontra un succès qu'on ne s'expliquerait pas si l'on n'évoquait une propagande tenace et des milieux

(1) *Alsaticarum rerum prodromus*, Strasbourg, 1681, p. 4-5.

(2) Ehl, près Benfeld, sur la route de Strasbourg à Colmar, par Sélestat.

(3) FUSTEL DE COULANGES, *Questions historiques*, p. 12.

(4) O. LORENZ et W. SCHERER, *Geschichte des Elsasses*, Berlin, 1871, souvent réédité.

(5) J. CRAMER, *Die neualamanischen Gaue des Elsass*, livre VII de la *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 517-534.

(6) A. SCHRICKER, *Die ältesten Grenzen und Gaue im Elsass*, *Strassburger Studien*, II, 1884, p. 385-386.

dociles. Il s'empara d'une place dans les manuels, les atlas historiques, comme celui du général R. VON ERCKERT sur les invasions germaniques, les revues, les cours et dissertations universitaires, les œuvres et articles de tout rang, dont la liste serait aisément longue. La traduction du mot Alsace par « colonie alamane » a pénétré quelquefois, comme une doctrine établie, dans des ouvrages français les plus propres à la répandre, et même jusque dans des œuvres françaises composées depuis 1914 contre la propagande allemande.

Ce fut en Allemagne que la fragilité du système, devenue évidente pour tous, en détermina le brusque écroulement, à la suite d'un article de E. HERR, en janvier 1914. Le germanisme semblait alors si établi en Alsace que toutes les précautions d'autrefois ne paraissaient plus nécessaires. L'opinion officieuse se rallia aux conclusions d'E. HERR⁽¹⁾.

CRITIQUE PAR E. HERR. — E. HERR opposa au système alamaniste une suite d'objections décisives⁽²⁾, que nous résumons :

Appeler un pays « Fremdsitz », « Établissement à l'étranger », est bizarre (*einzigartig*). Au temps des migrations, beaucoup d'appellations semblables eussent dû apparaître ailleurs, partout où des colons de langue allemande se sont établis (p. 20-21).

ERMOLD attribue aux Francs, non aux Alamans, le nom de l'Alsace. Les Francs dénommaient les pays suivant les appellations indigènes. Il est surprenant que les habitants de l'Alsace se soient considérés eux-mêmes à jamais comme « établis en terre étrangère ». Les Germains vainqueurs se considéraient toujours comme chez eux dans le territoire conquis (p. 21).

L'Alsace apparaît au v^e siècle, non comme alamane, mais comme une « défense de frontière » (*Grenzschutz*) tournée contre les Alamans (p. 28).

Ali, ou par inflexion Eli, dans le sens d'étranger, est inconnu dans l'ancien allemand, qui possède un mot pour cette idée (p. 22).

Tout le sentiment de la langue (*Sprachgefühl*) regimbe (*sträubt*) contre cette interprétation « aventureuse » (p. 23).

ADDITIONS. — La géographie historique ajoute à cette argumentation.

« A. SCHRICKER, dit E. HERR, dans un passage où il détruit une thèse alamaniste du cartographe-historien de l'Alsace primitive, est obsédé par la pensée que l'Alsace est alamane⁽³⁾ (p. 27). » Alsace, traduit par « Colonie à l'étranger », n'implique en effet aucun choix parmi les tribus germaniques. Et l'on pourrait, si l'interprétation du mot était correcte, attribuer légitimement la dénomination initiale de l'Alsace à l'un ou à l'autre des groupes germaniques qui ont passé par l'Alsace et ont pu y laisser quelque reste.

(1) Strassburger Post, printemps 1914.

(2) Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, janvier 1914.

(3) SCHRICKER ist dadurch beeinflusst, dass er in dem *pagus Alisacensis* einen alamannischen Völkerschaftsgau sieht.

Les Alamans avaient des habitudes connues dans leurs façons de dénommer⁽¹⁾. Elles ressemblaient beaucoup à celles des autres groupes germaniques. Quand les noms de rivières, qui « forment, selon KLEINPAUL, le tiers des noms de lieux », n'étaient pas retenus, quand les groupements barbares s'élevaient au-dessus des influences locales, les noms des points cardinaux étaient adoptés. On trouve ainsi le Westergau, près de la Forêt Marcienne (Forêt-Noire), en Souabe occidentale ; et le Westrich, à l'ouest du Rhin.

On se représenterait peut-être suffisamment que les colons alamans se considérassent à perpétuité comme des étrangers en Alsace. Car ce nom de « colons étrangers » (cp. les *uitlanders*) est conservé quelquefois dans un pays par une minorité immigrée qui s'oppose obstinément à une majorité indigène. Mais on ne se représente aucunement que les Alamans tinssent le pays rhénan pour un monde nouveau, inconnu, étranger. Quand le nom d'Alsace apparaît, les Alamans connaissaient le Rhin depuis quatre siècles. La rive gauche recevait depuis huit siècles des colons germaniques. Pour les plus frustes des barbares, le monde rhénan était un monde connu.

On voudrait encore se représenter *quel centre alaman eût pu fournir aux Alamans un point de vue de métropole*, d'où la « Colonie » alsacienne eût été dénommée. On ne l'imagine commodément nulle part : au lac de Constance, sur le plateau souabe, en Forêt-Noire, sur la lisière badoise. On ne consentirait pas à croire que dans la haute plaine rhénane, la bordure badoise, étroite et pauvre, eût donné un nom commun à la riche série des zones alsaciennes. Deux noms historiques, ultérieurement formés, expriment le rapport des deux rives dans la haute plaine : *landgraviats* d'Alsace, *margraviat* de Bade ; à gauche, un pays ; à droite, une frange bordière.

En aucun temps, du reste, on ne perçoit, en Alemanie, l'unité politique stable⁽²⁾, *on n'y découvre une conscience commune capable de hausser l'imagination géographique aux idées d'ensemble de métropole et de colonie*. L'histoire coloniale de chaque groupement germanique est particulière. L'Alemanie n'est pas le domaine définissable d'une race fixée. « Alaman » est une épithète, peut-être un sobriquet, adjoint aux noms des Souabes, des Lentiens, des Bucinobantes, *qui seuls sont localisables et ont laissé des souvenirs dans la toponymie*. La critique de l'étymologie alamaniste du nom d'Alsace requiert un examen d'ensemble de l'Alemanie, une vue générale du groupe alaman et de ses facultés coloniales⁽³⁾.

*
**

(1) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 323-326, Die Eigennamen der Verbände.

(2) J. CRAMER, *loc. cit.*, p. 215, 238 ; p. 192, Der König Gibuld ; Kein Stammkönigtum.

(3) Voir sur quelles sources s'appuie la théorie de J. CRAMER, sur les trois périodes coloniales de l'Alemanie, J. CRAMER, *loc. cit.*, ch. VI et VII.

L'explication alamaniste du nom d'Alsace, qui, depuis 1871, l'emportait, satisfaisait aux exigences de la linguistique, mais outrageait celles de l'histoire, de la géographie historique, de la science des institutions, et même, sinon les lois, du moins le « sentiment de la langue ».

En renversant l'hypothèse alamaniste, E. HERR lui a substitué une interprétation nouvelle qui respecte les exigences diverses, en les conciliant avec la tradition populaire.

La théorie de E. Herr (1914). L'Alsace pays de l'III (*Alisac). — E. HERR a étudié, en janvier 1914, dans la Revue pour l'histoire du haut Rhin, publiée à Heidelberg par la COMMISSION HISTORIQUE BADOISE (p. 7-54) :

a) Les divers essais d'explication du nom d'Alsace ;

b) Les données des sources ;

I. La critique des essais étymologiques antérieurs ;

II. L'Alsace, canton de l'Alisac (Alisac-gau) ;

III. Le nom de rivière Alisaca ;

IV. Le passage du mot Alisaca au mot Elsass.

Tout le raisonnement se ramène à deux propositions.

La première ne rencontre pas d'objection. Elsass ou plutôt, suivant la façon d'écrire de la première attestation, par ERMOLD, au IX^e siècle, Helisaz, n'est que la prononciation infléchie (*umgeläutet*) d'Alisatia, conforme aux règles de l'inflexion germanique (p. 46). Il n'est pas aisé de déterminer comment, après l'inflexion, la forme ancienne et la nouvelle ont subsisté parallèlement, ni toute l'histoire des rapports entre les deux formes, la romane et la germanique (p. 49). Mais la filiation est établie ; des comparaisons utiles sont trouvées (ex. : histoire du mot Worms, p. 47), l'antériorité de la forme romane est démontrée. La date tardive de l'inflexion d'Alisatia en Elsass, avait déjà dit O. SCHOENEMANN (E. Herr, p. 49, n. 5), montre qu'*au début le mot n'était pas tenu pour germanique*.

L'autre proposition de E. HERR consiste à restituer un ancien nom de l'III, *Alisac (p. 29 s.). Le raisonnement de restitution est appliqué d'une manière et à un cas qui l'imposent. L'III porte un nom gaulois d'une fréquence connue. Il se rencontre en Bretagne, en Bavière. Il est fréquent aussi que les rivières aient deux noms. Il n'est pas rare qu'elles en aient trois, comme ce fut sans doute le cas de l'III. Le nom restitué a pour caution une riche parenté (p. 43). « Il y a, dit H. LICHTENBERGER, à propos de l'indo-européen et du germanique commun, qui sont l'un et l'autre des langues entièrement restituées, des noms restitués qui sont aussi certains que des noms attestés. » La forme *Alisazgowe*, de l'an 774 ⁽¹⁾, pourrait être tenue pour une attes-

(1) *Das Reichsland*, t. III, p. 253-254.

tation; celle d'Alsa, peut-être pour un lointain souvenir. Les noms gaulois de l'Ill sont demeurés, parce que des indigènes sont demeurés (p. 30). Ils se sont altérés dans la bouche d'immigrés germaniques.

Le nom d'Alsace ainsi interprété cesse d'être une étrangeté (p. 53). Il prend place dans une série de noms semblables, qui se rencontrent dans les pays rhénans (p. 26-27).

PORTÉE DE LA THÉORIE. L'ALSACE GALLO-ROMAINE ET FRANQUE. — E. HERR n'a pas marqué toute la portée de sa théorie, parce que toute la valeur d'un nom de lieu ne se découvre pas sans l'étude du pays, et celle du pays, sans l'étude de la géographie historique rhénane. E. HERR a étudié seulement le nom. Il apporte un argument nouveau contre le système alamaniste; il condamne, dans les théories d'A. SCHRIKKER, les effets des préventions alamanistes. Mais lui-même ne s'en affranchit pas. Contre O. SCHÖNEMANN, à l'ordinaire plus alamaniste que lui, il suppose (p. 45, 49, n. 5) que la forme infléchie Elsass, attestée seulement au ix^e siècle, peut remonter jusqu'au iv^e, et être attribuée aux Alamans colons de l'Alsace, sans avoir d'autre preuve de cette colonisation alamane au v^e siècle que le passage connu d'AMMIEN MARCELLIN (XVI, 2) sur les brigandages alamans dans les cités rhénanes avant les victoires et les expéditions de Julien. La confusion de l'histoire coloniale et de la géographie des langues, l'habitude de l'historiographie allemande d'expliquer toute l'évolution par une concurrence ou un triomphe de races amoindrissent la portée de l'article de la revue badoise. E. HERR explique les divers noms de l'Ill par la présence de « races celtiques » diverses (p. 42, *drei verschiedenen Keltenstämme*). Donner un nom à une rivière est présenté comme ne pouvant être que « le signe particulier d'une race » (p. 38, *Stammeigentümlichkeit*). Cependant l'histoire de l'inflexion germanique aux viii^e et ix^e siècles ne s'associa à aucun bouleversement ethnique. Entre Elisass et Alsatia, comme entre Etich et Atticus, il n'y a qu'une différence d'étape dans l'évolution phonétique ou que le passage d'une prononciation populaire dans la langue écrite. La géographie historique fait assister aux changements de noms de régions, de cités, de pays, sans mutation ethnographique. La Mosellane, qui avait été « Belgique » devint « Lorraine » sans qu'on vît de changement de population. L'Ill naît dans le pays jurassien, se tourne vers la Bourgogne, puis vers Bâle, puis vers Strasbourg. De chaque point de vue un nom peut lui avoir été attribué. Les Vosges d'Alsace ont de nombreux Ballons. Le Ballon « d'Alsace » a été dénommé à l'entrée de la porte de Bourgogne. Les Forêts-Noires, les Montagnes blanches, désignent par leur nom le point de vue d'où il leur fut donné. *Il suffit, pour s'expliquer les noms divers d'un même être géographique, d'évoquer les itinéraires divers d'où il frappa l'attention.*

Le maintien d'un nom gaulois de l'Ill, son inflexion à l'époque franque, n'attestent point de renouvellements ethnographiques. Ils

apportent des témoignages nouveaux, une confirmation précieuse de deux faits connus : — la persistance gallo-romaine ; — le progrès du francique.

1. Les nombreux noms gaulois conservés dans la toponymie alsacienne, les noms en *weiler* apparus à l'époque franque, avaient déjà fait connaître la persistance de populations gallo-romaines au pied des Vosges⁽¹⁾. La théorie de E. HERR conduit à attribuer un nom de plus à cette population indigène. Le *pagus alisacensis*, dont le duché franc prit le nom, perpétuait, comme les autres pays rhénans, un nom gallo-romain.

La même population, qui conservait, dans les bandes sous-vosgiennes, sa distribution en *villulæ*, gardait les noms anciens des rivières⁽²⁾, et le pays était dénommé d'après celui de la rivière principale. « La ruine de l'Empire (c'est-à-dire la ruine du pouvoir central romain et le progrès du régionalisme) avait amené le triomphe du latin des illettrés⁽³⁾. » Elle substitua Strateburgum à Argentorate, comme *caballus* à *equus*. Elle changea de même les noms des pays. L'ordre politique établi par les Francs consacra officiellement et perpétua ces noms nouveaux. Il y eut de curieuses résurrections de vieux noms : Bavière, Bohême, Ries (Rétie), Woëvre⁽⁴⁾, qui attestent la *persistance silencieuse de populations indigènes, auxquelles l'ordre franc restituait le droit de se retrouver et de parler*. Tous les vieux noms rhénans reparurent de même : Coire, Constance, Bâle, Mayence, Coblenze, Cologne et leur cortège de noms moins brillants : Bregenz (Brigantia), Arbon (Arbor Felix), Säckingen (Sanctio), Brisac, Kembs, etc. Il y eut, comme on a dit, une « reromanisation » apparente. Il n'y avait en réalité qu'une conservation régionale, par des indigènes silencieux, dédaignés de l'historiographie. L'origine du nom roman d'Alsace s'éclaire dans cette perspective, où les Alamans demeurent étrangers. *L'histoire du nom roman de l'Alsace instaure une notion nouvelle des rapports avec l'Alemanie*. Un germaniste saxon du XVIII^e siècle, professeur de droit à l'Université de Strasbourg, J. SCHILTER, supposait que « alaman » était un sobriquet donné aux Germains barbares qui, au voisinage du Rhin, préféraient l'élevage à l'agriculture, les mauvais pâtis des communaux (Allmenden), aux bonnes terres appropriées, et, suivant le mot d'AMMIEN MARCELLIN, n'habitaient des cités que leurs « territoires » (xvi, 2) : *civitates barbaros possidentes, territoria eorum habitare, nam ipsa oppida ut cir-*

(1) C. PFISTER, *La Limite de la langue française et de la langue allemande*, Bulletin de la Société de Géographie de l'Est, 1890; C. PFISTER, *L'Alsace romaine*, Revue d'Alsace, 1912.

(2) G. WOLFF, *La Lauter portait au huitième siècle le nom de Murga, concurrentement avec celui de Lutra*, Revue d'Alsace, 1867, p. 471.

(3) F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, Paris, 1905, p. 56-60.

(4) L. GALLOIS, *La Woëvre et la Haye, Étude de noms de pays*, Annales de Géographie, 15 mai 1904, § II.

cumdata retiis basta declinant. Si l'hypothèse de SCHILTER était vraie, les Alamans, loin d'avoir donné son nom à l'Alsace, auraient au contraire reçu d'elle et des Rhénans leur propre nom. Et la question transposée, serait non pas de savoir si l'Alsace a jamais été alamanne, mais si une « Alemanie » fit jamais partie de l'Alsace. La théorie de E. HERR sur la persistance du nom gallo-romain d'Alsace permet du moins de saisir, dans une ampleur nouvelle, comme un fait ethnographique d'ensemble, une continuité qui n'avait été, avant lui, qu'entrevue à l'aide de témoignages épars. Les Francs furent le premier groupe barbare de langue germanique qui eut assez de puissance stable et d'ordre pour modifier ce cours historique, exercer une influence dialectale définitive, imposer des inflexions durables aux noms indigènes.

2. E. HERR a tort (p. 22) de traiter légèrement ERMOLD, et d'imiter en cela les alamanistes, dont les témoignages d'ERMOLD détruisent le système. Car le système alamaniste et l'auteur franc s'excluent. Il faut choisir. Pour comprendre le vers où ERMOLD déclare que « les Francs ont donné à l'Helisaz son nom », il ne faut pas lire seulement l'épigramme gracieuse où le clerc exilé décrit et vante le charme, l'opulence de l'Alsace ; il faut lire l'œuvre entière, pour apprécier la valeur des affirmations du témoin. Selon E. DÜMLER, son éditeur, plus renseigné, ERMOLD connaissait le francique, était soucieux d'étymologie, savait adroitement dissocier, pour les inscrire dans le vers latin, les racines d'un mot franc, regrettait parfois d'être obligé d'y renoncer :

Europæ referens populos gentesque relaxo
Immensas, claudi quæ numero nequeunt.

(A LOUIS LE PIEUX, III, 267-268.)

Il attribue aux Francs le nom des Normands.

Nort quoque Francisco dicuntur nomine *manni*.

(A LOUIS LE PIEUX, IV, 13. — cp. III. 274-6, 372-4).

Normand est en effet un mot francique et exprime un point de vue franc. Il n'y a pas d'attribution meilleure. Suivant le goût de la Renaissance carolingienne, le poète se joue parfois de son érudition germanique⁽¹⁾, et son œuvre n'en est pas plus diminuée que celle de WALAFRID STRABON, abbé de Reichenau ou de RABAN MAUR, archevêque de Mayence. ERMOLD exilé imite Ovide, comme EINHARD, biographe de Charlemagne, imite Suétone. Ses échecs politiques, sa condition d'exilé⁽²⁾, peut-être la petite taille et la couleur brune qu'évoque son

(1) *A Louis le Pieux*, I, 49, *Nemper sonat Hluto præclarum; wigh quoque Mars est*. Voir édition dom BOUQUET, t. VI, *index vocum barbararum et exoticarum*.

(2) *Hæc quoque dum canerem, Strasburc custode tenebar*, *A Louis le Pieux*, IV, 649.

surnom de Brunet (Nigellus) sont causes, autant que la gêne imposée aux alamanistes par son témoignage, du traitement étrange souvent infligé, par la critique germanique, au clerc favori du roi Pépin. ERMOLD imite Ovide, mais sait décrire l'Alsace autrement que la Dobroudja. La description fidèle de l'Alsace est l'objet même qu'il se propose. Le roi Pépin dit à la muse : « Dis-moi sur notre exilé des informations sûres, en quel pays il vit, dans quelle ville, au milieu de quels habitants. »

Sed mihi de nostro exule certa refer;
Est quibus in terris, urbs quæ dic, quique coloni.

(A PÉPIN, v. 71.)

ERMOLD, faisant parler les Vosges, le Rhin, décrit l'Alsace, ses paysages, son commerce, sa richesse.

Omnia...
Quæ, Helisæ, tuus gignit amœnus ager.

Lorsque ERMOLD déclare *Helisaz* une appellation franque (1), on doit croire qu'il n'écrit pas légèrement. Il y a, dans le vers de cet étymologiste attentif, une allusion jusqu'ici omise. ERMOLD procure la première mention du nom de l'Alsace avec l'inflexion francique. Le tour de vers implique que l'auteur offre volontairement cette nouveauté. Le vers se comprend mieux en effet si l'auteur a en pensée la forme romane et lui oppose, par une préférence affirmée, la forme francique. Le sens du vers se peut compléter ainsi : « ... l'Alsace que les Francs appellent Elsass. » L'auteur donne (vers 142-143) dans un même mouvement de pensée, le nom roman et le nom francique de Strasbourg.

Romano nomine Argentorata,
Strazburg vocitata.

C'est avec intention qu'ERMOLD choisit, dans son vers, *Helisaz*, pour illustrer comme une attrayante nouveauté, suivant une élégance à la mode, le nom francique de l'Alsace.

La forme germanique commençait donc, exactement alors, sous l'influence francique, à l'emporter sur la forme romane, dans le nom d'Alsace. ERMOLD a sans doute de fortes raisons de négliger complètement les Alamans dans cette histoire. C'étaient les Francs, maîtres et colons de la haute plaine rhénane, qui, transcrivant les noms gallo-romains en francique, fixaient le germanisme dans la toponymie et l'onomastique. Les indigènes de langue romane adoptaient ces

(1) A Pépin, v. 77-78.

Terra antiqua, potens, Franco possessa colono,
Cui nomen Helisaz Francus habere dedit.

formes nouvelles, par indifférence ou par mode ; les plus cultivés, par admiration et reconnaissance envers l'œuvre carolingienne. Mot gallo-romain déformé à la franque, le nom d'Alsace exprimait, résumait l'histoire coloniale du pays.

Mais le francique l'emportait. Quand l'Empire franc se démembrait ; quand la Francie médiane dont l'Alsace faisait partie, devenait objet de dispute entre une Francie romane et une Francie germanique ; quand l'Alsace revendiquée en vain par la Francie romane, plus faible, entraît au x^e siècle en Francie germanique, le francique déjà y triomphait du roman.

CHAPITRE III

LES DUCHÉS UNIS DE SOUABE ET D'ALSACE

(X^e-XIII^e SIÈCLES)

§ 12. — LA SOUABE DUCALE ET L'ALSACE

Les deux duchés. — Les deux duchés et les partages francs.

Lotharingie, Francie occidentale et Francie orientale.

Union ducale de la Souabe et de l'Alsace.

De l'un à l'autre. Les routes badoises. — Les obstacles : le Rhin et la Forêt-Noire.

L'ancienne route rhénane.

L'ouverture de la Forêt-Noire.

Les deux duchés. — LES DEUX DUCHÉS ET LES PARTAGES FRANCS.

— L'Alemanie, incluse dans le royaume franc, avait été contrainte de se définir. Elle s'était finalement réduite au duché de Souabe. Le nom d'Alemanie resta longtemps encore planant vaguement autour des territoires du pourtour et finit même, aux yeux des Européens du sud et de l'ouest, par se confondre avec le nom de Germanie. Au sens précis, l'Alemanie fut la Souabe, devenue, au temps mérovingien, un duché franc. Duché d'Alemanie et duché de Souabe désignèrent le même territoire, à l'est de la Forêt-Noire, sur le haut Neckar et le haut Danube.

Le pays d'Alsace était aussi devenu un duché. La Franconie du pays de l'Ill avait reçu et gardait le même titre politique que la Souabe alamane. Elle était devenue, comme celle-ci, un duché franc.

Ces deux territoires si différents devenaient, sans que le régime mérovingien y prétendît, des unités politiques franques, des termes comparables.

Le rapprochement s'acheva au viii^e siècle. Les duchés furent supprimés. Les territoires devinrent, côte à côte, des comtés et des

évêchés, unis par le même sort, la participation commune aux entreprises de Charlemagne. Les Alamans et les Rhénans prirent part ensemble aux expéditions contre les Saxons. Les intérêts que fit renaître la paix carolingienne complétèrent cet accord militaire et chrétien. Des rapports réguliers se rétablirent au temps de Charlemagne, entre les deux rives du Rhin, par la navigation fluviale, les foires. L'empereur franc projetait des ponts, un canal du Rhin au Danube. Ces deux fleuves se retrouvèrent en liaison, dans l'Empire franc, comme dans l'Empire romain.

Nulle part au ix^e siècle, la question de l'unité et des partages de l'Empire franc ne fut suivie avec plus de passion que dans le monde rhénan; nulle part, plus qu'en Alsace. Le partage de l'Empire de Louis le Pieux fut un drame alsacien-lorrain. Louis appréciait les terres du haut Rhin, d'Alsace et de Souabe. Quand il voulut constituer, aux dépens de ses premiers fils, une part de choix pour le petit Charles, fils de Judith, ce fut ces terres qu'il préleva. L'empereur Louis réunit, pour Charles, l'Alsace, l'Alemanie, la Rétie (*Donation de Worms*, 829). Ce lot, à peine constitué, fut convoité par les autres fils de l'empereur Louis. Louis le Germanique réussit à l'obtenir tout entier (833). L'aîné, Lothaire, le lui disputa et en retint l'Alsace, qui fut rattachée à la Lotharingie (843).

LOTHARINGIE, FRANCIE OCCIDENTALE, FRANCIE ORIENTALE. — Cette distribution respectait, mieux que la donation de Worms, les nationalités ⁽¹⁾. L'Alsace, pays rhénan, demeurait dans la part de l'aîné, l'empereur Lothaire; l'Alemanie, pays germanique, dans celle du cadet, le roi Louis II l'Allemand.

Mais jamais les pays rhénans et rhodaniens n'ont pu, à eux seuls, servir d'appui suffisant à une domination politique. Aucune dynastie lotharingienne n'y développa une force politique. La Lorraine ne fut pas pour l'Alsace un soutien, comme l'avait été l'Austrasie ⁽²⁾. La dislocation rapide de l'Empire de Lothaire livra la haute plaine rhénane aux convoitises en concurrence.

Ce ne fut pas la Francie occidentale qui l'emporta. Les derniers Carolingiens continuèrent de s'intéresser aux pays rhénans et d'essayer de restaurer l'empire de Lothaire ⁽³⁾. Mais le pays normand retenait déjà l'attention de la Francie occidentale. Au temps des Robertiens, il l'accapara. Les Capétiens durent s'occuper moins du Rhin que de leurs grands vassaux de l'ouest et de l'Angleterre. Lorsqu'au xiii^e siècle ils eurent unifié la France parisienne, les pays de langue d'oc excitèrent plus leur esprit d'entreprise que les lisieres hercy-

(1) G. MONOD, *Du Rôle de l'opposition des races et des nationalités dans la dissolution de l'Empire carolingien*, Annuaire de l'École des hautes études, 1896, p. 8.

(2) R. PARISOT, *De prima domo quæ superioris Lotharingæ ducatum quasi hereditario jure tenuit*, Nancy, 1898, p. 53, n. 5.

(3) F. LOT, *Les derniers Carolingiens*, Paris, 1891.

niennes. La politique française du Moyen Age resta peu attentive à l'Alsace. L'Alsace ne put guère la juger que par les invasions de bandes d'« Anglais », d'Écorcheurs, d'Armagnacs et de 40.000 mercenaires du dauphin Louis. L'Alsace du Moyen Age se trouva seule en face de la Souabe et de l'Allemagne, pour lesquelles les pays rhénans avaient les mêmes attraita que les pays de langue d'oc pour la France du Nord. Jusqu'au x^e siècle, il n'était pas encore complètement décidé, malgré l'influence séculaire du francique, que l'Alsace serait, par son apparemment linguistique, germanique ou romane. Les progrès du royaume d'Allemagne et l'établissement du Saint-Empire en décidèrent alors.

Des trois Francies issues de l'Empire carolingien, *l'Orientale fut, au début, la plus organisée, la plus entreprenante*, et parut, du ix^e au xi^e siècle, la véritable héritière de l'Empire chrétien. C'est dans ces mérites de la Francie d'Allemagne, plus que dans le traité de Mersen ou quelque autre, qu'on découvre l'origine des nouveaux progrès germaniques dans les pays rhénans. Les Carolingiens d'Allemagne, puis les princes, furent d'abord conduits vers le Rhin par leurs appétits. Louis le Germanique donna l'exemple en revendiquant Spire et Worms « à cause du vin ». Du ix^e au xi^e siècle, les pays rhénans attirèrent les ducs allemands, comme jadis la Gaule, et plus tard l'Italie. Un prince allemand fut grand en proportion de ses biens dans la haute plaine rhénane. Ces Allemands apportaient, aux Rhénans du x^e siècle, une protection contre le principal ennemi d'alors, les pillards hongrois. Dans la première moitié du x^e siècle, les Hongrois vinrent trois fois en Alsace, détruisant les monastères, ramenant les maux du temps des Alamans. Les Alamans chrétiens étaient devenus des protecteurs contre la barbarie orientale. Les Rhénans inclinèrent vers les vainqueurs des Hongrois, comme les Parisiens vers les vainqueurs des Normands. La victoire de Henri I^{er} à Mersebourg (933), celle d'Otton I^{er} de Saxe sauvèrent l'Alsace. Cependant les rois d'Allemagne triomphaient en Lotharingie, réduisaient en vasselage le duché de Lorraine. « La France est située de telle sorte que le soleil n'y peut décliner sans qu'elle voie grandir sur elle l'ombre des nations voisines (1). » « Pendant près d'un siècle, il fut incertain si la France serait indépendante ou tomberait sous la suzeraineté de l'Allemagne (2). » Le roi d'Allemagne Otton I^{er}, ami de l'Église, fondateur du Saint-Empire, relevait la tradition de Charlemagne. Le goût de la puissance organisée et de l'ordre public semblait passé de Gaule en Germanie. La Germanie paraissait racheter son péché originel. Depuis la venue de Louis IV d'Outremer à Brisac (939), le duché d'Alsace n'apparaît plus qu'uni au duché de Souabe. Il y a dès lors, jusqu'à la

(1) P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, dans l'Histoire de France d'E. LAVISSE, t. I, 1903, p. 382.

(2) C. PFISTER, *Histoire de France* d'E. LAVISSE, t. II, I, 1903, p. 399.

mort de Conradin de Hohenstaufen (1268), des « ducs de Souabe et d'Alsace ».

UNION DUCALE DE LA SOUABE ET DE L'ALSACE. — Plusieurs obstacles empêchaient que l'union des duchés de Souabe et d'Alsace devint jamais une fusion.

Les différences entre les deux duchés, créés par l'ancienneté et l'inégalité de civilisation, demeuraient. Alors que la Souabe ducale n'avait qu'une littérature de domestiques (ministériaux), l'Alsace gardait, près d'elle, excepté parfois à Strasbourg, ville de liaison ecclésiastique et commerciale, son indépendance critique et sa liberté intellectuelle. On suit cette attitude, des réformateurs ecclésiastiques de tout rang, de Léon IX et MANEGOLD, jusqu'aux chroniqueurs du XIII^e siècle; et, d'OTFRID DE WISSEMBOURG à CLOSENER et KÖNIGSHOVEN, précepteurs alsaciens de la Germanie, ce fut d'Alsace en Souabe que s'exerça l'influence.

Au temps de la plus complète union ducale, les deux duchés furent toujours distingués. Il n'y a pas un fragment d'Annales qui les confonde. On trouve toujours cités, du X^e au XIII^e siècle, l'Alsace et la Souabe ou Alemanie comme des termes politiques juxtaposés. Le *ducatus Alsatiæ* et le *ducatus Alamanniæ* restaient, malgré l'union dynastique, deux mondes historiques. Les ducs Etichonides d'Alsace avaient disparu. On ne leur connaît pas de successeurs ⁽¹⁾. Mais le pays d'Alsace avait gardé la qualité de duché. La dignité ducale avait été quelquefois conférée. Entre l'ancien et le nouveau duché de Souabe, les dissemblances étaient grandes. L'ancien duché de Souabe (536-742) avait été un *procédé franc de réduction et de gouvernement de l'Alemanie*, à la discrétion des rois francs. La Souabe, païenne et sauvage, avait alors attiré sur elle et fixé le nom errant d'Alemanie. La capitale ducale et les centres d'activité de l'époque franque étaient situés sur les bords du lac de Constance. Le second duché de Souabe (917-1269), chrétien, en pleine lutte contre la sauvagerie hercynienne, était un des « *duchés nationaux* » du royaume d'Allemagne, destiné au premier rôle dans le Saint-Empire. Au premier duché de Souabe, qu'elle avait à convertir et policer, l'Alsace, terre franconienne, était hostile et supérieure. Au second, elle fut adjointe comme une égale, parfois comme une conquête. Mais elle ne cessa jamais d'être citée, auprès de l'Alemanie, comme un pays particulier et différent. Les plus sèches Annales mentionnent les deux mots : *Alamanni* et *Alsacienses*. Les diplômes placent indifféremment l'Alsace la première ou la seconde ⁽²⁾. Des chroniqueurs lointains s'imposent de rappeler les deux noms : *Alamanniæ* et *Alsaciæ dux* ⁽³⁾. L'Empereur souabe le

(1) C. PFISTER, *Le Duché mérovingien d'Alsace*, Nancy et Paris, 1892.

(2) W. ERBEN, *Die Anfänge des Klosters Selz*, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, 1892, p. 6, n. 3.

(3) THIETMAR, V, 2. Mon. Germ. hist., SS II, 791.

plus puissant en Allemagne, Frédéric Barberousse, portait associés, mais distincts, les titres de duc d'Alsace et de Souabe.

L'union politique ne pouvait être une fusion des deux duchés parce que, avant même qu'une dynastie commune ne les eût associés, le morcellement seigneurial commençait à briser l'unité intérieure de l'un et de l'autre. D'autres princes que les ducs Staufen grandissaient en Souabe et en Alsace, prétendaient même, ici et là, au titre ducal. Les comtes palatins, des ducs de Lorraine, des comtes de Wurtemberg, les comtes de Habsbourg, les margraves de Zähringen, étaient, aux siècles d'apogée des Staufen, des rivaux en progrès. Le clergé, les bourgeois, les paysans d'Alsace opposaient entre eux ces seigneurs pour mieux échapper à tous.

Pour toutes ces raisons, l'union ducal de la Souabe et de l'Alsace n'amena point entre les deux régions un rapprochement profond durable.

Mais, pour quelques autres raisons, le rapprochement fut pourtant sérieux.

Malgré la fin de la terreur hongroise, l'Alsace demeurait toujours en péril de ruée. La prépondérance d'un concurrent était un moyen de contenir les autres, de discipliner l'appétit des *nobiles Alamanniæ*.

Quand les ducs de Souabe furent en même temps empereurs, leur prestige devint grand en Alsace ; leur puissance, prépondérante ; leur maison, populaire.

La Souabe, qui avait le plus contribué à détruire l'Empire romain, travaillait le plus à le relever. Otton I^{er}, fondateur du Saint-Empire, avait marié son fils avec la fille unique du duc de Souabe. Les Staufen, avant d'être empereurs, furent de bons serviteurs de l'Empire. Devenus empereurs, ils illustrèrent l'Alemanie. Ils aidèrent, en Allemagne même, à la confusion, glorieuse pour elle, de son nom avec celui de la Germanie. Tant qu'ils s'accordèrent avec l'Église, ils conservèrent la faveur publique dans les pays rhénans.

D'ailleurs les Staufen s'établirent solidement en Alsace, dont ils avaient besoin pour gouverner leur Souabe. Ils y possédèrent des biens nombreux, en Haute et en Basse-Alsace ⁽¹⁾. Dès le XI^e siècle, Frédéric de Bures ⁽²⁾, qui fonda la puissance de la famille, possédait, par sa femme Hildegarde, des terres alsaciennes, et bâtissait à Sélestat. Les Staufen s'étendirent dans toute la haute plaine rhénane, de Bâle à Mayence, aux dépens des Franconiens. Ils eurent les villas royales de Colmar, Obernai, Sélestat. Ils multipliaient les châteaux forts en Alsace, sur les avant-monts qui, comme le Hautkœnigsbourg, com-

(1) J. JASTROV et G. WINTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, Stuttgart, 1897, p. 285.

(2) Beuren [défrichements]. Il n'est pas certain qu'il ne s'agisse pas de Büren (basse Alsace) entre Otterweiler et Schweinheim, arrondissement de Saverne. Mais les *Beuren* sont plus fréquents dans la toponymie souabe.

mandent la plaine. Ils résidaient en Alsace. Frédéric Barberousse, duc de Souabe et d'Alsace, choisit Haguenau pour résidence. Il y bâtit un palais, déposa son trésor, ses archives, fixa la chancellerie et la cour. Il y eut une invasion de domestiques souabes ⁽¹⁾ avides de terres alsaciennes. *Un mouvement colonial de Souabe en Alsace suivit l'union dynastique des duchés.*

Les deux duchés étaient disposés pour se servir mutuellement de domaine colonial. L'Alsace exportait ses richesses, ses produits ouvrés ; la Souabe, la matière première et de la main-d'œuvre à former. Les relations de la Souabe et de l'Alsace n'étaient pas seulement celles de la cohabitation. Les terres et les hommes pouvaient échanger des services. Ce commerce fut, comme presque tout le commerce lotharingien et danubien, exercé surtout par des forains, des colporteurs, des étrangers contre lesquels devaient éclater, au xiv^e siècle, des explosions d'envie ⁽²⁾. Les intérêts, plus que la politique et les idées, rendaient l'Alsace et la Souabe solidaires. Les siècles d'association politique et commerciale développaient, sur certains points de l'Alsace, des habitudes nouvelles, surtout dans le langage. A Wissembourg, où OTFRID écrivait en francique, s'opposait Haguenau, où la cour de Frédéric Barberousse parlait souabe. A Strasbourg, où ERMOLD observait « une langue barbare particulière » se répandait la connaissance du dialecte du haut Danube. Les écrivains strasbourgeois usaient, pour le public des deux duchés, d'une langue qu'on pût lire sur le haut Rhin et le haut Danube. *La distribution du francique et de l'alsacien en basse Alsace, leur limite à la forêt de Haguenau, observable seulement alors, s'explique ainsi, sans qu'il faille aller bâtir au temps de Clovis une histoire coloniale franco-alamane imaginaire.* Aussi bien, la Forêt-Noire, qui séparait jadis l'Alemanie de l'Alsace, était alors ouverte, peuplée, convertie au xi^e siècle et, la Bade n'existant pas encore, aucun obstacle ne s'interposait entre les duchés de Souabe et d'Alsace.

De l'un à l'autre. Les routes badoises. — LES OBSTACLES.
LE RHIN ET LA FORÊT-NOIRE. — La cartographie politique contemporaine, où de rigides limites linéaires séparent les États, fixe devant l'imagination un État badois entre la Souabe et l'Alsace. Les rapports de la Souabe et de l'Alsace ne se présentent plus devant la pensée sans que la question de l'État badois ne s'interpose. Cette raideur des images politiques modernes a contribué à faire supposer plus grand qu'il ne fut le rôle créateur des colons primitifs, à faire attribuer aux Alamans, barbares et inconnus, une œuvre d'assimilation et de rappro-

(1) J. FICKER, *Die Reichshofbeamten der Staufischen Periode*, S.-B. der Wiener Ak., 1862.

(2) E. MARTIN, dans *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, t. I, p. 92; R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 33-34.

chement qui fut surtout celle d'un temps où, entre l'Alsace et la Souabe, les obstacles étaient le Rhin et la Forêt-Noire, non l'État badois.

L'État badois est une improvisation de l'histoire contemporaine. Il naquit d'un rassemblement territorial conduit, avec continuité et souplesse, par la dynastie zaringo-badoise, que célébraient au *xviii^e* siècle le Badois SCHÖFFLIN. Pour mesurer la rapidité de cette construction dynastique, il suffit de comparer des cartes du margraviat de Bade aux traités de Westphalie (1648), de Rastatt (1714) et de Vienne (1815). La Bade antique et médiévale n'était, comme l'indique son nom adroitement gardé, qu'un site de plaisance dont le peuplement et la richesse dépendaient des terres voisines. *Pour comprendre les rapports de la Souabe et de l'Alsace dans leurs siècles de vie associée, il importe d'abord d'oublier l'État badois, dont l'insinuation est récente*⁽¹⁾.

Parmi les duchés nationaux du royaume d'Allemagne, la Souabe était la plus attirée vers les pays et les cieux rhénans et méridionaux du voisinage⁽²⁾. La Franconie du Mein, moins haute, de paysage plus aimable, a moins besoin de colonies chaudes que le plateau wurtembergeois et la « Rauhe Alp ». Le Rhin, où se jettent le Neckar au nord, la Wutach au sud, a exercé sur la Souabe un attrait qu'atteste la géographie intellectuelle comme l'histoire du sol.

L'Alsace est, malgré l'obstacle des bras rhénans, unie à l'est par des liens naturels, dont il serait vain de dénier la commodité et le rôle. Le haut Rhin conduit par Bâle au lac de Constance, centre ancien du monde souabe. Au nord de la Forêt-Noire, le Kraichgau n'atteint nulle part 400 mètres⁽³⁾, entre le Neckar, l'Enz, le Rhin. Il n'y a pas là, comme à Saverne, d'étroits défilés ou une montée célèbre par une raideur et des chutes légendaires. Le passage de Pforzheim est au sud d'un pays tout entier accessible. Enfin la haute plaine rhénane est coupée, à l'ouest et à l'est du Rhin, par des rivières nombreuses, qui gênent le commerce du sud au nord, mais sont autant de guides naturels d'ouest en est, des Vosges à la Forêt-Noire.

La correspondance naturelle ranima une solidarité ancienne entre l'Alsace et la Souabe, ou développa une symétrie nouvelle, des traits communs dans le genre de vie et le langage : — sur la route ancienne le long du Rhin ; — sur des routes nouvelles, par la Forêt-Noire.

L'ANCIENNE ROUTE RHÉNANE. — La grande route historique du Rhin unissait la Souabe et l'Alsace. Une voie romaine longeait le fleuve, bordé de capitales épiscopales. Le duché de Souabe et d'Alsace

(1) O. CURS, *Deutschlands Gaue um das Jahr 1000*, Deutsche Erde, t. VIII, 1909, p. 67-75. Carte au 1/1.000.000^e.

(2) JASTROW et WINTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, Stuttgart, 1897, p. 122.

(3) Excepté en un point, le Stromberg.

retrouvait un riche héritage, gaulois et romain, le long de la route romaine. Voisinage gros de conséquences, car « les langues suivent les routes ».

Mais l'influence et la langue souabes se heurtaient ici à des traditions. Elles ne furent admises qu'avec altérations. L'Église restait plus puissante que les ducs, à Strasbourg, à Bâle et à Constance, centres œcuméniques, et dans les grands monastères d'alentour.

Les ducs de Souabe et d'Alsace préféraient d'autres itinéraires.

Ce ne fut pas surtout la route rhénane qui profita de l'union ducale.

Les châteaux des Staufen ou résidences préférées se trouvaient au nord de la Souabe et au nord de l'Alsace. De leur temps, qui fut celui de l'apogée politique de la Souabe en Allemagne et dans l'Empire, un déplacement porta du sud au nord, en Souabe et en Alsace, les centres politiques et militaires.

Le lac de Constance cessa d'être, comme au temps du duché franc d'Alemanie, au milieu de la vie souabe. La réforme ecclésiastique du XI^e siècle fit déchoir Reichenau et Saint-Gall. L'avènement des Staufen fit oublier les anciens palais ducaux de Bodmann et d'Ueberlingen. Au temps des Hohenstaufen commença l'évolution qui détacha finalement Constance de la Souabe, Bâle de l'Alsace, et les rejeta l'une et l'autre aux confins de l'Allemagne, vers la Suisse. J. NADLER, comparant Bâle et Strasbourg (1), juge « Bâle plus alamane, Strasbourg plus allemande ». Il exprime ainsi une nuance qui, dans la géographie historique de la Souabe et de l'Alsace, remonte au temps des Staufen.

L'OUVERTURE DE LA FORÊT-NOIRE. — Le Rhin, qui menait en amont vers la Souabe, était une limite moins repoussante que la Forêt-Noire. La Forêt-Noire reçut sans doute de Bâle ce nom expressif. Elle resta longtemps, comme les Vosges, le haut Jura et les diverses forêts hercyniennes, une solitude, une sauvagerie rebelle, que le commerce humain contournait (2). Des pistes gauloises, des voies romaines d'intérêt secondaire l'avaient pénétrée. De hautes vallées abritaient une ancienne population, dont l'anthropologie signale encore aujourd'hui l'originalité. Mais l'attaque définitive ne commença qu'à l'époque franque.

A l'est, les Alamans, devenus sédentaires et chrétiens, tournèrent peu à peu leur férocité contre leurs anciens dieux, les arbres, et élargirent les clairières hercyniennes (3). Au temps du premier duché (3)

(1) *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, Ratisbonne, 1912-1913, t. I, p. 305 : Basel alamannischer, Strassburg deutscher.

(2) Voir la carte au 1/50.000^e, en 11 feuilles, du BADISCHER SCHWARZWALDVEREIN L. NEUMANN, *Der Schwarzwald*, Bielefeld et Leipzig, 1902 ; GOTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwalds*, I, 1892.

(3) Sur le Christianisme « religion agricole », LUCIEN FEBVRE, *La Genèse de l'Iconographie et l'Évangélisation chrétienne*, Revue des Cours et Conférences, 20 mars 1914, p. 57-58.

d'Alemanie, l'œuvre ne fut pourtant qu'ébauchée. Un pays alaman voisin de la Forêt-Noire s'appela Westergau. Un archidoyenné du diocèse de Constance reçut le nom significatif de Vormwald, « Jusqu'à la Forêt ».

A l'ouest, la lisière badoise, entre le Rhin et la Forêt, fut une dépendance alsacienne, non alamanne. Elle ne faisait pas partie de l'Alemanie. Jamais elle ne lui fut attribuée. Toujours les pays de la lisière badoise, la Brisigavie, l'Ortenavie, sont, dans les sources, distinguées de la Souabe, et, le plus souvent, placées, dans l'énumération, entre l'Alsace et la Souabe. « Ni auparavant ni dans la suite, dit J. CRAMER, géographe-historien de l'Alemanie ⁽¹⁾, l'expression de Souabe ne s'est étendue à la Forêt-Noire ni à l'Alsace. » C'est vers l'Alsace qu'inclinait la frange badoise. Il n'y avait pas trace, alors, d'hostilité entre la Bade et l'Alsace. L'opposition ne s'est développée qu'au xvin^e siècle, sous l'influence des margraves fondateurs de Carlsruhe. Encore les noms populaires des quatre pays du grand-duché de Bade, demeurés en usage après leur suppression officielle, continuent-ils d'exprimer l'attachement historique au Rhin ⁽²⁾. La Brisigavie, dont le nom dérive de Brisac, correspondait à la haute Alsace; l'Ortenavie, à la basse Alsace. L'Ortenavie, longtemps fidèle comme l'Alsace à la langue et à la tradition romanes ⁽³⁾, eut un duc particulier ⁽⁴⁾. La Bade ainsi que l'Alsace repousse comme une injure le nom de Souabe ⁽⁵⁾. La Forêt-Noire est restée la limite populaire entre les pays rhénans et souabes. Son ouverture fut, du xi^e au xiii^e siècle, un effet historique de l'union des duchés de Souabe et d'Alsace.

1. *Les passages du sud*, de Brisac au Danube et à Constance, par la Dreisam et l'Elz, jalonnés de noms gaulois ⁽⁶⁾, restèrent les moins fréquentés. Là, comme dans les Alpes, le Jura souabe, et en d'autres montagnes, des seigneurs, maîtres de défilés, bâtirent une forteresse. Les Fürstenberg se tournèrent vers le plateau souabe. Les Habsbourg vers la Brisigavie et la haute Alsace. Les portiers à demeure de la Forêt-Noire furent les Zähringen ⁽⁷⁾. Loin des passages les plus ordinairement fréquentés des ducs de Souabe et d'Alsace, ils conçurent de l'ambition. Ils hésitèrent longtemps, comme d'autres en des cas géographiques semblables, entre les deux versants. Leur succès fut

(1) *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 31-32; voir p. 27, 276, 448-452.

(2) Seekreis, Oberrhein, Mittelrhein, Niederrhein.

(3) AL. SCHULTE, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, N. F., IV, p. 300-314.

(4) P.-E. MARTIN, *Études critiques sur la Suisse mérovingienne*, Genève, 1910, p. 416.

(5) F.-L. BAUMANN, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 1876, p. 361 (§ 3 fin).

(6) H. WIRTH, *Zarten und Zähringen*, Alemannia, 1910.

(7) GISEL, *Der Ursprung der Häuser Zähringen und Habsburg*, *Anzeiger für schweizerische Geschichte*, N. F., V, 1886-1889.

assuré quand ils se résignèrent à se contenter de la Forêt-Marcienne, du rôle de margrave, et à rassembler sous leur domination le plus de cols et de débouchés de vallées sur la lisière badoise (1).

2. *Les passages du milieu*, entre Strasbourg, le haut Neckar et le haut Danube, restaurèrent des relations qui remontaient à la création des champs décumates. La Kinzig et la Murg nouent le plus de rapports (2). Strasbourg leur devait en partie sa renaissance. On a pensé que « la route », rappelée dans son nom, était la route du Rhin au Danube. Mais cette route n'eut pas une fréquentation suivie. Elle était délaissée quand Strateburgum succéda à Argentorat. Le rhinbruck de Strasbourg ne redevint très actif qu'aux belles époques où le trafic transrhénan fut le mieux assuré, celle des Carolingiens, et celle des Staufen.

3. *Les principales routes de la Forêt-Noire devinrent, au temps des Staufen, celles du nord, du Kraichgau* (3), où les Zähringen fixèrent au xvm^e siècle leur capitale. Selz, Haguenau, ville de Frédéric Barbe-rousse, Pforzheim, les villes de l'Enz et du moyen Neckar grandirent alors par ces relations, qu'après les Staufen, les comtes palatins du Rhin reprirent par le bas Neckar.

La croissance commerciale et politique des villes rhénanes ne fut pas seulement, dans la première moitié du xiii^e siècle, l'effet des faveurs de la maison des Staufen. Elle fut un effet de l'ouverture de la Forêt-Noire et de la liaison directe des duchés de Souabe et d'Alsace. L'épanouissement littéraire qui l'accompagna est tenu pour le plus marquant de l'histoire littéraire allemande au Moyen Âge. L'histoire littéraire, telle que la géographie historique la saisit (4), montre du moins combien fut féconde l'association de la Souabe adolescente et des pays rhénans d'ancienne formation. La plupart des renaissances que l'histoire de l'esprit humain enregistre de Charlemagne au xiii^e siècle connurent, à leur origine, des rencontres semblables. De la fécondité intellectuelle qui rendit brillante la Cour des ducs de Souabe et d'Alsace demeura, comme un souvenir, un rapprochement nouveau des langues. *A Strasbourg et Haguenau, comme jadis à Bâle, et plus tard à Sélestat, l'habitude se fixa d'écrire pour le public des deux rives du Rhin, des deux versants de la Forêt-Noire.* Rien, sinon le commerce, ne contribue, autant que le succès littéraire, à fixer l'usage. Il ne faut pas remonter aux invasions barbares, mais au temps des Staufen, pour comprendre comment, dans le haut alle-

(1) JASTROW et WINTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, Stuttgart, 1897, p. 284 (Possessions des Zähringen).

(2) J. HARTMANN, *Ueber die Besiedlung des württembergischen Schwarzwalds*, Württembergische Jahrb., 1893.

(3) F. METZ, *Die Besiedlung des Kraichgaus*, Abhandlungen zur badischen Landeskunde de Neumann et Hettner, 1913.

(4) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften* Ratisbonne, 1912-1913, t. I, p. 180.

mand, se distingua l'*alaman*, parler commun des *dachés unis de Souabe et d'Alsace*.

En même temps, par un effet de la réforme ecclésiastique, triomphante dans la haute plaine rhénane, des monastères nouveaux se fondaient dans la Forêt-Noire devenue accessible à la vie générale. Celui de Hirsau, fondé par les Clunisiens près de Pforzheim, est considéré comme ouvrant une ère nouvelle dans l'histoire ecclésiastique et intellectuelle en Alsace et en Souabe. Du moins le pullulement des fondations religieuses en Forêt-Noire accrut-il les rapports entre l'Alsace et la Souabe, par une liaison nouvelle, aussi efficace que l'union ducale, la liaison ecclésiastique.

§ 13. — LE RHIN CHRÉTIEN ET LA SOUABE

Activité transrhénane de l'Église.

La conversion au christianisme.

1. Paganisme alaman.
2. Christianisme rhénan.
3. Rôle de l'Alsace.

La réforme ecclésiastique.

La liaison ecclésiastique.

Diocèses rhénans et possessions d'outre-Rhin.

Relations.

1. Les personnes.
2. Les affaires.
3. Les idées et le langage.

Activité transrhénane de l'Église. — LA CONVERSION AU CHRISTIANISME. — 1. *Paganisme alaman.* — La géographie religieuse de l'Alsace et celle de la Souabe offraient, au début de l'époque franque, un contraste. *Le christianisme progressait en Alsace. Le paganisme se fortifiait en Souabe.* Les courants contraires se rencontraient dans les pays rhénans comme dans les pays danubiens ⁽¹⁾. Le paganisme germanique était alors le plus envahissant ⁽²⁾. Celui des Alamans se maintint en Souabe comme dans une citadelle. La forêt hercynienne protégeait toutes les formes de la sauvagerie, offrant ses idoles aux adorateurs des arbres, et des sanctuaires aux descendants des Suèves Semnons. Les Suèves d'Espagne, venus d'Alemanie, gardèrent longtemps leur paganisme. C'est pour mieux lutter contre les dieux alaman que Clovis se convertit. Ses guerres contre eux prirent une marque religieuse, devinrent comme des guerres de croisade. Tandis que le duché d'Alsace offrait au christianisme une de ses meilleures bases, le duché de Souabe, où se fixait le nom d'Alemanie, devenait, aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, le réduit du paganisme alaman ⁽³⁾. Les ducs

(1) J. ZEILLER, *Les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p. III, n. 1.

(2) H. VON SCHUBERT, *Bekehrungsgeschichte*, p. 3 (dans le Reallexikon de J. Hoops).

3) AGATHIAS, I, 7.

francs d'Alemanie eurent à s'en accommoder⁽¹⁾. Ils n'osèrent soutenir les missionnaires. Le christianisme dut longtemps éviter la Souabe, la contourner prudemment, même au temps de Boniface, qui n'y pénétra pas. Les missionnaires, Columban à Tuggen, Pirmin, Othmar, y furent persécutés et durent parfois revenir vers la base alsacienne.

2. *Christianisme rhénan.* — Cependant, au cours même de l'époque franque, l'opposition, entre l'Alsace chrétienne et la Souabe païenne, devint peu à peu une cause de rapprochement et plus tard de liaison. Dans les régions du haut Rhin et du haut Danube, *le régime toparchique du v^e siècle n'avait permis le triomphe ni la destruction d'aucun groupement, politique ou religieux*. L'unité de religion, comme l'unité de langue, est l'œuvre d'un pouvoir. Aucun pouvoir n'assurait une telle unité. Il n'y avait pas de limite linéaire entre le christianisme et le paganisme. Les groupes païens et chrétiens vivaient mêlés. Colomban, allant d'Austrasie en Italie par l'Alemanie, passait, chemin faisant, de l'un à l'autre⁽²⁾. Il n'y avait pas même de coïncidence entre les limites de la Romania et celles de la chrétienté. *Inaccessa Romanis loca*, disait TERTULLIEN, *Christo autem subdita*⁽³⁾. Car le principe de fusion qui était le fondement de l'Empire romain⁽⁴⁾, était bien davantage encore celui du christianisme, pour qui les Barbares n'étaient point des ennemis définitifs. Les pays rhénans continuèrent d'être, à l'époque franque comme à l'époque romaine, le rendez-vous des Occidentaux appelés à convertir et pacifier les Barbares. Les églises rhénanes s'organisèrent, comme les anciens territoires légionnaires, comme les marches de la chrétienté. Elles développèrent, face aux païens, l'« exclusivisme agressif » qui est la marque du christianisme⁽⁵⁾. « Ce qui fait l'importance générale du christianisme danubien c'est que, prenant à son tour le rôle de transition propre au pays lui-même, il a franchi le grand fleuve et s'est étendu aux barbares de l'autre bord⁽⁶⁾. » Le christianisme rhénan fit de même et plus. A un plus haut degré encore, il fut une religion expansive. De Mayence à Constance, de Trèves à Toul, se succédaient les sièges d'évêques organisateurs, comme un Chrodegand de Metz, ou combattifs comme un Gerold de Worms. Les princes d'Austrasie et de Franconie écoutaient souvent ce clergé entreprenant⁽⁷⁾. La conver-

(1) MARIGNAN, *Études sur la civilisation française*, Paris, 1898, t. II, p. IV-V (sur le paganisme alaman).

(2) E. MARTIN, *Saint Colomban*, Paris (Lecoffre), 1905.

(3) ADV. JUD., 7.

(4) G. JULLIAN, *Idée générale de l'Empire romain*, Revue universitaire, 1912, t. II, § V.

(5) CH. GUIGNEBERT, *Manuel d'histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1906, p. 154.

(6) CH. GUIGNEBERT, Revue historique, juin 1918, p. 117, compte rendu de J. ZEILLER, *Les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*.

(7) A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, Leipzig, t. I (1887), livre II; t. II (1890), livre IV.

sion de l'Alemanie fut l'œuvre du maire d'Austrasie Carloman, fils aîné de Charles Martel, qui, l'Alemanie soumise, entra au couvent.

3. *Rôle de l'Alsace.* — Parmi les pays franconiens qui inspirèrent et soutinrent cette œuvre, l'Alsace eut une part que l'on voit constamment éminente. L'Église d'Alsace était depuis longtemps active, puissante, richement dotée, quand la Souabe demeurait encore attardée dans le paganisme. L'origine des sièges épiscopaux est obscurcie par la légende; mais, *si l'Alsace fut franque dès Clovis, elle dut être aussi librement chrétienne dès ce temps* ⁽¹⁾. Elle eut de bonne heure des ermites, des saints nombreux. Son Église était disciplinée. C'est à Strasbourg qu'étaient confiées, au ^{vi}^e siècle, la garde d'un Egidius, métropolitain de Reims déchu, au ^{ix}^e siècle, la garde d'un ERMOLD, clerc de la cour et conseiller très influent de Pépin d'Aquitaine. A la règle, trop contemplative, de Colomban ⁽²⁾, les monastères d'Alsace aidèrent à faire substituer celle de saint Benoît, plus active, mieux adaptée au voisinage alaman. Aucun pays franc n'eut des monastères plus nombreux ⁽³⁾, de fondation plus noble, de considération plus grande. Les lettres respectueuses d'ALCUIN aux moines de Murbach en sont un témoignage. *L'Alsace était couverte de fondations ecclésiastiques, riches et vénérées, quand la Souabe n'était encore que timidement abordée par les missions chrétiennes.*

Ces missions prirent ordinairement l'Alsace comme point de départ ou comme point d'appui ⁽⁴⁾. Ainsi firent Fridolin, l'apôtre de l'Alemanie ⁽⁵⁾; Pirmin, son continuateur. Ce fut grâce à un grand d'Alsace, Othert, que saint Trudbert put s'établir en Forêt-Noire. On voudrait savoir quels traits de géographie religieuse ont permis à J. CRAMER d'appeler « national alaman » ⁽⁶⁾ saint Gall, compagnon de Colomban.

Les courants religieux qui remontaient le Danube servaient l'arianisme, l'orthodoxie grecque. La Souabe fut catholique romaine parce qu'elle fut convertie sous l'influence rhénane et, plus particulièrement, alsacienne.

Pour l'Alsace, bornée à l'ouest par une solide hiérarchie ecclésiastique, la Souabe était un champ d'expansion naturel. *L'Église d'Alsace*, qui dépendait de Mayence, Toul et Besançon, *trouvait de ce côté un domaine colonial*. L'Alsacien Fulrad prit, à la conversion de la Ger-

(1) Et l'on peut admettre avec FUNK (*Histoire de l'Église*, traduct. HEMMER, et préface de l'abbé DUCHESNE), t. I, Paris 1891, p. 338, que la succession des évêques rhénans « n'avait jamais été interrompue depuis le temps de la domination romaine ».

(2) E. MARTIN, *Saint Colomban*, Paris (Lecoffre), 1905, p. 4.

(3) Voir la carte d'Alsace de VON JAN, *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, 1892.

(4) *Württembergische Kirchengeschichte*, hrsg. vom CALWER VERLAGSVEREIN, Calw et Stuttgart, 1893, livres I et II.

(5) C. F. STÄLIN, *Wirttembergische Geschichte*, t. I, Stuttgart et Tubingue, 1841, Schwaben und Südfranken, p. 190, 194.

(6) J. CRAMER, *Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte*, Breslau, 1899, p. 545.

manie, une part qui l'emporterait aux yeux de tous sur celle de Boniface, si Fulrad avait été auteur autant qu'homme d'action⁽¹⁾. Fulrad était archichapelain⁽²⁾, c'est-à-dire « ministre des affaires ecclésiastiques »⁽³⁾ des premiers Carolingiens. Boniface dépendait de lui, et lui recommandait l'Église de Germanie avec une humilité et un langage de « prélat campagnard ». Ami de Carloman, Fulrad eut une part certainement grande à l'œuvre de ce roi austrasien, vainqueur définitif de l'Alemanie. Ce ne fut pas assurément pour convertir l'Alsace du ix^e siècle que Wissembourg publia en langue théotisque un *Catéchisme* et le *Christ* d'OTFRID. Le public à édifier se trouvait outre-Rhin, où en effet l'évangile d'OTFRID DE WISSEMBOURG fut aussitôt copié et souvent imité. Les écoles ecclésiastiques rhénanes⁽⁴⁾ appelaient des auditeurs alamans. Celles d'Alsace n'eurent pas d'élève alaman célèbre sinon WALAFRID STRABON⁽⁵⁾. Mais l'Église savait des façons variées d'exercer son influence, comme on le vit au temps du pape alsacien Léon IX, premier champion de la réforme ecclésiastique. *On ne cessera plus de suivre dans l'Église d'Alsace un esprit de croisade, une attitude de direction de conscience, où se retrouve une tradition gauloise et romaine.* L'Alsace, point d'appui de l'Église à l'époque de la conversion de la Souabe, y garda de l'ascendant, d'autant mieux que l'œuvre de l'Église et du christianisme au Moyen Age fut proprement une conversion continue.

LA RÉFORME ECCLÉSIASTIQUE. — Si l'on compare en effet la géographie religieuse de l'Alsace et de la Souabe au temps de la réforme ecclésiastique (xi^e siècle) et même jusqu'au xiii^e siècle, on trouve encore *en Alsace l'initiative, en Souabe la docilité.*

L'activité ecclésiastique était intense dans toute cette « rue de l'Église » qu'était le Rhin. Mais la vie religieuse l'était particulièrement en Alsace. La réforme que *les moines de Cluny* propageaient au xi^e siècle y trouva un sol favorable⁽⁶⁾. Avec saint Léon IX, l'Alsace contribua directement à son triomphe. Ce pape, qui distingua et éleva Hildebrand, le futur Grégoire VII, fut en tout son précurseur⁽⁷⁾. Il trouva en Alsace un appui si ardent, qu'il y put lever une armée pour la conduire en Italie. L'Alsace soutint aussi *les papes réformateurs*

(1) M. DUBRUEL, *Fulrad*, Revue d'Alsace, 1902, p. 305.

(2) C. PFISTER, *L'Archevêque de Metz Drogon*, Mélanges Fabre, 1902, p. 107.

(3) E. LAVISSE, *La Conquête de la Germanie par l'Église romaine*, Revue des Deux Mondes, 15 avril 1887, p. 898.

(4) A. HANAUER, *L'Enseignement de l'Alsace au Moyen Age*, Rev. cath. d'Alsace, 1906.

(5) Sur Benno à Strasbourg, voir WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II, 24, n. 2.

(6) E. SACKUR, *Die Cluniacenser*, Halle, 1892, t. I, p. 220.

(7) A. SCHULTE, *Strassburger Studien*, t. II, 1884, p. 78-90 ; J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. III, 152 ; DELARC, *Un Pape alsacien, Léon IX*, Paris, 1876 ; cp. *Analecta Bollandiana*, 25 juillet 1906.

qui suivirent. Les moines d'Ebersheim forgèrent la couronne de l'ant roi de Grégoire VII, Rodolphe de Rheinfelden. Polémistes, prédicateurs, théoriciens et mystiques, s'y succédèrent, depuis MANEGOLD de LAUTENBACH, dont le pape Grégoire VII lui-même dut désavouer le zèle, jusqu'à la Renaissance. L'Alsace prit place, entre la Suisse et la Hollande, parmi les centres originaux de recherche religieuse et de réforme ecclésiastique.

La Souabe, étrangère à l'origine de ces mouvements, garda, par comparaison, une figure terne, une apparence lourde et arriérée⁽¹⁾. L'Église allemande restait attachée aux abus que la réforme attaquait⁽²⁾. *En Souabe, toute l'activité intellectuelle est l'œuvre de serfs parvenus*, dont l'esprit est demeuré asservi⁽³⁾. La Souabe subit l'influence réformatrice de l'ouest, comme plus tard l'influence littéraire du sud⁽⁴⁾. La réforme ecclésiastique ne fut pas aisément accueillie à Reichenau et à Saint-Gall, qui perdirent, dans cette résistance, leur place éminente dans l'Église rhénane et en Souabe, et se réduisirent à un rôle provincial. Les centres ecclésiastiques nouveaux furent les *monastères de la Forêt-Noire* fondés par le clunisien saint Ulrich⁽⁵⁾, avant tous Hirsau près de Pforzheim, dans la Souabe du Nord, capitale clunisienne de l'Allemagne⁽⁶⁾. Une ferveur religieuse de néophyte saisit la Souabe au temps de Guillaume de Hirsau. Les autres ordres français des Chartreux, de Cîteaux, de Prémontré trouvèrent accueil. Les effets politiques furent grands aussitôt. Un Hermann de Zähringen mourut moine à Cluny. *La Souabe fut, dans la querelle des Investitures, pour Rome contre l'Empereur*. Ce fut de Trifels en Forêt-Noire que Henri IV partit pour Canossa. La Souabe fournit au Pape, contre l'Empereur, un anti-roi, Rodolphe. *Dans cette évolution religieuse, la Souabe se rapprochait de l'Alsace*. L'influence puissante de l'Alsace s'y perçoit « durant tout le Moyen Age, dans toute sa civilisation »⁽⁷⁾. L'ogival souabe s'inspira de celui de Strasbourg. Fribourg en Bade fut une dépendance littéraire de Strasbourg⁽⁸⁾, « capitale de l'Alemanie ». Les *annales monastiques* des duchés de Souabe et d'Alsace attestent une si étroite liaison qu'on y peut essayer sans témérité de découvrir des filiations. *La docilité*

(1) FUNK, traduct. HEMMER, *Histoire de l'Eglise*, Paris, 1891, t. I, 440.

(2) A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, Leipzig, 1896, livre VII; J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. III, p. 255.

(3) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, Ratisbonne, 1912-1913, t. I, p. 107; cp. t. I, p. 53, 181-198.

(4) J. NADLER, *loc. cit.*, t. II, p. 425-444.

(5) WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II.

(6) R. CHÉLARD, *La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne* t. I, Paris, 1900, p. 261, 298.

(7) A. SOGIN, *Die althochdeutsche Sprache im Elsass*, Strassburger Studien, t. I, p. 102.

(8) J. NADLER, *loc. cit.*, I, p. 180.

souabe aux inspirations intellectuelles de l'Alsace se suit bien au delà de l'époque des duchés unis, jusqu'au temps des prédicateurs mystiques, des humanistes, des géographes des écoles de Sélestat, de Colmar, de Bâle. Les liaisons morales créées entre l'Alsace et la Souabe par une commune ferveur religieuse laissèrent des marques persistantes.

La liaison ecclésiastique. — **DIOCÈSES RHÉNANS ET POSSESSIONS D'OUTRE-RHIN.** — Les diocèses ne reproduisirent pas partout les provinces romaines avec une fidélité complète. Même dans une région de stabilité ecclésiastique comme la Gaule, il y eut des modifications nombreuses⁽¹⁾. Les diocèses, même en Occident, n'étaient pas des cadres rigides. En Irlande, ils ne se fixèrent qu'au ^{xii}^e siècle. *Les diocèses établis dans les provinces rhénanes confinaient à l'est à une zone de faible résistance ecclésiastique* vers laquelle leur intérêt et celui de l'Église les invitaient à s'élargir. La rive droite du Rhin offrait un domaine colonial, quelquefois un refuge. Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, eurent, depuis une ancienneté incalculable, une juridiction transrhénane, qui s'étendait vers la Forêt-Noire et l'Odenwald⁽²⁾. *La distribution de la Souabe entre les diocèses rhénans* fut un grave événement d'histoire coloniale. Les parts principales revinrent aux diocèses qui contournent la Forêt-Noire, Mayence, et surtout Constance, héritière de Windisch.

Le diocèse de Strasbourg demeura limité par la Forêt-Noire et ne comprit au delà du Rhin que l'Ortenavie⁽³⁾. Le chevauchement suffisait à créer entre les deux rives non proprement un rapport de métropole à colonie, mais une solidarité ecclésiastique de portée indéfinie. Les partages francs, les divisions seigneuriales, les combinaisons territoriales qui résultaient des histoires dynastiques, ne créaient que des mouvances superficielles, où les hommes ne commencèrent qu'au ^{ix}^e siècle à découvrir des cadres nationaux. Longtemps le diocèse fut la seule « patrie »⁽⁴⁾. L'évêché offrait une fixité terrestre introuvable ailleurs. L'Église ne reconnaissait pas pour elle-même les limites des royaumes francs, dès le ^{vi}^e siècle. Elle ne reconnut pas le partage de l'empire franc, en 843⁽⁵⁾. Il arriva que les

(1) A. LONGNON, *Texte explicatif des planches de l'Atlas historique de la France*, Paris, 1907 (1885), p. IV-VII; E. LESNE, *La Hiérarchie épiscopale en Gaule et en Germanie*, Paris, 1905, 1^{re} partie, ch. I, La ruine de l'organisation provinciale.

(2) Carte de l'Allemagne ecclésiastique au ^{xii}^e siècle, dans J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. III.

(3) Bibliographie dans R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 175; cp. p. 147, 230, 384; voir HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. III, Leipzig, 1886, ch. VI; DU PREL, dans *Das Reichsland*, Strasbourg, t. I, 1898, p. 267, 279; E. VON BORRIES, *Geschichte der Stadt Strassburg*, Strasbourg, 1909, ch. III.

(4) A. MARIGNAN, *Études sur la civilisation française*, Paris, 1899, t. I, p. 175.

(5) C. PFISTER, *L'Archevêque de Metz Drogon*, Mélanges Fabre, Paris, 1902, p. 120.

limites créées par l'Eglise entre les hommes leur suffirent. Le sentiment d'union, développé par l'encadrement religieux, conduisit ainsi parfois, par exemple à Mayence au XI^e siècle⁽¹⁾, à substituer la province ecclésiastique à l'Etat, ou, plus tard, à les faire coïncider. *L'extension transrhénane des diocèses accroissait du moins les effets de l'union ducale en Alsace et en Souabe.*

L'extension transrhénane des possessions temporelles agissait de même manière. Les biens des évêchés s'accroissaient sans tenir compte des limites diocésaines⁽²⁾. Les églises possédaient des biens, fondations, donations, revenus, privilèges et droits fiscaux de toute nature⁽³⁾. *Les églises rhénanes étaient largement dotées en Souabe*⁽⁴⁾. Celles d'Alsace y étaient diversement possessionnées. Fulrad possédait Saint-Cucuphas en Forêt-Noire. Sélestat avait des biens à Esslingen. Dès le début du VIII^e siècle, la Loi des Alamans fixe la condition du colon de l'Eglise, qui est assimilé à l'Alaman⁽⁵⁾. Les biens de l'Eglise en Alemanie s'étendaient aussi comme les autres par le défrichement, *adprisio*⁽⁶⁾. Le gouvernement de ces biens créait des liaisons nouvelles qui toutes tendaient à transformer en seigneurie locale, *Landesherrschaft*⁽⁷⁾, l'ensemble des biens d'une église, où qu'ils fussent situés. Le soin de ces intérêts continuait à développer, dans les églises de Souabe et d'Alsace, des relations personnelles qui, peut-être plus que toutes les autres, assimilaient les hommes et le langage.

RELATIONS. — 1. *Les personnes.* — Les principautés ecclésiastiques étaient les plus solides appuis du Saint-Empire. Les empereurs se préoccupaient de les réserver à des parents ou amis. La famille des Ottons, celle des Staufens s'y établirent ou fondèrent des établissements. On verra même un Hohenzollern évêque de Strasbourg. RELINDE DE SOUABE, parente de Frédéric Barberousse, releva, avant HERRADE DE LANDSBERG, le monastère de Sainte-Odile. Les Hohenstaufen entretenirent des rapports d'amitié intime avec les cloîtres de Haguenau et des environs, de Strasbourg, de Marbach près Colmar. *Il arriva que la politique unit l'Eglise alsacienne et l'Etat souabe.* Le christianisme disposait aux accords politiques⁽⁸⁾. Les évêques de Strasbourg furent les plus sollicités par les affaires

(1) A. WERMINGHOFF, *Nationalkirchliche Bestrebungen im deutschen Mittelalter*, Stuttgart, 1910, p. 6 (Kirchenrechtliche Abhandlungen, 61).

(2) COSTE, *Revue d'Alsace*, 1861.

(3) E. LESNE, *La Propriété ecclésiastique en France aux époques romaine et mérovingienne*. Lille et Paris, 1910, ch. XXI.

(4) C.-F. STÄLIN, *Wirtembergische Geschichte*, t. I, 1840, p. 380-388.

(5) Voir E. LESNE, *loc. cit.*, p. 249.

(6) LMBART DE LA TOUR, *Les Colonies agricoles et l'occupation des terres désertes à l'époque carolingienne*, Mélanges Fabre, 1902.

(7) A. HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. V, Leipzig, 1911, livre XI, ch. II.

(8) Voir JASTROW et WINTER, *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Hohenstaufen*, Stuttgart, 1897, t. II, p. 29. (Westeuropa in kirchlicher Einigung).

politiques⁽¹⁾. Conrad II envoya Wernher en mission à Constantinople (1027). Les concessions de droits politiques, de privilèges fiscaux assuraient quelquefois la fidélité des prélats à la couronne, même contre le Pape. Grégoire VII dut excommunier les évêques de Spire et de Strasbourg. Les abbés de Murbach, d'Andlau briguerent la dignité de prince du Saint-Empire. Les bons offices politiques, que les princes ecclésiastiques offraient en échange, étaient appréciables de toutes manières. Un important passage entre la Souabe et l'Alsace, le Val d'Enfer, en Forêt-Noire, devenu un repaire de bandits, quand Ernest de Souabe se fut révolté contre Conrad II, fut nettoyé par le bailli de l'abbé de Reichenau⁽²⁾. L'Église d'Alsace contribua à grandir les Staufen dans l'histoire et dans la légende, à rendre durables quelques effets de l'union dynastique de la Souabe et de l'Alsace.

2. *Les affaires.* — Cette union servait, du reste, les intérêts de l'Église, possessionnée sur les deux rives du Rhin. La gestion des biens d'en deçà et d'au delà exigeait des rapports pacifiques. L'intérêt confirma quelques-uns des effets de la politique. Le commerce du vin et du blé d'Alsace occupait particulièrement l'Église. Les privilèges de passage, les exemptions de taxes étaient fort appréciés. Des *hospiciola*, des *cellæ* marquaient les itinéraires ecclésiastiques entre l'Alsace et la Souabe. Le succès qu'obtint, dès l'époque franque, la monnaie des évêques de Strasbourg, était un témoignage.

3. *Les idées et le langage.* — Aussi bien, dès que la Souabe fut convertie, commença l'ère de la réconciliation chrétienne. *En ce temps, la religion unissait plus que la nationalité.* La constitution ecclésiastique était la première forme d'unité nationale. *L'Église fournit aux duchés unis de Souabe et d'Alsace le principal fond d'idées communes, propres à répandre un langage commun.* Car le courant des idées et l'association de vie contribuent plus efficacement à répandre un langage que « l'action coercitive des lois et des règlements »⁽³⁾. Longtemps encore en beaucoup de parties de l'Alsace du Nord et du Sud, malgré le succès universel du francique, des dialectes germaniques et romans étaient parlés en Alsace⁽⁴⁾. La liaison ecclésiastique de l'Alsace et de la Souabe au temps des duchés unis acheva d'assurer la prépondérance du germanique. *L'importance de la prédication religieuse à l'origine du progrès des dialectes est bien connue.* Le gouvernement royal de France le savait quand, au xviii^e siècle, il défendait d'envoyer en Alsace des pasteurs sachant le français. Cer-

(1) E. LESNE, *La Hiérarchie épiscopale en Gaule et en Germanie*, Paris, 1905, II, 12.

(2) Dans WIPON, 19-20.

(3) R. REUSS, *Histoire d'Alsace*, Paris, 1916, p. 359.

(4) C. F. STÄLIN, *loc. cit.*, p. 616-617; cp. J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. II, p. 100-101, 108.

taines prédications, celles de Martin, de Cyrille, d'Ulfila — plus tard celle de Luther — ont été des événements d'histoire linguistique. On peut distinguer, au temps des duchés unis de Souabe et d'Alsace, quelques foyers plus accessibles au parler souabe et d'où celui-ci rayonna : Strasbourg, le pays de Haguenau, Kaysersberg. Le brillant épanouissement d'œuvres, qui marqua le temps des Staufen, aidait aux progrès de l'allemand. *L'Alsace ne fut jamais plus « alamane » qu'en ce temps.* Le génie souple du peuple et l'étendue de perspective du pays rhénan, la préparaient à la *primauté dans son rôle alaman, comme jadis dans le rôle gaulois et romain.* Les premières *chroniques allemandes*, les premières *études sur la langue allemande* furent des œuvres d'Alsace, de même que le *Christ* d'OTFRID avait été le premier poème allemand. On ne s'étonne pas que Strasbourg ait pu sembler « la capitale intellectuelle du monde alaman » (1). Strasbourg et l'Alsace, unies à la Souabe, étaient fort capables de prendre à la Souabe ce rôle.

Mais il ne serait pas avisé de trop conclure de cet accord littéraire de la Souabe et de l'Alsace, qu'avaient préparé l'union dynastique et l'accord chrétien.

La fin même du temps des Staufen montrait, entre la Souabe et l'Alsace, la persistance de différences profondes.

L'Alsace n'était pas unie à la Souabe et au Saint-Empire totalement ni sans réserves.

(1) J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, Ratisbonne, 1912-1913, t. II, p. 305.

§ 14. — L'ALSACE ET L'EMPIRE

La tradition impériale en Alsace et en Souabe.

L'Alsace et les libertés germaniques.

1. Critique de l'autorité impériale.
2. Formes originales d'autonomie locale.
3. Options entre le Saint-Empire et le royaume de France.

La tradition impériale en Alsace et en Souabe. — L'Alsace ne fut pas, comme la Lorraine, un membre du Saint-Empire indifférent, bientôt étranger à la tradition impériale. L'« idée impériale » y fut en honneur ou bien l'objet de discussions passionnées. On l'y suit, des temps carolingiens à ceux de la Renaissance. Toutes les dynasties impériales allemandes se sont intéressées à l'Alsace, quand elles n'ont pas prétendu descendre de son ancienne famille ducale. Cet attachement alsacien à la tradition impériale est un fait souvent remarqué, mais expliqué diversement.

Suivant les alamanistes, cette fidélité fut l'effet d'une « ivresse » propre aux Alamans, d'une idolâtrie de race ⁽¹⁾. L'Alsace fut ainsi, dès le Saint-Empire, le Reichsland ⁽²⁾, terre d'Empire par excellence.

Suivant tous les autres, le goût de l'Alsace pour les traditions impériales fut une marque d'origine romaine, commune aux pays rhénans et danubiens, une conception fidèlement perpétuée par l'Eglise en ces pays. Les Alsaciens, comme les autres Rhénans, appréciaient « le bienfait de l'Empire » ⁽³⁾ comme un *principe d'ordre dans l'organisation germanique*, le seul, suivant l'Eglise, car « les ecclésiastiques surtout ne se représentaient point une société qui ne fût gouvernée par un nouveau successeur de Charlemagne, de Clovis, de Cons-

(1) Berauscht vom deutschen Kaisergedanken, dit J. NADLER, *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften*, t. I, Ratisbonne, 1913, p. 320; J. KNAPPER, *Nationaler Gedanke und Kaiseridee bei den Elsässer Humanisten*, dans JANSSEN, *Geschichte des deutschen Volkes* I.

(2) Du PREL, *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, Strasbourg, t. I, 1898, ch. V, p. 265.

(3) V BÉRARD, *L'Éternelle Allemagne*, Paris, 1916, ch. VII.

tantin, de David » (1). Et les principautés ecclésiastiques furent les points d'appui principaux de la tradition impériale.

Il suffit, pour choisir entre les deux explications, de chercher *comment l'Alsace et la Souabe, censées l'une et l'autre alamanes, se comportèrent* dans les crises successives qui, de Charlemagne aux Habsbourg, élevèrent ou précipitèrent des dynasties impériales.

La *monarchie franque* avait trouvé, dès Clovis, ses partisans en deçà du Rhin, ses adversaires au delà. Quand la dynastie de Clovis s'étiola, l'élévation des maires du palais d'Austrasie fut une œuvre rhénane, où se distingua, au premier plan, l'activité d'un grand ecclésiastique alsacien, Fulrad. Et l'Alsace, en récompense, « fut heureuse, dit R. REUSS, sous Charlemagne ». Cependant en Allemagne, Charles Martel et Carloman étaient obligés de reprendre et d'achever par des expéditions cruelles l'œuvre organique de Clovis et des Austrasiens. A la civilisation carolingienne, la Souabe, réconciliée et unie dans le christianisme commun, participa, si l'on excepte la bordure rhénane, comme une annexe obscure, à côté de l'Alsace. Au temps de Louis le Pieux et de ses fils, le partage de l'Empire fut une affaire rhénane. Les principales scènes se passèrent en Alsace-Lorraine. La Souabe y assista en témoin muet. Le partage fait, la Souabe échut à un fils cadet; l'Alsace, au fils aîné, dans la part de l'empereur, la Lotharingie, Francie centrale et impériale.

Dans le désordre et les invasions du x^e siècle, la tradition impériale s'obscurcit en France. Elle fut sauvée en Allemagne. Les *Saxons*, naguère vaincus, initiés et convertis par Charlemagne, la reprirent, écartant de l'Alsace et de la Souabe le péril hongrois. La Souabe se laissa passivement gouverner par des parents et des amis des empereurs saxons. L'Alsace, alors représentée par les évêques de Strasbourg, participa délibérément à l'œuvre des Ottons et de saint Henri II, et reçut en récompense honneurs et privilèges.

Le premier empereur *franconien* et le pape alsacien Léon IX entretenaient des relations d'amitié, que leurs successeurs ne gardèrent pas. La querelle des investitures, entre le pape et l'empereur, fut le premier événement qui touchât également l'Alsace et la Souabe. L'une et l'autre en furent divisées et agitées. L'Alsace souffrit le plus de ce désordre, à la faveur duquel des princes grandirent en Souabe. Le problème politique pour l'Alsace fut de convertir une fois de plus la Souabe et de faire renaître, dans sa maison ducale, la tradition carolingienne.

En ce sens, l'accord intime de l'Alsace et de la Souabe au temps des empereurs *Staufen* fut une victoire de l'Alsace, résidence préférée de ces empereurs. Après la Saxe, la Souabe s'éprenait à son tour de l'idée impériale. Les Welfs et les Staufen furent d'actifs serviteurs de l'Empire. Devenus empereurs, ils détournèrent, vers l'Italie et la

(1) C. PFISTER, Histoire de France d'E. LAVISSE, II, 1, Paris, 1903, p. 413.

Sicile, les *nobiles Alamanniæ*, pillards de l'Alsace, et se réservèrent pour eux l'Alsace. Haguenau fut la capitale de Frédéric Barberousse. Kaysersberg a gardé son souvenir, comme Colmar celui de Frédéric II. La préférence des Staufen pour le séjour en pays rhénan fut une des causes de la splendeur littéraire allemande de leur temps. Si l'échange d'influences entre la Souabe et l'Alsace de ce temps pouvait être évalué, on devrait peut-être conclure que c'est l'Alsace qui a élaboré littérairement le « souabe »; et Strasbourg, « capitale intellectuelle de l'Alemanie », qui a modelé l'« alaman », langue commune de la Souabe et de l'Alsace. Dans les duchés unis, l'autorité de la civilisation supérieure fixa la langue. La chancellerie et la cour de Haguenau, puis le pouvoir régional (*Landvogtei*) qui y survécut aux Staufen, participèrent à cette évolution et en consacrèrent les effets. De Frédéric de Bures à Frédéric II, les Staufen furent de bons Alsaciens, protégeant la paix rurale, répandant les libertés et les privilèges, causes de prospérité des villes. Mais leur popularité fut détruite en Alsace par les luttes qu'ils reprirent contre l'Eglise. Ils tombèrent au ^{xiii}^e siècle. Et de nouveau la tradition impériale offrit des aspects différents en Souabe et en Alsace. Elle s'obscurcit en Souabe dans l'émiettement seigneurial. Mais l'Alsace s'offrit à de nouvelles combinaisons territoriales et dynastiques.

Les *Habsbourg* établirent leur fortune en Haute-Alsace, comme jadis les Staufen en Basse-Alsace, par des assemblages de territoires et de faveurs impériales. Peut-être les progrès de cette maison en pays rhénan, qui précédèrent les progrès en pays danubien, furent-ils le principe des ambitions de cette dynastie. Le carrefour haut-rhénan, le Sundgau, qui leur demeura longtemps dévoué et fidèle, offraient aux peuples châtelains d'Argovie qu'étaient les premiers Habsbourg une perspective vaste et des traditions de portée européenne. Il est démontré que les Habsbourg ne descendent point des ducs d'Alsace; mais leur politique impériale est, à son point de départ, alsacienne.

Il ne s'agit pas ici de décrire l'histoire comparée du sentiment impérial en Souabe et en Alsace. Une telle histoire ne serait guère possible à l'aide des sources proprement historiques, documents d'archives, chroniques, annales, dont il est bien souvent hardi de déceler la tendance. Il s'agit seulement de chercher ce qui peut paraître alaman dans la tradition impériale des deux duchés. On n'y voit rien qui puisse être en toute clarté affirmé tel. L'Empire, en son origine, ou en sa forme de Saint-Empire, n'était pas la propriété d'une région ou d'un groupement. Les pays lotharingiens et rhénans, qui étaient les plus fidèles gardiens de la tradition impériale, n'y restèrent point attachés par des raisons où l'ethnographie ait une influence clairement saisissable. Ils y tenaient, comme au plus haut idéal d'ordre général qui fût alors conçu, et qui était plutôt romain et chrétien que germanique.

Mais à cet idéal, il parut, pendant des siècles, que les Allemands seuls demeuraient attachés. La France, agitée par les crises intérieures, retenue par ses rapports avec l'Angleterre, le Midi, l'Orient, se souciait peu de l'Empire, de l'ordre moral en Germanie, et ne pensait que par intermittences aux pays de l'ancienne Francie médiane attachés aux souvenirs impériaux. Le Saint-Empire romain fut donc germanique. L'Alsace, attachée, comme les pays rhénans, à l'Empire romain et à l'Église, ne trouvant point de soutiens français, se trouva prise dans le Saint-Empire romain germanique, qu'elle avait contribué pour sa part à fonder et à perpétuer, et prisonnière de sa propre conquête. Si quelque incertitude demeurait encore, au x^e siècle, sur le rattachement définitif de l'Alsace aux groupes de pays rhénans ou germaniques, ce fut l'association au Saint-Empire qui décida. En adhérant à l'Empire germanique au temps où il semblait seul représenter la tradition d'ordre social et d'idéal humain fondée par l'Empire romain et l'Église, il se rencontra que l'Alsace adhérerait en même temps au germanisme.

L'Alsace, ayant répandu le christianisme et l'idée impériale, dut, comme un contre-coup de son œuvre propre, subir le Saint-Empire romain germanique.

Les noms de lieux et de personnes qui, depuis l'époque franque recevaient des formes germaniques, se fixèrent avec ces formes. De même qu'autrefois, au temps de l'Empire romain, les noms d'empereurs avaient été retenus avec prédilection dans la toponymie rhénane et danubienne, au temps du Saint-Empire, les noms de Kaiser et de Reich s'y marquèrent plus fréquemment qu'ailleurs. Les empereurs se plaisaient dans les pays rhénans, particulièrement en Alsace. Les chancelleries impériales, surtout la souabe, répandaient, ancrèrent l'allemand en Alsace. L'Empire, comme l'Église, travaillait en Alsace à l'unification du langage, au profit de la langue du Saint-Empire. La Gaule, jadis, était devenue romaine, puis franque, par attraction de l'idéal politique et religieux. L'Alsace devint, dans le Saint-Empire, allemande pour les deux mêmes raisons. L'Alsace fut en ce sens sincèrement allemande. Elle fut, pendant tout le Moyen Âge, « le foyer le plus important de culture germanique » (1). L'Alsace était allemande supérieurement. *La littérature allemande d'Alsace haussait la valeur allemande.* Dans la piété allemande éprouvée, depuis Goethe, devant le passé germanique de Strasbourg et de l'Alsace, il y a surtout de la reconnaissance, comme dans la piété française pour le passé d'Athènes et de Rome. Parmi les contrées allemandes, *la Souabe doit le plus de reconnaissance à l'Alsace*, où vécurent et se formèrent les empereurs dont elle s'enorgueillit.

L'Alsace et les libertés germaniques. — La réputation

(1) FLORENT-MATTER, *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, Paris, 1909, p. 212.

démocratique de l'Alsace ancienne et moderne paraîtrait d'abord contradictoire avec la ferveur certaine du sentiment impérial dans un pays de traditions moins riches. Cette réputation démocratique est pourtant établie, en Allemagne même, et présentée comme une originalité alsacienne. Tandis que le sentiment impérial ancien y a été tenu pour une garantie d'accommodement avec l'Empire allemand contemporain, l'esprit démocratique a été considéré — par W. WITTICH — comme un obstacle à cette évolution vers l'Allemagne impériale et une cause d'attachement persistant à la France.

L'esprit démocratique alsacien n'est donc point nié, mais diversement interprété. Il est d'usage, en France et en Allemagne, de chercher l'explication dans un trait de caractère fixé chez les plus anciens habitants.

Pour les uns, *le celtisme est à l'origine*; l'esprit démocratique est un trait profond de l'âme gauloise et française.

Mais d'autres affirment que le besoin de liberté personnelle est une *marque allemande*; ils cherchent en Suisse des exemples historiques et des preuves présentes. La Souabe, qui garda, jusqu'au XVIII^e siècle, sa chevalerie d'Empire et ses associations de paysans libres, s'offre aussi à la comparaison.

Pour éclaircir cette géographie politique et intellectuelle, il faut essayer de chercher quels genres de liberté furent propres à l'Alsace et la *distinguer de la Suisse et de la Souabe*.

On en saisit trois.

I. CRITIQUE DE L'AUTORITÉ IMPÉRIALE. — Le Saint-Empire déçut l'Alsace. Il ne sut pas assurer l'ordre public, protéger efficacement les routes rhénanes, le commerce strasbourgeois, créer une armée disciplinée, des institutions respectées. Au lieu d'organiser la chrétienté, les empereurs les plus doués la troublèrent par des luttes contre la papauté. Les membres du Saint-Empire en témoignèrent diversement leur mépris ou leur souffrance. Ils se divisèrent et prirent part, comme la Souabe, passionnément à ces luttes. Les autres, comme les cantons suisses primitifs, s'isolèrent au plus tôt. D'autres oublièrent. Pas une seule chronique ne mentionne, au XIV^e siècle, la principale loi constitutionnelle du Saint-Empire : la *Bulle d'or* de Charles IV. *L'Alsace eut l'originalité de critiquer pour perfectionner*. On voit, associés dans cette attitude, du XI^e au XVI^e siècle, MANEGOLD DE LAUTENBACH, les CHANSONNIERS POPULAIRES hostiles aux empereurs, GODFRID DE STRASBOURG, FISCHART et MURNER. Il n'y a pas seulement, à l'origine de cette attitude, une influence ecclésiastique, une obéissance à un pouvoir rival. Il y a une souffrance devant l'impuissance persistante des empereurs à organiser l'Allemagne pour le bien commun. L'empereur règne

Allen stetten uff yren schaden.
Scham dich der grossen uneren.

Et le droit de juger les empereurs, avec leur aptitude à réaliser l'idéal impérial, de leur retirer ou offrir une adhésion, s'accompagne de ce qui peut déjà, au ^{xiii}^e siècle, s'appeler l'esprit de fronde⁽¹⁾, esprit courageux comme le montra, en d'autres temps, Strasbourg refusant à l'empereur Frédéric III le serment de fidélité.

2. FORMES ORIGINALES D'AUTONOMIE LOCALE. — Chaque insuccès des empereurs hâta le progrès du régime toparchique.

En Souabe, le régime seigneurial favorisa le pullulement des *nobiles Alamanniæ*, leur turbulence⁽²⁾, leur avidité, contre laquelle aucune association de « paix »⁽³⁾ ne put jamais prévaloir. Les villes restèrent à leur merci⁽⁴⁾. Jusqu'au début du ^{xix}^e siècle, la « chevalerie d'Empire » demeura indomptable en Souabe.

L'Alsace eut aussi une noblesse, dont le régime de vie locale favorisa l'indépendance et l'ambition⁽⁵⁾. Le morcellement seigneurial y produisit ses effets ordinaires. Dans l'horizon étroit où l'activité humaine se fixa, *les nuances dialectales se développèrent*, l'esprit local se fortifia. Les guerres privées commencèrent. Des clôtures nouvelles surgirent partout, isolant, découpant en petits fragments les zones colonisables⁽⁶⁾. Mais en Alsace les associations de paix s'imposèrent aux seigneurs. Elles se développèrent autrement que les ligues de cantons suisses. Leur point de départ fut le *village organisé*. « Les organisations de villages furent; selon l'expression de L. BATIFFOL⁽⁷⁾, les origines des constitutions urbaines. » Les « citoyens de Strasbourg » furent les premiers à écarter les nobles, à organiser le pouvoir bourgeois. Mais apparemment les paysans des terrasses agricoles et du vignoble n'avaient pas besoin de cet exemple.

Den Bürger und den Bauer
Scheidet nichts als die Mauer.

« Le bourgeois et le paysan, disait le dicton alsacien, ne sont séparés que par un mur. » Les paysans et les bourgeois d'Alsace surent adroitement obtenir ce mur et s'en servir au milieu des dis-

(1) Sur Colmar contre Rodolphe de Habsbourg, voir Ch. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 118-119.

(2) LINDNER, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, XIX, 1; FICKER, *Vom Reichsfürstenstande*, Innsbruck, 1861-1911.

(3) SCHWERIN, article *Friede*, dans le *Reallexikon* de J. HOOPS.

(4) R. GRADMANN, *Siedelungsgeographie des Königreichs Württemberg*, Stuttgart, 1914, fascicule 2.

(5) SCHEFFLIN, *Alsace illustrée*, éd. RAVENEZ, t. III, p. 248, § 10. Dynasties et toparchies.

(6) BUREAU STATISTIQUE DE STRASBOURG, *Die alten Territorien des Elsass*, 1896, 2 cartes; K. KRETSCHMER, *Historische Geographie von Mitteleuropa*, Munich et Berlin, 1904, § 157.

(7) L. BATIFFOL, *Les anciennes Républiques alsaciennes*, Paris, 1918, p. 91 (Bibliographie).

cordes impériales, ecclésiastiques et seigneuriales. Si l'Alsace n'est jamais devenue « le cadre d'une division féodale⁽¹⁾ », ce fut en grande partie un effet de leur adresse. Ils imaginèrent la « ville impériale », relevant immédiatement de l'empereur, en fait souveraine, *forme originale de la commune*, plus libre que n'était en France la « bonne ville » du roi. Haguenau fut la première « ville impériale » (1164). Le genre politique eut un grand succès. Il se répandit en Alsace, le long du Rhin, dans l'Empire. Il se perfectionna en Alsace jusqu'à la formation de la Décapole, au xiv^e siècle. Toutes les villes libres du Saint-Empire en sentirent le bienfait. *Le mouvement parti d'Alsace modifia « la constitution de l'Empire allemand »* ⁽²⁾.

La bourgeoisie alsacienne, qui étendait au xiii^e siècle, à la faveur de l'inter règne impérial et ducal, ses libertés et ses privilèges, éloignait l'Alsace de la Souabe et, se rapprochant de la France de saint Louis, préparait de nouveaux éloignements.

3. OPTIONS ENTRE LE SAINT-EMPIRE ET LE ROYAUME DE FRANCE. — Au xiii^e siècle, le déclin du Saint-Empire après la mort de l'empereur Frédéric II (1250), la splendeur du royaume de France au temps de saint Louis (1226-1270), soumirent à une intéressante épreuve l'Alsace, la Souabe et la Suisse. Au xiii^e siècle, comme au x^e, la France et l'Allemagne s'opposaient encore; mais le prestige politique, le rôle chrétien et la prospérité baissaient en Allemagne, croissaient en France. C'était dans le royaume de saint Louis que revivait alors la tradition de Charlemagne. La France y ajoutait. Les arts, la théologie, la philosophie, les lettres sacrées et profanes y brillaient de manière à faire oublier à la fois la renaissance carolingienne et la littérature courtoise d'Allemagne. *Il est instructif de rechercher comment se comportèrent alors la Souabe, la Suisse et l'Alsace, tenues pour des portions d'un ensemble alaman.*

À la civilisation française du xiii^e siècle, qui apportait au monde chrétien des perfections et des ornements nouveaux, la *Souabe* ne prit pas part. Les idées politiques y disparurent avec les Staufen. Elle reprit dans la géographie intellectuelle de l'Europe une place obscure.

Berne, Lucerne et Soleure, délivrées des Habsbourg, furent attirées vers l'Italie et vers la Bourgogne⁽³⁾. Les *ligues suisses* inclinèrent, plus que la Souabe, vers la France. Un traité d'alliance perpétuelle vint, au xvi^e siècle, les y attacher. Ce fut la France qui attira les émigrants des Hautes Allemagnes. L'entente avec la France fut presque toute la politique extérieure suisse.

(1) L. GALLOIS, Annales de Géographie, janvier 1918, p. 12 (compte rendu de la *France de l'Est*, de P. VIDAL DE LA BLACHE).

(2) Ch. GRAD, *L'Alsace*, Paris, 1899, p. 10.

(3) J. MATHEZ, *Histoire de Pontarlier*, Pontarlier, 1892; J. TOURNEUR-AUMONT, *Autour de Pontarlier*, Pontarlier, 1917.

La position de l'*Alsace*, dans la géographie politique et intellectuelle du Saint-Empire déclinant, fut plus nuancée. L'Alsace opta pour la France tout en gardant une part de tradition germanique.

L'Alsace, même dans le royaume de France, demeura fidèle à l'ancien idéal du Saint-Empire. Le Saint-Empire était une création des pays rhénans. On y concevait moins qu'ailleurs la chrétienté sans l'Empire. Pour SCHÖEFLIN, pour VOLTAIRE ⁽¹⁾, historiographes du roi de France, c'était l'Empire qui procurait le cadre de l'histoire générale. Les pays avides d'autonomie, situés aux confins de l'Empire et du Royaume, ne souffraient point de quelques équivoques dont profitait leur indépendance ⁽²⁾. Entre l'Empire et le Royaume, le vœu des Rhénans les plus ambitieux ne fut point de choisir, mais de concilier, de n'être ni « marches de l'Est » ni « marches de l'Ouest », mais de redevenir, dans un Empire carolingien restauré, une *Francia media*. Pourtant l'adhésion de l'Alsace à la culture française était sincère. Elle l'était déjà au temps de GODFRID et d'ERWIN DE STRASBOURG, car les artistes et lettrés d'Alsace au XIII^e siècle surent déjà choisir entre la France et l'Allemagne. Et, autant que le choix qu'ils firent, la liberté de choisir dont ils usèrent était elle-même significative.

L'histoire de l'Allemagne et celle de la France offrirent encore à l'Alsace des occasions de comparer une Allemagne de l'inter-règne et une France de saint Louis. L'Allemagne de la guerre de Trente ans et la France du grand Roi reproduisirent pour la dernière fois, devant l'Alsace du Saint-Empire, le tableau de la brutalité désordonnée d'un côté, de l'effort sincère vers l'ordre et la justice, de l'autre côté. L'Empire représentait alors une façon décidément vieillie, inefficace, condamnée, de concevoir l'ordre terrestre; la France au contraire, dans l'Europe nouvelle distribuée en États en équilibre, avait pour ambition de devenir l'État le mieux constitué. Entre les deux, l'Alsace était placée comme un arbitre. Cependant les rois de France, depuis les expériences pénibles tentées en Alsace par les derniers Carolingiens, par Louis XI, Henri II, traitaient avec précautions cette terre républicaine. « Strasbourg, disait en 1870 FUSTEL DE COULANGES, n'est pas à nous, mais avec nous ⁽³⁾. » Il y a déjà, dans une lettre de François I^{er} au magistrat de Strasbourg, une prudence semblablement respectueuse.

Une fois conquise l'Alsace eut encore l'occasion d'opter entre l'Empire et la France. Les crises intérieures de la France aux XVIII^e et XIX^e siècles offrirent de nouvelles occasions d'options libres. L'histoire de l'Alsace fut ainsi une suite de plébiscites ⁽⁴⁾. Le plus libre, le plus

(1) Qui rédigea en Alsace ses *Annales de l'Empire*.

(2) B. AUERBACH, *La Question d'Alsace à la Diète de Ratisbonne*, 1663-1673, *Annales de l'Est*, 1889 (sur la Décapole contre Louis XIV).

(3) Questions historiques, p. 511.

(4) A. ALBERT-PETIT, *Comment l'Alsace est devenue française*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1915; L. BATIEFOL, *Comment l'Alsace est venue d'elle-même à la France au XVIII^e siècle*, *Revue de Paris*, 15 février 1918.

probant, fut celui de 1814⁽¹⁾. Le patriote allemand Rückert a exprimé la déception de l'Allemagne d'alors, délibérément dédaignée par l'Alsace⁽²⁾ :

Wird unser Siegszug denn zur Flucht ?
Ganz Frankreich höhnt uns nach ;
Und Elsass, du, entdeutsche Zucht,
Höhnst auch, o letzte Schmach !

« Et toi aussi, Alsace, fille d'Allemagne dégénérée,
tu nous honnis, dernière ignominie ! »

Ainsi entre la France et l'Allemagne, les trois régions prétendues alamanes, la Souabe, la Suisse et l'Alsace, placées semblablement, eurent des manières très diverses de juger et d'agir.

Ce fut au XIX^e siècle, siècle de l'histoire, une tentation de rechercher dans un passé lointain les origines de ces attitudes, de les attribuer à des rapports mystérieux de race.

Il paraît aujourd'hui de plus en plus aventureux d'expliquer par l'anthropologie très lointaine les options comme le génie démocratique de l'Alsace. Et peut-être ces questions ne mériteraient-elles point d'être examinées. Mais rien de ce qui touche l'option alsacienne n'est indifférent à la géographie politique de l'Europe.

(1) A. CHUQUET, *L'Alsace en 1814*, Paris, 1900.

(2) *Schmachlied des heimkehrenden Kriegers*.

CONCLUSION

§ 15. — L'ALSACE ET LE GERMANISME

I. *L'Alsace et l'Alemanie. — Doutes et négations.*

1. L'alamanisme alsacien ne s'appuie pas sur des documents.

C'est une théorie.

2. Cette théorie ne correspond pas à l'état actuel de la science.

Son origine est romantique.

Elle n'a de sens que dans la perspective de l'historiographie nationaliste allemande du XIX^e siècle.

II. *L'Alsace et l'Europe centrale. — Observations et propositions.*

1. Géographie physique et géographie historique.

2. Les étapes du germanisme en Alsace.

3. La solution de la grande question d'Occident.

L'Alsace et le germanisme. — Il y a une apparence de risque à rechercher, au printemps de 1918, l'origine et la place de la tradition germanique dans la civilisation alsacienne, celui d'offrir une étude « écrite comme au retour d'une batterie de rempart » (J. ZELLER, *Histoire d'Allemagne*, t. II, 1873, p. vi) ; celui d'apporter un plaidoyer et un réquisitoire de plus dans un domaine où ces genres sont déjà très représentés (1). Mais les recherches de géographie historique, en particulier celles de cartographie historique, achevées en 1914, auxquelles notre étude se rattache (2), invitent à dominer du point de vue de la science le spectacle des vicissitudes. Et le risque du trouble subjectif est moindre dans une ville frontière, habituée à la menace toujours voisine par des siècles de guerre et de paix armée (3), que dans une autre région de l'Europe, où une guerre dispose plus naturellement aux excès de la polémique (4). Les informations sur les

(1) Voir V. TOURNEUR, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de Liège, fasc. xv.

(2) J. TOURNEUR-AUMONT, *Études de cartographie historique sur l'Alemanie*, Paris, 1918, trois cartes.

(3) C. PEISTER, *Histoire de Nancy*, Nancy et Paris, 1902, 3 vol. ; voir *Revue critique*, 15 avril 1918, p. 152-153, et *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1918.

(4) G. BOURGIN, *L'antigermanisme et la méthodologie historique en Italie*, *Revue politique et littéraire*, 27 avril 1918.

origines et les calculs de mesure du germanisme en Alsace sont de reste d'autant plus utiles que la méthode qui les dirige est plus simplement objective.

Toutes réserves gardées sur la question de droit et le principe des nationalités libres, l'existence d'un germanisme alsacien n'est pas niable⁽¹⁾. La question ici est de savoir quand la plupart des noms de lieux et de personnes en Alsace et les dialectes régionaux⁽²⁾ sont devenus germaniques, et comment l'Alsace s'est trouvée amenée, au Moyen Âge, à participer avec tant d'éclat à la civilisation allemande que des traces de cette participation sont demeurées, de nos jours encore, comme un trait marqué dans sa personnalité.

L'Alsace et l'Alemanie. Doutes et négations. — 1. *L'alamanisme alsacien ne s'appuie pas sur des documents. C'est une théorie.* — Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, cette question appelle une réponse convenue : le germanisme a été importé en Alsace par la tribu germanique des Alamans, qui en a pris possession au temps des grandes invasions. Les Alamans ont importé en Alsace la langue et la civilisation germaniques.

Les partisans de cette doctrine ne sont pas également décidés. Les uns affirment avec modération, se réservent sur tout ce qui touche les Alamans en général, surtout se gardent de proposer aucune date d'établissement en Alsace. D'autres, plus prompts à conclure, présument hardiment. Les alamanistes radicaux attribuent aux Barbares inconnus du V^e siècle tout le génie alsacien et placent entre les années 409 et 536 une « période alamanne » dans l'histoire d'Alsace. L'Alsace devant tout aux Alamans, la période alamanne est la plus importante de son histoire.

Le succès de cette thèse nous surprend, car elle ne s'appuie sur aucun genre de documents.

Écrits. — Pas un seul écrit ancien, grec, latin ou allemand, ne l'autorise. Les adversaires de l'alamanisme, de E. DETROYES (1865) à L. BATIFFOL (1918), ont eu un jeu facile à le montrer. L'écrit le plus probant en faveur de l'alamanisme alsacien serait une liste de noms de lieux laissée au VI^e siècle par le COSMOGRAPHE ANONYME DE RAVENNE, si aux listes de ce compilateur borné une valeur documentaire pouvait être attribuée⁽³⁾. Tout au plus désigneraient-elles les territoires de cités, pays d'élevage surtout, où des Alamans auraient pu coloniser. Car les invasions furent des épisodes d'histoire coloniale où il importe de distinguer avec précision les passages et les établissements. Mais des Alamans à demeure hors de l'Alemanie ne sont mentionnés qu'en Suisse et en Espagne. Et aucun établissement alaman

(1) Voir plus haut, paragraphe 1.

(2) VICTOR HENRY en compte huit, Revue d'Alsace, 1904, p. 241, *Un plan de dialectologie alsacienne*.

(3) L. JACOBS, *De Gallia ab Anonymo Ravennate descripta*, Paris, 1858, § 3, p. 52.

durable n'est attesté en Alsace, ni sur la rive gauche du Rhin, ni en Gaule orientale.

Ruines. — Dans les pays rhénans et danubiens, les ruines de monuments ne sont pas des documents attribuables avec précision à un groupe barbare. AMMIEN MARCELLIN montre les Alamans campés en 357 près des ruines d'Argentorat. Les ruines, après le désastre alaman, auraient été aussi vite relevées que celles de tant d'autres villes, victimes de pillards barbares, de bagaudes, de légionnaires insurgés, de chrétiens ennemis des lieux de culte, si les relations rhénanes et transrhénanes étendues, auxquelles Argentorat, point de passage, devait sa fortune, n'avaient en même temps disparu. Lorsqu'au voisinage d'Argentorat délaissé par le commerce, Strasbourg naît à l'époque franque, il n'y a trace d'une participation alamanne dans aucune source.

Noms de lieux. — Les noms de lieux n'offrent aucun soutien à l'alamanisme. Aucune désinence n'est reconnue aujourd'hui comme propre aux Alamans. Les noms en *ingen* sont très rares en Alsace. Les noms en *heim* abondent près de la meilleure bande colonisable de la haute plaine rhénane. Mais ils vont de Bâle à Mayence, et ne peuvent s'attribuer qu'à la seule puissance politique et coloniale maîtresse de toute cette bande, les Francs. Les anciens noms en *weiler* (*villare*) attestent la survivance d'une population gallo-romaine et une fixation ultérieure dans un cadastre en langue germanique. Des anciens noms de lieux et de personnes, on ne peut rien conclure, sur les origines et l'étendue du parler germanique en Alsace, qui appuie l'hypothèse d'une colonisation alamanne.

Anthropologie. — L'anthropologie, rétrospective ou d'observation, conduit à ce dilemme : les Alsaciens ne descendent pas d'Alamans, ou les Alamans n'étaient pas des Germains. Aucun genre de recherche n'a peut-être excité plus d'attente curieuse ni paru plus convaincant. Mais les travaux des alsatistes anthropologues concordent dans leur résultat le plus notoire, qui est la condamnation de l'alamanisme en Alsace.

Genre de vie. — Aucun caractère propre dans l'habitation, le costume, les habitudes, ne peut être attribué aux Alamans autrement que par hypothèse. Il n'y a rien dans ces domaines qui s'offre avec la valeur d'un témoignage, d'un document. ⁽¹⁾

L'alamanisme alsacien ne s'appuie donc pas sur des documents, c'est une théorie. Toutes les fois que la recherche s'adresse aux sources, cette conclusion se présente. La dernière étude sur le nom d'Alsace (par E. HERR, janvier 1914) a montré comme définitivement inacceptable l'hypothèse qui attribuait à une « colonie alamanne », *Fremdsitz*, l'origine de ce nom.

(1) Sur la maison en pays boisé et la maison en pays pétré. J. BRUNHES, *La Géographie et l'histoire*, Revue de Géographie, t. VIII. 1914-1915, p. 2 (Bibliographie). — V. les cartes des genres des maisons en Europe publiées par les Petermann's Mitteilungen.

Il faut donc examiner si cette théorie est fondée comme telle, ce qu'elle vaut comme explication du fait principal, qui est, pour l'Alsace, le changement de langue, observable à l'époque franque, achevé à l'époque souabe, et se demander si la théorie qui attribue à un groupement barbare mal connu du ^v^e siècle l'importation en Alsace d'un germanisme tout formé et définitif, satisfait du moins comme la plus commode et la plus raisonnable.

2. *Cette théorie ne correspond pas à l'état actuel de la science. Son origine est romantique. Elle n'a de sens que dans la perspective de l'historiographie nationaliste allemande du ^{xix}^e siècle.* — Il faut remonter au temps de J.-J. ROUSSEAU et de HERDER pour retrouver la perspective dans laquelle s'est formée la croyance à l'originalité supérieure des Barbares. L'art, le langage, la poésie, étaient alors tenus pour des créations collectives de l'inspiration populaire. On expliquait leur originalité par une vertu particulière des primitifs. Les primitifs étaient censés plus proches de la nature, plus aptes à vibrer sous l'influence des inspirations divines contenues en elle, quand tout venait de sortir des mains de l'auteur des choses. Pour mieux comprendre les mœurs et l'esprit des nations, on étudiait les sauvages. L'architecture ogivale était appelée « gothique ». Pour comprendre comment a pu se répandre l'alamanisme, il faut lire *L'origine du langage* de JACOB GRIMM, à laquelle E. RENAN accorda une préface (traduction F. DE WEGMANN, 1859) ⁽¹⁾. En 1861, LIEBICH croyait pouvoir, à l'aide des sous-dialectes alsaciens, retrouver les sous-groupes de la tribu alamane établie en Alsace ⁽²⁾. Quand aujourd'hui encore l'observation populaire découvre avec étonnement les traits propres d'un groupement humain, elle ne sait encore les expliquer autrement que par un apport de race particulière. Les charbonniers du Gresson sont par elle, des « Suédois » ; les pasteurs de telle vallée vosgienne, des « Écossais ». C'est par un raisonnement semblable que les robustes paysans du Kochersberg, plus attachés que les voisins à leurs vieux usages, sont présentés comme descendants des « Triboques ». Quand les groupes humains étaient conçus comme des assemblages invariables, pourvus de facultés fixées à jamais hors des influences d'espace et de temps, il paraissait simple et logique de se représenter l'évolution alsacienne du ^v^e au ^x^e siècle comme un vide romain et un remplissage alaman.

Dans la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, une suite d'acquisitions aujourd'hui admises comme des progrès précieux de la connaissance, fait juger trop simplifiée cette figuration des mouvements humains.

La géographie historique fut fondée quand « le milieu et le moment » furent pris en considération avec la race dans l'explication des chan-

(1) Cp. *La Voix des peuples* de HERDER.

(2) Cp. W. ARNOLD, Identität des Gebiets alemannischer Namen mit der Ausbreitung des Stammes, *Wanderungen und Ansiedlungen*, Marbourg, 1875, p. 163-176.

gements sociaux. Ce premier progrès remonte au temps de TAINE, et de son introduction à l'*Histoire de la littérature anglaise*.

Un autre progrès aussi grand fit analyser la race et en distingua les « institutions ». On s'étonne aujourd'hui que l'anthropologie et la sociologie aient jamais pu être confondues. La race est un fait zoologique. La civilisation et la vie sociale sont d'un autre ordre.

La considération des Barbares a peu à peu baissé. Mieux ont été connus leurs groupements primitifs, plus leur rôle à l'origine de la civilisation européenne a paru moindre. Le don de création artistique originale, qui semblait un mérite spécifique des Barbares, paraît leur avoir été attribué par une fantaisie, une générosité explicables d'abord par l'ignorance (1). L'originalité littéraire des groupes barbares s'est aussi trouvée contestée. La formation des légendes épiques et de leurs cycles est mieux éclairée par la géographie historique de J. BÉDIER que par la supposition de facultés épiques particulières chez les primitifs.

Rechercher dans une ancienne immigration barbare le génie d'un pays moderne, c'est dédaigner les progrès les plus certains de la seconde moitié du XIX^e siècle. C'est, dans le mouvement humain, tout accorder à l'innéité.

Les langues, en particulier, se meuvent, s'adaptent, se fixent entre des limites, par une suite de faits riche, nuancée, que l'histoire coloniale ne suffit pas à saisir.

Il y a une disproportion, redoutable à la théorie alamaniste de la civilisation alsacienne, entre le dénuement originel manifeste des Barbares et l'apport des siècles d'activité européenne.

Au passage de l'Europe ancienne à l'Europe moderne, on perçoit certes le rôle de groupements barbares, qui ont laissé leurs noms aux principaux États ou pays. Mais la civilisation de ces États n'est pas l'œuvre des groupements anciens. Le développement des langues, des arts, des genres littéraires, de la pensée et de la technique modernes est sans commune mesure avec les apports barbares.

L'historiographie nationale allemande est la seule qui paraisse attardée dans une attention respectueuse devant l'explication romantique de la civilisation moderne de l'Europe.

Mais ce n'est pas par romantisme, ni, comme on serait tenté de le croire en France, par calcul politique et imposture. Quand les Français encourageaient les républiques Batave, Helvétique, Ligurie, Parthénopéenne, une légion allobroge, des États illyriens, ils avaient eux-mêmes naguère des pensées d'autre sorte.

Les Allemands considèrent l'histoire d'Allemagne comme celle d'un peuple plutôt que d'une contrée. Les tribus de la race allemande ont été, suivant eux, les agents de l'évolution allemande. Chaque tribu a

(1) Sur l'orfèvrerie mérovingienne, E. MALE, *L'art allemand et l'art français au Moyen Age*, § 1, Époque barbare.

eu ses aptitudes, son dialecte, sa fonction, sa part prédestinée au travail commun. Il est significatif de voir cette conception se perpétuer dans le plus récent tableau de la géographie intellectuelle de l'Allemagne, celui de J. NADLER. La tribu, *Stamm*, y est décrite avant le paysage, *Landschaft*. Le portrait de l'Alaman est posé d'abord (t. I, p. 8-9), comme tout formé, avant la colonisation, avant l'histoire. Cela posé, tout l'alamanisme s'ensuit.

Pour juger ces habitudes, si profondément établies dans l'historiographie allemande, il faut négliger les excès dus aux illusions de l'orgueil, aux besoins de la propagande, aux procédés factices de l'enseignement. Il n'aura été nullement particulier à l'Allemagne de 1914 de se tenir pour un peuple élu, fils du Ciel, agent de Dieu. Bien des peuples ont commis l'étourderie, à un moment de leur histoire, de se croire semblablement le centre de l'humanité et la fin de l'évolution.

Une autre influence sur la pensée allemande depuis le xvi^e siècle se rencontre encore à l'origine du rôle prêté aux tribus par l'historiographie allemande, celle de la Bible et de l'histoire des tribus d'Israël.

L'indéfinition géographique de l'Allemagne, le souvenir des « duchés nationaux » du Moyen Âge, la difficulté de trouver ailleurs un principe permanent qui éclaire et relie l'ensemble de l'histoire allemande, ont aidé au succès de l'*histoire par tribus*.

La conception tribale a dominé, pendant tout le xix^e siècle, l'historiographie nationale en Allemagne. Tous les répertoires et traités généraux de philologie et d'histoire l'ont accueillie et propagée.

Assurément dans cette conception, à côté des Alamans, inscrits au rang des agents puissants et permanents de l'œuvre historique allemande, le petit pays d'Alsace n'a semblé pouvoir faire figure que d'une colonie docile.

Mais l'historiographie tribale des Allemands repose sur deux conventions qu'il y a péril à cesser de considérer comme telles.

a) La première consiste à admettre qu'il y a eu à l'origine de l'histoire de tous les pays de langue plus ou moins germanique un tronc ethnique. Le « germanique commun », langue originelle, de laquelle ont divergé peu à peu tous les parlers germaniques, aurait été la langue d'une race pure, dont l'œcumène primitive serait le Danemark et ses environs. Cette communauté d'origine aurait fixé pour toujours une marque sur les peuples dont le germanisme est le lien. L'un des objets de la science ⁽¹⁾ et de la politique allemandes est de faire ressortir l'unité de ce germanisme primitif et d'en exploiter les effets.

La guerre de 1914 a montré le peu de valeur pratique de ces conceptions et toute la différence qui sépare l'Allemagne du germanisme.

(1) Voir la préface du *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, de J. Hoops, Strasbourg, depuis 1911.

On peut présumer que le germanisme est surtout une artificieuse élaboration, imitée de l'aryanisme, et aussi fragile.

Les peuples et les pays dont l'histoire a diversifié les caractères et les rôles méritent seuls l'intérêt. Le système germanique, où leurs origines paraissent associées, n'est qu'une convention récente et de portée contestable.

b) Il est d'autre part audacieux de ranger dans une énumération, comme des termes comparables, Alamans, Francs, Goths, Burgondes, Lombards, etc. L'appellation commune « tribus germaniques » unifie inexactement tous ces groupements. Ces groupements ne paraissent uniformes et comparables que de bien loin, dans une vue fugitive. Plus on les étudie, plus l'envie de généraliser s'éloigne.

L'apparition, les mouvements, les actes historiques de chacun d'eux embrassent des siècles ; ils touchent des pays, ils développent des caractères, qui font paraître chacun dans une lumière propre, avec un rôle particulier. En allant de l'un à l'autre, on fait un saut. Les témoignages sur l'un ne sont pas applicables à l'autre. Présenter les Alamans comme une tribu germanique, c'est dire fort peu. Leur attribuer un rôle germanique, c'est affirmer beaucoup trop. On accordera qu'avant d'attribuer aux Alamans le germanisme alsacien, il faudrait connaître non seulement l'Alsace, mais les Alamans et leurs capacités.

On ne le peut sans de graves réserves. Le plus grand nombre de faits, de traits, de mœurs, que l'habitude s'est répandue d'appeler alamans, ne sont tels que par convention. Par une activité admirable, la science allemande a le plus contribué elle-même à détruire les exagérations de l'alamanisme. Le nom d'Alsace, les noms en *weiler* ont été ainsi restitués par elle à la population indigène d'Alsace gallo-romaine.

L'application du nom d'« alemanique » à la civilisation des pays du carrefour de Bâle est un usage qu'il faut se garder d'accueillir avec simplicité. « Le mot alaman, dit le germaniste R. MUCH, est, dans son sens moderne, une convention d'érudits, *gelehrten Ursprungs* ».

*
* *

Dans un carrefour continental comme celui de Bâle, c'est écarter des chances de trouver la vérité que de borner son point de vue.

C'est en acquérir que de sortir d'une perspective nationale.

Ce n'est pas l'histoire d'Allemagne seule qui rend compte des traits fixés dans la civilisation des pays du carrefour de Bâle.

La fixation de ces traits, en cette place, est un fait d'origine et de portée européennes.

L'Alsace et l'Europe centrale. Observations et propositions. — 1. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIE HISTORIQUE. — Plusieurs malentendus sur l'ancienne histoire coloniale alsacienne

tomberaient si l'image vivante du pays s'imposait devant tous avec continuité. Le nom d'Alsace ne retentit pas partout semblablement. Mais la carte physique du pays impose des vues communes.

Le pays d'Alsace ne se délimite pas aisément. Les Vosges n'en forment pas une frontière, mais une partie. Son sol est divisé en bandes colonisables d'aptitudes différentes : les fies et halliers rhénans, la zone d'élevage du Ried et de la Hart, les terrasses agricoles, le vignoble, les pâturages et forêts des Vosges.

Un nouveau venu ne s'établit pas indifféremment sur l'une ou l'autre de ces bandes, surtout s'il peut choisir. Les préférences des immigrants localisent le mouvement colonial. Les envahisseurs cherchent ici à dominer, ailleurs à peupler.

Les échanges entre les produits divers des bandes parallèles, par l'Ill et son réseau d'affluents, créent des liaisons, préparent une assimilation.

Les rapports extérieurs et lointains s'établissent le plus commodément le long du Rhin, dans la zone plane du cailloutis et des voies rectilignes. Le contact des Vosges est plus propice aux indigènes, offre des abris, des eaux vives, des forces de conservation et de rajeunissement. La plaine basse est la zone du commerce. Les promontoires vosgiens sont la zone de la domination politique et religieuse.

Toutes ces observations n'ont de vertu persuasive et d'intérêt que si l'on a vu et si l'on peut évoquer le pays, ou si la carte à grande échelle en précise devant le regard l'évocation. Car l'observation directe du paysage moderne est de grande ressource. Le paysage moderne est un document. Il est aussi un commentaire toujours prochain, qui éclaire le sens de tous les autres genres de documents d'histoire coloniale.

La nature alsacienne possède la richesse qui attire, et une diversité qui en rend la maîtrise difficile. Cette maîtrise ne fut guère à la portée de bandes de passage et de groupements de rencontre. La haute plaine rhénane a eu, dans l'Europe du Nord, une fortune comparable à certaines fies méditerranéennes, attrayantes et bien placées : sa possession a été un signe de supériorité. Elle n'a appartenu totalement qu'au plus digne.

C'est surtout comme médiatrice entre l'Europe du Nord et du Sud que la haute plaine rhénane est décrite. Son orientation semble avoir surtout favorisé les relations méridiennes. Par elle, la végétation, les cultures méditerranéennes poussent leur domaine le plus près du pôle. La voie du Rhin se coordonne aux grandes voies longitudinales du Rhône et des passages alpestres. Les plus anciennes relations générales développées dans l'histoire européenne ont surtout mis en lumière les aptitudes du monde rhénan aux liaisons du sud au nord. L'Empire romain et l'Eglise ont marqué la voie rhénane de souvenirs qui se sont imposés plus que tous autres.

Mais c'est un effet de l'histoire. Les voies de communication natu-

relles de la haute plaine rhénane favorisent aussi les relations générales d'ouest en est. Le Rhin supérieur conduit par le coude de Bâle vers le Danube, la plus grande voie naturelle d'ouest en est en Europe. Le Neckar et le Mein ouvrent de même vers l'est des passages qui n'ont pas non plus d'équivalents à l'ouest de la haute plaine. Le passage de Saverne est étroit. Le Kraichgau et Pforzheim signalent une large dépression plus accessible, un pays de transition entre la haute plaine et la Souabe. Les lacs du Rhin créent un obstacle dans la plaine, mais les petits affluents symétriques de la rive gauche et de la rive droite favorisent les relations en latitude, en même temps qu'ils gênent les relations en longitude. A l'est et à l'ouest, les sollicitations lointaines sont d'égale puissance : à l'est, s'étend l'arrière-pays continental le plus vaste du monde ; à l'ouest, s'offre une façade sur l'Océan le plus utilisé par la navigation.

Cet ensemble de voies et sollicitations naturelles, du sud au nord et d'ouest en est, disposait l'Alsace à une participation très sensible aux deux temps principaux de la géographie politique européenne : au temps des rapports de la Méditerranée civilisée au sud et du monde barbare au nord ; au temps des grands États organisés dans l'Europe du Nord, en rivalité ou en équilibre. Les avantages géographiques de position de l'Alsace ne la disposaient pas seulement à représenter dans l'Europe du Nord une avancée des influences méditerranéennes. Au carrefour de Bâle se nouent des rapports naturels aussi considérables d'est en ouest, entre l'Europe occidentale et centrale.

C'est l'histoire qui a décidé du sens, de l'intensité, de la succession des liaisons. C'est l'histoire qui a créé, entre des régions où s'offraient des possibilités variées, une prépondérance ou une interférence.

Parmi les apports multiples qui ont enrichi la civilisation alsacienne, se sont trouvées des traditions germaniques.

Leur succès n'est pas l'œuvre d'un voisin privilégié, mais l'effet de rapports échelonnés sur de nombreux siècles.

2. LES ÉTAPES DU GERMANISME EN ALSACE. — *II^e siècle avant, V^e siècle après J.-C.* — Les premiers apports germaniques en Alsace furent une série, distribuée sur sept siècles, où il est impossible de déterminer des parts.

Cette série s'étend de l'invasion des Cimbres et des Teutons (II^e siècle avant J.-C.) à l'établissement des Francs sur le Rhin (V^e siècle après J.-C.).

Au cours de ces sept siècles, l'Alsace reçut deux genres d'immigrants.

a) Les uns s'insinuèrent librement ou bien s'établirent par la violence, à la suite de bandes guerrières ou pillardes. Ils demeurèrent en s'effaçant et finalement disparurent dans la population gallo-romaine, tolérés par elle.

A ce genre appartiennent des Suèves triboques, au I^{er} siècle avant J.-C., des Alamans, du III^e au V^e siècle.

On ne connaît pas le degré exact d'appartenance germanique de ces Barbares. Il est vraisemblable qu'ils gardèrent des liens amphictyoniques et peut-être leur langue. Ils durent former des enclaves persistantes. Mais leurs traces n'ont pas été retrouvées.

Il n'y a pas en Alsace de lieu habité, dont il soit permis d'affirmer qu'il est triboque ou alaman.

b) Un grand nombre de colons et garnisaires germaniques furent établis, en Alsace et sur la rive gauche du Rhin, avec le consentement ou par ordre du gouvernement romain, à tous les siècles de l'époque romaine. Tibère en établit quarante mille. Cette politique ne s'interrompt pas. Elle s'accrut aux derniers siècles. Les Burgondes, les Francs ont fait figure de fédérés au service de Rome.

Rien n'indique que la population indigène gauloise, convertie à l'ordre romain, ait été, au cours de ces événements, abaissée, supplantée, réduite. Elle fut protégée par l'abri des Vosges, par la fortification locale, officielle et surtout privée, par le progrès du régionalisme, de droit et de fait, par l'esprit vigoureux et souple de la Gaule belgique, vantée par AMMIEN MARCELLIN comme plus apte que tout autre à comprendre le devoir militaire et la politique barbare.

Le régionalisme qui succéda au ^v^e siècle en Occident à l'autorité du pouvoir central de Rome, fut le fait qui disposa le plus aux changements, d'ère chronologique, de langue, de religion.

Le temps du régionalisme, ou, suivant l'expression de SCHÖPELIN, du régime toparchique, dura jusqu'à ce qu'un nouveau pouvoir général pût se constituer, avec les Francs, pût décider du triomphe d'usages nouveaux et fixer le sens de l'évolution.

^{vi}^e-^{ix}^e siècles. — Les Francs, de Clovis à Charlemagne, s'établirent solidement sur le Rhin. Le pays rhénan devint peu à peu la partie centrale de leur Empire, *Francia media*.

Les Francs essayèrent de reprendre l'œuvre romaine. Mais ils le firent à l'aide de procédés nouveaux dont le plus apparent fut l'usage de la langue germanique. Les résidences qu'ils multiplièrent le long du Rhin, pour les rois et pour les hommes de la guerre, reçurent des noms en allemand (noms en *heim*). Les cadastres qu'ils établirent firent dominer l'allemand dans la toponymie, où auparavant l'abondance des appellations doubles montrait une indécision persistante.

Ce fut sous la domination des Francs et sous l'influence de leurs procédés de gouvernement que Strasbourg naquit, entre Argentorat et Kœnigshoven; que le nom gallo-romain d'Alsace se fixa dans le pays de l'III.

L'Église dans l'Empire franc favorisait le progrès des langues vulgaires, en particulier le progrès de la langue des Francs. Les noms de personnes, comme les noms de lieux, devinrent germaniques, à la mode franque.

Mais il n'y a pas de preuve que l'autorité franque ait suffi à assurer le triomphe définitif du germanique en Alsace. Dans la première

moitié du ix^e siècle, l'Alsace était encore choisie comme lieu de rencontre pour les « jours amiables » entre les Carolingiens ennemis, comme un terrain où les contrastes se fondaient.

x^e-xiii^e siècles. — En Alsace, comme ailleurs en Europe occidentale et centrale, ce fut au x^e siècle que se décidèrent les fixations régionales (1).

L'Alsace, associée à la Lotharingie, entra comme elle sous l'influence de la Francie orientale, dont le Saint-Empire accroissait la force et la splendeur, au temps où la Francie occidentale se perdait dans l'anarchie et le morcellement.

Dans le Saint-Empire, l'Alsace fut pendant trois siècles unie au duché de Souabe. Les ducs de Souabe et d'Alsace résidèrent de préférence en Alsace, y fondèrent de nombreux châteaux. Devenus empereurs, ils y gardèrent leurs résidences, leur chancellerie, leurs trésors, leur cour, qui fut la plus brillante des cours d'empereurs germaniques. Les écrivains alsaciens furent parmi les représentants les plus considérables de la littérature allemande du Moyen Age, alors à son apogée et qui dut aux empereurs et à la cour souabes une grande partie de son éclat.

3. SOLUTION DE LA « GRANDE QUESTION D'OCCIDENT ». — Du vi^e au xiii^e siècle, les liaisons rhénanes et orientales de l'Alsace y répandirent certaines habitudes germaniques, en particulier dans le langage.

Mais du xiii^e au xix^e siècle, en même temps que le Saint-Empire déclinait, grandissait en Alsace l'influence de l'État qui proposait à l'Europe la forme moderne de la vie organisée, la France.

Entre le Saint-Empire et l'État français, l'Alsace se trouvait non seulement un enjeu mais un arbitre. L'Alsace des temps modernes optant pour la France ne cédait pas seulement à une attraction, encore que dès le xviii^e siècle « le moral français ne connût pas de limites matérielles » (2). Elle faisait un choix entre les formes de la vie publique archaïques dans le Saint-Empire, et le droit public nouveau proposé par la France.

Elle s'y trouvait disposée par une façon originale de pratiquer les « libertés germaniques », sans équivalent dans les véritables pays alemaniques, la Souabe et la Suisse orientale.

Mais une part de tradition germanique est demeurée fixée dans la civilisation alsacienne. Elle a chance de survivre à toute sorte de restauration en Alsace du libre droit d'option nationale, parce que cette part de tradition n'est pas une importation de circonstance, ni l'œuvre d'un groupe de colons, mais l'effet de liaisons historiques et géographiques.

En ce sens il n'y a pas plus de solution à la « grande question d'Occident » qu'à toute autre question fondée sur une inévitable connexité géographique.

(1) H. LICHTENBERGER, *Histoire de la langue allemande*, Paris, 1885, p. 23-24.

(2) JAMES H. HYDE, *L'Alliance panatlantique*, Suresnes, 1916, p. 14.

Cependant la guerre de 1914, qui remet en question l'« hégémonie de l'Europe » ⁽¹⁾, reprend aussi le problème de l'ajustement interne de ses traditions régionales.

Aucune autre région ne présente un conflit entre le droit et les forces de tradition créées par la contiguïté, d'une manière plus humaine ni qui intéresse plus profondément l'ensemble de la géographie politique, ancienne et moderne, de l'Europe.

(1) A. DEMANGEON, *La Guerre et l'hégémonie de l'Europe*, L'Ecole et la Vie, 2 mars 1918.

VU LE 21 NOVEMBRE 1918.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. POINCARÉ.

INDEX

DES

NOMS GÉOGRAPHIQUES

ET DES

SOURCES HISTORIQUES

A

Aar, 28, 152.
 Affluents du Rhin, 28-29, 210.
 Afrique, 83, 90, 98, 105, 107.
 Agathias, 184.
 Agri decumat(i). Voir Champs Décumates.
 Agrimensores romains, 82-84.
 Alaia. Voir Ehl.
 Alcuin, 120, 186.
 Alemanie, les deux sens du mot, 20, 42.
 *Alisac, III, 167.
 Ali-satio, Alis-satio, Fremdsitz, hypothèse détruite, 12, 163-168.
 Alisazgowe, 167.
 Alle, Allaine, Elsgaugensis pagus, 163.
 Alpes, passages alpestres, 28, 29, 209.
 Alsa, 4 n. 7, 58, 168.
 Alsaciennes (sources), 40-50.
 Altkirch, 160.
 Altripp, 72.
 Amérique, 16, 62 n. 1, 63 n. 3.
 Amiens, 115.
 Ammien Marcellin, 13, 27, 29, 31, 39, 54, 58, 86, 91, 95, 96, 103, 104, 132, 133, 146, 168, 169, 204, 211.

Amphithéâtres, 101.
 Andelot, 141.
 Andlau, 191.
 Angleterre, 174, 196.
 Angoulême, 115.
 Annales alsaciennes et souabes, 31, 39, 41-45, 48, 49, 120, 176, 188.
 Annuaire impérial romain, Notitia, 82-84, 98, 105, 132, 137.
 Anthropologiques (sources), 55-56, 78, 204.
 Aquitaine, 48, 116, 141, 186.
 Arbon, Arbor Felix, 169.
 Archéologiques (sources), 54-56, 77, 78, 134, 204.
 Ardenne, 31, 75, 114.
 Argentaria. Voir Artzenheim.
 Argentorat, Argentorate et Strasbourg, 11, 55, 83, 91, 94, 95, 106, 107, 132, 145-153, 169, 171, 204. Voir Strasbourg.
 Argonne, 31.
 Argovie, 195.
 Arles, 101, 104, 106, 111.
 Arras, 115.
 Artzenheim, Argentaria, 90.
 Asie, 29, 210.
 Augsburg, Juvavum, 149.
 Augst, Robur, Bâle, 149.
 Ausone, 39, 100, 103.
 Austrasie, 119-120, 131, 140-145, 157, 174, 185, 194.

Autriche, 158.
 Autun, 55.
 Avenches, 40, 142.
 Avignon, 115.

B

Bacenis, forêt, 113.
 Bade, 10, 15, 22, 23, 56, 67, 83, 113, 166, 178-183.
 Bâle, Basilea, Augst, Robur, 44, 86, 125, 127, 149, 152-155, 168-169, 180, 189.
 Bâle (Carrefour de), 9, 10, 19, 20, 24, 27, 29, 33, 77, 89, 91, 95, 102, 115, 117, 128, 160, 195, 208, 210.
 Ballons vosgiens, Ballon d'Alsace, 75, 168.
 Baltique, 23, 61.
 Ban de la Roche, 32.
 Basques, 143.
 Bassigny, 79.
 Bavière, 22, 61, 123, 144, 158, 169.
 Belgique, 28, 84, 100-106, 115, 117, 120, 133, 134, 168, 211.
 Bénédictins de Colmar, 163.
 Berlin, 164.
 Berne, 154, 199.
 Besançon, 94, 95, 155, 186.
 Bethléhem (Saint-Jérôme de), 93.

Bible et historiographie allemande, 16, 207.

Bible d'Otfrid. Voir *Otfrid*.

Birse, 152.

Boden. Bodman, région Bodamique, 44, 45, 47, 145, 180.

Bohême, 22, 31, 169.

Boiens, 21.

Bordeaux, 40, 115.

Bourges, Avaricum, 103, 146.

Bourgogne, 32, 35, 73, 120, 140, 141, 142, 152, 156, 157, 160, 168, 199.

Bregenz, Brigantia, 169.

Bressoir, 75.

Brisac, 72, 73, 94, 169, 175, 181.

Brisigovie, Brigau, Breisgau, 49, 52, 154, 181.

Bruche, 144, 152.

Brumath, 52.

Brunet (Ermold). Voir *Ermoldus Nigellus*.

Büren, Bures, Beuren, 177.
Burgs, Burgus, 100, 125, 134, 147.

C

Calvados, 56.

Cambrai, 102.

Campanensis, 141.

Canossa, 188.

Capitulaire de 803, 139, 151.

Carlsruhe, 181.

Cassel et Steenstraete (= Strasbourg), 149.

Catéchisme de Wissembourg, 187.

César, 14, 27, 31, 38, 50, 58, 81, 83 n. 3 (le Rhin limite), 85, 103, 133.

Champagne, 32, 117, 141, 142.

Champs Décumates, Agri decumat(i). Voir Décumates.

Chansonniers alsaciens, 197.

Charbonnière, Forêt, 113.

Chronicon breve Alamannicum, 42 (Cp. *Annales Alamannici*, 42).

Chroniques alsaciennes, 50, 159, 192.

Cimetières barbares, 55-56.

Cîteaux, 188.

Claudien, 99, 104, 157.

Clermont, Augustonemetum, 146.

Climont, 75.

Closener, 46, 50, 176.

Cluny, 183, 187, 188.

Coblence, 169.

Code Théodosien, 106.

Coire, Chur, 134, 146, 169.

Colmar, 31, 46, 51, 61, 69, 70, 74, 77, 154, 177, 189, 190, 195, 198.

Cologne, 113, 114, 118, 134, 141, 146, 169.

Concile de Tours (809), 139, 151.

Constance, 43-45, 48, 142, 145, 149, 166, 176, 178, 180, 181, 185, 189.

Constantinople, 116, 191.

Cosmographe de Ravenne. Voir *Ravennate anonyme*.

Côte d'Or, 32, 73.

Cucuphas (Saint), 190.

D

Dabo, 75, 130.

Dagobertshausen, 52.

Danemark, 207.

Danube, 9, 19, 33, 61, 110, 120, 152, 173, 174, 178, 184, 185, 210.

Décapole, 49, 100, 199, 200.

Décumates (Champs), Agri decumat(i), lotissements officiels, 12, 19, 22, 38, 63, 66, 82*, 98, 135.

Descriptio Alsatie, 47, 49, 162.

Descriptio Theutonie, 49.

Desert, eremus, vasta, 21, 22, 40.

Diemerigen, 123.

Dijon, 115.

Dobroudja, 171.

Dôle, 34.

Domremy, 34.

Donon, 19, 75, 153.

Doubs, 28.

Dreisam, 181.

Drulingen, 123.

Dürkheim, 80.

E

Ebersheim, 188.

Écosse, 205.

Écrits (sources), 203-204.

Ehl, Alaia, Hellelum, Helcebium, 164.

Ehn, 153.

Eichel, Aquilensis pagus, 163.

Eider, 129.

Einhard, 139, 170.

Elbe, 33, 129, 143.

Elz, 181.

Enceintes gauloises, 21, 54, 75, 80.

Ennodius, 118.

Enregistrements officiels (fixation des noms), 4, 51-54, 135-139.

Ensisheim, 73, 157.

Enz, 179.

Épinal, 69.

Ermold, Ermoldus Nigellus (Ermold Brunet), 38, 47, 120, 125, 130, 136, 139, 148-153, 156, 163, 170, 171, 178, 186.

Erwin de Strasbourg, 200.

Espagne, 33, 90, 91, 184, 204.

Esslingen, 190.

Eugippius (Édit d'Odoacre), 110.

Europe centrale, 27-36, 65, 67, 208-213.

F

Ferrette, 69.

Fintanus (Vie de), 40.

Firtischberg, 80.

Flandre, 9, 126, 152.

Forêt-Noire. Forêt Marcienne, 19, 29, 31, 43, 46, 47, 95, 118, 152, 154, 166, 173, 178, 180, 181, 189.

Forschweiler, 80.

Francfort, 23, 70, 115, 130.

Franche-Comté, 30.

Francia media, 118, 120, 121, 130, 172, 194, 196, 211.

Frankenbourg, 80, 130, 149.

Frédégaire, 141, 159.

Fremdsitz, Ali-satio, hypo-

thèse détruite, 12, 163-168.
 Fribourg en Bade, 188.
Fridolin (Vie de), 40.
 Frise, 47.
 Fronsac, Franciacum, 129.
 Fulda, 42.
 Fumay, 34.

G

Gall (Saint), 42, 44, 45, 180, 188.
Gallo-franques (sources), 39.
Gallus (Vie de Saint), 34, 40.
 Galz, 80.
 Gau, 64, 157-159.
 Germanies romaines, 23, 24, 106.
 Gesoriacum, 147.
 Girsbaden, 80.
 Gmünd, 66.
Godfrid de Strasbourg, 197, 200.
 Goldene Aue, 32.
Grecques (sources), 38-39.
Grégoire de Tours, 39, 40, 102, 112, 113, 114, 119, 131, 147, 148.
 Grentzingen, 123.
 Gresson, 71, 205.
 Guise, 34.

H

Habitations, 100, 132, 134, 148, 204.
 Haguenau, 72, 77, 178, 182, 190, 195, 199.
 Haguenau (Forêt de) limite dialectale, 11, 115 n. 1, 117, 125, 127, 178*, 192, 195.
 Hareville, 55.
 Hart, 72, 152, 209.
 Hartmannsweilerkopf, Hab-schwihrkopf, 124.
 Hautkœnigsbourg, 177.
 Heideisburg, 80.
 Heidenkopf, 80.
 Helisaz, 171.
 Helme, 32.
 Helvétie, 21, 81, 98.
 Hercynie, 31, 83.
 Héristal, 131, 134.
Herrade de Landsberg, 43, 190.

Hesse, 61, 126, 143.
 Hindlingen, 123.
 Hirsau, Hirschau, 183, 188.
 Hirsingen, 123.
 Hochfelden, 72.
 Hoerdt, 73.
 Hollande, 188.
 Honeck, Hohnneck, 75.
 Hongrie, 175, 177, 194.
 Horbourg, 74, 90.
 Huningue, 123.
 Hyperborée, 61.

I

Ile-de-France, 79, 118.
 Iles rhénanes, 30, 71, 156.
 Ill, 30, 159-172.
 Ingelheim, 125, 130.
 Irlande, 41, 46, 189.
Isidore de Séville, De proprietatibus gentium, 87, 104.
 Italie, 19, 20, 22, 24, 43, 48, 81, 83, 98, 99, 103, 105, 106, 114, 116, 118, 130, 136, 175, 185, 187, 194, 199.

J

Jérôme (Saint), 13, 39, 93, 99.
Julien, 39, 91, 158.
 Jura, 31, 75, 94, 152, 160, 180.

K

Kaiserstuhl, 21, 81.
Kastorius, 46.
 Kaysersberg, 70, 192, 195.
 Kembs, Cambete, 169.
 Keskaatel, 100.
 Kienberg, 80.
 Killstett, 73.
 Kinzig, 182.
 Kirchheim, 134, 145, 149.
 Kochersberg, 71, 73, 205.
 Kœnigshoven, 55, 145, 149, 211.
Kœnigshoven, 50, 176.
 Kraichgau, 179, 182, 210.

L

Lactance, 83.
Lampride, 90.
 Landen, 131.

Landgraben, 73, 83 n. 4, 125, 155, 158, 159.
 Landsberg, 80.
 Langres, 75, 94, 141.
Lapidarium de Stuttgart, 23, 26, 40.
Latines (sources), 38-39.
 Lausanne, 40.
 Lauter, Lutra, Murga, 73, 154, 169.
 Lauterbourg, 69, 72, 149.
Le Glichesaere (Henri), 42.
 Le Puy, Anicium, 146.
Lettre de Théodoric à Clovis, 118.
Libanios, 39.
 Liepvre, 119.
 Limagne, 86.
Limes provincial de Haute Germanie et de Rétie, 19, 22, 23, 31, 38, 63, 66 n. 2, 80, 83, 84 n. 1*, 102, 114, 133, 135, 148.
Loi des Alamans, 42, 49, 128, 190.
 Loire, 129.
 Lorch, 31, 66.
 Lorraine, 31, 33-35, 51, 75, 124, 128, 142, 156, 161, 168, 174, 175, 177, 193.
 Lotharingie, 20, 25, 26, 29, 35, 174, 175, 194.
 Lucerne, 199.
 Lunéville, 69.
 Lure, 69.
 Lutzelbourg, 130.
 Lyon, 40, 55, 90, 105, 106, 116, 141, 153.

M

Mâconnais, 153.
Maison « alamane ». Voir *Habitations*.
 Mandeure, 90.
Manegold de Lautenbach, 46, 50, 176, 188, 197.
 Mannheim, 127.
 Marbach, Marbache, 51, 190.
Mardelles, 78.
 Marlenheim, 72, 134, 144-145, 149.
 Marne, 113.
 Marseille, 40.
 Massif central français, 31, 79.

Maxey, 34.
 Mayence, 23, 29, 30, 84
 n. 1, 85, 90, 107, 113,
 114, 120, 125, 127, 144,
 155, 160, 186, 189.
 Méditerranée, 33, 35, 60-
 61, 74, 86.
 Mein, 19, 29, 31, 66, 114,
 115, 144, 153, 179, 210.
 Mersebourg, 175.
 Metz, 28, 55, 69, 70, 108,
 119, 141, 145, 155, 185.
 Meuse, 28, 29, 31, 34,
 119, 120.
 Milan, 104, 111.
Mithraeum de Stras-
bourg, 55.
 Moder, 154.
Monnaies, 21, 54, 90,
 136, 191.
 Montbéliard, 69.
Monuments. Voir *Sources*
archéologiques.
Monuments romains dans
les pays rhénans, 24,
 39, 83-85, 131-135.
 Mosellane, Moselane, 121,
 141, 161, 168.
 Moselle, 28, 29, 31, 32,
 33, 43, 119.
 Mulhouse, 69, 74, 77, 154.
 Murbach, 4, 41, 44, 46, 191.
 Murq, 182.
 Murga. Voir *Lauter*.
Musée de Saint-Germain-
en-Laye. Voir *Lapida-*
rium.

N

Nançois, 57, 94.
 Nancy, 57, 69, 202.
 Nantes, 57.
 Nantua, 57, 94.
 Necker, 29, 30-33, 43, 63,
 66, 82, 114, 115, 153,
 173, 179, 182, 210.
 Neubourg, 69.
 Neustrie, 119, 141, 157.
 Nied, Nidonensis pagus, 163.
 Niederbronn, 85.
Nigellus (Ermoldus), *Er-*
mold Brunet. Voir *Er-*
mold.
 Nîmes, 101.
Noms de lieux, 3, 10,
 51, 52, 60, 122-139,
 193, 203-211.

Noms alsaciens, 47, 171.
Noms gaulois, 21, 77-
 81.
Noms ibères, 78-79.
Noms illyriens, 123.
Noms ligures, 78-79, 123.
Noms de personnes, 3,
 52, 61, 70 n. 7, 110,
 138, 171, 196, 203,
 211.
Noms en heim, 52-54,
 122-139.
Noms en ingen, 52-53, 95,
 122-139.
Noms en weiler, 52, 60, 86,
 95, 102, 104, 110, 122-
 139, 169.
Noms latins de cités rhé-
nanes, 24.
 Nordgau, Nortgau, 71,
 153, 156-159.
 Nordheim, 145.
 Norique, 97.
 Normandie, 156, 158, 170,
 174, 175.
Notitia dignitatum. Voir
Annuaire impérial ro-
main.

O

Obernai, 177.
 Ochsenfeld, 72.
 Océan, 152, 210.
 Odenwald, 189.
 Odile (Sainte-), 19, 43, 55,
 80*, 153, 190.
 Odratzheim, 145.
Onomastique. Voir *Noms*
de personnes.
 Oos, Augiensis pagus, 163.
 Orient, 19, 196.
 Orientius, 13.
 Orléans, 116, 118.
 Ormain, Odornensis pagus,
 163.
 Orose, 93, 98, 107.
 Ortenavie, Ortenau, Mor-
 dunavia, Mortenau, 49,
 181, 189.
Otfrid de Strasbourg, 4
 n. 1, 46, 139, 152, 176,
 178, 187, 192.
Othmar (Vie de saint), 40,
 44.
 Otmarsheim, 131.
 Otterweiler, 177.
Ovide, 170, 171.

P

Palatinat, Pfalz, 78, 126,
 177.
 Pannonie, 114, 117.
 Paris, Gaule parisienne, 79,
 84, 106, 113, 115, 116,
 118, 146, 161.
 Passau, 13.
Paulin d'Aquilée, 146, 148.
Paulin de Nole, 103.
 Pays-Bas, 28.
 Périgueux, Vesuna, 146.
Peutinger (Carte dite de),
 46, 115.
 Pforzheim, 90, 149, 179,
 182, 210.
 Phaet, 49.
 Phalsbourg, 149.
Pirmin (Vie de saint), 40,
 46.
 Pô, 33.
 Pologne, 32.
Prosopographie. Voir
Noms de personnes.
 Provence, 141.
 Prusse, 117.
Ptolémée, 14, 38, 94.
 Purpurkopf, 80.
 Pyrénées, 29.

Q

Quantovic, 147.
 Queich, 154.

R

Raban Maur, 170,
Ravennate anonyme
(Guy?) le Cosmographe,
 13, 57, 94-96*, 98, 203.
 Ravenne, 104, 111, 116.
 Reichenau, 41-45, 180, 188,
 191.
 Reims, 115, 116, 118, 119.
Relinde de Souabe, 43,
 190.
 Rennes, Condate, 146.
 Rétie, Ries, 80, 94, 102,
 115, 118, 120, 133, 169,
 174.
 Rheinfelden, 188.
 Rheinzabern, 97.
 Rhin, 9, 18-36, 43, 153-154,
 171.
 Rhinau, 30.

Rhin base ecclésiastique, 46, 99.
 Rhin base franque, 115, 116.
 Rhin base militaire et politique romaine, 23, 25, 27, 28, 81, 97-98.
 Rhin frontière, 23, 25, 27, 83 n. 3*, 92.
 Rhône, 29, 152, 209.
 Ried, 72, 209.
 Riquewihr, 74.
 Ritzingen, Ricciacum, 123.
 Romanswiller, 144.
 Rome, 81-87, 100, 101, 104, 106, 117, 129, 161, 211.
 Rosheim, 74.
 Roufach, Rouffach, 70, 73, 120.
 Roumanie, 9.
 Russo-sibérienne, Forêt, 31, 34, 35.

S

Saeckingen, Sanctio, 169.
 Saint. Voir au nom.
 Saints (*Vies de*), 40.
 Saintois, 141.
 Saintonge, 79, 100.
 Salvien, 13, 55, 103.
 Saône, 28, 73, 152.
 Saverne, 69, 77, 84, 89, 90, 91, 94, 97, 102, 113, 133, 177, 179, 210.
 Saxe, 25, 49, 119, 152, 174, 175, 194.
 Scarponne, Scarpone, 90.
 Schweinheim, 177.
 Seine, 28, 29, 33, 118-119, 131.
 Sélestat, Schlettstadt, 42, 74, 120, 177, 182, 189, 190.
 Seltz, Selz, Saletio, 98, 119, 141.
 Semmons, 32.
 Senlis, 115.
 Séquanaise, 86.
 Sicile, 195.
 Sidoine Apollinaire, 39, 91, 92*, 100.
 Soissons, 112, 114, 117.
 Soleure, 199.
 Souabe, 10, 20, 25, 26, 32-34, 41, 43, 46, 48, 56, 58*, 66, 67, 95, 152, 166, 173-201, 181*, 212.

Soultz, 144.
 Sozomène, 98.
 Spire, 44, 48, 155, 175, 189, 191.
 Staufien, 52.
 Steenstraete et Cassel (= Strasbourg), 149.
 Strabon, 21, 38, 94.
 Strasbourg, Argentorat, Strateburgum, Strazburc, 5, 11, 21, 29, 38, 41, 44, 46, 61, 69, 70, 72, 77, 91, 94, 118, 120, 130, 135, 145-153, 158, 160, 168, 169, 171, 176, 178, 180, 181, 189, 191, 192, 198, 200, 211.
 — Son origine, 145-153.
 — Son dialecte (*barbara lingua sibi*), 150, 178.

Stromberg, 179.
 Stuttgart, 23, 70.
 Stützheim, 95.
 Suède, 33, 71, 205.
 Suétone, 35, 82, 170.
 Suggentensis, 141, 159.
 Suisse, 9, 15 n. 2*, 28, 33, 34, 36, 56, 59, 69, 128, 152, 154, 157, 180, 181, 188, 197, 199, 204, 212.
 Sundgovie, Sundgau, Sontgau, Soundgau, 71, 153, 154, 156-159, 195.
 Syrie, 105, 107.

T

Tacite, 6, 14, 21, 23, 27, 35, 38, 58, 82, 96, 118.
 Tatto de Reichenau, 44.
 Taunus, 31.
 Tayac (*Trésor de*), 90.
 Tertullien, 185.
 Thietmar, 176.
 Tholey, 113.
 Thuringe, 119, 143, 144.
 Tolbiac, 57, 112-116, 128, 134, 135, 141, 142.
 Toponomastique. Voir noms de lieux.
 Toponymie. Voir noms de lieux.
 Toul, Tulois, 113, 115, 141, 185, 186.
 Tournai, 115.
 Tournus (*Trésor de Villars*), 54.

Tours, 40, 44, 116, 118, 141, 151.
 Toxandrie, 133.
 Traditiones Wizenburgenses, 150.
 Traenheim, 145.
 Transilvanie, Transylvanie, 75.
 Trèves, 28, 106, 107, 111, 114, 119, 185.
 Triboques (Pays des), 21, 22, 205.
 Trifels, 188.
 Troyes, 13, 91.
 Trudbert (*Vie de saint*), 40.
 Tuggen, 185.
 Tumuli gaulois, 20, 78.
 Tu(r)ensis, 141.

U

Ueberlingen, 180.
 Unstrut, 32.

V

Val d'Enfer, Höllenthal, 191.
 Val des Charbonniers, 75.
 Vesoul, 69.
 Vetteravie, Wetterau, 23, 48, 83.
 Vienne (Isère), 40.
 Villars (*Trésor de*), 54.
 Villas urbaines, 100.
 Vivarais, 153.
 Voies romaines, 84, 114, 132.
 Volques (Pays des), 21-23.
 Vopiscus, 93.
 Vormwald, 181.
 Vosges, 11, 29, 31, 46, 74-76, 94, 99, 100, 102, 103, 131, 152, 153, 156, 171, 180.
 Vouillé, 113, 114, 115.

W

Waast (*Vie de saint*), 113.
 Walafrid Strabon, 34, 43, 139, 170, 187.
 Waldo de Saint-Gall, 44.
 Wallonie, 75.
 Wassy, Vassy, 79.
 Wessering, 123.
 Westergau alaman, 95, 158, 166, 181.

Westhoffen, 145.
 Westrich, 158, 166.
Widilcoz de Saint-Gall, 44.
Widuking, 139.
 Wimpfeling, 48.
 Windisch, 189.
Wipo, *Wipon*, 50, 191.
 Wissenbourg, 4, 46, 69,
 127, 156, 178.
 Woèvre, 141, 169.

Worms, Wormatia, 48, 113,
 120, 130, 144, 167, 174,
 175, 185, 189.
 Wurtemberg, 21, 23, 34,
 35, 66, 127, 177.
 Wüstemberg, 80.

Y

Yverdon, 90,

Z

Zähringen, 177, 181.
 Zehntland. Voir Agri decu-
 mat[i].
 Zellwiller, 144.
 Zorn, 152, 154.
Zosime, 94, 98, 111*.
 Zurich, 154.

TABLE ANALYTIQUE

INTRODUCTION

§ 1. — L'Alsace et sa part de tradition germanique.

	Pages
<i>Le droit et la tradition locale.</i>	1
<i>La part de tradition germanique dans la civilisation alsacienne</i>	3
Noms de lieux et de personnes	3
Le dialecte alsacien.	4
Compréhension du germanisme	4
<i>Son origine et sa place.</i>	5

§ 2. — Explication convenue : une colonisation alamane au v^e siècle.

<i>Frontières historiques et territoires contestés</i>	8
La politique et la science. Deux attitudes	9
L'alamanisme	9
<i>Les colons alaman porteurs de germanisme</i>	10
Apparente commodité.	10
Succès au xix ^e siècle	11
<i>Doutes sur l'étendue, le caractère et les suites de cette colonisation</i> .	12
Sur l'étendue	12
Le caractère.	13
Et les suites	15
L'alamanisme et l'historiographie allemande	16
Conclusion	17

§ 3. — Géographie historique rhénane.

<i>L'Alsace, l'Alemanie et le monde rhénan</i>	19
<i>Liaisons historiques</i>	20
Alsace et Alemanie gauloises. Insinuations herminones. Persistances gauloises	20
Alsace et Alemanie romaines	23
Alsace et Alemanie franques.	24
Les duchés unis de Souabe et d'Alsace (x ^e -xiii ^e siècles).	25
<i>Liens géographiques</i>	27
1 ^o Le Rhin. Rôles historiques admis.	27
Observations précises.	28
Réserves sur le rôle historique attribué au Rhin.	29

	Pages
2° Le paysage hercynien. Climat demi-continental	31
Forêts d'arbres à aiguilles.	31
Étroitesse des bandes colonisables	32
3° Genre de vie. Faiblesses politiques.	33
L'aménagement de la nature.	33
Aptitude au labeur pénible	35
§ 4. — Les moyens d'étude et la manière.	
<i>Les sources et les théories</i>	37
Impérieuse distinction des sources et des théories	37
Sources latines et grecques	38
Sources gallo-franques	39
Sources alsaciennes et souabes.	40
Théories alamanistes, radicales et modérées	41
Valeur de l'alamanisme	43
Les données de la recherche objective.	45
1. Primauté intellectuelle de l'Alsace.	45
2. Commerce et pillage.	46
3. Le partage politique	48
Sources alsaciennes et souabes en langue allemande	50
Les noms de lieux	51
Les ruines.	54
Sources et théories anthropologiques	55
<i>Querelle des anciens et des modernes</i>	56
L'ancien humanisme : la nomenclature	57
La philologie romantique : langues et races	58
Le nationalisme et l'histoire : romanisme et germanisme	59
Histoire des institutions.	63
Géographie historique.	65
1° Le fond physique	66
2° Les mouvements coloniaux particuliers.	67

CHAPITRE I

L'ALEMANIE ET LE PEULEMENT DE LA RIVE GAUCHE DU RHIN

(III^e-V^e SIÈCLES)

§ 5. — Zones colonisables.	
<i>Classification</i>	69
<i>Iles et halliers du Rhin.</i>	71
<i>La zone d'élevage : la Ried et le Hart</i>	72
<i>Les terrasses agricoles</i>	73
<i>Le vignoble</i>	73
<i>Pâtures et forêts des Vosges</i>	74
§ 6. — Leur occupation avant les troubles almans.	
<i>Densité du peuplement ancien. Les Gaulois.</i>	77
Abondance des monuments	77
Diversité d'origine.	78
L'Alsace gauloise.	79

	Pages
<i>L'occupation romaine</i>	81
Nouveaux habitants peu nombreux	81
Aménagements romains	83
<i>Les Gallo-Romains</i>	85
Relations nouvelles	85
Accroissement de la densité et de l'attachement au sol	86

§ 7. — Passages et établissements de Barbares.

La fortification locale et le régionalisme.

<i>Les invasions, faits d'histoire coloniale</i>	88
<i>Passages</i>	89
<i>Établissements</i> . — Mentions d'établissements alamans. 1. En Alsace.	91
2. Sur la rive gauche du Rhin	92
3. En Gaule orientale	93
La nomenclature du Cosmographe anonyme de Ravenne, source principale	94
Les Alamans dans les zones d'élevage	96
<i>La fortification locale</i>	97
Fortification officielle	97
Fortification privée	99
Son efficacité	101
<i>Régionalisme</i>	105
Régionalisme officiel	105
Régionalisme de fait	107
Toparchies. Le régionalisme et les changements dans la langue et la civilisation	108

CHAPITRE II

FRANCONIE ET ALEMANIE — LE DUCHÉ FRANC D'ALSACE

(VI^e-IX^e SIÈCLES)

§ 8. — Les Alamans et les Francs dans les régions rhénanes.

<i>Tolbiac. Le régime franc de la basse à la haute plaine rhénane</i>	112
Tolbiac ou Strasbourg ?	112
De Tolbiac à Strasbourg	114
<i>Les Franes, la Gaule et le Rhin</i>	116
L'entente gallo-franque et le Rhin	116
La Gaule franque et la réduction de l'Alemanie entière	117
<i>Le Rhin franc</i>	118
La Seine et le Rhin mérovingiens	118
L'Austrasie et le Rhin	119
Le Rhin carolingien	120

§ 9. — Les noms de lieux en *heim* et le Rhin franc.

<i>Distribution ordonnée des noms en heim dans la haute plaine rhénane</i>	122
Toponymie et toponomastique	122
Noms en <i>ingen</i>	123

	Pages
Noms en <i>weiler</i>	124
Noms en <i>heim</i>	124
Questions et explications	126
<i>L'ordre romain et l'ordre franc</i>	129
L'ordre franc	129
Survivances romaines	131
Le cadastre franc et la langue francique	135

§ 10. — La Franconie et le duché d'Alsace.

<i>L'Alsace portion ducale de la Franconie rhénane</i>	140
Le <i>pagus alsacensis</i>	140
Le <i>ducatus Alisatie</i>	142
<i>Les résidences et Strasbourg</i>	144
Les résidences. Marlenheim	144
Strasbourg	145
1. La fin d'Argenterat	146
2. L'origine de <i>Strateburgum</i>	147
3. La ville et l'évêque	149
4. De <i>Strateburgum</i> à <i>Strasburc</i> . Strasbourg et la Souabe	150
5. Strasbourg et Bâle. Strasbourg et le pays de l'Ill	152
<i>L'unité alsacienne</i>	153
Limites de l'Alsace	153
Les évêchés en Alsace	155
Le duché et les comtés. Nordgau et Sundgau	156
Le pays de l'Ill	159

§ 11. — Le nom d'Alsace.

<i>La tradition : l'Alsace et l'Ill</i>	162
<i>Débats au XIX^e siècle</i>	163
Propositions d'étymologie alamane	163
L'Alsace, <i>Fremdsitz</i> (Alis-satio)?	163
Critique par E. Herr (1914)	165
Et additions	165
<i>La théorie d'E. Herr (1914)</i>	167
<i>L'Alsace pays de l'Ill (*Alisac)</i>	167
Portée de la théorie. L'Alsace gallo-romaine et franque	168

CHAPITRE III

LES DUCHÉS UNIS DE SOUABE ET D'ALSACE

(X^e-XIII^e SIÈCLES)

§ 12. — La Souabe ducale et l'Alsace.

<i>Les deux duchés</i>	173
Les deux duchés et les partages francs	173
Lotharingie, Francie occidentale et Francie orientale	174
Union ducale de la Souabe et de l'Alsace	176

	Pages
<i>De l'un à l'autre. Les routes badoises</i>	178
Les obstacles : le Rhin et la Forêt-Noire	178
L'ancienne route rhénane	179
L'ouverture de la Forêt-Noire	180

§ 13. — Le Rhin chrétien et la Souabe.

<i>Activité transrhénane de l'Église</i>	184
La conversion au christianisme	184
1. Paganisme alaman	184
2. Christianisme rhénan	185
3. Rôle de l'Alsace	186
La réforme ecclésiastique	187
<i>La liaison ecclésiastique</i>	189
Diocèses rhénans et possessions d'outre-Rhin	189
Relations. 1. Les personnes	190
2. Les affaires	191
3. Les idées et le langage	191

§ 14. — L'Alsace et l'Empire.

<i>La tradition impériale en Alsace et en Souabe</i>	193
<i>L'Alsace et les libertés germaniques</i>	196
1. Critique de l'autorité impériale	197
2. Formes originales d'autonomie locale	198
3. Options entre le Saint-Empire et le royaume de France	199

CONCLUSION

§ 15. — L'Alsace et le germanisme.

<i>L'Alsace et le germanisme</i>	202
I. <i>L'Alsace et l'Alemanie. — Doutes et négations</i>	203
1. L'alamanisme alsacien ne s'appuie pas sur des documents. C'est une théorie	203
2. Cette théorie ne correspond pas à l'état actuel de la science. Son origine est romantique. Elle n'a de sens que dans la perspective de l'historiographie nationaliste allemande au XIX ^e siècle	205
II. <i>L'Alsace et l'Europe centrale. — Observations et propositions.</i>	208
1. Géographie physique et géographie historique	208
2. Les étapes du germanisme en Alsace	210
3. Solution de la « grande question d'Occident »	212
INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES ET DES SOURCES HISTORIQUES	215
TABLE ANALYTIQUE	221

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — FÉVRIER 1919
